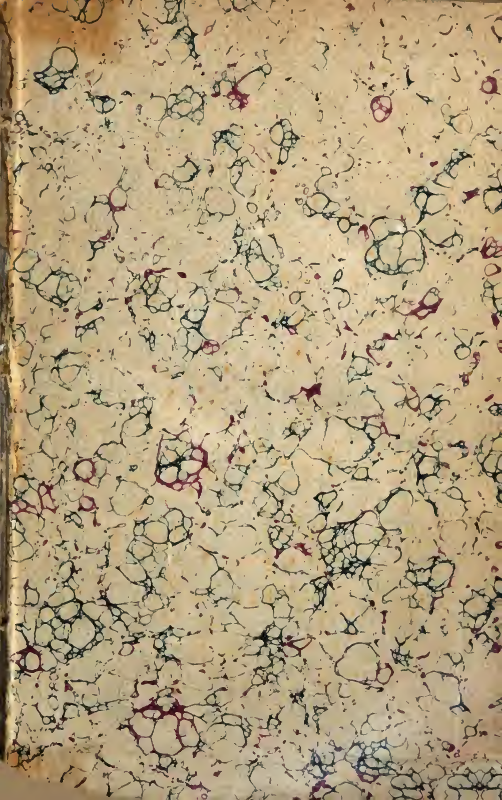






COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE BERNARD

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE BERNARD

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Le Nœud gordien	1	vol.
Gerfaut	1	—
Le Paravent	1	—
La Peau du lion et la Chasse aux amants	1	—
Les Ailes d'Icare	1	—
L'Écueil	1	—
Un Homme sérieux	1	—
Un Beau-père	2	—
Le Paratonnerre	1	—
Le Gentilhomme campagnard	2	—
Poésies et Théatre	1	—

Coulommiers. — Typographie de A. MOUSSIN.

UN

BEAU-PÈRE

— LE VEAU D'OR —

PAR

CHARLES DE BERNARD

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

A. DE PONTMARTIN

I

NOUVELLE ÉDITION





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868



NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

CHARLES DE BERNARD.

Si la première place, en littérature comme en toutes choses, appartient aux hommes dont le talent ou le génie a rendu tout ce qu'il pouvait rendre, un intérêt, sinon plus vif, au moins plus affectueux ou plus tendre, s'attache à ceux qui, par leur fin prématurée, la disposition particulière de leur esprit ou la faute des circonstances, offrent, dans l'ensemble de leur vie et de leurs ouvrages, ce je ne sais quoi d'inachevé qui ne s'accorde, hélas ! que trop bien avec la destinée de l'homme et les tristes conditions de son passage ici-bas. Ceux-là, on les aime à la fois pour ce qu'ils ont fait et pour ce qu'ils auraient pu faire ; si l'on regrette qu'ils n'aient pas laissé une trace plus profonde, ce n'est pas à eux qu'on s'en prend ; c'est à leur temps, à l'absence de ces convictions vigoureuses qui sont la séve des âmes, à ce sentiment de lassitude préventive qui arrête en chemin certains esprits très-fins et très-justes, faute d'être assez sûrs de leur force, de leur marche et de leur but. Il nous semble alors que nous sommes tous complices de leurs défaillances, qu'elles établissent entre eux et nous un lien de plus et que c'est pour avoir partagé nos ennuis et nos mécomptes qu'ils ont ainsi disparu sans avoir dit leur dernier mot. Toutefois; comme il ne manque pas, pendant ce temps, de noms sonores et de vanités bruyantes pour occuper le devant de la scène et absorber l'attention il n'est pas rare

que ces sobres et discrets amants de la renommee vivent et meurent dans une sorte de demi-silence et de demi-jour, dont ils ne paraissent ni s'effrayer, ni se plaindre. On dirait que leur mort ne laisse pas de vide parce que leur existence ne fait pas de bruit. Patience! au bout de quelques années, l'on revient à eux, non pas par une de ces réactions violentes et criardes qu'eût réprouvées leur bon sens, mais par cet attrait réfléchi qu'ils ont ambitionné et qui leur survit. Leur physionomie s'éclaire par la distance; leur souvenir se ranime en s'éloignant, et c'est, pour ainsi dire, la revanche de ces talents et de ces hommes, que, peu prônés de leur vivant, peu entourés à leur dernière heure, leur gloire commence au moment où celle de beaucoup d'autres finit. Voilà ce qui est arrivé pour Charles de Bernard.

Avant de parcourir la liste de ses ouvrages, de caractériser sa manière et de chercher à fixer sa place dans le roman contemporain, disons un mot de sa personne et de sa vie. On a répété bien souvent que la vie d'un écrivain ou d'un artiste était toute entière dans ses œuvres. L'adage n'est vrai qu'à moitié comme presque tous les adages. Sans doute, pour ne parler que des auteurs, le principal élément d'intérêt de leur biographie réside dans les créations de leur pensée; mais ces créations mêmes, il est difficile de les expliquer ou de les comprendre si l'on ne pénètre quelque peu dans ces existences dont elles ne présentent que le côté extérieur et public. C'est probablement pour aplanir cette difficulté que les écrivains de notre époque ont été en général si prodigues de détails biographiques et confidentiels sur leur famille, leur enfance, leurs habitudes, sur la filiation mystérieuse qui rattache ce qu'ils ont écrit à ce qu'ils ont vu, fait, senti, aimé, souffert. Leurs historiens, s'ils en ont jamais, seront fort embarrassés d'apprendre au lecteur quelque chose de nouveau, à moins d'inventer ou de mentir, ce qui ne sera pas non plus une bien grande nouveauté. Charles de Bernard, lui, a été de cette race réservée et silencieuse des La Bruyère et des Le Sage, qui pensent que l'esprit a sa pudeur comme la beauté, et

qui font consister la célébrité véritable à forcer le public de parler d'eux sans jamais en parler eux-mêmes. Il a tout laissé à faire à son biographe, et s'il y a lieu de restreindre cette partie de ma tâche, ce n'est pas crainte de répéter ce qu'il aurait déjà dit, mais plutôt de dire ce qu'il eût mieux aimé taire.

Charles de Bernard naquit à Besançon, le 24 février 1804. Sa famille, originaire du Vivarais, était de très-ancienne noblesse. La branche aînée, qui porte les noms de Bernard du Grail de Talaude, a son chef en Languedoc. Charles de Bernard était de la branche cadette, qu'on appelait aussi de la Villette, du nom d'une terre qu'elle possédait avant la Révolution. Le grand-père de Charles, cadet plus riche d'honneur et de parchemins que d'écus, servait à Besançon dans la maréchaussée; l'on put remarquer dès lors, entre cette ancienneté de race et cette médiocrité de fortune, un contraste dont l'auteur de *Gerfaut* et du *Nœud Gordien* semble s'être souvenu, non pas pour s'irriter ou se plaindre, mais pour se résigner avec grâce et parfois avec ironie.

Il débuta par la poésie, car c'est presque toujours ainsi que l'on commence, sauf à descendre plus tard à la prose, et à fondre, dans une proportion plus ou moins juste, les rêveries du premier jour avec les réalités du lendemain. C'est en 1829 que nous voyons son nom pour la première fois, dans un concours des Jeux Floraux de Toulouse. L'Académie couronna une pièce de lui, intitulée *une Fête de Néron*. Rappelons ici, pour les amateurs de synchronismes littéraires, que, la même année, en novembre ou décembre, l'Odéon joua, sous le même titre, une tragédie de Soumet et Belmontet, et que, vers la même époque, M. Victor Hugo venait de publier, dans un de ses volumes d'Odes et Ballades, *Un chant de Fête de Néron*, resté au nombre des morceaux les plus remarquables de sa première manière.

Peu après la Révolution de juillet, Charles de Bernard, alors âgé de vingt-six ans, se lança dans la polémique politique : autre illusion, moins gracieuse que la poésie, et qui partagea avec elle l'honneur de passionner la jeunesse de ce

temps-là. Un jurisconsulte éminent, M. Curasson, fonda à Besançon *la Gazette de Franche-Comté*, destinée à défendre les doctrines monarchiques, c'est-à-dire à attaquer la nouvelle monarchie. Il y eut alors, on le sait, dans plusieurs villes importantes, un vaillant effort pour décentraliser ; résultat logique d'une Révolution que la province avait subie à contre-cœur, qui démontrait le danger et l'abus de la centralisation parisienne, et qui faisait en outre refluer dans leur pays natal bon nombre de jeunes gens préparés par de brillantes études à des carrières actives, et condamnés à l'inaction par la chute du gouvernement qu'ils s'apprêtaient à servir. Ces tentatives échouèrent, comme elles échoueront toujours contre cet esprit amoureux à la fois de changement et d'unité qui fait le fond de l'esprit français, et que Paris attire à soi par son immémorial privilége de variation dans l'unité et de concentration dans le changement. Elles eurent l'avantage d'exercer, dans une sorte de noviciat et d'apprentissage, bien des forces jeunes et vives qui, plus tard, trouvèrent leur emploi et leur jour. C'est ainsi qu'à Besançon, l'on vit se grouper autour du docte fondateur de *la Gazette de Franche-Comté*, Charles de Bernard, d'Augicourt, auteur du *Prêtre Marié*, les deux Vaulchier, Léon de Perrey, Albert de Circourt, publiciste courageux et modeste qui a tour à tour figuré au premier rang des rédacteurs de *France et Europe* et de l'*Opinion Publique*, et qui, par sa belle *Histoire des Morisques*, a mérité le suffrage de tous les lecteurs sérieux et érudits. En même temps, dans le camp opposé, s'élevait *l'Impartial du Doubs*, rédigé par des hommes très-distingués, X. Marmier, Charles Weiss, et M. Demesmay, dont le goût si connu pour le sel a dû naître à la lecture des articles de ses adversaires et de ses collaborateurs. Aujourd'hui l'on croit rêver lorsqu'on évoque le souvenir de ces moments où des esprits d'élite, tels que Charles de Bernard et M. Marmier par exemple pouvaient se croire séparés par des abîmes. Depuis lors, ces abîmes-là se sont fermés, d'autres se sont ouverts, et nous n'avons pas gagné au change.

Quoi qu'il en soit, la politique proprement dite devait peu convenir à Charles de Bernard; non pas qu'il ne fût très-capable de toucher d'une main ferme et vigoureuse aux questions les plus positives et les plus graves; mais parce qu'il faut pour persévérer et réussir dans cette voie, un fond de passion ardente ou d'exaltation factice, peu conciliable avec cette observation pénétrante qui ne se laisse longtemps abuser ni sur les mots, ni sur les choses, ni sur les caractères, ni sur les partis. L'homme qui devait, quelques années après, dessiner d'un crayon si fin et si vrai les femmes chevaleresques, les tribuns austères, les Philamintes politiques, de *l'Anneau d'Argent*, du *Pied d'Argile*, d'*un Homme Sérieux*, des *Ailes d'Icare*, ne pouvait avoir un penchant bien vif ni bien obstiné pour ce travail de journaliste, qui condamne trop souvent à subir l'opinion des autres, sous prétexte de la former. Un heureux hasard vint lui indiquer ou du moins lui faire pressentir sa vocation véritable. En 1831, M. de Balzac publia *la Peau de Chagrin*. Jusque-là, malgré *le Dernier Chouan* et les premières *Scènes de la Vie privée*, la réputation de M. de Balzac restait fort problématique : l'on ne pouvait prévoir que bien confusément la transformation laborieuse qui se préparait dans cet étrange cerveau, et qui allait faire de l'auteur de *Jeanne la Pâle* et du *Vicaire des Ardennes* l'auteur d'*Eugénie Grandet* et de *Balthazar Claës*. C'est par *la Peau de Chagrin* qu'il abordait cette nouvelle veine où il devait trouver de précieux filons, beaucoup d'alliage, une gloire trop contestée jusqu'à sa mort, et trop exagérée après lui. Il y eut, autour de cet ouvrage, un de ces *coups de collier* de librairie, qui, pourvu qu'il y ait de l'étoffe, classent définitivement un écrivain. Ceux qui s'amusent aux menus détails de l'histoire littéraire, se souviennent encore peut-être de cette épigraphe cabalistique, de cette ligne serpentine, empruntée à *Tristram Shandy*, qui bigarrait la quatrième page des journaux et fut la bizarre introductrice de ce bizarre roman. M. de Balzac, comme tout auteur qui franchit un pas décisif, lut avec attention ce qu'on écrivit sur *la Peau de Chagrin*, et fut particulièrement

frappé d'un article publié dans la *Gazette de Franche-Comté.* Cet article était de Charles de Bernard : M. de Balzac lui écrivit, et ce fut là le point de départ d'une correspondance, et, plus tard, d'une amitié où les sympathies personnelles ont toujours, quoi qu'on ait pu dire, tenu plus de place que l'imitation ou même l'analogie de talent. Car, sans vouloir ni rabaisser l'un, ni exalter l'autre, on peut dire, et j'espère prouver tout à l'heure, que jamais talents ne furent plus dissemblables.

Charles de Bernard vint à Paris pendant l'hiver de 1832; il se lia avec Charles Nodier, autre Franc-Comtois, dont la vieillesse aimable, spirituelle et fantasque reverdissait au milieu des hommages faciles de la jeune école. Il fut des soirées de l'Arsenal, y vit MM. Hugo, de Vigny, Sainte-Beuve, Deschamps, de Musset, Dumas, et y prit une légère teinture du romantisme à son déclin, non pas, bien entendu, pour en partager les ardeurs, ni surtout pour en être dupe, mais pour être de son temps et de son moment, ce qu'un homme d'esprit ne doit jamais négliger. Cet hiver de 1832, malgré les préoccupations politiques et l'approche du choléra, fut encore très-brillant pour la littérature romantique, que menaçaient déjà les défaillances des maîtres et les défections des disciples. M. Hugo venait de publier *les Feuilles d'Automne;* M. Dumas faisait jouer, avec toute sorte de mouvement et de bruit, ses drames de *Teresa* et de *Richard d'Arlington*. M. de Balzac donnait aux *Revues* ces charmantes esquisses, *le Message*, *la Femme de trente ans*, *le Rendez-vous*, qui, mieux que *la Peau de Chagrin*, réparaient les péchés pseudonymes d'Horace de Saint-Aubin et du comte de Villerglé. M. de Vigny mettait la dernière main aux fines arabesques de *Stello*. Alfred de Musset lisait à un cercle d'intimes les pages étincelantes de *la Coupe et les Lèvres*, et de *Namouna*. MM. Sainte-Beuve et Gustave Planche achevaient de fonder la critique contemporaine, en y introduisant, l'un l'analyse familière et délicate de la vie intérieure et des sources d'inspiration littéraire, l'autre l'étude sérieuse et profonde des

passions et des caractères. Enfin, l'on commençait à murmurer dans le monde des lettrés et des artistes un nom mystérieux, à demi caché sous un déguisement masculin, et qui devait, quelques mois après, signer *Indiana* et *Valentine*.

C'est à ce moment que se rattache la publication du recueil poétique de Charles de Bernard, *Plus deuil que joie* (devise des Beauffremont). Ce recueil parut chez Dentu, en mars 1832. Le ton général en était chevaleresque, élégiaque, monarchique, et malheureusement empreint de ce scepticisme hautain que lord Byron avait mis à la mode. Les vers furent lus par ce petit nombre de connaisseurs qui compose un succès d'estime ; la préface fut plus généralement remarquée ; c'était un morceau politique d'une netteté et d'une vigueur peu communes, où l'auteur semblait vouloir essayer ses forces avant de laisser là le lyrisme et la rêverie, et de se mesurer virilement avec la société ou l'histoire. En somme, le succès ne fut pas assez vif pour retenir Charles de Bernard à Paris, et nous le retrouvons à Besançon dès l'automne de 1832 : M. de Balzac alla l'y chercher en 1834. Il est assez piquant de rappeler les conseils qu'il lui donnait à cette époque. — « Vous avez, lui disait-il, la tête épique ; écrivez de grands ouvrages, où le roman s'associe à l'histoire sans la défigurer, et qui soient pour votre pays ce que *les Puritains* sont pour l'Écosse, ce qu'*Ivanhoé* est pour l'Angleterre. » — On sourit lorsqu'on rapproche ce conseil des charmants tableaux de genre que Charles de Bernard allait écrire, et qui ne gardent pas trace de prétention épique. Et pourtant, bien que le sens critique soit, — avec le sens commun peut-être, — celui qui a le plus manqué à M. de Balzac, je suis tenté de croire que, cette fois, il était dans le vrai. Je n'avais jamais vu Charles de Bernard, mais j'ai pu, grâce à un affectueux accueil, contempler son portrait religieusement conservé par sa dévouée compagne, à voir cette figure énergique et martiale, ces épaules carrées, cette fière attitude, l'air de résolution et de franchise répandu sur tout

cet ensemble, on devine une nature faite pour les choses grandes, et on se demande si l'auteur de *Gerfaut* n'a pas été un Walter Scott volontairement amoindri, ou plutôt un Bergenheim lettré, un descendant des vieilles et fortes races, obligé, par le malheur des temps, à échanger contre une plume la rapière et l'épée.

D'après l'avis de M. de Balzac, il se mit à fouiller dans les chroniques franc-comtoises, et commença quelques grands romans historiques, dans le genre de ceux que Frédéric Soulié, vers la même époque, taillait de sa rude main dans l'histoire du Languedoc. Mais si Charles de Bernard avait des instincts de force et de grandeur qui le reportaient vers le passé, il avait aussi, et à un plus haut degré, cet esprit d'observation qui le ramenait au présent. Revenu à Paris en 1835, il regarda autour de lui, comprit que le Moyen âge et l'imitation de Walter Scott avaient fait leur temps, s'initia aux rapides vicissitudes du goût public, et se décida, non sans regret, à monnayer ses lingots. M. de Balzac le fit entrer avec lui à la *Chronique de Paris;* il y publia, comme ballon d'essai, *la Femme gardée,* qui n'eut pas de succès et n'en méritait guère. Quelques semaines après, *la Femme de Quarante ans* et *un Acte de Vertu,* paraissant presque coup sur coup, vinrent révéler un nom qu'on ne pouvait plus oublier, et un talent qui a eu, de nos jours, des égaux ou même des supérieurs, mais qui, dans son cadre et son genre, n'a point été dépassé. Au même moment, il débutait au Gymnase par cette jolie pièce d'*une Position délicate* qui n'aurait jamais dû être rayée du répertoire, et, par ce double début, il se trouvait en présence et comme à distance égale des deux hommes qui ont dominé le théâtre et le roman modernes : un peu plus haut, M. de Balzac ; un peu plus bas, M. Scribe.

Loin de nous l'idée de chercher à grandir Charles de Bernard, en rabaissant, parmi ses contemporains célèbres ceux dont le talent s'est trouvé en contact avec le sien. M. Scribe a tenu sa place — et ce n'est pas la moindre, — M. de Balzac gardera la sienne — et c'est presque la plus

grande, — dans la littérature de notre temps. Toutefois il est permis de rechercher ce qui leur manque, et ces réserves sont d'autant plus légitimes qu'elles relèvent de la conscience non moins que du goût, et touchent à la morale aussi bien qu'à la critique.

Si l'esprit n'a pas toujours du succès, le succès a toujours de l'esprit; et qui a mieux et plus longtemps réussi que M. Scribe? Voici bientôt quarante ans que son règne a commencé, et ce règne n'est pas fini. Trois ou quatre gouvernements se sont succédé; cinq ou six Constitutions ont tour à tour assis notre société changeante sur des bases fragiles comme elle; le goût public a subi des variations innombrables; des renommées plus sérieuses et plus hautaines sont tombées avec les promesses et les espérances qui avaient concouru à leur avénement : la Muse légère du *Mariage de raison* et de *Michel et Christine* a surnagé à travers tous ces naufrages, sans même être obligée de jeter une idée par-dessus le bord ou de hisser une couleur nouvelle à son pavillon. C'est que M. Scribe a merveilleusement compris son époque, et ne lui a servi que tout juste ce qu'elle était disposée à accepter en fait de morale, d'honneur, de poésie, de sensibilité, de saillie, d'épigramme, de comédie, et surtout de résistance aux opinions du moment. Sous la Restauration, lorsque le genre et le théâtre créés par M. Scribe trouvaient tout près du trône une auguste et gracieuse protectrice, il profitait du patronage sans se croire obligé à une reconnaissance onéreuse : il se gardait bien de réagir contre ce libéralisme enté sur les gloires militaires de l'Empire, qui eût cependant offert à son observation ingénieuse de si plaisantes contradictions. Le vent du succès soufflait de ce côté, et il s'agissait de le suivre au lieu de le combattre. Ce fut l'instant qu'il choisit pour faire débiter, par la bouche de ses colonels et de ses sergents, des couplets de facture libérale et guerrière qui étaient aux chansons de Béranger ce que l'opposition des salons était à celle des *Carbonari*. Là ne se bornaient pas, par malheur, les complaisances de M. Scribe

pour les tristes passions qui préparèrent la Révolution de juillet. On retrouve, dans les premières collections de la *Revue de Paris*, de 1829 à 1830, des proverbes, des pièces qu'il a eu le courage de réimprimer depuis lors, et où il abusait des privautés de la lecture pour être un peu plus irréligieux et un peu plus immoral qu'il ne l'eût été sur la scène. Plus tard, après les trois jours, dans ce premier débordement de l'art révolutionnaire qui continua l'art romantique en l'exagérant, et où la lave devint si vite de la boue, on aurait su gré à M. Scribe, parvenu alors à son apogée, de protester, par quelque œuvre honnête et courageuse, contre cette orgie dramatique également funeste au sens moral et au sens commun. Il ne parut pas y songer : que dis-je ? il s'associa à cette phase de licence et de délire en prêtant son nom et sa plume à la pièce la plus hideuse peut-être de toutes celles qui déshonorèrent alors nos théâtres (*Dix ans de la vie d'une femme*). Puis, lorsque la pudeur et la raison publiques eurent fait justice de toutes ces horreurs, lorsque l'ordre rétabli peu à peu dans la société, dans le gouvernement et dans la rue, permit de voir plus clair dans l'état des intelligences, M. Scribe comprit que le culte du succès, le scepticisme politique, l'amoindrissement systématique des ressorts providentiels qui gouvernent les empires, seraient les bienvenus auprès d'une génération déjà fatiguée que ses premiers mécomptes allaient faire passer brusquement de l'enthousiasme au doute et du lyrisme au calcul. Élargissant ses cadres sans agrandir sa manière, il installa, en pleine Comédie-Française, une école d'athéisme social, de matérialisme pratique, de machiavélisme lilliputien, où la morale et l'histoire, également rapetissées, n'étaient plus que des gobelets d'escamoteurs ou des ficelles de marionnettes. Partout et toujours, en un mot, M. Scribe s'est contenté de regarder d'un coup d'œil juste et rapide de quel côté penchaient le goût et l'esprit publics, et, au lieu de les retenir quand la tendance était mauvaise, il s'en est fait le complice, sûr de recueillir le bénéfice immédiat de ses concessions ou de ses avances.

Ai-je besoin maintenant de caractériser sa manière, au point de vue purement littéraire et dramatique? L'homme si peu susceptible de chevalerie et d'héroïsme vis-à-vis de la société et de son temps, ne pouvait pas s'inspirer d'idées bien hautes, bien fines ni bien délicates dans la combinaison de ses intrigues, la création de ses caractères ou le dialogue de ses personnages. Un terre-à-terre bourgeois, mais d'une bourgeoisie émancipée, intelligente, plutôt arrivée que parvenue; une moyenne romanesque, mais d'un roman passé au crible des petites capitulations mondaines; une observation comique, mais d'une comédie superficielle et légère, effleurant l'épiderme au lieu de plonger dans le vif; une teinte sentimentale, mais d'un sentiment plus ingénieux que sincère, plus artificiel qu'attendri, toujours prêt à transiger, et même à passer à l'ennemi; une velléité paradoxale, mais d'un paradoxe chétif et frileux, faux brave qui, pour échapper au péril de ses hardiesses, se déguise bien vite en lieu commun; une parcimonie de bons mots d'autant plus singulière qu'on est rarement économe du bien d'autrui; enfin une absence proverbiale de style, d'élégance, de correction, ou même d'intentions respectueuses pour une langue quelconque; un plaisir d'arithméticien ou de sceptique à compter ce que peut rapporter un assemblage de solécismes, et, pour tout dire, l'étrange et peu édifiant spectacle d'un homme que la littérature française aura fait académicien et millionnaire sans en avoir fait un littérateur et sans lui avoir appris le français; voilà M. Scribe, tel que je me le représente en le dégageant de cette auréole factice que le succès et la fortune ajoutent à la célébrité. Qu'on nous vante, après cela, sa dextérité prodigieuse, son à-propos de quarante ans, l'incroyable fécondité de ses ressources, l'agilité de ses doigts de fée pour nouer le fil le plus impalpable, pour dénouer le fil le plus embrouillé, sa recette, à brevet d'invention, pour tisser les toiles d'araignée, et ce don de circulation facile, de popularité cosmopolite, qui, parti du boulevard Bonne-Nouvelle, a fait en souriant le tour du monde : trois familles d'esprits refuseront

toujours à M. Scribe leur suffrage, ou du moins leur suffrage complet : les esprits élevés, les esprits fins, les esprits lettrés.

Parlerai-je de M. de Balzac? La tâche, pour moi surtout, devient fort difficile. J'ai passé douze ans, — de 1836 aux approches de la Révolution de février — à voir attaquer, insulter, amoindrir, démolir M. de Balzac par tous les journaux, sérieux ou légers, de l'opposition démocratique; et cela pour une raison qui peut paraître aujourd'hui assez singulière: parce que l'auteur d'*Eugénie Grandet* donnait des romans à la *Presse*. Les Spartiates de la démocratie militante accusaient alors — bien à tort — M. Émile de Girardin d'être totalement dépourvu des aptitudes républicaines, et ils s'appuyaient sur un passage célèbre de Montesquieu, qui affirme qu'il n'y a pas de république possible sans beaucoup de vertu : ils soupçonnaient — bien injustement — l'immaculé directeur de *la Presse* de vouloir faire de son journal un moyen de distraction — les plus impolis disaient corruption, — destiné à remplir auprès de la France indignée, comme chacun sait, des méfaits de son gouvernement, le rôle du gâteau de Cerbère :

« *Melle soporatam et medicatis frugibus offam.* »

Ce gâteau emmiellé, c'était le feuilleton-roman, ennemi sournois du premier-Paris, et tout fraîchement inventé par l'illustre publiciste. M. de Girardin en a bien rappelé depuis lors. Il a prouvé qu'il ne manquait d'aucune des vertus propres à le brouiller avec ses amis et surtout à le réconcilier avec ses adversaires : il a loyalement regagné ses éperons révolutionnaires et lavé son écusson démagogique. Mais, en 1837, on ne pouvait pas prévoir ses tours de force à alinéa tendu, et M. de Balzac, un de ses plus célèbres fournisseurs de gâteau et de miel littéraires, subissait le contre-coup de son impopularité. Aujourd'hui M. de Balzac, comme les Empereurs Romains, est devenu dieu, par le plus violent et le plus sûr de tous les moyens : il est mort. Il ne s'agit plus de le contester, de le discuter, ni même de l'admi-

rer, mais de l'adorer. Toute critique à son endroit est une profanation; toute réserve une impiété; toute restriction un sacrilége. Ses fanatiques, si vous hasardez une objection timide, commencent, avant de vous répondre, par allumer un cierge, crier anathème et préparer un exorcisme. Grâce à l'intolérante ferveur de l'école réaliste, fantaisiste, sensualiste, panthéiste, qui a remplacé le grand et vrai Romantisme, la mémoire de M. de Balzac n'est plus une gloire littéraire, mais un dogme, une idolâtrie, un fétichisme.

Et cependant la morale, le bon sens et le goût ne peuvent pas se laisser prescrire par ces apothéoses tardives et posthumes. Non, l'auteur de *la Vieille fille* et de *la Physiologie du mariage*, de *la Rabouilleuse* et des *Parents pauvres*, ne comptera jamais parmi ces génies qui éclairent, fortifient, rassérènent l'humanité. Que dis-je? Il lui a manqué un grand nombre des qualités du génie, — la simplicité d'abord, puis la vérité, la clarté, la proportion, la mesure, et ce sens moral dont l'absence abâtardit les facultés les plus riches, et ce sens du possible qui sait s'arrêter dès que l'impossible commence. Remarquable surtout par l'invention, il a le défaut des inventeurs incomplets ou excessifs; il s'éblouit, il se grise de sa pensée, de sa création, de son ouvrage. Tel caractère esquissé d'une main ferme et magistrale, telle description commencée avec une puissance et un souffle que rien n'égale, telle analyse de sentiment et de passion ouverte, comme une tranchée vigoureuse, à travers les voies souterraines de la vie sociale ou de la vie intime, telle page écrite d'un style ferme, solide, éclatant, viennent tout à coup s'effondrer dans des fouillis inquiétants où tout s'embrouille, se surcharge et se contredit, la figure et le crayon, la phrase et l'idée. Que serait-ce, si nous voulions nous tenir à ces hauteurs austères où l'âme se sent inaccessible aux vapeurs enivrantes, aux miasmes capiteux, aux effluves magnétiques des grands talents insalubres? M. de Balzac n'exalte pas l'imagination, il n'égare pas le cœur comme la Muse éloquente et le lyrisme effréné de *Lélia* : il fait pire peut-être, il dissout. Il s'infiltre

et se distille goutte à goutte dans le cerveau comme un poison subtil, rare, insaisissable, qui ne tue ni ne déchire, mais dont l'effet immédiat ou lointain est d'énerver les bonnes facultés de l'intelligence et de surexciter les mauvaises, d'affaiblir l'âme pour les vraies luttes de la conscience, pour les dangers réels du monde, et de l'armer en guerre pour je ne sais quelles aventures chimériques ou coupables qui ne sont plus la défensive de l'honnête homme, mais l'offensive du héros hasardeux et équivoque, éternellement suspendu entre le panthéon et le bagne. De là aux rêves monstrueux qui font les révolutions et les crimes, il n'y a plus qu'un pas, et s'il est vrai, comme nous le disait récemment un homme illustre, que la Révolution de 1830 ait été l'œuvre de la politique, mais que la Révolution de février ait été faite par la littérature, M. de Balzac, bien qu'absolutiste et enveloppant dans un même dédain le libéralisme et la démocratie, a coopéré plus que personne à cette dernière catastrophe. Pour réduire le débat à des proportions plus modestes et le ramener aux conditions mêmes de notre sujet, disons hardiment qu'à ce talent immense, mais rempli d'alliage, une famille d'esprits tout au moins refusera toujours son suffrage : les esprits justes.

Les esprits justes ! je viens de désigner les appréciateurs naturels de Charles de Bernard. Peut-être, au lieu de m'exposer au reproche de pédantisme moral et de rigorisme littéraire en insistant sur les mauvais côtés de M. de Balzac, aurais-je mieux fait de me borner — tâche plus facile encore ! — à réfuter tout simplement la tradition et le préjugé qui représentent Charles de Bernard comme disciple, imitateur, clair de lune, reflet plus ou moins mitigé ou affaibli du conteur de *la Peau de Chagrin*. Ici je me sens à mon aise ; car tout le monde, après avoir relu les récits de notre auteur, doit être déjà de mon avis. Que M. de Balzac, gentilhomme écrivain, inventeur de la connétablie littéraire, exubérant d'idées, de projets, de conceptions puissantes, de plans gigantesques, ayant le génie de l'originalité

plus encore que l'originalité du génie, réalisant en sa personne une des physionomies les plus accentuées, les plus saisissantes qu'ait jamais produites la verte vieillesse d'une littérature, se soit fortement emparé de l'esprit de Charles de Bernard, et ait exercé sur sa vocation une influence décisive, c'est incontestable : mais là s'arrête l'affinité de ces deux talents qui n'eurent pas un trait de ressemblance. Un des plus spirituels admirateurs de M. de Balzac a remarqué que ses personnages occupaient vivement l'imagination, restaient gravés dans la mémoire, mais qu'il était difficile de leur trouver des analogues dans la vie réelle. En effet, à quelque monde que l'on appartienne, je défie que l'on me cite un héros, un type de M. de Balzac — j'entends un des principaux — qui ait réellement vécu, ou qui seulement ait pu exister. Où a-t-on jamais vu des duchesses de Langeais, des vicomtesses de Beauséant, des marquises d'Espard, des de Marsay, des Vandenesse, des Balthazar Claës, des David Séchard, des Dudley, des Mortsauf? On s'est étonné souvent de cette persistance de l'écrivain à faire reparaître, de roman en roman, les mêmes noms et les mêmes figures, à établir entre les acteurs et les épisodes de ses nombreux récits ces points de repère, ces airs de famille et de connaissance qui existent dans un salon, entre gens qui se sont vus la veille et se reverront le lendemain. Cette obstination qui, dans les derniers temps, avait pris tous les caractères d'une manie, ne pourrait-elle pas s'expliquer par l'impossibilité de faire croire à ses personnages, s'ils ne se servaient les uns aux autres d'attestations vivantes et de certificats en action? Créer un monde à part, placer dans ce monde des êtres exceptionnels, et, pour que le lecteur puisse s'y accoutumer et s'y reconnaître, leur donner, non pas une vérité absolue, non pas même une vérité relative, mais une vérité *mutuelle*, tel a été le procédé de M. de Balzac. Il avait, on le sait, la prétention de cultiver des ananas dans le potager des Jardies, et de s'assurer avec ce produit cent mille livre de rentes. Il n'y manquait que la température, le degré de chaleur, la qualité du

terrain, l'engrais, l'arrosage, la bâche, le jardinier, que sais-je ? — A ceux qui risquaient ces objections timides, il répondait qu'avec les gens minutieux il n'y avait moyen de rien faire. Eh bien ! ce rêve d'ananas impossibles, il l'avait tenté et à demi réalisé dans la vie idéale et fictive : il avait commencé, *à priori*, par y cultiver des fruits rares et exotiques, de forme bizarre, de couleur éclatante, de parfum pénétrant, d'arrière-goût vénéneux. Puis il s'était aperçu que ces fruits ne pouvaient pas vivre de la vie commune, sur notre sol, dans notre atmosphère, à côté des plantes indigènes, classées dans nos herbiers ou nos catalogues. De là cette *Comédie humaine* qui n'est, à vrai dire, ni un monument, ni une galerie, ni un hôtel, ni une maison, mais plutôt un vitrage colossal, un palais de cristal immense, fabriqué tout exprès pour acclimater une végétation lointaine et fantasque, pour la rassembler dans un même espace, pour la faire paraître vraisemblable ou possible par la réunion et le voisinage, et faire oublier au visiteur ébahi, au promeneur émerveillé, qu'à cent pas de là, sous notre soleil et dans notre air, elle ne vivrait pas une heure.

Les personnages de Charles de Bernard sont d'une vérité telle que, retrouvés, après dix ans, dans une nouvelle lecture, ils font exactement l'effet de ces gens que l'on a connus, puis perdus de vue, et qui, mêlés de nouveau au courant de notre existence, nous rappellent tout un ordre d'idées, toute une série d'incidents, tout un chapitre de souvenirs. Il a eu la vérité du moment, et il a encore, — chose plus difficile et plus rare, — la vérité rétrospective. Qui de nous n'a rencontré M. Chevassut, l'*homme sérieux*, l'aigle parlementaire, éclos dans un barreau de province, Mirabeau de mur mitoyen, rêvant les honneurs politiques, et ne sachant pas ce qui se passe chez lui ; plus orgueilleux de ses quatre cents ans de *roture prouvée* qu'un Montmorency ou un Rohan ; n'acceptant de la vie que les choses graves, et ne s'apercevant pas qu'elles ont aussi leur futilité ; se croyant appelé à gouverner le monde, et oubliant de surveiller sa fille et de morigéner son fils? Et

Groscassand (de la Gironde), le tribun incorruptible, le Spartiate égaré sur les bords de la Seine, l'Hercule démocratique de l'opposition de 1827, soupirant et filant au pied d'une Omphale royaliste qui, pour désarmer l'humeur farouche de ses discours et de ses votes, flatte des deux mains ses vanités de grand homme en herbe et d'amoureux émérite! Et Dornier, le journaliste tricéphale, légitimiste à Toulouse, ministériel à Orléans, républicain à Strasbourg, Tartuffe intelligent et subalterne, qui est aux dévots de la tribune et de la presse ce que le vrai Tartuffe est à Orgon et à madame Pernelle! Et Blondeau de Gustan, le jeune agioteur d'élégance douteuse et de qualité suspecte, lancé à fonds perdus dans tous les hasards de la spéculation équivoque, et éblouissant de son faux éclat le provincial honnête qui vient y brûler ou y fondre ses ailes d'Icare! Et Livernois, le séducteur quadragénaire! Et tous ces vieillards si spirituels, si fins, si bons vivants, personnifiant si bien le *si vieillesse pouvait*, M. de Pomenars, M. de Loiselay, le marquis de Pontailly, M. de Gardagne! — Mais c'est surtout la galerie féminine de Charles de Bernard, qui fait, à chaque instant, sourire ou rêver, comme devant des portraits dont on pourrait nommer les originaux. Combien n'en avons-nous pas vues, après 1830, de ces comtesses de Châteauvieux, femmes chevaleresques accomplissant d'avance des miracles d'héroïsme et de fidélité monarchiques avec le courage d'autrui, se posant en Alice Lee ou en Diana Vernon sans autres frais que quelques loteries ou quêtes aussi profitables à leur gloire que fatales à notre bourse, fières, au besoin, d'envoyer en Vendée les amoureux de leur fille, pendant qu'elles la mariaient à un héros de Juillet enrichi par un héritage? Quel adolescent élégiaque et sensible ne serait heureux de compter les étoiles avec madame de Flamareil, ce type délicieux et exquis de la civilisation sentimentale, cette charmante femme de quarante ans, dont la beauté, les grâces, la jeunesse, le cœur, ont le privilége de renaître de leurs cendres et de faire de ces cendres tièdes un nouveau foyer de coquetterie douce et d'amour tempéré? Quel salon politique n'a

eu pour habituée ou pour souveraine une madame Piard, ne cherchant ses romans que dans le *Moniteur*, préférant le rôle d'Egérie constitutionnelle à celui de femme à la mode, et disant à son mari, convaincu à la fois de galanterie surannée et d'opposition intempestive : — « En me mariant avec vous, j'avais cru épouser un homme d'État. » — Qui ne s'est rencontré avec ces vieilles filles à marier, ces mères indulgentes, ces belles-mères clairvoyantes et goguenardes, ces jeunes femmes jouant avec nos vanités, nos habiletés, nos colères, comme avec un jeu de cartes dont elles ont les atouts dans la main, tout ce personnel aimable, enjoué, sentimental, adroit, malin, espiègle, mélancolique, passant devant nous avec une larme au coin de l'œil, avec un sourire au coin des lèvres, et méritant peut-être de s'appeler la Comédie féminine tout aussi bien que l'étrange Musée de Balzac s'est appelé la Comédie humaine? De quel côté, je vous le demande encore une fois, se trouve la vérité, la possibilité, la vraisemblance? Chez le prétendu maître, l'observation pèche presque toujours par son excès même : elle ressemble à ces microscopes d'un numéro tellement fort, qu'ils commencent par nous montrer nettement ce que nous n'aurions jamais découvert, mais finissent par troubler le regard au point de ne plus distinguer même ce que nous verrions à l'œil nu : chez le prétendu disciple, l'observation s'arrête juste à l'instant où elle vient de condenser et de fixer la lumière sur le trait essentiel de la figure. Chez l'un, la science reste dans ces limites prudentes, discrètes, instructives, qui font les chimistes et les astronomes. Chez l'autre, elle se lance dans ces sphères ténébreuses, compliquées, troublées, dangereuses, indéfinies, qui faisaient les alchimistes et les astrologues.

En somme, les esprits élevés, fins et lettrés, ennemis naturels de M. Scribe, les esprits justes, ennemis raisonnés de M. de Balzac, peuvent tous, sinon se passionner pour Charles de Bernard, au moins l'accepter, l'aimer et le relire. Tous aussi, et avec plus d'unanimité encore, peuvent reconnaître que donner Charles de Bernard pour un imitateur de M. de

Balzac, c'est laisser croire qu'on ne les a lus ni l'un ni l'autre.

Après que ces jolies perles, *la Femme de quarante ans*, *la Rose jaune*, *un Acte de vertu*, *l'Anneau d'argent*, *le Persécuteur*, eurent paru successivement dans la *Chronique* ou dans la *Revue de Paris*, Charles de Bernard en fit un recueil qu'il publia, au printemps de 1838, sous le titre de *Nœud gordien*. En même temps, pour affermir et agrandir ce premier succès, il fit paraître *Gerfaut*, qui est resté, sinon le plus considérable, au moins le plus célèbre de ses romans.

Ici je dois discuter une autre de ces idées reçues qui s'attachent au nom d'un auteur, et en deviennent le complément obligé. Pour bien des gens, *Gerfaut* est le chef-d'œuvre de Charles de Bernard, comme *Eugénie Grandet* a été le chef-d'œuvre de Balzac. Un écrivain à peine connu la veille, publiant, d'un seul coup, deux volumes de Nouvelles exquises, accompagnées, en guise de porte-respect, d'un roman taillé dans les plus larges proportions d'alors, — car on n'avait pas encore inventé les romans en trente volumes, — il y avait là de quoi faire espérer, sinon plus, au moins autre chose que ce qu'a tenu l'agréable conteur des *Ailes d'Icare*, du *Paravent*, d'*un Homme sérieux*, de *la Chasse aux Amants*, de *la Peau du Lion*. Le fait est qu'on trouve, dans *Gerfaut*, des qualités de puissance et d'ampleur qui se ressentent encore de cette vocation épique signalée par M. de Balzac chez Charles de Bernard. Il y a du Walter Scott dans la création de ce Bergenheim, descendant non dégénéré d'une forte race, exerçant autour de lui cet empire de la vigueur physique, dernier vestige des féodalités du moyen âge, ne comprenant rien aux raffinements du sentimentalisme moderne, mais gardien terrible de son honneur, et donnant à ses vengeances conjugales une attitude grandiose, aussi éloignée du ridicule que de la vulgarité. Gerfaut, le héros du livre, représente bien, en maint endroit, cet égoïsme du poëte, que d'autres depuis lors ont essayé de peindre, et qui, mieux approfondi encore, pourrait fournir une des figures les plus vraies de la société contemporaine. Les paysages ont un relief et un caractère

qu'on chercherait vainement dans les autres ouvrages de l'auteur. Le rôle de Marilhac, le rapin à la suite, est fort amusant, et le dénoûment, d'une originalité sombre et sinistre, prouve ce que Charles de Bernard aurait pu faire dans le drame. Mais les scènes d'amour sont communes ou surchargées; Lambernier est un traître de boulevard, Clémence une héroïne de théâtre : l'analyse des sentiments et des passions, au lieu de ne toucher qu'aux points nécessaires, s'alourdit dans des digressions inutiles, s'égare dans des à-peu-près métaphysiques, et fait l'effet d'un crayon qui s'écrase en appuyant, d'un scalpel qui dépasse la fibre et s'enfonce inutilement dans la chair. On sent que l'écrivain n'a pas encore dégagé sa véritable manière, qu'il est poursuivi par le souvenir de ses lectures, qu'il flotte entre Walter Scott, *le Lys dans la vallée*, Charles Nodier, et l'école romantique. Plus tard, il retrouvera sa filiation naturelle, qui lui vient droit de Hamilton, de *Gilblas*, qui fait songer surtout à un La Bruyère un peu plus gentilhomme et mondain, à un La Rochefoucauld un peu moins grand seigneur et n'ayant pas perdu ses yeux au service d'une grande dame. Le vrai roman, ou, ce qui vaut mieux, la vraie comédie de Charles de Bernard, c'est *l'Homme sérieux, les Ailes d'Icare, un Arbre de science, le Pied d'argile, le Paratonnerre, la Cinquantaine, l'Anneau d'argent*, et, en dernier lieu, bien qu'avec plus de diffusion et de lenteur, *le Gentilhomme campagnard*. C'est là qu'il est tout à fait lui-même, et qu'il est supérieur. Pendant cette période de dix ans qu'il a si bien occupée et charmée, on se demandait parfois ce que devenait la comédie; on se le demandait surtout lorsqu'on sortait du Théâtre Français, lorsque l'on assistait à ces pâles et chétifs pastels qui n'avaient en général ni valeur littéraire, ni étincelle comique, ni même la saillie et la verve bouffonne des petits théâtres. Je ne voudrais pas dire que la comédie du moment se trouvât tout entière dans ces livres de Charles de Bernard; car j'écris une notice et non un panégyrique; mais, à coup sûr, elle y existait en germe, et peut-être s'en aperçoit-on aujourd'hui

encore mieux qu'à cette époque. A Chevassut, à Groscassand, à M. Gastoul, à madame Piard, à madame de Châteauvieux, à Dornier, à Livernois, à M. de Pomenars, à madame de Flamareil, à Harmodius, il n'a manqué, pour être des personnages d'une comédie complète, que ce qui a manqué au talent et à la gloire de Charles de Bernard lui-même pour occuper un rang définitif dans la littérature de ce siècle : un peu plus d'achèvement et de persévérance ; un sentiment plus profond et plus convaincu de son propre ouvrage ; un pas de plus dans la fouille, un coup de pioche dans la mine, un coup de pinceau sur la toile.

Après la publication de *Gerfaut* et du *Nœud gordien*, Charles de Bernard, de 1838 à 1839, s'attacha à la rédaction de *France et Europe*, recueil royaliste d'une nuance fort sage, et destiné, par cela même, à faire peu de bruit et une médiocre fortune. Il y publia plusieurs Nouvelles, entre autres *le Vieillard amoureux*, que nous retrouvons aujourd'hui dans *le Paravent*, et de belles et sérieuses pages politiques, entre autres celles que lui inspira la mort du prince de Talleyrand. Pour un esprit tel que celui-là, fin, désabusé, un peu sceptique, ennemi-né du parti-pris et du lieu commun, il y avait quelque difficulté à parler comme tout le monde de ce personnage mystérieux et taciturne, dont la corruption ressemblait encore à de la diplomatie, et qui disparaissait de la scène sans livrer son secret à personne. L'indignation lyrique de madame Sand, les grosses injures des Aristides du *National* et des Catons de la *Réforme*, les légitimes et inévitables représailles de la presse royaliste ; rien de tout cela n'était possible sous cette plume trop délicate pour crier comme les rosières de la gauche, trop mondaine pour tonner comme les casuistes de la droite. Les pages de Charles de Bernard sont tout à fait telles qu'il pouvait et qu'il devait les écrire ; ce n'est pas le coup de pierre lancé de la rue dans les vitres d'un salon ; ce n'est pas l'air de bravoure noté d'avance sur une lyre moins sévère pour d'autres faiblesses ; ce n'est pas la fureur couperosée de douairières ou de filles mûres contre

des fautes d'autant plus odieuses qu'elles leur sont plus impossibles ; c'est le jugement austère et triste d'une femme d'esprit, qui a observé, qui a lutté, qui a souffert, qui tient à n'encourager ni l'hypocrisie, ni le mauvais exemple, qui ne veut être ni prude, ni dupe, et qui, en déclarant que le vice est une honte, sait rappeler que la vertu est un sacrifice.

C'est de 1838 à 1847 que parurent, à d'assez courts intervalles, tous les récits de Charles de Bernard ; et, si j'en marque ici la date, c'est moins encore par scrupule bibliographique ou chronologique, que pour indiquer le parfait accord qui existe entre ces ouvrages et cette période de dix ans à laquelle ils se rattachent ; période tranquille, mais désenchantée, où il n'y avait plus d'enthousiasme, où il n'y avait pas encore d'agitation ni d'angoisse, et où, en poésie comme en politique, dans le roman comme dans le monde, le caractère passionné de la phase précédente s'amoindrissait en se tempérant. Remarquons que la carrière littéraire de Charles de Bernard, dans ses allures apparentes, et, pour ainsi dire, matérielles, se modifiait aussi et s'assouplissait aux vicissitudes extérieures de cette fugitive époque. Il serait piquant, il serait périlleux peut-être de faire entendre ou de laisser deviner comment le rédacteur de *la Gazette de Franche-Comté*, le collaborateur de *France et Europe*, le légitimiste chevaleresque du recueil poétique *Plus deuil que joie*, resté jusque-là au centre et au cœur du bataillon sacré de la presse royaliste, se trouva, un beau matin, non pas frappant à la porte du *Journal des Débats*, mais se la laissant ouvrir : explication délicate, dont je m'abstiendrais pour toutes sortes de raisons, si elle n'était, selon moi, étroitement liée à l'ensemble de cette étude, si elle ne formait un détail essentiel et comme un point de vue particulier de l'histoire littéraire, comprise entre les débuts de Charles de Bernard et sa fin prématurée, si enfin elle ne donnait lieu à des réflexions générales, applicables moins à un parti qu'à la société tout entière.

Les hommes politiques qui ont à la fois une opinion et

une conscience, peuvent rester fidèles à toutes deux sans que les vrais intérêts de leur position et de leur influence publique aient jamais à en souffrir. Cette fidélité peut être un mérite toujours, un sacrifice souvent, mais elle n'est pas, elle ne peut pas être l'immolation de ce sentiment intime, parfois plus chatouilleux que l'honneur même, et qui s'appelle orgueil chez les forts, vanité chez les faibles. Les hommes littéraires, plus faibles et plus vaniteux que les autres,—du moins à ce que l'on assure, — ont été, depuis vingt-cinq ans, exposés à des périls d'autant plus grands que, pour eux, le devoir à accomplir et la récompense du devoir accompli, les satisfactions de la conscience et les jouissances de l'amour-propre ne se trouvaient pas du même côté. Qu'un orateur ou un publiciste débattît, à la tribune ou dans un journal, avec talent ou avec violence, une de ces questions qui nous passionnaient alors et qui aujourd'hui nous semblent oiseuses ou risibles, un de ces *casus belli* parlementaires dont la seule gravité réelle était de brouiller entre eux des honnêtes gens et des gens d'esprit, il y en avait là pour six mois de succès, de bruit, d'empressements, d'hommages dans la meilleure compagnie de Paris. Qu'un écrivain, un moraliste, un conteur, apportât à cette même société, dans le même temps, un plaidoyer quelconque en l'honneur de la vertu contre le vice, du salon contre le club, du foyer domestique contre le bouge, de la *patricienne* contre la courtisane, du gentilhomme contre le forçat ; que, dans un récit ingénieux, délicat ou pathétique, il essayât de prouver que tous les comtes et les marquis ne sont pas absolument des coupe-jarrets et des aigrefins, que toutes les duchesses n'ont pas pour passe-temps favori de faire l'amour avec des rapins ou des artisans, qu'un titre et une particule ne sont pas des brevets authentiques de dépravation, d'imbécillité ou de bassesse, on pouvait parier qu'à talent égal cette société tournerait le dos à son avocat officieux et s'enthousiasmerait pour ses accusateurs. Attentive et reconnaissante en politique, elle était distraite et ingrate en littérature. Peu lui importait, pourvu qu'on réussît à l'amuser et à l'émouvoir,

l'attaque ou la défense, la déférence ou l'insulte ; et, comme il est plus facile de griser avec de l'eau-de-vie qu'avec du Clos-Vougeot, comme le répertoire des sensations fortes et des frémissements nerveux se recrute plus aisément dans l'exception monstrueuse que dans l'observation exacte et sage de la règle, de la proportion et de la mesure, il n'y avait, en définitive, d'éclat, d'engouement, de curiosité, de couronnes et de liste civile que pour ces écrivains qui obtenaient tout en n'épargnant rien, pour ces récits gorgés de fiel, de sang, de boue, dont chaque page était un outrage en attendant qu'elle devînt une menace, dont chaque chapitre révélait une honte en attendant qu'il amenât un malheur. Le plus énergique, le plus consciencieux peut-être de ces grands inventeurs, Frédéric Soulié, lorsqu'il était piqué au vif par quelques-unes de nos critiques de Cassandre, répliquait avec une amertume qui cachait un fond de vérité : « Ah ! vous nous reprochez nos conceptions violentes, nos figures poussées au noir, nos entassements de crimes et de vices, ces flagellations ignominieuses et sanglantes que nos romans font subir au monde des riches et des heureux : eh bien ! il vous permet, il vous charge de nous attaquer et de nous maudire, ce monde qui vous a choisis pour ses organes officiels, pour les arbitres attitrés de ses opinions : mais en même temps, il nous lit, il nous applaudit, il nous paie, il nous fait riches et célèbres, et, si nous ne racontions que d'honnêtes et morales histoires, il nous laisserait obscurs et pauvres ; la flétrissure d'apparat, c'est vous qui nous l'infligez par son ordre ; la prime d'encouragement, c'est lui qui nous la décerne, à votre insu et malgré vous : il en est de ceci comme des mauvais livres du dernier siècle que la police faisait poursuivre ou saisir, et que les grands seigneurs de Versailles et de Trianon, les ministres, le roi et le lieutenant de police lui-même dévoraient en cachette : c'est vous qui êtes la police : triste rôle lorsqu'on n'a derrière soi aucun de ceux que l'on est censé défendre, et lorsque ceux qui vous délivrent un mandat d'arrêt contre nos ouvrages, en ont tous un exemplaire dans leur poche ! — Et

Soulié avait raison. A cette époque, époque de délire trop punie et trop expiée ! les hommes du passé, les héritiers de grands noms, les nobles et riches châtelains, les fidèles tenants de la Royauté tombée, les défenseurs naturels, intéressés, obligés, de l'ordre moral et de l'ordre extérieur, commençaient, pour l'acquit de leur conscience, par s'abonner petitement au journal de leur opinion ; c'était affaire de formalité et de cocarde, dette de convenance et de parti : puis, cette dette payée, et la bande de leur journal restant fort souvent intacte, ils s'abonnaient, *pour le plaisir*, à une feuille dont ils détestaient tout haut les principes, mais où ce diable d'Eugène Suë et ce diable d'Alexandre Dumas publiaient des romans bien amusants ! Et remarquez que, si dans leur journal à eux, le journal dont ils partageaient les doctrines et respectaient les bandes, il y avait eu une seule page signée de ces noms attractifs et inquiétants, une seule ligne moins rigoureusement orthodoxe que le texte habituel, une seule bouchée de ce fruit défendu qu'on allait ramasser ailleurs à pleines corbeilles, ç'auraient été des cris de colombe effarouchée, des stupéfactions, des réclamations, des colères, un scandale, et, ce qui est pis, un désabonnement général. Un écrivain de ma connaissance, sommé par ses amis et son parti d'essayer une de ces grandes machines qui, seules, dans ce temps-là, avaient le privilége d'occuper l'attention publique, se trouva fort embarrassé. Il avait à s'interdire presque tous les éléments de curiosité et d'émotion, presque tous les moyens d'escalade des Titans du feuilleton-roman : Adultère, inceste, rapt, viol, paternités douteuses, suppositions d'enfants, suicides amoureux, grands-ducs retrouvant leurs filles dans un tapis-franc de la Cité, notaires ensorcelés par de belles pécheresses, honnêtes familles empoisonnées par les Jésuites : pas le moindre Chourineur, la moindre Goualeuse, le plus petit Couche-tout-nu ou la plus chétive reine Bacchanal, pour divertir les beaux messieurs et les belles dames. Enfin il s'avisa d'une vengeance héréditaire, une pauvre petite vengeance qui s'exerçait sur trois générations, et sans laquelle il serait resté court

dès la dixième page. Hélas! jamais le *haro sur le baudet* ne reçut une application plus sévère et plus méritée : non-seulement le livre fut honni, mais bien des gens qui jusque-là avaient regardé l'auteur comme un honnête homme, payant exactement ses contributions et incapable de faire du mal à son prochain, conçurent des doutes sur sa moralité, et le crurent secrètement affilié aux vendettas et aux bandits de *Colomba*. L'auteur s'est résigné; il n'a songé, Dieu merci! ni à une *vendette*, ni à une désertion littéraire : il a persisté à mettre sa plume au service de la saine morale et de la société polie : il n'a pas eu de mérite, il avait de quoi vivre! Mais figurez-vous un jeune homme pauvre, ayant ou croyant avoir du talent, et arrivant à Paris, pendant ces années qui furent justement celles où débuta Charles de Bernard : ce jeune homme, par sentiment ou souvenir, tient au parti religieux et monarchique; il vient du fond de sa province où il a lu et pris au sérieux les anathèmes quotidiennement fulminés contre la littérature violente et corruptrice. Il s'imagine, dans sa candeur armoricaine ou provençale, qu'il va trouver tous les salons fermés aux coryphées de cette littérature, tous les salons ouverts aux néophytes d'une réaction prêchée, attendue, nécessaire; que ceux-là sont mis *à l'index* de quiconque a une famille, une maison ou un coin de terre, que ceux-ci n'ont qu'à parler et à écrire pour être sûrs du patronage de quiconque a un intérêt moral ou positif dans le sauvetage des idées réparatrices; que, finalement, dans cette répartition équitable ou égoïste de la disgrâce et de la faveur mondaine, les défenseurs de ceux qui ont tout sont mieux traités que les champions de ceux qui n'ont rien. Il regarde autour de lui, et il voit exactement le contraire : aux apologistes, l'abandon et la pauvreté; aux agresseurs et aux insulteurs, la célébrité et l'opulence. Que voulez-vous qu'il pense et qu'il fasse? Montez, lui dira-t-on, dans une mansarde; vivez de peu; acceptez résolûment le froid, la soif et la faim; vous avez le goût du bien, ayez-en le courage, et poussez, s'il le faut, ce courage jusqu'à mortifier en vous tout ce qui n'est pas abné-

gation, renoncement matériel et moral. — Cela est bientôt dit, et le culte de la mansarde est d'une prédication facile, surtout lorsqu'on a soi-même un château et un hôtel. Eh bien ! j'y consens encore ; j'admets que les préoccupations de lucre et d'argent soient indignes de l'écrivain et de l'artiste véritables : je suppose qu'ils naissent tous avec vingt-cinq mille livres de rente, ou qu'ils ont lu de bonne heure le traité de Sénèque sur le mépris des richesses. J'oublie que ces natures délicates, fines, nerveuses, ardentes, aussi promptes à s'exalter qu'à s'abattre, sont justement celles qui ressentent le plus vivement les privations et les souffrances de la pauvreté. — Mais, encore une fois, la vanité ? l'amour-propre ? ce besoin de succès et de bruit, cette ambition de célébrité et d'hommages qui, vous le savez et vous le dites, fait le fond de ces caractères ? les condamnerez-vous aussi à la faim, à la soif, au renoncement continu, à l'abnégation chronique ? Il est triste et dangereux, soyez-en sûr, de pouvoir se dire chaque matin : Je n'aurais qu'à traverser la rue, à porter mon manuscrit quelques pas plus loin, pour avoir cinq cent mille lecteurs au lieu de deux mille. Il y a là de quoi déconcerter bien des consciences, fatiguer bien des courages, et c'est en face de cette idée dissolvante que se trouvaient, à l'époque dont je parle, les hommes tels que Charles de Bernard. Homme de la droite, de la droite chevaleresque et monarchique, il eût vainement cherché, de *Gerfaut* au *Gentilhomme campagnard*, un journal, une *Revue* de son opinion, qui pût payer son talent ce qu'il valait ; il eût vainement essayé de se rattacher à un groupe littéraire partageant ses principes et comptant des hommes de quelque valeur : tous ou presque tous avaient passé dans le camp ennemi, parce que les fanfares étaient là, et le soleil reluisant sur les armures, et les mouchoirs brodés des belles spectatrices s'agitant à chaque prouesse, et le cri des hérauts proclamant la victoire et le triomphe. Heureux encore Charles de Bernard d'avoir rencontré à mi-chemin, séparé de lui seulement par un mur mitoyen qu'allaient démolir nos prochaines catastrophes, un terrain neutre, un pays mixte, peuplé d'es-

prits supérieurs, et où son talent, ses types de prédilection, le genre de ses récits, leur portée morale et politique, devaient, il faut bien l'avouer, retrouver leur jour le plus favorable et leur atmosphère naturelle.

C'est donc au *Journal des Débats*, de 1840 à 1847, qu'il faut chercher, selon nous, le vrai Charles de Bernard, se révélant dans les œuvrages qui donnent la plus exacte idée de sa manière : c'est là qu'il publia successivement *les Ailes d'Icare*, que nous regardons comme son chef-d'œuvre ; *la Cinquantaine*, étude tour à tour plaisante et touchante des effets d'un amour romanesque à l'âge où il n'est plus permis d'avoir que des souvenirs ; *la Chasse aux Amants*, très-spirituelle esquisse de mœurs mondaines, dessinée avec cette justesse de trait, cette finesse de profils dont Charles de Bernard a emporté le secret ; *le Pied d'argile*, excellente page de comédie politique, précieuse à relire pour tous ceux dont l'illusion juvénile serait tentée d'accorder aux hommes, aux caractères et aux partis cette foi que l'on ne doit qu'aux principes ; enfin, à la veille même de nos révolutions nouvelles, *le Gentilhomme Campagnard*, qui en renfermait comme les pressentiments, qui nous montrait d'avance des scènes de club, d'émeute, de démagogie villageoise, des intérieurs de petite bourgeoisie haineuse et jalouse, partagée entre le plaisir de voir menacer le château et la crainte de voir piller sa maison ; *le Gentilhomme Campagnard* qui, avec un peu plus de précision et d'agencement dramatique, eût été une œuvre de premier ordre. Parallèlement à ces ingénieux récits, Charles de Bernard fit paraître dans la *Revue des deux Mondes*, *un Homme sérieux*, et *le Paratonnerre* ; dans la *Revue de Paris*, *l'Innocence d'un Forçat*, émouvante histoire qui prouve encore une fois tout ce qu'il aurait pu faire s'il avait sacrifié à la Muse des émotions fortes ; puis, dans d'autres journaux ou recueils, *la Peau du Lion*, charmant tableau de genre, *un Gendre*, piquante variation d'un thème où l'auteur excelle ; *un Beau-père*, destiné à servir de pendant à *un Gendre*, mais où percent çà et là quelques signes de lassitude, quelques velléités de mélodrame ;

enfin plusieurs Nouvelles de moindre importance, bien que toujours intéressantes, et qui, réunies, dans l'édition complète, aux premiers contes qui fondèrent la réputation de Charles de Bernard, forment les trois agréables volumes du *Nœud Gordien*, du *Paravent*, et de *l'Ecueil :* ajoutez-y les *Nouvelles* inédites, le recueil poétique, *Plus deuil que joie*, et les pages inachevées du *Veau d'Or*, et vous embrasserez d'un coup d'œil l'ensemble de cette carrière littéraire qui fut courte, mais laborieuse et bien remplie, et qui, sans rivaliser de production incessante avec les colosses aux pieds d'argile du roman-feuilleton, eut pourtant ses heures de fécondité.

Cette carrière finit au moment où allait commencer une nouvelle ère politique ; ère d'angoisses et de trouble, d'expériences fatales et d'expiations cruelles, où le regard si juste et si pénétrant de Charles de Bernard aurait pu trouver bien des sujets d'observation et de satire, mais où l'inquiétude et la menace coudoyaient de trop près le ridicule pour laisser à la comédie tout son jeu. Peut-être Charles de Bernard, ennemi de l'exagération, du bruit, du sentimentalisme hypocrite et doucereux des théories socialistes, eût-il reculé devant ces nouveaux modèles, et se fût-il replié sur lui-même, comme le firent, à cette époque, bien des esprits distingués. Hélas ! il n'eut pas même le temps et la force de choisir entre la parole et le silence. Atteint dès lors d'une maladie organique qui le conduisait lentement au tombeau, il vécut deux ans encore, de plus en plus taciturne, intérieur, renfermé, puis il mourut, le 6 mars 1850, à Sablonville, âgé de quarante-six ans à peine ; il mourut comme fût mort un de ses ancêtres, c'est-à-dire courageusement et chrétiennement.

On le voit, l'histoire de sa vie est presque toute entière dans celle de ses ouvrages, car il a mis à la cacher le soin que d'autres mettent à prendre pour confident de leurs moindres actions le public à qui suffisaient leurs livres. Si incomplète et si bornée que soit cette étude, elle pourra du moins renouveler chez les lecteurs de Charles de Bernard quelques-unes des impressions de leurs lectures, replacer sous leurs yeux le titre

de ses œuvres, et réveiller dans leur mémoire le souvenir des qualités qu'il y déploya. Insisterons-nous, en finissant, sur la plus remarquable et la plus rare de toutes, ce ton d'excellente compagnie que nul, pendant la même période, ne posséda au même degré ? A voir cette justesse incomparable, cette exactitude photographique dans tous les détails de la vie mondaine et de la véritable élégance, on pourrait supposer que Charles de Bernard allait tous les soirs dans le monde; et cependant il n'y allait jamais; on l'y voyait si peu que bien des gens s'obstinaient à croire qu'il n'existait pas. Chose singulière ! M. Eugène Suë, M. Alexandre Dumas, qui ont eu leur phase de prétentions ou de frottements aristocratiques, leurs essais réitérés de flatteries et d'avances à ce que les journaux de coiffeurs et de modistes appellent le monde élégant, n'ont jamais su faire que des caricatures quand ils ont essayé de le peindre ; les portes leur en étaient ouvertes ; une curiosité imprudente, mais irrésistible, leur servait de passe-port et d'introductrice; les modèles posaient sous leurs yeux; ils mouraient d'envie de persuader à leurs lecteurs qu'ils vivaient de la même vie, qu'ils respiraient le même air, qu'ils n'étaient pas naturalisés, mais indigènes : rien ne leur coûtait pour satisfaire ce *dada* de leur vanité, descriptions éblouissantes, peintures toutes constellées d'armoiries et de blasons, réminiscences bénédictines de d'Hozier et de Chérin; érudition généalogique perdue dans la nuit des temps, portraits féminins à la Lawrence, noyés dans la soie, la dentelle et le velours; inventaires de carrossiers et d'architectes, de tailleurs et de tapissiers, de joailliers et d'ébénistes, pastiches de Richelieu et de Lauzun richement empanachés dans la phraséologie de Saint-Simon : vain effort ! la fausse note arrivait au plus bel endroit ; le bout de l'oreille perçait au plus touffu de la crinière. Charles de Bernard avait eu depuis longtemps le bon goût de préférer à la vie de salon la vie d'intérieur ; et, le soir, il aimait mieux rester auprès de sa femme et de ses enfants qu'aller chercher dans le monde des originaux ou des modèles. Eh bien ! calfeutré, solitaire, presque misan-

thrope, inaccessible ou sourd à tous les bruits du dehors, il semblait avoir écouté aux portes ou peint d'après nature ; il devinait ce qu'il ne voyait plus ; il entendait ce qu'il n'écoutait pas ; divination originelle, instinct de race plus fort que ces admissions fortuites ou factices, que ces élégances *d'après-coup*, sans cesse démenties par les vulgarités primitives de l'éducation et de la naissance !

Quelques lecteurs timorés ont reproché à certains romans de Charles de Bernard, de manquer parfois de sens moral, ou du moins de ne jamais dépasser ce qu'un homme bien élevé doit exiger de ses lectures pour avoir le droit d'y revenir et de s'y complaire. Ce défaut, s'il existait, serait encore, chez notre conteur, l'envers d'une qualité. Son dédain profond pour toute hypocrisie de sentiments ou d'idées, son talent particulier pour réduire à leur juste valeur toutes sortes de charlatanismes, charlatanismes de cœur, d'esprit et de conscience, son antipathie pour l'emphase, pour la grimace, pour la vertu déclamatoire, pour la sensiblerie mignarde, pleurarde et criarde, pour les fausses monnaies auxquelles le monde donne cours en les frappant à son effigie, tout cela, pour un lecteur superficiel, semble déteindre jusque sur les sentiments véritables, et l'on peut alors s'imaginer que Charles de Bernard a fait pour les corruptions mondaines ce que Mithridate avait fait pour les poisons. Chaque conteur, on le sait, a un texte favori, une manière de *Deus ex machinâ* qu'il appelle volontiers à son aide dans la composition de ses œuvres et surtout dans ses dénouements. Je conviendrai, si l'on y tient absolument, que le *Deus ex machinâ* de Charles de Bernard, c'est un peu trop le bien joué, la casuistique complaisante des amoureux spirituels et jolis garçons, bernant les disgraciés et les sots. Dans *la Rose jaune*, dans *le Paratonnerre*, dans *une Aventure de Magistrat*, dans deux ou trois autres de ses récits, il semble que la vie, l'amitié, l'amour, le mariage, la foi jurée, la fidélité conjugale, les serments tenus ou trahis, la diplomatie sociale, se réduisent, après tout, à un tapis vert et à un jeu de cartes,

dont il s'agit de jouer aussi bien que possible sans tricher tout à fait. Quand on sait ce qui se cache souvent, dans le monde, sous des airs de morale rigoriste, et, dans la littérature, sous des excès de vertu, on préfère mille fois la tendance de Charles de Bernard à celle qui exagère l'idée du bien sans persuader ni convertir personne. S'il était prouvé d'ailleurs que l'auteur de *Gerfaut* et des *Ailes d'Icare* a un peu trop sacrifié à l'esprit, comme moyen de succès et d'absolution finale, c'est là, ajouterions-nous, la seule marque d'égoïsme et de préoccupation personnelle qu'il ait donnée dans ses ouvrages.

En somme, Charles de Bernard vivra comme la personnification la plus attrayante de son genre et de son temps, comme l'expression la plus juste et la plus vraie de ce qu'un homme d'esprit a pu penser, observer, sentir, regretter et peindre pendant ces dix années de prospérité apparente, et de tiraillement intérieur qui ont précédé et pressenti nos catastrophes. Un peu au-dessous des maîtres, des monuments et des chefs-d'œuvre de l'imagination et de la pensée, au-dessous, mais pas trop loin de *Gilblas* et de *Tom Jones*, tout près de *Manon Lescaut* et de *Marianne*, ses ouvrages, placés à cette date exacte et significative de 1838 à 1847, seront lus, relus et consultés comme les plus véridiques, les plus ingénieux commentaires de la vie du monde pendant cette phase fugitive, comme de précieux matériaux qui pourront, plus tard, servir à reconstruire, sous sa forme piquante et légère, l'histoire de notre société, à ce moment précis où elle ne croyait plus et ne tremblait pas encore. Charles de Bernard lui-même, avec ses velléités d'épopée se réduisant de bonne grâce à de jolis tableaux de genre, avec ce mélange d'amour et de regret pour toutes les choses du passé et de méfiance ou de rancune secrète contre les représentants de quelques-unes de ces choses, avec ses concessions aux réalités de la vie, aux progrès du siècle, aux faiblesses du cœur, aux petitesses de l'homme, avec son antipathie profonde contre plusieurs préventions et bourgeoises, tempérée par une résignation courtoise à tout ce que le triomphe de ces préventions exige des gens

d'esprit, représente, selon nous, dans quelques-unes de ses contradictions et de ses nuances, la société qu'il a si bien peinte; et aujourd'hui, en rapprochant dans un même ensemble et sous un dernier regard cette vie solitaire et courte, ces œuvres exquises, cette mort silencieuse, il nous semble que, pour parler dignement de Charles de Bernard, il eût fallu Charles de Bernard lui-même, se soumettant à l'analyse pénétrante, à l'observation délicate et fine qui ne lui a jamais fait défaut en parlant des autres, et qui lui eût servi à décrire, en parlant de lui, le plus intéressant, le plus vrai, le plus aimable, le plus désabusé et le plus spirituel de ses modèles.

ARMAND DE PONTMARTIN.

Paris, juin 1854.

UN BEAU-PÈRE.

I

UN DINER AU ROCHER DE CANCALE.

Il y a quelques années, au commencement de juin, un des cabinets du plus célèbre restaurant de la rue Montorgueil était le théâtre d'une scène qui, quoique assez ordinaire en pareil lieu, mérite d'être rapportée, car elle sert naturellement de prologue aux événements de notre histoire. Sur une table placée au milieu de cette pièce, moitié salle à manger, moitié salon, quatre couverts symétriquement espacés attendaient un nombre égal de convives. La demi-douzaine de verres de diverses grandeurs dont était flanquée chaque assiette, attestait les intentions hospitalières de l'amphitryon, être toujours intéressant à l'heure du dîner, et qu'il était facile de reconnaître dans un homme de soixante ans passés, qui, au moment où commence ce récit, confortablement assis sur un divan, étudiait la carte du jour avec l'application d'un gourmet consommé.

Ce personnage, vert encore et porteur d'un de ces plantureux embonpoints que la nature ébauche et qu'accomplit la bonne chère, avait une figure enluminée, respirant l'insouciance égoïste, nullement dépourvue de distinction, mais d'où était absente la gravité qui sied à la vieillesse. L'expression résolue et impérieuse de sa physionomie annonçait l'usage du commandement, indice confirmé d'ailleurs par une rosette rouge à l'une des boutonnières de son

habit et par une balafre à la joue droite. Habitude militaire ou désir d'atténuer les injures des ans, il portait presque ras ses cheveux, entièrement gris, et le cosmétique brun qui rajeunissait un peu trop visiblement sa moustache, paraissait corroborer la seconde de ces suppositions. Un habit vert à boutons dorés et à basques arrondies sur les hanches, un ample pantalon à carreaux, un gilet de couleur claire et une cravate à mille raies blanches et roses, composaient son costume, dont un sous-lieutenant en semestre ou un étudiant en vacances aurait pu avouer la fraîcheur printanière et le sans-gêne cavalier.

En face de ce fringant vieillard, un individu de mine obséquieuse, habillé de noir de la tête aux pieds, parfaitement brossé, rasé et frisé, se tenait debout dans l'attitude la plus attentive; une serviette qu'il portait à demi dépliée sur le bras gauche caractérisait suffisamment en lui un des desservants de ce temple de la bonne chère.

A quelques pas, accoudé sur l'appui de l'unique fenêtre du cabinet, un jeune homme vêtu avec une élégante simplicité et doué d'une physionomie expressive et sérieuse, semblait complétement étranger au colloque important qui venait de s'engager entre les deux autres personnages; soit qu'il lui fût impossible de prendre intérêt à des détails gastronomiques, soit que son attention fût distraite par quelque scène du dehors, il regardait la rue et n'avait pas tourné la tête une seule fois depuis plus d'un quart d'heure.

— Que me parlez-vous de vin de Chablis avec les huîtres! dit le vieillard en continuant d'un ton bourru la discussion commencée; nous prenez-vous pour des tailleurs en goguette?

— J'ai dit Chablis première, répondit le garçon d'un air doucereux.

— Première ou seconde qualité, qu'est-ce que ça me fait? Le vin de Chablis n'est bon que pour les estomacs bourguignons; et moi, je suis de Bordeaux. Ah çà, pourquoi n'est-ce pas Théophile qui me sert?

— Théophile, monsieur, n'est plus à la maison.

— Tant pis; c'est un garçon intelligent, et j'étais habitué à son service ; mais vous, c'est la première fois que je vois votre figure. Est-ce que vous ne me connaissez pas ?

— Je serais le seul de la maison qui ne connût pas monsieur le général de Roquefeuille, répondit le garçon en souriant agréablement.

— En ce cas, reprit le général sans quitter l'accent grondeur, vous devez savoir... Votre nom ?

— Frédéric, mon général.

— Vous devez savoir qu'avec les huîtres je ne bois jamais que du vin de Johannisberg.

Le garçon s'inclina en signe de respectueux assentiment, sortit du cabinet, et apporta aussitôt quatre verres couleur d'émeraude, dont la forme bizarre rappelait la double capsule d'un sablier; après les avoir rangés sur la table, il reprit sa première attitude en face de l'amphitryon.

— A propos d'huîtres, dit alors ce dernier, je trouve étrange que dans une maison comme celle-ci on n'ait, au commencement de juin, ni huîtres d'Ostende ni huîtres de Marennes. Quand on s'appelle le Rocher de Cancale, on devrait avoir en toute saison des huîtres...

— De Cancale, interrompit Frédéric en hasardant un sourire malicieux ; aussi ne manquent-elles pas.

Le général lança à son interlocuteur un regard propre à lui ôter toute envie de s'émanciper davantage, et reprit ensuite la parole, en appuyant sur chaque recommandation particulière, de manière à en faire comprendre l'importance.

— J'ai dit deux potages : l'un à la Colbert, avec des œufs pochés; l'autre au riz à la turque. Pourvu que les œufs soient frais, ainsi que les légumes, le premier va tout seul. Quant au riz, rappelez-vous qu'il faut qu'il soit à peine cuit. Pour être à point, le riz à la turque doit sonner quand on le verse sur l'assiette. Ayez soin aussi qu'on n'épargne pas le safran.

— Oui, mon général.

— Le safran a pour lui deux choses qui, en cuisine, se prêtent un appui mutuel, la saveur et la couleur. Surtout, et ceci est le point capital, riz sonnant.

— Sonnant, mon général.

L'article du potage épuisé, M. de Roquefeuille passa successivement en revue d'une manière non moins approfondie les dix ou douze plats dont était composé le menu du dîner, et entra dans les moindres détails avec la gravité d'un homme qui croit donner une preuve incontestable de jugement en regardant un bon repas comme l'affaire la plus importante de la vie. Après avoir expliqué de la façon la plus minutieuse ses ordres concernant le service, instructions savantes et raffinées, parmi lesquelles feu Carême eût eu de la peine à relever une seule hérésie, il revint en finissant, au chapitre des vins, qui, dans son opinion, n'était ni le moins essentiel ni le moins intéressant.

— En remettant ma note au sommelier, dites-lui mon nom ; cela suffira, il sait ce qu'il me faut. J'ai dit : avec les huîtres, le vin de Johannisberg ; après le potage, Madère cachet brun ; le vin de Bordeaux chauffé, mais modérément ; il avait deux degrés de trop la dernière fois que j'ai dîné ici, et s'il est antisocial de boire le vin de Bordeaux frais, il est plus absurde de le servir à la température du punch. Le vin de Champagne, au contraire, ne saurait être frappé trop énergiquement, et cela est facile à comprendre ; plus la congélation de la partie aqueuse est complète, plus l'arome de la partie spiritueuse devient subtil et savoureux. Il me semble que je n'ai rien oublié?

— En tout cas, mon général, n'a qu'un coup de sonnette à donner, dit le garçon en faisant mine de se retirer.

— Bien ; veillez à tout ce que je vous ai recommandé, et servez aussitôt que ces messieurs seront arrivés.

Frédéric sortit ; dès qu'il eut fermé la porte, M. de Roquefeuille se tourna vers le tiers qui, pendant cette conversation, n'avait pas quitté la fenêtre.

— Henri ! dit-il d'un ton bref.

Le jeune homme demeura immobile.

— Laubespin ! reprit le général en élevant la voix.

Le personnage interpellé resta sourd une seconde fois.

— Comte Henri de Laubespin ! cria le vieillard, qui développa la puissance d'un organe de basse exercé naguère à faire mouvoir comme un seul homme toute une division de cavalerie.

A cet appel, qui semblait capable de réveiller un mort, Henri de Laubespin tressaillit.

— Mon oncle ? dit-il en se retournant vivement.

— Il est, parbleu, fort heureux que tu daignes enfin me répondre ! reprit le général avec l'accent bourru qui lui était familier.

— Pardonnez-moi, mon oncle, je ne vous avais pas entendu.

— Voilà trois fois que je t'appelle.

— Le bruit de la rue...

— Que s'y passe-t-il donc de si intéressant ? demanda le général en voyant le regard de son neveu se diriger vers la fenêtre.

— Rien qui soit digne de votre attention ; je regardais une femme...

— Et de quel droit supposes-tu qu'une femme n'est pas digne de mon attention ? interrompit brusquement M. de Roquefeuille ; parce qu'il a plu au ministre de la guerre de me reléguer dans le cadre de la réserve, me prends-tu pour un invalide ? Où est-elle, cette femme ?

Le vieux gourmet s'approcha de la fenêtre avec une vivacité qui aurait pu inspirer à un écrivain de l'ancienne école quelque ingénieux madrigal sur le bon accord où, selon les classiques, ont toujours vécu Bacchus et Vénus.

— Où est-elle, cette femme ? répéta-t-il après avoir plongé un regard curieux dans la foule qui circulait le long de la rue avec le bruit et le mouvement particuliers aux quartiers populeux.

— Là, dit Laubespin en désignant du doigt le trottoir à l'angle de la rue Mandar.

Le général dirigea les yeux vers la place indiquée ; à la vue d'une femme d'une cinquantaine d'années plus que modestement vêtue et dont le visage n'avait rien de remarquable qu'une expression de souffrance et de tristesse, il retourna la tête vers son neveu d'un air désappointé.

— Te moques-tu de moi ? lui dit-il rudement.

— Vous savez, mon oncle, que c'est là une liberté que je n'oserais prendre.

— Et que je ne souffrirais pas. Cependant ceci ressemble à une mystification.

— En quoi donc ?

— Prétends-tu me faire croire que ce soit cette figure de pleureuse d'enterrement qui attire ton attention depuis une demi-heure ?

— Pas autre chose, je vous jure.

— Je te croyais à l'affût de quelque joli minois, et, quoique à la veille de te marier, je t'aurais pardonné cette petite distraction, car il est certain que ta future n'est pas une Vénus ; mais que diable peux-tu découvrir d'intéressant dans cette vieille femme ?

— Le chagrin, l'angoisse, le malheur enfin, si profondément gravés sur ses traits.

— Bah ! si tu t'amuses à examiner tous les gens qui ont l'air malheureux, tes journées n'y suffiront pas, dit M. de Roquefeuille d'un ton léger qui contrastait avec l'accent de compassion de son neveu.

En ce moment une voiture de remise s'arrêta devant la porte du restaurant, au-dessous de la fenêtre où se trouvaient les deux interlocuteurs.

— Voici peut-être MM. Falconet, dit Henri avec une intonation propre à faire supposer que l'arrivée des convives attendus ne lui était que médiocrement agréable.

— Falconet dans un remise ! répondit en riant le vieux

général; on voit que tu ne le connais guère: il viendra en citadine... s'il manque l'omnibus.

L'oncle et le neveu n'étaient pas les seuls qui fussent en ce moment occupés à regarder la voiture de remise; en la voyant s'arrêter, la femme dont nous avons déjà parlé s'était rapprochée de la porte du restaurant par un mouvement empreint d'une anxiété singulière. La portière s'ouvrit. Quatre jeunes gens disposés à bien dîner s'élancèrent lestement sur le trottoir et entrèrent au Rocher de Cancale sans accorder la moindre attention à cette pauvre femme, qui retourna aussitôt, en poussant un soupir de découragement, à la place où, depuis plus d'une heure, elle s'était mise en observation.

— Voilà la cinquième fois qu'elle répète cette manœuvre depuis que je suis à la fenêtre, dit Laubespin machinalement.

— Qui ça? demanda le général.

— Cette femme dont nous parlions tout à l'heure.

— Au diable! tu t'en occupes encore?

— Il y a dans sa conduite quelque chose de mystérieux qui m'intéresse malgré moi.

— Tu peux donc t'intéresser aux vieilles femmes, toi! dit avec un rire moqueur le vert sexagénaire; je sais que votre littérature d'aujourd'hui cherche à les mettre à la mode, mais du diable, à supposer que ma carrière fût à recommencer, si je m'enrôlerais sous leurs drapeaux. Vive la jeunesse! J'espère qu'à quatre-vingts ans ce sera encore ma devise.

— Une femme peut-être malheureuse à tout âge; et tout malheur n'a-t-il pas droit à notre pitié?

— A dix-huit ans, avec de belles dents, un teint de rose et une taille de nymphe, il a droit à mieux que cela, reprit en ricanant le galant émérite.

— Si toutes ces qualités sont nécessaires pour émouvoir votre sensibilité, répondit Laubespin, qui ne put dissimuler une légère ironie, je comprends que vous vous montriez

peu touché des souffrances que semble éprouver la personne dont nous parlons. Elle n'a jamais dû être jolie, elle est pauvrement vêtue...

— Elle est vieille, et ce mot dispense de tout autre commentaire, dit le général d'un ton bref. Six heures dix-huit minutes, continua-t-il en regardant sa montre; ces Falconet se moquent de moi; je leur avais dit à six heures précises, mais ces bourgeois s'imaginent montrer de la dignité en se faisant attendre.

— S'ils pouvaient ne pas venir du tout ! s'écria le jeune homme par une exclamation trop irréfléchie pour ne pas être sincère.

— Ah ! ah ! le vent souffle-t-il encore de ce côté ? reprit M. de Roquefeuille; je vois que les sermons de ta mère ne t'ont converti qu'à moitié; il est temps que j'y mêle ma morale. Voyons; commence par fermer la fenêtre; le bruit de la rue me casse la tête, et ta lamentable héroïne a une figure capable d'ôter l'appétit à l'estomac le plus affamé.

Laubespin obéit et prit une chaise sur un geste de son oncle, tandis que celui-ci, en homme qui aime ses aises ou qui a l'habitude d'établir sa supériorité dans les plus petites choses, se rasseyait sur le divan.

— Quel âge as-tu ? dit alors le général, qui, ayant présidé plus d'un conseil de guerre, employait volontiers dans la conversation la forme interrogative.

— Vingt-sept ans, répondit Henri sans pouvoir s'empêcher de sourire en remarquant l'accent napoléonien de son oncle.

— Ta fortune? poursuivit celui-ci avec un redoublement de laconisme.

— Cinq mille livres de rente que m'a laissées mon père.

— Grâce à l'émigration, car, sans cette extravagance, tu serais aujourd'hui millionnaire. Tu oublies deux cent mille francs, environ, qui, tôt ou tard, doivent te revenir de ta mère.

— Je désire n'en jouir jamais.

— C'est parler en bon fils, mais restons dans le domaine des probabilités. Cinq mille livres de revenu présentement, auxquelles l'avenir en ajoutera six ou sept mille autres, voilà toute ta fortune; car si, par hasard, tu comptes sur la mienne, je dois te prévenir que tu fais un faux calcul.

— Mon oncle...

— Ne m'interromps pas; je suis bien aise d'avoir avec toi une explication franche à ce sujet. Qui connaît le bien de ta mère connaît à peu près le mien, puisque nous sommes frère et sœur. Or, depuis qu'une ordonance du roi m'a jugé assez vénérable pour figurer dans la seconde section du cadre de l'état-major, mes appointements, en y joignant mon revenu, ne suffisent plus à ma dépense. La vie d'inspecteur de cavalerie que j'ai menée dix ans m'a donné l'habitude de bien vivre. Une bonne table, des chevaux, plusieurs domestiques sont devenus pour moi des objets de première nécessité; je ne te cacherai donc pas que pour couvrir le déficit de mon budget, j'ai l'intention, aussitôt après ton mariage, de placer mon bien à fonds perdu.

— Vous êtes le maître de votre fortune, répondit Henri, qui connaissait trop bien l'égoïsme de son oncle pour montrer le moindre étonnement.

— Si je n'ai pas déjà réalisé ce projet, c'est par amitié pour toi, reprit le général de l'air d'un homme qui croit avoir droit à des éloges; proclamer authentiquement que tu n'aurais pas un sou à recueillir après ma mort, c'eût été diminuer ta valeur matrimoniale, et je me serais reproché de te jouer ce mauvais tour. D'ailleurs, en retardant mon placement de quelques années, j'obtiendrai un intérêt plus fort, ce qui n'est pas à dédaigner.

— Je vois, mon oncle, que vous avez étudié la question sous toutes ses faces.

— C'est mon habitude, dit M. de Roquefeuille sans paraître remarquer l'accent ironique de son neveu. Quoique le bonhomme Falconet ait au moins autant de vanité que d'ava-

rice, et qu'il tienne par-dessus tout à faire de sa fille une comtesse de Laubespin, le fonds perdu aurait pu le refroidir à ton égard ; aussi me suis-je gardé d'en sonner mot ; mais tiens-toi pour averti.

— C'est entendu, mon cher oncle, répondit Laubespin en s'inclinant avec un respect équivoque ; je serais désolé que votre amitié pour moi vous fît retrancher un seul plat de votre table.

— Sois tranquille sur ce point ; et à propos de table, il serait diablement temps de nous y mettre, poursuivit le général après avoir consulté une seconde fois sa montre ; six heures et demie, et point de Falconet ! qu'est-ce que cela signifie ?

— Si cela signifiait que M. Falconet ne se soucie pas plus de ce mariage que je ne le désire moi-même, je lui serrerais la main de grand cœur.

— Vidons la question pendant que nous sommes seuls, dit M. de Roquefeuille en fronçant les sourcils ; quelle objection as-tu à faire contre ce mariage ?

— Mademoiselle Falconet est laide.

— Je te prouverai tout à l'heure que c'est une qualité. Passons.

— Elle n'a point d'esprit.

— Autre mérite, ainsi que je vais te l'expliquer. Passons.

— Tout en elle indique un tempérament froid et lymphatique, une insensibilité complète.

— Troisième vertu, plus précieuse encore que les deux autres. Passons.

— Cette femme-là est incapable d'éprouver un sentiment passionné ; elle n'a point de cœur.

— Mon pauvre Henri, dit le général avec un sourire de pitié, je vois que ton éducation en fait de femmes est à recommencer de fond en comble. Après tout, cela m'étonne peu : qui t'aurait donné sur cette matière délicate des notions saines et justes ? Ce n'est pas à coup sûr ta dévote mère. Heureusement je suis là pour éclairer ton ignorance.

Établissons d'abord une distinction essentielle. S'il s'agissait ici du choix d'une maîtresse, tes arguments auraient de la valeur ; mais il retourne mariage, et alors il est certain que tu n'as pas le sens commun.

— Mais, mon oncle, je voudrais aimer ma femme au moins autant qu'une maîtresse.

— Absurde ! te dis-je. Une femme belle, spirituelle et passionnée, telle, en un mot, que tu rêves la tienne, est le plus grand fléau qui puisse affliger un mari. Sa beauté attire les amants, son esprit les captive, sa passion les accepte. Quel rôle joue, au milieu de tout cela, le pauvre diable d'éditeur responsable ? Parlez-moi, pour épouse légitime, d'une laideron vertueuse, apathique et bien portante, telle que mademoiselle Félicité Falconet. N'eût-elle que la moitié de sa fortune, ce serait encore un excellent parti. Tu as des dispositions à la jalousie, et avec cette femme-là tu pourras dormir tranquille. N'est-ce rien ?

— C'est beaucoup, sans doute ; mais je préférerais ressentir quelque inquiétude, courir quelques risques et pouvoir l'aimer.

— Aime-la ; qui t'en empêche ?

— Je sens que cela me serait impossible.

— Alors, ne l'aime pas ; qui t'y force ?

— Jusqu'à ce jour je n'ai pas éprouvé de passion sérieuse, dit gravement Laubespin ; mais je sens en moi un foyer prêt à s'embraser à la première étincelle. Puis-je alors, sans déloyauté, épouser une femme que je n'aime pas ? Ne serait-ce pas m'exposer volontairement à oublier mes devoirs, à trahir mes serments ?

— Mon garçon, tu prends le mariage beaucoup trop au tragique, répondit M. de Roquefeuille avec une moquerie peu dissimulée ; laissons là les grandes phrases et parlons bon sens. Tous les jours on épouse une femme sans l'aimer ; mais ce n'est pas une raison pour s'enterrer tout vif dans son ménage...

Au moment où le général, dont la jeunesse avait fleuri

sous le Directoire, commençait le développement d'une thèse assez peu édifiante sur les passe-temps extraconjugaux que pouvait, selon lui, se permettre le mari de toute femme laide, il fut interrompu par le bruit de la porte qui s'ouvrit.

— Chut! fit-il aussitôt en jetant à son neveu un regard significatif. Voici nos convives.

Le vieillard se leva pour aller au-devant de ses hôtes, mais au lieu de M. Falconet qu'il s'attendait à voir paraître, il n'aperçut que le garçon avec lequel il avait eu quelques instants auparavant le colloque dont nous avons rapporté un fragment.

— Qu'y a-t-il donc? Je ne vous ai pas sonné, lui dit-il d'un ton encore plus bourru que d'ordinaire.

— Mon général, répondit doucereusement Frédéric, il y a là une dame.

— Est-elle jeune? est-elle jolie?

— Ni l'un ni l'autre, mon général.

— Alors, qu'elle aille...

La galanterie, qui, du consentement de toutes les nations, passe pour l'apanage caractéristique du militaire français, arrêta le général au moment où il allait compléter un peu trop énergiquement sa phrase.

— Enfin, que me veut-elle, cette dame? reprit-il en essayant de contenir la mauvaise humeur que lui causait cette interruption.

— Mon général m'excusera si j'ai parlé d'une dame; peut-être aurais-je dû dire une femme. Elle porte un bonnet.

— Bonnet ou chapeau, me direz-vous ce qu'elle demande?

— M. Falconet.

— Ah! ah! Ensuite?

— On lui a répondu qu'on ne connaissait pas ce monsieur; alors elle a dit qu'elle était sûre qu'il devait dîner aujourd'hui avec M. le général de Roquefeuille; elle voulait même soutenir qu'il était déjà ici. Comme il n'y a pas

moyen de lui faire entendre raison et qu'elle insiste pour entrer, je suis venu vous prévenir, mon général, afin de savoir si je dois la laisser monter.

— Au moment de nous mettre à table! Il y a des gens terriblement importuns. Si du moins elle était jeune et jolie! Mais vous avez dit, je crois, qu'elle n'était ni l'un ni l'autre?

— Et je suis sûr que mon général sera du même avis, répondit le garçon en se permettant le sourire malicieux qui lui avait assez mal réussi une première fois.

— Allons, il faut se résigner; faites entrer cette femme.

Frédéric sortit.

— Aux termes où nous en sommes, dit alors M. de Roquefeuille, il est impossible de laisser à la porte une personne qui paraît connaître M. Falconet. Mais, j'y songe; cette vieille femme, puisqu'elle est vieille, à ce qu'assure le garçon, ne serait-elle pas la mère ou la tante d'une de tes victimes et ne viendrait-elle pas en cette qualité t'arracher les yeux devant ton futur beau-père? Ce serait peu amusant; mais à la veille d'un mariage, un joli garçon est toujours exposé à ces petits désagréments.

— Rassurez-vous, mon oncle, répondit Laubespin en souriant; je n'ai rien à craindre pour mes yeux, car jusqu'à présent je n'ai point fait de victimes.

— Eh bien, tant pis pour toi; à ton âge je comptais les miennes par douzaines.

La porte se rouvrit en ce moment; sur le seuil le général et son neveu aperçurent avec surprise la femme au visage morne et lugubre qui avait attiré leur attention quelques instants auparavant.

I

LE TROUBLE-FÊTE.

Selon l'usage des gens préoccupés outre mesure des jouissances matérielles, M. de Roquefeuille apportait la plus grande régularité dans ses repas ; un retard d'un quart d'heure au moment du dîner suffisait pour exaspérer son irritabilité habituelle. En cette occasion, la mauvaise humeur que lui causait déjà l'inexactitude de ses hôtes, redoubla lorsque dans la personne qui se présentait à l'entrée du cabinet il eut reconnu la femme dont son neveu lui avait fait remarquer, de la fenêtre, la physionomie triste et souffrante.

— Peste soit du hors-d'œuvre ! dit-il entre ses dents. Je ne connais rien de plus indigeste que ces figures exténuées dont chaque regard a l'air de vous reprocher votre appétit. Il me semble, en vérité, que le mien s'en va. Sans les égards qu'un homme bien né doit à ce qu'on nomme, à tort ou à raison, le beau sexe, je demanderais un verre d'absinthe ou de vermout.

La femme dont l'aspect troublait ainsi par anticipation la digestion du général, n'avait rien, il est vrai, qui dût la faire accueillir favorablement dans une réunion disposée à jouir sans arrière-pensée de celui des plaisirs de la vie qui ne compte pas le moins grand nombre de sectateurs. Maigre et débile dans sa personne, lente et courbée dans sa démarche, le teint livide, l'œil vitreux, le front sillonné de rides précoces et assombri par un souci permanent, elle

ressemblait moins à une créature vivante qu'à une morte un instant échappée de son linceul. Le bonnet, qui avait choqué les préjugés aristocratiques du garçon du restaurant, encadrait avec une sévérité digne du cloître, ses cheveux argentés par le chagrin plus que par les années. Un châle de tartan à demi usé, une robe de couleur sombre complétaient son costume, qui, malgré son peu de valeur réelle, empruntait une sorte de dignité de l'anoblissement moral par lequel le malheur, compensation stérile, rehausse quelquefois ses victimes.

Avant d'entrer dans le cabinet, la femme, dont nous venons d'esquisser le portrait, y plongea un regard rapide, perçant et pour ainsi dire égaré; n'apercevant que M. de Roquefeuille et son neveu, au lieu de l'homme qu'elle comptait y trouver, elle resta immobile, et l'anxiété fiévreuse de sa physionomie fit place à une expression de timidité et d'embarras. Ce changement soudain fut remarqué par le général, qui, du contre-coup, sentit s'humaniser sa farouche humeur.

— Madame, lui dit-il presque poliment, on vient de me dire que vous demandiez M. Falconet; il n'est pas encore venu, mais je l'attends, et si vous avez la patience d'en faire autant...

— Pardonnez-moi, monsieur, mon indiscrétion, répondit l'inconnue d'une voix faible; je croyais, en effet, trouver ici la personne dont vous parlez, mais, puisqu'elle n'y est pas, je vais l'attendre en bas.

— Dans la rue, n'est-ce pas, comme tout à l'heure? repartit le vieillard, dont l'accent reprit sa brusquerie accoutumée; vous serez mieux ici.

— Je craindrais, monsieur...

— De nous déranger? c'est fait; ainsi, entrez et asseyez-vous.

L'étrangère resta immobile sur le seuil.

— Entrez donc et fermez la porte, reprit le général; ne voyez-vous pas que vous nous mettez entre deux airs?

— Mon oncle, la fenêtre est fermée, dit Henri espérant calmer par cette observation rassurante l'impatience visible du vieillard.

— Au lieu de dire noir quand je dis blanc, avance une chaise ; cette femme a l'air malade.

L'inconnue, privée en apparence de la parole, et le visage couvert d'une pâleur mortelle, se tenait appuyée contre le chambranle de la porte.

— Le diable m'emporte, la voilà qui se trouve mal ; s'écria M. de Roquefeuille en la voyant chanceler.

Déjà Laubespin s'était précipité vers la pauvre femme ; il la soutint au moment où elle s'affaissait sur elle-même, et la conduisit presque inanimée vers le divan, où il la fit asseoir. Le général, de son côté, se servit si énergiquement de la sonnette que le cordon lui resta dans la main.

— Un verre de vin d'Alicante, dit-il d'une voix de tonnerre à deux ou trois garçons accourus au bruit de cette étourdissante sonnerie.

Ils sortirent aussi précipitamment qu'ils étaient entrés.

— Et un consommé ! leur cria M. de Roquefeuille en courant après eux dans le corridor.

Tandis qu'on exécutait ces ordres, Henri remplit un verre d'eau et l'approcha des lèvres de la femme évanouie.

— Fameux cordial pour une créature à demi morte d'inanition ! dit le général en haussant les épaules.

— Soyez sûr qu'il y a ici autant de souffrance morale que de défaillance physique, répondit le jeune homme, qui en toute chose cherchait d'abord le côté poétique.

— Sa souffrance morale, c'est la faim, répondit péremptoirement le vieillard ; tu ne connais pas cette maladie-là, mais moi qui l'ai éprouvée...

— Vous, mon oncle ? interrompit Laubespin en jetant un coup d'œil involontaire sur le colossal embonpoint du général.

— En Russie ; mais il ne s'agit pas ici de la retraite de Moscou. Cette pauvre femme a réellement l'air de n'avoir

rien mangé depuis une semaine. Ah ! la voilà qui revient à elle. Eh bien, comment vous trouvez-vous?

L'inconnue, qui venait de rouvrir les yeux, remua un instant les lèvres sans parvenir à articuler un seul mot ; appuyant ensuite une main sur son cœur comme pour y comprimer une douleur aiguë, de l'autre elle s'efforça de saisir le verre que lui présentait Laubespin.

— Ne buvez pas d'eau, reprit précipitamment M. de Roquefeuille en voyant ce mouvement ; quoi qu'en disent les hydropathes, ça ne vaut pas le diable pour l'estomac.

A ces mots, le vieillard déboucha le flacon de vin d'Alicante que venait de lui remettre un des garçons et remplit à plein bord un des verres posés sur la table.

— Je vous remercie, monsieur, dit l'étrangère d'une voix à peine distincte, avec un geste de refus ; maintenant je suis tout à fait bien.

— Tout à fait bien, j'en doute, à voir votre pâleur ; mais voici un consommé qui va vous remettre.

— Je n'ai besoin de rien, monsieur, et je vous demande pardon de l'embarras que je vous cause.

— Il ne s'agit pas de cela ; vous avez faim, il faut manger.

— Mais, monsieur...

— Que diantre ! pas de mauvaise honte ! il peut arriver à tout le monde d'oublier de déjeuner, et même de dîner. Votre indisposition n'est autre chose qu'une défaillance d'estomac.

— C'est au cœur que je souffre, dit l'inconnue en appuyant de nouveau la main sur sa poitrine.

— Au cœur?

— Depuis longtemps ; mais maintenant les crises sont plus fréquentes. Tout à l'heure j'espérais que celle-ci serait la dernière.

Ces paroles furent prononcées avec un accent si douloureux que Laubespin se sentit touché au fond de l'âme ; son oncle, au contraire, de qui la pitié venait d'être passagère-

ment excitée, retomba dans sa mauvaise humeur habituelle. Son amour excessif du bien-être l'avait disposé à compatir à la situation d'une femme qu'il croyait en proie au tourment de la faim; mais dès qu'il eut reconnu son erreur, l'égoïsme de son caractère lui fit trouver cet incident aussi désagréable qu'importun.

— Quand on est sujette à de pareilles syncopes, on ne doit pas sortir seule, dit-il. d'un air grondeur; cela peut vous prendre au milieu de la rue. Qu'arriverait-il, alors? vous vous feriez écraser par quelque voiture.

— Mourir ainsi ou autrement, qu'importe?

— Peste, ma bonne dame! voilà du fatalisme oriental. Moi qui ai vu plus d'un champ de bataille, j'aurais, je l'avoue, moins de résignation. Mais pour en revenir à M. Falconet, poursuivit le général, qui désirait abréger cette scène, je crains bien que vous n'ayez fait une course inutile. Il ne vient pas, et je commence à désespérer de le voir aujourd'hui. L'affaire dont vous voulez l'entretenir n'est pas sans doute tellement urgente qu'on ne puisse la remettre à demain.

— Il faut que je parle à M. Falconet aujourd'hui même! dit l'inconnue avec une énergie qu'on n'aurait pas attendue de son état de faiblesse.

— Comme il vous plaira; mais si vous vouliez écouter un bon conseil, vous retourneriez tranquillement chez vous. Avez-vous peur que M. Falconet ne s'envole? Il est encore à Paris pour plus d'un mois.

— Je ne puis attendre ni un mois ni un jour.

— Diable! c'est donc pour vous une question de vie ou de mort?

— Oui, monsieur.

Le regard dont furent accompagnées ces paroles avait une expression de sombre désespoir qui redoubla la compassion de Laubespin et fit une certaine impression sur le général ui-même, quelque peu disposé qu'il fût en ce moment à se laisser émouvoir.

— A la bonne heure, dit-il en grommelant; les questions de vie ou de mort sont toujours respectables. Attendez donc, puisque vous y tenez, ce Falconet, que Dieu confonde! Sept heures moins douze minutes! Ce drôle-là sera cause que j'attraperai une gastrite.

Machinalement, M. de Roquefeuille prit un petit pain et y tailla deux ou trois mouillettes qu'il avala à mesure après les avoir trempées dans le verre de vin d'Alicante resté sur la table. Ayant accompli avec une sorte de recueillement cet acte dicté par l'instinct de la conservation, le vieux gourmet, le front un peu déridé, reprit la parole d'un air aigre-doux.

— Essayer de faire entendre raison à une femme! où donc avais-je la tête? J'aimerais mieux être obligé de faire manœuvrer cinquante escadrons dans la cour du Carrousel, que d'entreprendre d'arracher une idée extravagante d'un cerveau féminin. Il est bien évident que Falconet ne viendra pas. Je me rappelle maintenant qu'il devait assister aujourd'hui à une conférence chez le ministre du commerce, avec les autres délégués des maîtres de forges de l'Est. Il est probable que le ministre n'aura pu les recevoir qu'après la séance de la chambre, qui se sera sans doute prolongée; il ne faut donc pas en vouloir à ce pauvre Falconet de nous fausser ainsi compagnie. Ce que je dis là, madame, n'est pas pour vous détourner de l'attendre davantage. Vous êtes parfaitement libre de rester ici tant qu'il vous plaira; seulement, dans votre état de souffrance, peut-être serait-il prudent de rentrer chez vous. Votre famille doit être inquiète. Si vous y consentiez, j'enverrais chercher une voiture... à mes frais, bien entendu, ajouta le vieillard, qui, d'après la mise presque misérable de l'inconnue, jugea qu'une pareille proposition, loin de lui paraître offensante, contribuerait peut-être à la décider à partir.

A supposer, chose fort douteuse, que les arguments plus ou moins sincères du général eussent fini par produire

quelque effet sur la personne à laquelle ils étaient adressés, un bruit de pas rapides qui retentit en ce moment dans le corridor aurait suffi pour le détruire. La porte s'ouvrit presque aussitôt, et l'individu dont le nom avait été si souvent prononcé pendant l'entretien précédent, entra dans le cabinet avec la précipitation d'un homme qui sait qu'il se trouve en retard.

Maître de forges enrichi par des spéculations heureuses à une époque où la plupart de ses confrères soutenaient avec peine leurs établissements contre la concurrence de l'étranger, maire de son village, membre du conseil général de son département, mandataire de ses rivaux dans l'intérêt de leur industrie commune, enfin, depuis quelques jours seulement, chevalier de la Légion d'honneur, ainsi que semblait vouloir l'annoncer à l'univers entier un ruban rouge tout neuf largement éployé à sa boutonnière, M. François Falconet était un de ces hommes entreprenants, laborieux et tenaces qui, une fois entrés dans le chemin de la fortune, le suivent d'un pas résolu, sans s'arrêter ni reculer jamais. Aux êtres de cette trempe, les sentiers où s'égarent les gens d'imagination, les mirages qui fascinent les esprits chimériques, les montées au pied desquelles se découragent les faibles, les bourbiers d'où s'écartent les délicats au risque d'allonger la route, n'offrent que des séductions vaines ou des obstacles impuissants. Dès le départ, l'œil fixé sur le but, ils y marchent imperturbablement, d'autant plus assurés de l'atteindre que peu leur importent quelques éclaboussures, pourvu qu'ils arrivent.

Au physique, le futur beau-père du comte de Laubespin était un homme d'environ cinquante-cinq ans, d'apparence assez chétive, mais de constitution vigoureuse ; un de ces maigres et nerveux vieillards destinés à devenir centenaires, et à qui conviennent également bien deux épithètes en apparence contradictoires : vert et sec. Son teint, primitivement sanguin, avait subi depuis longtemps la décoloration que détermine presque toujours, à la longue, chez les sujets les

plus pléthoriques, l'ardente atmosphère des hauts fourneaux. Quelques peintres ont représenté les cyclopes la joue enluminée, et fait de Vulcain un rougeaud. A coup sûr ceux-là s'inquiétaient peu de la couleur locale et n'avaient jamais mis le pied dans une forge.

Blafard en dépit de la nature, M. Falconet avait éprouvé dans l'exercice de sa profession un accident qui, plus que cette artificielle pâleur, altérait sa physionomie déjà fort peu attrayante. Une de ces brûlantes scories que détachent du fer en gueuse les martinets, l'avait éborgné dès le commencement de sa carrière, sans parvenir à l'en dégoûter. Par une sorte de compensation propre à donner crédit à la théorie médicale de Toinette, du *Malade imaginaire*, l'œil survivant semblait avoir hérité du défunt, tant il pétillait de perçante clairvoyance et de finesse sournoise. Ce regard, qu'il était difficile d'oublier lorsqu'on l'avait rencontré une fois, composait, avec le plissement fréquent et presque convulsif de deux lèvres minces et livides, le trait principal d'une figure où respirait un rare mélange d'opiniâtreté, de défiance, d'astuce et d'orgueil.

Pour compléter la description de la personne par celle du costume, il suffira d'ajouter que M. Falconet, ayant eu le jour même une audience du ministre du commerce, était vêtu de noir de la tête aux pieds.

— Mille et mille pardons, mon cher général, de m'être fait attendre, dit-il en entrant; au sortir du ministère, mes confrères et moi nous avons eu une conférence dont je viens à peine de parvenir à m'arracher. Mais je vois que monsieur mon fils est encore plus coupable que moi. Cet étourdi de René n'en fait pas d'autres.

Le maître de forges s'arrêta tout à coup; ses lèvres se contractèrent, et son œil unique, ouvert de toute sa grandeur, resta fixé sur la femme inconnue, que d'abord il n'avait fait qu'entrevoir, à demi cachée qu'elle se trouvait derrière les vastes épaules du vieux général. En voyant entrer l'homme qu'elle attendait depuis si longtemps et avec

de si vives angoisses, celle-ci s'était levée par un mouvement rapide pour aller au-devant de lui; mais la force ou le courage lui manqua sans doute, car, pendant un instant, elle fut obligée de s'appuyer contre la cloison du cabinet. Domptant enfin cette émotion, elle fit quelques pas en avant et se précipita inopinément dans les bras de Falconet.— Mon frère! mon frère! s'écria-t-elle au même instant, en entrecoupant ces mots d'un torrent de larmes.

Le maître de forges, visiblement surpris d'une façon fort peu agréable, se jeta en arrière comme s'il eût voulu se soustraire à cette accolade imprévue; mais il n'y réussit qu'en partie, sa sœur l'ayant étreint avec l'énergie que met un naufragé à saisir la corde dont il attend son salut.

Laubespin, fort étonné, regardait les deux acteurs de cette scène inattendue, tandis que le vieux général, dont cet incident avait achevé de rembrunir la physionomie, grommelait sourdement tout en dégustant sa dernière mouillette.

— Sept années de séparation ont-elles changé mes traits au point de me rendre méconnaissable? reprit la sœur de M. Falconet en remarquant enfin avec quelle froideur et quel embarras étaient accueillis ses embrassements.

— Le premier moment de surprise... balbutia le maître de forges, qui, de son petit œil sournois, parcourait tour à tour les vêtements et le visage de sa sœur, plus humilié du délabrement des uns qu'ému de l'altération de l'autre

— J'ai tant souffert depuis quelque temps! c'est à peine si je me reconnais moi-même.

— Il n'est donc pas étonnant que j'aie hésité d'abord, reprit M. Falconet en essayant de reprendre contenance; d'ailleurs, je m'attendais si peu à vous voir... ici surtout... Général, je vous demande mille pardons...

— Et de quoi, s'il vous plaît? répondit M. de Roquefeuille, qui articula cette demi-douzaine de monosyllabes avec à peu près autant d'urbanité qu'en met un sanglier à ses coups de boutoir.

— De vous faire assister ainsi à une petite scène de famille qui ne peut avoir pour vous aucun intérêt et doit par conséquent vous paraître assez déplacée.

— C'est me dire clairement que nous sommes de trop ici, mon neveu et moi ; j'aurais dû déjà m'en apercevoir.

— Ah ! général ! pouvez-vous penser...

— Madame votre sœur, qui nous honore de sa compagnie depuis une demi-heure, a sans doute des choses fort intéressantes à vous dire ; nous gênerions votre entretien. Allons, Henri, ton chapeau.

— Mais, général, il m'est impossible de souffrir... Ne vous dérangez pas, je vous en supplie... Je vais dire à un garçon de m'ouvrir un cabinet... Je suis à vous avant cinq minutes.

— Non pas, dit le général en arrêtant M. Falconet au moment où celui-ci sortait après avoir intimé à sa sœur, par un froid regard, l'ordre d'en faire autant ; les femmes ont des priviléges qu'un vieux soldat comme moi doit être le premier à proclamer. C'est nous qui vous cédons la place. D'ailleurs, puisqu'il paraît décidé que notre dîner sera un souper, je ne serais pas fâché de prendre l'air un instant.

Après avoir, autant que le voulait la politesse, essayé de combattre la résolution du général, M. Falconet, fort désireux au fond de mettre fin à une scène dont souffrait sa vanité, finit par céder, et s'effaçant pour laisser sortir l'oncle et le neveu :

— Je ne vous demande que cinq minutes, dit-il à demi-voix au premier ; le temps d'ouvrir les huîtres.

Fermant ensuite la porte du cabinet, il se retourna lentement vers cette sœur souffrante et malheureuse qu'il n'avait pas vue depuis sept ans, et lui montra une physionomie glaciale où l'on aurait vainement cherché la moindre étincelle d'affection fraternelle.

III

LE PASSAGE DU SAUMON.

En descendant l'escalier du Rocher de Cancale, M. de Roquefeuille s'adressa au premier garçon qu'il rencontra.

— Quand la femme qui est dans le cabinet où nous devons dîner sera partie, faites-m'en prévenir, lui dit-il; on me trouvera dans le passage, à côté d'ici.

Cet ordre donné, le général continua sa marche et sortit du restaurant, suivi de Laubespin. Un instant après, l'oncle et le neveu entraient dans le passage du Saumon. Ils le parcoururent d'abord d'un bout à l'autre sans échanger un seul mot. Henri marchait la tête baissée et semblait pensit ; M. de Roquefeuille mordillait sa moustache au risque de la déteindre, de l'air d'un homme qui, à défaut d'aliments plus savoureux, s'occupe à mâcher sa colère.

A la fin, Laubespin rompit le silence :

— Mon oncle, dit-il, voulez-vous me permettre de vous adresser une question ?

— Parle, répondit le général d'un ton bref.

— Saviez-vous que M. Falconet eût une sœur ?

— Et pourquoi M. Falconet n'aurait-il pas une sœur ? J'en ai bien une, moi.

— Je le sais, puisque c'est à cela que je dois l'honneur d'être votre neveu. Je veux dire une sœur comme celle que nous venons de voir.

— Ah ! ah ! monsieur le comte, qui prétendez être exempt des préjugés de notre caste, je vous prends en flagrant délit.

— Moi, mon oncle ?

— Toi. Avoue que le bonnet et le tartan t'ont choqué ?

— Mais vous-même...

— Pas le moins du monde.

— Il me semblait pourtant que la scène à laquelle nous venons d'assister avait légèrement altéré l'égalité de votre humeur.

— L'égalité de mon humeur ? Te moques-tu de moi, drôle ?

— Mon oncle !

— Tu sais bien que l'égalité de mon humeur consiste à être toujours plus ou moins en colère ; c'est mon tempérament. Est-ce ma faute si, à soixante-cinq ans, j'ai encore le sang aussi bouillant qu'à vingt-cinq ! Ce qui m'agace en ce moment, ce qui m'irrite, ce qui m'exaspère, ce qui me donne envie de balayer à coups de canne tous ces badauds, qui semblent prendre plaisir à nous barrer le passage, ce n'est pas la toilette par trop plébéienne de ta future tante ; je t'accorde que la bonne femme ferait une assez pauvre figure dans le salon de ta noble mère ; mais il est fort peu probable qu'elle y mette jamais les pieds : ainsi, qu'elle se coiffe d'un mouchoir au lieu d'un bonnet si bon lui semble. Non, ce n'est pas cela qui me courrouce.

— Qu'est-ce donc, mon oncle ?

— Malheureux, tu ne songes pas qu'il va être sept heures et un quart ! s'écria le général avec une gastronomique indignation ; sept heures et un quart ! Moi qui déjeune à dix ! Ce n'est pas le tout de bien dîner, il faut dîner à temps, ou, pour mieux dire, un dîner retardé de plus d'une heure ne saurait être bon. Je ne conçois pas que des gens qui se piquent d'être des créatures civilisées comprennent si peu les égards dus à l'estomac. A force d'attendre, cet organe si essentiel, cet organe dont la suprématie se fait sentir à tous les autres, se lasse, se décourage, se rebute ; son imagination s'éteint...

— L'imagination de l'estomac ! dit en riant Laubespin.

— Il devient inquiet, mélancolique...

— La mélancolie de l'estomac ! reprit le jeune homme avec un redoublement de gaieté.

— Oui, monsieur le railleur, la mélancolie de l'estomac; et celle-là est un peu plus réelle que la mélancolie du cœur, n'en déplaise à vos poëtes romantiques.

— Mon cher oncle, dit Henri redevenu sérieux, permettez-moi de vous faire observer que vous n'avez pas répondu à ma question. Connaissiez-vous la sœur de M. Falconet?

— Je vois que tu es décidé à me faire subir un interrogatoire; je vais donc te répondre catégoriquement. Non, je ne connaissais pas la sœur de M. Falconet; oui, je savais que M. Falconet avait une sœur. Cette sœur, que je n'avais jamais aperçue jusqu'à ce jour, mariée en premières noces à un M. Meynard, capitaine en second d'artillerie, dont elle a eu, je crois, un enfant, s'est remariée il y a quelques années avec un certain Broussel, ancien commis de forges chez Falconet, paresseux, mangeur débauché, à ce que dit son beau-frère, enfin un de ces hommes qui apportent la ruine dans un ménage. Ajoute à cela que le susdit Broussel a une dizaine d'années de moins que sa femme, qui s'était follement amourachée de lui après la mort de son premier mari, et tu comprendras que l'imprudente créature doit avoir plus d'une raison pour n'être pas parfaitement heureuse. Ceci suffira, je pense, pour t'expliquer le vieux châle, la robe usée et la figure lamentable de ta future tante.

— Ma future tante! répéta Laubespin avec un accent d'impatience; je ne suis pas encore marié.

— C'est précisément pour cela que je dis ta future tante; si tu étais marié je devrais dire ta tante tout court.

— Elle ne le sera peut-être jamais.

— Vas-tu recommencer tes enfantillages? dit M. de Roquefeuille en haussant les épaules; je te croyais plus raisonnable. Il est certain, pardieu! que tu n'épouses ni une

Montmorency, ni une Rohan, ni une La Trémouille ; mais dans ce siècle d'argent les quartiers de terre dispensent des quartiers de noblesse. Or ta future possède, du chef de sa mère, des bois fort intéressants, sans compter les écus du maître de forges.

—Oui, répondit Laubespin d'un ton d'amertume, j'épouse une dot, et mademoiselle Falconet épouse un titre.

— Partant quittes. Que diantre veux-tu de mieux ? Mais, diras-tu, une mésalliance plus un moins dorée est toujours désagréable. Une mésalliance ! Est-ce que ce mot signifie encore quelque chose ? Aujourd'hui, en France, il n'est pas une famille noble, je parle des meilleures, qui de près ou de loin n'aboutisse à un cordonnier de village ou à un raccommodeur de vaisselle. Ainsi donc, prends ton parti du bonnet et au besoin du cabas de madame Broussel, en brave gentilhomme que tu es. D'ailleurs la bonne femme niche je ne sais où dans quelque obscur quartier de Paris ; une fois marié tu habiteras Nancy, par conséquent les occasions de rapprochement seront fort rares, et il ne dépendra que de toi de les supprimer tout à fait.

— Vous m'avez mal compris, répondit le jeune comte d'un ton sérieux ; ce ne sont pas les misérables vêtements de madame Broussel qui m'ont blessé. Grâce à Dieu, le malheur m'a toujours inspiré plus de pitié que d'éloignement. Pauvre et souffrante, cette femme n'en mérite selon moi que plus d'égards, et vous verrez que mes procédés envers elle seront d'accord avec mes paroles si jamais j'épouse sa nièce.

— Qu'est-ce donc qui t'a fait prendre la mouche ?

— La conduite de M. Falconet. Avez-vous remarqué de quel air il a reçu sa sœur ? quel embarras mal dissimulé ! quel accueil de glace ! lui a-t-il rendu un seul de ses embrassements ? Ce n'est pas son visage qu'il a regardé d'abord, c'est son costume. Et malgré ses efforts, comme il semblait voir avec dépit que nous fussions témoins d'une

pareille scène! Cet homme a un cœur de pierre; de la tête aux pieds, il n'est qu'égoïsme, vanité et avarice.

— C'est avec ces défauts-là qu'on fait les bonnes maisons, répondit froidement M. de Roquefeuille; l'avarice que tu reproches à Falconet, arrondit chaque jour la dot de sa fille; est-ce à toi de t'en plaindre?

— Je ne puis vous exprimer combien me semble peu honorable une fortune sortie d'une pareille source.

— Fadaises. L'or ne sent jamais mauvais, disait l'empereur romain.

— Mais enfin, mon oncle, ne concevez-vous pas que, s'il est cruel de ne pouvoir aimer sa femme, il ne l'est guère moins de ne pouvoir estimer son beau-père?

— Va-t'en au diable, s'écria l'irritable vieillard, cette fois tout à fait courroucé; ne va-t-il pas falloir maintenant que je plaide devant ton auguste tribunal la cause du Falconet comme j'ai fait pour sa fille? Marie-toi ou ne te marie pas, que m'importe après tout? Je suis pardieu bien bon de discuter avec un entêté de ton espèce. Un autre, à ta place, comprendrait que c'est assez du jeûne forcé que je subis, et que le moment est mal choisi pour me rompre la tête de ses doléances; mais tu ne songes qu'à toi, et tu me parles de l'égoïsme des autres! Je ne te répondrai pas un mot de plus. J'ai déjà l'estomac assez malade, sans empirer la chose en me délabrant les poumons.

En parlant ainsi, le général, ému de colère, avait pressé le pas, et il gesticulait énergiquement, sans s'inquiéter des avages que pouvait causer une pantomime si véhémenter dans un étroit défilé encombré de passants et de promeneurs. Cette marche désordonnée, comparable à la trouée d'un sanglier à travers un taillis, finit par rencontrer un obstacle sérieux dans un individu arrêté depuis quelques instants devant un des magasins de modes du passage. Rien de moins difficile à prévoir que le résultat du choc d'une masse aussi solide que celle de M. de Roquefeuille, dont la puissance, conformément aux lois de la statique, se

trouvait en ce moment multipliée par sa vitesse et d'un corps naturellement vigoureux, mais auquel l'indiscret désir d'apercevoir ce qui se passait dans l'intérieur du magasin enlevait, en l'inclinant, les trois quarts de son aplomb. Le curieux, heurté à l'improviste par la large poitrine du général, perdit l'équilibre; son chapeau tomba d'un côté, sa canne de l'autre, et lui-même lancé de biais contre la devanture de la boutique eut peine à se préserver d'une chute complète.

— Vous pouvez vous vanter d'être un fier maladroit, lui dit, au lieu d'excuses, le vieillard dont l'équité naturelle se trouvait en ce moment offusquée par les fumées de l'emportement.

L'homme de qui l'attitude investigatrice venait d'être ainsi compromise ramassa son chapeau et sa canne, se raffermit sur ses jambes, et, se tournant du côté de M. de Roquefeuille, il lui montra une figure effarée, dont la laideur naturelle recevait un nouveau lustre d'une barbe rouge, maigre et mal plantée. De massives épaules gênées aux entournures d'un habit évidemment porté pour la première fois, de larges pieds soumis dans leurs bottes vernies à une épreuve plus pénible encore, de grosses mains prenant une sorte de revanche sur des gants jaunes déjà crevés quoique tout neufs caractérisaient le physique de cet individu âgé de vingt-cinq ans à peine, et dont le costume offrait toutes les ridicules excentricités qu'un mauvais goût inné suggère à certains jeunes gens, amants malheureux de la mode.

A l'aspect de la flamboyante physionomie de l'ancien général de cavalerie, qui, se souvenant peut-être en ce moment de son métier belliqueux, paraissait disposé à écraser sous une charge à fond toute démonstration hostile, le particulier à barbe rouge parut un instant abasourdi, puis il sourit assez gauchement, et d'une voix altérée par l'émotion qu'il n'avait pu s'empêcher d'éprouver :

— Mais, général, dit-il, il me semble que ce n'est pas moi qui vous ai heurté; c'est vous au contraire...

se retranchait dans le quart d'heure de grâce. Savez-vous comment je l'ai corrigé de ce petit travers? militairement, monsieur, militairement. Autant de minutes de retard, autant de jours d'arrêts. Au bout de deux mois, j'en avais fait l'officier le plus exact de tout l'état-major. Vous me permettrez de vous dire, monsieur, qu'un pareil régime ne vous serait pas complétement inutile.

— Général, je suis désolé de ce malentendu, reprit René Falconet devenu pendant cette semonce presque aussi rouge que sa barbe; mais je vous donne ma parole d'honneur...

— Fort bien, monsieur, fort bien, interrompit M. de Roquefeuille sans écouter cet essai de justification; vous êtes le fils de votre père : c'est tout dire.

En prononçant ces paroles, dont le sens dut paraître obscur à son interlocuteur, le général se remit à marcher d'un pas plus fougueux qu'auparavant.

— Bonsoir, cher comte! dit alors René Falconet à son futur beau-frère: qu'a donc votre oncle?

— Il a faim, répondit Henri laconiquement.

— En ce cas, pourquoi n'allons-nous pas dîner?

— Pour une raison que vous expliquera votre père.

— Quant à moi, cela m'est parfaitement égal, reprit le fils du maître de forges en passant son bras sous celui de Laubespin assez peu charmé de cette familiarité; j'ai déjeuné au Café de Paris avec quelques aimables viveurs, et j'attendrai le dîner tant qu'on voudra.

— Vous déjeunez donc maintenant au Café de Paris?

— On est lion ou l'on ne l'est pas, dit avec une lourde fatuité le jeune provincial; à propos, trouvez-vous que je fasse honneur à votre tailleur?

— Mille fois plus d'honneur que je ne lui en fais moi-même, répondit le comte après avoir examiné d'un regard railleur l'air endimanché de son compagnon.

— Il faut avouer qu'un peu de toilette ne gâte rien, reprit celui-ci en coulant un regard de complaisance du haut en bas de son individu; à la campagne je me négligeais

trop, et puis la chasse, la pêche, les visites à la forge, la vie au grand air été comme hiver, tout cela n'enjolive pas un homme ; mais je suis décidé à retourner en Lorraine lion à tous crins.

— Vous ne l'êtes déjà pas mal comme ça.

— Vous trouvez ! il est sûr du moins que depuis quinze jours que nous sommes ici je n'ai pas perdu mon temps. J'ai commandé à votre tailleur, c'est-à-dire à mon tailleur, puisque désormais il travaillera pour moi, deux autres habits, quatre redingotes, je ne sais combien de pantalons, gilets, paletots, robes de chambre, le diable et son train.

— De ce train-là, vous allez ruiner votre père ?

— Mon père ! s'il était forcé de payer la note totale de mes emplettes, montres, épingles, cannes, chaînes, bottier, chemisier et le reste, il serait capable de me donner sa malédiction. Par bonheur il n'a pas à y fourrer le nez. Je suis majeur, je jouis du bien de ma mère, et personne n'a rien à dire s'il me plaît de faire danser à mes écus un galop un peu échevelé.

En prononçant ces dernières paroles, qui, selon lui, sentaient leur lion pur-sang, René Falconet sourit d'un air scélérat dans sa barbe rouge, en homme qui, loin d'avouer tous ses péchés, en passe, et des meilleurs.

Pendant cet entretien, dont le provincial dans son enivrement de lui-même faisait à peu près tous les frais, M. de Roquefeuille, suivi des deux jeunes gens, avait descendu le passage jusqu'à l'entrée de la rue Montmartre, et de là il était revenu sur ses pas. Son irritation se calma peu à peu durant ce trajet. Examinant la chose la plus impartialement, il reconnut que selon toute apparence le jeune Falconet était de bonne foi et que par conséquent il y avait lieu d'excuser un malentendu involontaire. D'ailleurs, comme on l'a vu, le général, décidé à placer son bien à fonds perdu, avait imaginé en faveur de son neveu une compensation dont l'idée devait se présenter à un caractère égoïste. Marier Laubespin richement, n'était-ce pas un

excellent moyen de remplir à son égard, sans bourse délier, les devoirs que semble imposer le titre d'oncle? Le vieillard tenait donc beaucoup à ce que son neveu épousât mademoiselle Falconet, et, comme, après tout, rudoyer le frère n'était probablement pas le meilleur moyen d'obtenir la main de la sœur, il ne balança pas à panser, par quelques paroles de conciliation, les blessures qu'avaient pu faire ses récents coups de boutoir.

En ce moment, les trois hommes se retrouvaient en face du magasin de modes devant lequel avait eu lieu la brusque rencontre de René et de M. de Roquefeuille; celui-ci se retourna tout à coup vers ses compagnons. Toute trace de tempête avait disparu de son visage, et ce fut d'un ton de bonhomie railleuse qu'il adressa la parole au dandy de campagne.

— Si vous voulez que je vous pardonne ce fameux quart d'heure de grâce qui dure depuis une heure et demie, montrez-moi la sirène qui vous tenait ainsi collé aux vitres de ce magasin. Dans ma jeunesse je passais pour connaisseur, je vous dirai si vous avez bon goût.

— Dans votre jeunesse, général! répondit Falconet charmé de se voir rentré en familiarité près d'un homme dont la réputation de viveur consommé lui imposait une considération particulière; mais vous êtes plus jeune que nous, si l'on en croit certains bruits du Café de Paris.

Selon l'habitude des aspirants-lions, Falconet avait toujours à la bouche le nom du Café de Paris; et, il faut en convenir, c'était avec plus de droits que beaucoup de ses confrères: il y avait mangé deux fois.

— Calomnie, pure calomnie! reprit le vieillard avec un sourire annonçant qu'il n'était pas insensible à ce genre de compliment. D'ailleurs ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de vous. Où perche-t-elle, cette tourterelle?

— Vraie tourterelle, pour les cheveux du moins. Une blonde café-au-lait tout à fait distinguée, et mise... Tenez, général! si vous voulez approcher, vous allez la voir par la fente du rideau.

IV

UN MAGASIN DE MODES.

Placés au centre d'un quartier commerçant et populeux, les marchands du passage du Saumon s'efforcent nécessairement de conformer les produits de leur industrie à la fantaisie un peu vulgaire ainsi qu'aux habitudes d'économie de leurs chalands ordinaires. Bon marché et mauvais goût, un peu plus de l'un que de l'autre pourtant, telle semble être la devise universelle dans ce bazar, fort beau d'ailleurs, mais les magasins de modes méritent à cet égard une mention particulière. Chers au beau sexe des arrondissements du centre autant que peuvent l'être encore à certaines élégantes de province les magasins du Palais-Royal, c'est de leurs ateliers que sortent ces chapeaux jaunes à rubans coquelicot, ces capotes bleu-de-roi guirlandées de roses, ces tours de tête omni-colores, ces marabouts équivoques, ces panaches flamboyants, ces demi-voiles éplorés, en un mot toutes ces fabuleuses coiffures qui, les dimanches d'été, se livrent si complaisamment à l'admiration publique le long des boulevards et des Champs-Élysées.

Le général de Roquefeuille et ses deux compagnons étaient en ce moment arrêtés devant un établissement de ce genre, que trois réflecteurs à bec de gaz inondaient d'un large flot de lumière. Derrière les glaces de la devanture, une trentaine de chapeaux de la famille de ceux dont nous venons de décrire quelques variétés, se trouvaient rangés en montre avec une symétrie savante, et charmaient les yeux par leur bariolage où l'on retrouvait toutes les nuances de

la gamme des couleurs. Semblable à un gazon sur lequel s'épanouissent à l'envi mille fleurs rivales, un rideau de soie verte servait de fond à ce tableau tentateur, et sa teinte un peu sombre en faisait encore ressortir l'éclat. Outre cet effet habilement calculé, ce rideau avait une autre destination : celle de protéger contre les regards indiscrets des promeneurs du passage une demi-douzaine de jeunes filles assises dans l'intérieur du magasin, et, par contre-coup, de préserver leur groupe passablement curieux de toute distraction nuisible au travail ; mais nous sommes forcé d'avouer, que, sous ce dernier et double rapport, il ne remplissait qu'imparfaitement son but.

Une fente presque imperceptible entre cette espèce de store et l'un des montants intérieurs de la devanture, fente que le hasard ou peut-être quelque sylphe indulgent à la jeunesse ménage presque toujours en pareil cas, permettait à un œil attentif d'apercevoir assez distinctement la partie du magasin occupée par les modistes ; et pour tout dire, les regards éveillés de plusieurs d'entre elles, en se dirigeant de temps en temps à la dérobée vers ce point qui, stratégiquement parlant, était le côté faible des fortifications, semblaient annoncer qu'en cas d'attaque, certains assiégeants trouveraient plus d'une intelligence au cœur de la place.

Ce fut à ce traître pertuis dont René Falconet avait indiscrètement abusé quelques instants auparavant, que le général de Roquefeuille appliqua l'œil à son tour, en homme qui ne trouve pas l'espièglerie incompatible avec la vieillesse.

Cinq jeunes filles occupées, l'une à chiffonner artistement un nœud de rubans, l'autre à disposer à renfort d'épingles une guirlande de fleurs, qui à coudre une doublure, qui à attacher une paire de brides, qui à border un bavolet, étaient assises de chaque côté d'un comptoir qui leur servait de table de travail.

Deux d'entre elles avaient de ces figures insignifiantes sur lesquelles le regard glisse sans s'arrêter.

La troisième était une petite brune de seize ans à peine, vive et alerte en dépit d'une tendance prononcée à l'enbonpoint ; minois mutin, œil émerillonné, dents blanches, fraîcheur de pêche, santé florissante : celle-ci attira l'attention particulière du général, qui lui consacra un examen détaillé.

Sa voisine, que nous aurions dû nommer la première, car elle présidait aux travaux de cet aimable atelier, qui lui reconnaissait d'ailleurs la supériorité de l'âge, était la blonde dont les grâces avaient subjugué le cœur inflammable du jeune provincial. Grande et maigre, ce qu'elle trouvait fort aristocratique, d'une beauté assez régulière, mais fade et maniérée, au total déjà légèrement fanée comme le sont assez souvent les blondes aux approches de la trentaine, la doyenne des modistes se faisait surtout remarquer par une profusion de cheveux dont les innombrables tire-bouchons lui descendaient jusqu'aux épaules. Cette luxuriante chevelure, qui, par sa couleur, ainsi que l'avait dit René sans y entendre malice, approchait de la teinte du café au lait, se mariait sentimentalement à la nuance bleu-céleste d'une robe de soie sur laquelle se détachait, combinaison plus recherchée qu'heureuse, un étroit tablier de taffetas rose. Un gros camée renouvelé de l'antique et monté en métal douteux fermait l'échancrure en cœur de son corsage. Cet affreux joyau, des boucles d'oreilles non moins vulgaires, une chaîne de même style, à laquelle se trouvait appendue, en l'absence de toute espèce de montre, une cassolette imprégnée du musc le plus odieux, enfin des bagues à presque tous les doigts, révélaient, chez cette intéressante personne un amour de l'orfévrerie qui, les robes de soie aidant, devait absorber un peu plus que la totalité de son budget ; à moins que quelque recette en dehors des revenus officiels de l'état de modiste ne vînt plus ou moins secrètement y rétablir l'équilibre.

A l'extrémité du comptoir, isolée en quelque sorte de ses compagnes, une jeune fille de frêle apparence et vêtue d'une

modeste robe de mérinos noir, travaillait la tête baissée, et semblait si absorbée par son ouvrage, ou peut-être par ses réflexions, que M. de Roquefeuille, malgré son désir de compléter son examen, ne put parvenir à lui voir le visage.

— Eh bien, général ! comment la trouvez-vous ? dit d'un air de satisfaction René Falconet en se penchant à l'oreille du vieillard.

— Qui ça ? répondit celui-ci.

— La blonde, parbleu ! quand on l'a vue, on ne peut plus regarder les autres ! elle est charmante, hein ! Et puis, quelle toilette de bon goût ! N'est-ce pas, général ?

— Vous me permettrez de n'être de votre avis ni sur le bon goût de sa toilette, ni sur les attraits de sa personne, dit M. de Roquefeuille d'un ton tranchant ; votre blonde café au lait a trente ans sonnés, elle est maigre, sucée, fadasse, la moitié de ses cheveux sort de chez son coiffeur, et la totalité de sa tournure, de chez sa couturière. Cheval de réforme, jeune homme ! cheval de réforme.

— Ah, général ! interrompit René blessé de cette conclusion cavalière.

— Voilà comme vous êtes, vous autres débutants ; un faux tour de cheveux vous séduit, et vous tombez amoureux d'une jupe de crinoline ; mais les vieux reîtres de mon espèce vont droit au fond des choses sans se laisser prendre à de trompeuses apparences. Tenez, par exemple, il y a là, à côté de votre infante, une petite brunette, à museau agaçant, que je mets à cent piques au-dessus d'elle.

— Quoi, général ! ce basset en robe verte ?

— Oui, monsieur ! ce basset en robe verte. C'est mal habillé, j'en conviens ; cela n'a ni manières ni tournure, d'accord. La beauté du diable, me direz-vous : soit ; mais la beauté du diable, c'est la bonne, car c'est la jeunesse.

— Général, reprit Falconet en risquant un sourire railleur, quelle que soit l'autorité de votre opinion, vous me permettrez de persister dans la mienne. Ce que j'aime avant

tout dans une femme, c'est l'air distingué; et vous m'accorderez bien du moins que, sous ce rapport-là...

— Et moi, ce que j'aime avant tout dans une femme... Mais il ne s'agit pas de cela, dit en s'interrompant le général, qui jugea sans doute inutile de pousser plus loin la confidence, admirez votre blonde efflanquée, nonobstant la maturité de son âge, je ne m'y oppose pas; on ne doit pas disputer des goûts. Moi qui vous parle, j'avoue mon faible pour le gibier bien faisandé; pourquoi donc critiquerais-je en vous un penchant dans son genre analogue à celui-là ?

Sans relever ni même comprendre clairement ce qu'un pareil rapprochement pouvait avoir d'irrespectueux pour l'objet de son admiration, René répondit avec une sorte de candeur :

— Après cela, je me sens peut-être attiré vers elle par une sympathie de couleur, étant blond moi-même.

— Ah ! vous vous trouvez blond ! interrompit le vieillard en regardant les cheveux et la barbe du jeune provincial. Eh bien ! à la bonne heure, j'aime qu'on se rende justice. Ah ! vous vous trouvez blond !

— On l'est plus ou moins, il y a plusieurs nuances, balbutia le fils du maître de forges visiblement décontenancé par l'accent de persiflage du vieux général.

Ce dernier ne parvint à comprimer son envie de rire qu'en mordant sa moustache, qui sortit encore sans accident de cette nouvelle épreuve; car elle avait été soumise à une double teinture, comme l'écarlate dont il est souvent parlé dans la Bible.

— En vérité, se dit Laubespin, témoin à peu près muet de cette discussion, mon oncle n'a pas l'air de se douter que, si le rouge a tort de se trouver blond, le gris n'a pas davantage le droit de se croire brun.

M. de Roquefeuille remarqua l'expression de dépit répandue sur le visage du jeune Falconet; il craignit d'avoir égratigné un peu trop fortement sa vanité; et comme, ainsi que nous l'avons déjà dit, il tenait à conserver en lui un

allié, il adressa la parole à son neveu, afin d'effacer toute impression désagréable en changeant le cours de la conversation.

— Henri, dit-il, si tu n'allais pas bientôt te marier, et si par conséquent tu ne devais être d'avance un modèle de gravité et de retenue conjugale, je te dirais de vider le débat en nous servant de tiers arbitre.

— Qu'importe ici le mariage du cher comte! dit René; il a des yeux et du goût, cela suffit pour qu'il puisse décider qui a tort ou raison. Je m'en rapporte entièrement à son arrêt.

— Mais que dira votre sœur, qui, entre nous, est un peu collet monté, si elle apprend que nous avons engagé son futur mari à décerner le prix de la beauté entre deux grisettes?

— D'abord, qui le lui dira?

— C'est juste. Nous sommes discrets tous trois. Allons, Henri, à l'œuvre! J'adhère d'avance à ton jugement.

Par complaisance beaucoup plus que par curiosité, Laubespin se mit à son tour en observation, et à travers la fente du rideau il put considérer à loisir le groupe des modistes; son œil se fixa tour à tour avec une profonde indifférence sur les deux héroïnes de ce débat, qu'il trouva, la brune comme la blonde, également indignes d'attirer pendant une demi-minute l'attention d'un galant homme. Ce fut avec un dédain non moins grand qu'il laissa tomber un regard sur celles de leurs compagnes dont nous nous sommes dispensé de dépeindre la physionomie insignifiante. Promptement las de cet examen, il allait quitter son poste lorsque ses yeux, en parcourant machinalement le fond du magasin, aperçurent la modiste qui travaillait à quelque distance des autres, à l'extrémité du comptoir.

Au moment où le regard de Laubespin s'arrêta par hasard sur elle, cette jeune fille, qui depuis fort longtemps n'avait pas quitté un seul instant l'attitude que nous avons décrite, laissa tomber sur ses genoux l'ouvrage dont elle

semblait exclusivement occupée. Ses mains se joignirent par un mouvement convulsif, un soupir étouffé souleva sa poitrine, puis elle se redressa brusquement et leva la tête, comme fait une personne éveillée en sursaut au milieu d'un rêve sinistre. Son visage sage, pleinement éclairé par la blanche lumière du gaz, qui contribuait peut-être à en rendre la pâleur plus frappante, fixa, par une fascination soudaine, le regard du jeune comte devenu aussi attentif qu'il s'était montré d'abord dédaigneux.

Un front légèrement bombé, bien ouvert, et qui eût paru peut-être un peu trop développé si des cheveux abondants du châtain le plus soyeux et le plus doux n'en eussent dissimulé en partie le volume sous leurs bandeaux correctement arrondis; de grands yeux noirs, à prunelles de velours, dont le globe limpide offrait cette nuance azurée, charmant attrait de l'enfance, mais d'ordinaire fugitif comme elle; un nez presque aquilin, à la courbe plus délicate que régulière, aux narines mobiles et passionnées; une bouche qui devait à des contours admirablement accentués le privilége d'exprimer, même en gardant le silence, les émotions les plus passagères; tels étaient les traits principaux d'une figure dont l'ovale, allongé par un amaigrissement sensible, conservait cependant un type aussi gracieux qu'élevé.

Les sentiments les plus divers et en apparence les plus contradictoires semblaient posséder en commun le droit d'animer cette physionomie saisissante. Tour à tour, et souvent presque dans le même instant, on voyait s'y réfléchir comme en un miroir l'intelligence de la femme spirituelle, la curiosité de l'ignorante, la malice de l'espiègle, la pudeur de la vierge, l'énergie de l'héroïne, la naïveté de l'enfant. Rien qu'à la regarder même dans ces moments neutres où s'assoupit l'expression des figures les plus mobiles, il était facile de deviner quel éclair le courroux devait faire jaillir de cet œil de feu, quel voluptueux sourire l'amour pouvait cueillir sur ces lèvres charmantes, enfin de

quelle radieuse auréole le bonheur eût couronné ce front si poétique et si pur.

En cet instant, la plus morne mélancolie donnait au séduisant visage que nous avons essayé de décrire un caractère douloureux, touchant, pour ainsi dire fatal.

La jeune fille garda quelque temps la position qu'elle venait de prendre; les mains jointes sur les genoux, le front levé, l'œil fixe, elle semblait contempler dans le vague quelqu'une de ces visions funestes que se crée parfois sans raison une imagination exaltée ou maladive; mais qui souvent aussi ajoutent leur tourment idéal aux dures réalités du malheur.

Cette sombre rêverie, si étrange chez un être à peine sorti de l'enfance, fut troublée tout à coup par la doyenne des modistes, qui avait été la première à la remarquer.

— Laure, vous voilà encore occupée à bayer aux corneilles, dit cette aimable créature d'une voie que Laubespin aurait sans doute trouvée fort aigre s'il eût été à portée de l'entendre; il est dit que ce bavolet ne sera pas fini aujourd'hui.

La jeune fille dont on sait maintenant le nom parut un instant éprouver l'étonnement que laisse un songe brusquement interrompu; mais presque aussitôt elle revint à elle et répondit à la réprimande qu'elle venait de recevoir par un regard étincelant de mépris; reprenant ensuite son ouvrage, elle baissa lentement la tête et se remit au travail sans daigner prononcer un seul mot.

— Impertinente... mijaurée... bégueule... murmura la modiste aux blonds cheveux, tandis que les trois autres grisettes échangeaient des regards moqueurs.

Laubespin n'avait rien perdu de cette petite scène, dont il ne lui fut pas difficile de comprendre le sens, quoiqu'elle ne lui arrivât qu'à l'état de pantomime. Involontairement il prit parti pour la jeune fille qui avait déjà commencé à l'intéresser par sa tristesse non moins que par sa beauté; dans l'espoir qu'elle ne tarderait pas à relever la tête et qu'il

pourrait alors la contempler une seconde fois, il resta l'œil au guet sans songer que son oncle et son futur beau-frère attendaient sa décision.

— Il paraît qu'il y prend goût, dit M. de Roquefeuille à Falconet.

— A la blonde, répondit celui-ci.

— A la brune ! je maintiens mon dire.

— Et moi le mien.

— Allons donc, Henri, dit le général en tirant le jeune homme par le bras ; je suis sûr que le roi Salomon a pris moins de temps pour rendre son fameux jugement qu'il ne t'en faut pour prononcer le tien.

Laubespin se retourna ; sa physionomie était animée, son œil étincelant.

— N'est-il pas vrai que la blonde a l'air d'une duchesse ? lui demanda René Falconet.

— N'est-ce pas que la petite brune est toute drôlette ? dit à son tour le vieillard.

— Avouez que vous êtes de mon avis ?

— Sois franc. Tu penses comme moi ?

— Vous me permettrez de penser d'abord comme moi-même, répondit le comte avec un demi-sourire.

— Mais enfin à qui donnes-tu raison ?

— A personne. La blonde est fade, la brune vulgaire ; ni l'une ni l'autre ne valent un regard.

— Voilà l'histoire de plus d'un arbitrage, reprit M. de Roquefeuille ; l'un dit blanc, l'autre noir : survient le tiers arbitre qui dit rouge. Allons, les parties sont renvoyées dos à dos, comme on dit au palais ; n'en parlons plus. — Sept heures trente-quatre minutes, poursuivit-il entre ses dents après avoir consulté sa montre pour la dixième fois ; si jamais on me rattrape à inviter à dîner un Falconet quelconque...

— Mais vous n'avez donc pas regardé la jeune fille assise au bout du comptoir ? demanda Henri à ses compagnons.

— Une petite fille maigre qui ne lève pas le nez de dessus

son ouvrage ? répondit le général, dont le front depuis un instant se rembrunissait à vue d'œil.

— Sans doute une apprentie, créature essentiellement subalterne, dit à son tour, d'un ton de fatuité, le fils du maître de forges ; une méchante robe noire, pas même de boucles d'oreilles.

— Elle-même, repartit assez dédaigneusement Laubespin ; cette jeune fille maigre, vêtue d'une méchante robe noire, et qui n'a pas même de boucles d'oreilles, est autant au-dessus de tout ce qui l'entoure qu'un diamant de l'eau la plus pure est au-dessus d'un ramas de verroteries grossières.

— Allons donc ! dit M. de Roquefeuille, pas plus d'embonpoint que sur la main.

— Je l'ai entrevue, ajouta Falconet : figure longue, pâle comme un morceau de cire blanche, et l'air aussi lamentable que si elle venait d'enterrer tous ses parents.

Par un mouvement qu'il ne put réprimer, le comte haussa les épaules, mais il ne répondit pas.

— Vous ne me persuaderez jamais que vous la trouvez jolie, reprit le jeune provincial choqué de cette pantomime.

— Je ne la trouve pas jolie, dit Henri avec chaleur ; jolie peut être une épithète convenable pour ces figures de poupée devant lesquelles s'extasient les imbéciles ; mais un visage comme celui dont nous parlons mérite une louange moins vulgaire. La passion intelligente, la poésie naïve, la mélancolie divine, l'indignation foudroyante, toutes les grâces enfin, séduisantes ou terribles, qui peuvent embellir la figure d'une femme, cette jeune fille les réunit sur son visage. C'est Niobé enfant, Niobé pressentant ses malheurs et souffrant avant d'être frappée.

— Voilà le poëte lâché, sauve qui peut ! dit le vieillard d'un air ironique.

— Mon oncle, vous plaisantez de tout, mais au fond vous savez apprécier ce qui est vraiment beau, reprit Laubespin en s'animant de plus en plus ; regardez attentivement

cette jeune fille, et dites-moi si Léonard de Vinci n'eût pas été heureux de la peindre et de donner ainsi un pendant à son adorable portrait de Monna Lisa.

— Que je remette l'œil à la fente du rideau ! s'écria le général, dont la patience était à bout : après dîner, je ne dis pas; mais, en ce moment, je donnerais toutes les jolies femmes de Paris pour un perdreau truffé cuit à point. Ainsi donc, assez de modistes comme ça. Ma parole d'honneur ! ceci devient odieux, intolérable, inhumain ; j'y attraperai une gastrite, c'est sûr. Je voudrais que tous les convives inexacts, vieux ou jeunes, ainsi que tous les fâcheux, quel que soit leur sexe, fussent aux cinq cent mille diables !

M. de Roquefeuille venait de prononcer ce terrible anathème avec l'énergie d'un gourmand au désespoir, quand il aperçut à deux pas de lui Frédéric, le garçon du restaurant, qui depuis un instant essayait de le rejoindre en se frayant laborieusement un chemin à travers la foule dont était obstrué le passage. A cette vue le général éprouva une sensation que nous comparerons, au risque de passer pour profane, à celle que durent éprouver Noé et sa famille lorsque la colombe revint dans l'arche en portant à son bec la branche d'olivier.

— Eh bien ? dit-il d'une voix émue.

— Mon général, la place est libre et l'on ouvre les huîtres ! répondit le garçon avec l'accent d'un guerrier qui apporte la nouvelle d'une victoire.

— Allons, jeunes gens ! à gauche par quatre, au trot, reprit l'ancien général de cavalerie, qui exécuta lui-même en toute hâte le mouvement qu'il venait d'ordonner, et se dirigea au pas redoublé vers le restaurant du Rocher de Cancale.

Au moment où les trois convives, précédés de Frédéric, sortaient du passage du Saumon, madame Broussel y entrait plus pâle encore, plus morne et plus défaite qu'elle ne l'avait paru quelques instants auparavant. M. de Roquefeuille, exclusivement occupé de son dîner, passa près d'elle sans

la voir, mais Henri l'aperçut et la salua aussi respectueusement que si c'eût été une princesse de sang royal.

La souffrance et le chagrin avaient si fort changé la physionomie de madame Broussel depuis sept ans qu'elle s'était séparée de son frère; ses vêtements d'ailleurs différaient tellement de ceux qu'elle portait autrefois en Lorraine que René Falconet ne la reconnut pas.

— Il faut avouer que pour un comte vous avez de drôles de connaissances, dit-il en ricanant; quelle est cette vieille portière que vous venez de saluer?

— Cette vieille portière, c'est votre tante, répondit froidement Laubespin.

— Ma tante! s'écria le fils du maître de forges, qui écarquilla ses gros yeux; qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là?

— Votre père vous dira tout à l'heure si c'est une plaisanterie.

— Vous vous moquez de moi. Cette ouvreuse de loges, ma tante!

— Madame Broussel n'est pas plus une ouvreuse de loges qu'elle n'est une portière, répondit Laubespin d'un ton sec; mais elle est incontestablement votre tante, et je vous conseille d'en prendre votre parti.

Au nom de Broussel, René Falconet rougit jusqu'aux oreilles, baissa le nez et garda un silence de confusion.

Pendant ce colloque, la femme qui en était le sujet avait continué son chemin d'un pas chancelant. Arrivée devant le magasin de modes dont nous avons parlé, elle s'y arrêta et à son tour appliqua son œil à la fente du rideau qui un instant auparavant avait si bien servi une curiosité plus frivole. Sa contemplation fut longue, douloureuse, désolée; elle s'y arracha enfin, le cœur gros de sanglots, et sortit du passage.

Quelques moments plus tard, on eût pu voir madame Broussel entrant dans une maison de triste apparence, vers

le milieu d'une de ces rues étroites, humides et sombres qui occupent la plus grande partie du quartier Montmartre.

V

LE FRÈRE ET LA SŒUR.

Lorsque M. Falconet et sa sœur s'étaient trouvés seuls, en face l'un de l'autre, il y avait eu d'abord entre eux un moment d'hésitation et de silence.

Madame Broussel, affaiblie par la maladie et le chagrin, avait été forcée de se rasseoir; les yeux levés sur son frère avec une expression pleine d'anxiété, elle semblait attendre que quelque parole bienveillante l'encourageât à expliquer les motifs de sa démarche.

Le maître de forges, debout, la regardait d'un air froid et mécontent, et paraissait décidé à lui laisser l'initiative d'une conversation dont le sujet ignoré mais soupçonné l'inquiétait, en dépit de ses efforts pour affecter une complète insouciance. Voyant enfin que l'émotion de sa sœur l'empêchait de parler, il en prit son parti, et entama l'entretien d'une voix composée.

— Vous venez de voir que M. de Roquefeuille est sorti pour ne pas nous gêner; vous penserez sans doute comme moi qu'il serait peu convenable d'abuser de sa complaisance en le faisant attendre. Dites-moi donc en deux mots ce que vous me voulez.

Ces paroles, prononcées avec un accent qui ne laissait percer d'autre émotion que le désir d'abréger une scène désagréable, serrèrent, comme eût pu faire une main glacée, le cœur déjà meurtri de madame Broussel; au lieu de répondre, elle baissa la tête; deux larmes mouillèrent ses paupières et coulèrent ensuite lentement sur ses joues amaigries.

— Voilà l'averse qui commence, dit à demi-voix le maître de forges.

Le silence régna pendant quelques instants ; M. Falconet se décida de nouveau à le rompre.

— Je ne puis croire que vous soyez venue ici uniquement pour me faire jouir d'une pantomime fort éloquente sans doute, mais que je sais par cœur, car vous avez toujours eu la fibre lacrymale très-irritable. Voulez-vous m'expliquer, oui ou non, ce qui me procure le plaisir de vous voir ?

Madame Broussel releva la tête ; ses yeux étaient secs, la brutalité de son frère venait d'y tarir les larmes.

— Je me croyais aussi malheureuse que puisse l'être une femme, dit-elle d'une voix concentrée, mais vous m'apprenez que la douleur est inépuisable. C'est donc ainsi qu'après sept ans de séparation vous m'accueillez, moi votre sœur, moi si souffrante et si accablée, moi qui avais mis en vous mon dernier espoir ! Quoi ! pas un regard bienveillant, pas un mot d'amitié, pas un serrement de main ! Que vous ai-je donc fait pour être traitée si durement ! Il est vrai, lorsque nous nous sommes quittés, vous étiez mécontent de moi ; vous aviez raison sans doute, et moi j'avais tort ; j'aurais dû suivre vos conseils......

— Vous en convenez donc enfin ! interrompit M. Falconet avec ironie. Malheureusement il est un peu tard.

— Mais mes torts eussent-ils été mille fois plus grands, serait-ce une raison pour me refuser un peu de cette bienveillance ou du moins de cette pitié que me témoignaient tout à l'heure des étrangers ? Le frère le plus justement irrité peut-il garder rancune à sa sœur lorsqu'elle vient lui dire : Je suis malheureuse et j'ai besoin de toi ?

— Besoin de moi ! Nous y voilà ! murmura le maître de forges, dont le visage soucieux se rembrunit encore.

— Mais que vous ai-je fait, François ? Que vous ai-je fait ?

— Ce que vous m'avez fait ! répondit M. Falconet en se courrouçant à froid, à la manière du loup de la fable, dans le but d'échapper par une querelle plus ou moins motivée

aux sollicitations que redoutait son avarice, et que rendaient en effet assez probables les misérables vêtements de madame Broussel ; ce que vous m'avez fait ! D'abord, croyez-vous qu'il soit fort agréable pour moi, en présence de gens aussi distingués que le général de Roquefeuille et le comte de Laubespin, avec qui je suis sur le point de conclure une affaire des plus graves, croyez-vous, dis-je, qu'il soit fort agréable pour moi de vous voir tomber des nues dans un costume dont rougirait la femme du dernier de mes forgerons ? Puisque vous étiez décidée à me relancer jusqu'ici, ne pouviez-vous vous habiller d'une manière plus convenable, vous qui étiez si coquette autrefois ?

— Mais je le suis toujours, répondit madame Broussel avec un sourire dont l'amertume démentait l'apparent enjouement de ces paroles. Vous me voyez en toilette ; pour me présenter devant vous, j'ai eu soin de mettre mon plus beau châle et ma meilleure robe.

— Pourquoi venir ici au lieu d'aller à l'hôtel où je loge ? reprit M. Falconet en s'empressant d'abandonner ce premier grief, qui ramenait précisément la discussion au point que l'avare industriel désirait écarter avant tout.

— Depuis deux jours je me suis présentée cinq fois à l'hôtel de Tours, mais toujours inutilement. Ce matin seulement j'ai appris que vous deviez dîner ici aujourd'hui avec M. de Roquefeuille.

— On ne m'a pas dit un mot de tout cela.

— J'ai prévu qu'il vous serait peut-être désagréable que je m'annonçasse comme votre sœur, et je n'ai pas laissé mon nom ; mais on a dû vous dire qu'une femme était venue plusieurs fois.

— Il y tant de femmes à Paris ! Et peut-on savoir comment vous avez appris que je logeais à l'hôtel de Tours ? poursuivit le maître de forges d'un ton hargneux ; je ne me doutais pas que mes démarches fussent si bien surveillées.

— Une personne que mon mari avait connue en Lor-

raine lui a appris votre arrivée à Paris et le nom de l'hôtel où vous étiez descendu.

— Il paraît que mon respectable beau-frère n'a pas jugé à propos de m'honorer d'une visite; j'avoue que je lui sais gré de sa discrétion.

— Sans doute j'aurais dû l'imiter, car je vois combien ma présence vous importune; mais il est des circonstances si impérieuses, des nécessités si terribles...

— Ce brave Broussel, dit le maître de forges, qui se hâta d'interrompre sa sœur, toujours beau, je suppose, toujours aimable! Au moins m'a-t-il pardonné de n'avoir pas voulu le prendre pour associé? Car voilà, si j'ai bonne mémoire, la cause de notre brouille; quelle sottise j'ai faite là! un homme si laborieux, si capable, si exemplaire!

Madame Broussel écouta d'un air sombre cet éloge ironique de son mari.

— Mon frère, dit-elle au bout d'un instant, après avoir rassemblé toute son énergie, voulez-vous m'écouter?

— Eh! ne sais-je pas d'avance ce que vous avez à me dire? répondit M. Falconet, qui, voyant qu'il lui était impossible d'éluder davantage l'attaque dont il croyait sa bourse menacée, prit soudain le parti de la déconcerter en allant résolûment au-devant du péril; écoutez-moi vous-même, et dites si je me trompe. Ainsi que je vous l'avais prédit, Broussel a mangé ce que vous aviez, peut-être même le peu qu'avait laissé à votre fille votre premier mari. Son projet de fonder un établissement à Paris, chimères! son espoir de trouver des bailleurs de fonds assez confiants pour lui avancer des capitaux, chimères! ses découvertes en métallurgie, chimères! son fameux secret pour l'affinage du fer avec économie des trois quarts du combustible, chimères, toujours chimères! Broussel est un fou, et il est pis que cela. Vous me comprenez trop bien, sans doute, pour que j'aie besoin de vous en dire davantage. Autrefois, lorsque je cherchais à vous détourner de ce mariage, vous

avez refusé de m'écouter ; aujourd'hui vous êtes punie de votre entêtement. Que puis-je y faire?

— Mon frère, le malheur...

— Le malheur ! voilà le grand mot lâché !.... Le malheur qu'on s'attire par sa faute m'a toujours paru mériter fort peu d'intérêt, et vous vous êtes attiré le vôtre. Maintenant, vous vous trouvez dans une position gênée, pénible : c'est triste, j'en conviens ; mais, encore un coup, que puis-je y faire? Vous vous êtes dit : Mon frère est riche, il a bon cœur, il oubliera facilement nos anciennes querelles ; je n'ai qu'un mot à lui dire pour qu'il vienne à notre aide, pour qu'il nous remette à flot. D'abord, je suis loin d'avoir la fortune qu'on me suppose : j'ai beaucoup de charges, les fers encombrent le marché, les forges vont de mal en pis, le bénéfice est nul ; aussi, je me soutiens, c'est vrai, mais c'est tout.

— Mon frère...

— Et puis, lors même que dans le cours d'une carrière longue et laborieuse j'aurais réalisé quelques profits, mis de côté quelque argent, serait-il juste que je consacrasse ce gain modeste, le fruit de mon travail, le pain de mes enfants, à réparer les extravagances d'un fou? Je n'ai jamais vu que l'ordre dût payer pour l'inconduite. Si vous étiez veuve une seconde fois, et c'est le sort le plus heureux que je puisse vous souhaiter, je ne vous abandonnerais certainement pas, ni vous ni votre fille ; mais jeter dans ce gouffre qui se nomme Broussel la moindre parcelle d'une fortune acquise au prix de mes sueurs, car je suis le fils de mes œuvres, moi, ce serait un trait de faiblesse, de stupidité, de démence, et, je vous le jure ici pour vous épargner des instances inutiles, ce trait de démence, je ne le commettrai pas.

M. Falconet s'arrêta, fort content de l'habileté avec laquelle il venait de colorer de prétextes pour ainsi dire plausibles une détermination dictée par le plus dur égoïsme et l'avarice la mieux cuirassée. Ce mot : Si vous étiez veuve !

surtout, lui parut un trait de génie. Cette quasi-promesse d'un bienfait conditionnel devait suffire, selon lui, pour le laver de tous les reproches qu'aurait pu lui attirer sa résolution bien arrêtée de ne pas ébrécher sa fortune pour secourir la détresse de sa sœur ; et puis, en préservant adroitement le présent, il engageait si peu l'avenir ! Sans parler du mal physique et moral qui dévorait évidemment la vie de madame Broussel, son mari, fort bien portant d'ailleurs, n'avait-il pas dix ans de moins qu'elle !

Séparé de sa sœur depuis plusieurs années, M. Falconet, dont l'âme sèche et avide n'avait jamais connu les sentiments généreux, ne voyait en elle qu'une ennemie armée contre son coffre-fort ; il ne se faisait donc aucun scrupule de défendre énergiquement, toute fraternité cessante, ce cher et unique objet de ses affections.

— Si vous aviez consenti à m'écouter, répondit madame Broussel quand elle vit que son frère lui cédait enfin la parole, vous m'auriez épargné les reproches inutilement cruels que je viens d'entendre. Nous sommes pauvres, il est vrai, bien pauvres ; mais j'y suis habituée. Il y a si longtemps que je souffre de la gêne, des privations, quelquefois, faut-il le dire ! du besoin, que l'idée d'une existence assurée, d'une vie heureuse ou du moins tranquille, ne se présente plus à moi que comme un de ces rêves qui, sur la terre, ne se réalisent jamais. D'ailleurs, je n'ai plus assez d'énergie pour désirer le luxe ou même l'aisance ; en un mot, je suis résignée à mon sort, à la partie de mon sort, du moins, qui se nomme la misère.

M. Falconet regarda sa sœur d'un air étonné ; après avoir cru la deviner, il ne la comprenait plus.

— Soyez donc riche, mon frère, reprit-elle en souriant tristement, que chaque jour accroisse votre fortune, c'est mon vœu sincère, et, j'ose le dire, il est désintéressé : car ne croyez pas que je vienne imposer ma pauvreté à votre bienfaisance, ni réclamer, sans y avoir droit, ma part dans le prix de votre travail. A chacun le fruit de ses œuvres : à

vous, sage et laborieux, la richesse ; à moi, imprévoyante et folle, le dénûment. Ce partage est juste, et je n'ai pas le droit de m'en plaindre. Ainsi, mon frère, je vous le répète, si vous avez craint de trouver en moi une mendiante importune, rassurez-vous, ce n'est pas de l'argent que je vous demande.

Sans remarquer l'amertume involontairement méprisante que trahissait la voix de sa sœur, le maître de forges, de plus en plus dérouté, lui répondit :

— Ce n'est pas de l'argent que vous me demandez ! alors, qu'est-ce donc ?

— Quelque chose mille fois plus précieux.

— Quelque chose de plus précieux que l'argent ! s'écria M. Falconet, dont les appréhensions se réveillèrent aussitôt, car, excepté la vie, que pouvait-il y avoir au monde de plus précieux que l'argent ?

— Votre amitié, dit madame Broussel avec un accent qui eût touché le cœur le plus insensible.

— Mon amitié ! mais, vous l'avez, je vous jure que vous l'avez, s'empressa de répondre le maître de forges, de nouveau fort soulagé en voyant que les demandes de sa sœur se réduisaient à une chose si peu coûteuse.

— Je veux vous croire, mon frère ; oui, je vous crois, reprit madame Broussel avec une sorte de solennité ; maintenant, écoutez : Bientôt peut-être l'amitié dont vous m'assurez sera mise à l'épreuve ; depuis plusieurs mois je suis fort souffrante, mon mal empire chaque jour ; enfin, je le sens, il ne me reste pas longtemps à vivre.

— Allons donc ! interrompit M. Falconet, qui se crut obligé de faire honneur à l'engagement d'amitié fraternelle qu'il venait de contracter ; ne vous mettez pas ces idées-là en tête. Vous n'avez pas très-bonne mine, j'en conviens ; mais que prouve la mine ? Vous êtes un peu maigre ; ne le suis-je pas, moi ? Cependant j'ai une santé de fer ; et puis, dans notre famille, nous sommes tous maigres, excepté René, pourtant, qui est un Hercule dans le genre de

sa mère, ce qui n'a pas empêché la pauvre femme de mourir à quarante-trois ans. Vous voyez donc bien que vos craintes n'ont pas le sens commun.

— Je ne crains pas la mort, j'ai si peu de raisons de regretter la vie! aussi ne me fais-je aucune illusion; d'ailleurs, mon médecin, lorsque je pouvais avoir un médecin, y a mis de la franchise : il ne m'a pas laissé ignorer le sort qui m'attend.

— Mais quelle est donc votre maladie?

— Une affection au cœur, un anévrisme.

— Bah! il y a dix ans vous vous croyiez poitrinaire, et voilà que maintenant vous vous imaginez être atteinte d'un anévrisme! Visions que tout cela!

— J'avais tort il y a dix ans, aujourd'hui je ne me trompe pas.

— Chimères! vous dis-je.

— Eh bien! croyez que ce sont là des visions, des chimères; mais aussi admettez qu'à la rigueur mes prévisions peuvent se réaliser. Avec un anévrisme, il faut s'attendre à tout et à chaque instant; tout à l'heure encore je croyais le terme de mes maux venu. Enfin si je meurs, et cela peut arriver demain, que deviendra ma fille? s'écria madame Broussel avec une explosion soudaine; que deviendra cette pauvre enfant, si malheureuse déjà depuis sa naissance? L'enfant de ce noble Meynard, dont j'ai trop peu respecté la mémoire, mon unique enfant, ma fille enfin! si je meurs, que deviendra-t-elle?

— N'a-t-elle pas son beau-père? répondit M. Falconet, dont le petit œil devint terne.

Madame Broussel frissonna subitement, et une émotion étrange contracta les muscles de son visage.

— Sans doute, répondit-elle avec effort; sans doute, mais serait-ce là une protection convenable? moi morte, M. Broussel n'est plus rien pour ma fille.

— La famille Meynard, alors; ça lui reviendrait de droit, puisque votre fille porte ce nom.

— Mon premier mari n'a laissé que des parents éloignés, avec lesquels je n'ai jamais eu de relations, et qui vivent au fond de la Bretagne. A cette distance, si je mourais subitement, que pourraient-ils faire pour ma fille, à supposer toutefois qu'ils fussent disposés à se charger d'elle?

— Charger est le mot propre, car c'est une rude charge qu'une orpheline! dit M. Falconet de plus en plus froid et réservé.

— Une seule personne au monde peut me remplacer près de ma pauvre enfant; cette personne en qui j'ai placé ma dernière espérance, et qui tout à l'heure encore me parlait de son affection, vous la devinez, mon frère?

—Je la devine... c'est-à-dire... à peu près.., oui, je crois comprendre ce que vous voulez dire, balbutia le vieil avare avec une contrainte dont frémissaient ses lèvres décolorées.

—Allons, mon frère, un bon mouvement. Ne calculez pas, consultez votre cœur. Pour moi, je le répète, je n'ai besoin de rien; mais promettez-moi d'être pour ma fille un second père. Ce que je demande là vous coûtera si peu! La pauvre enfant n'a pas été gâtée, je vous jure; auprès de la triste vie qu'elle mène maintenant, toute existence supportable lui paraîtra le bonheur. Votre maison est si grande! la moindre petite chambre...

— Que diable! ma sœur, interrompit M. Falconet, qui ne put se contenir davantage, voilà une conversation qui paraîtrait à sa place si vous étiez sur votre lit de mort; mais, grâce au ciel, nous n'en sommes pas là. Quoi que vous en disiez, vous vous portez à merveille; et, selon toutes les probabilités, c'est vous qui m'enterrerez, puisque vous avez six ans de moins que moi. D'ailleurs, les femmes vivent plus longtemps que nous autres; c'est reconnu. Pourquoi donc broyer du noir d'avance et vous affecter de ce qui pourra arriver à votre fille quand vous serez morte?

— Ah! mon frère! vous avez des enfants, et vous ne me comprenez pas!

— Allons, allons, du calme, vous avez toujours une tête exaltée ; je suis un homme raisonnable, moi, je n'entends rien à toutes vos exagérations.

— Mais vous ne m'avez pas répondu ! reprit madame Broussel avec angoisse ; si je meurs, ma fille sera-t-elle abandonnée ?

— Il n'est pas question de cela, dit le maître de forges après un instant de réflexion qui lui démontra que le seul moyen de terminer cette scène importune était d'entrer dans les idées de sa sœur et de la tranquilliser par quelques-unes de ces promesses à longue échéance dont se compose toute la libéralité de l'avarice ; votre fille est ma nièce, et si, contre toute apparence, vous mouriez avant moi, vous pouvez être sûre que je ne l'abandonnerai pas.

— Vous ne la confieriez pas à des étrangers, vous la prendriez chez vous ! s'écria madame Broussel, dont la figure flétrie parut éclairée d'un rayon de joie.

— C'est convenu ; elle demeurerait chez moi, et l'on y aurait pour elle toutes les attentions possibles.

— Mon frère !

— Et même, poursuivit M. Falconet, qui ne vit aucun danger à déployer une générosité complète dans sa bienfaisance imaginaire, si par la suite il se présentait pour elle un parti convenable, et que pour arranger la chose il ne fallût qu'une dot...

— Mon bon frère, combien je vous avais mal jugé !

— C'est tout simple ; j'ai l'air froid, je suis peu démonstratif, je ne fais pas de phrases, moi, mais au fond...

— Vous êtes le meilleur des hommes.

— Ainsi donc vous pouvez être bien tranquille ; tant que je vivrai, votre fille aura en moi, comme vous l'avez dit, un second père. C'est là sans doute tout ce que vous aviez à me demander, je crains que M. de Roquefeuille...

— Merci, mon frère, merci ! dit madame Broussel en serrant convulsivement la main du maître de forges ; vous venez de me faire éprouver le seul sentiment de joie que

j'aie connu depuis longtemps. Si vous saviez de quelle affreuse angoisse votre promesse me délivre ! ma fille est donc sauvée ! Mais, mon frère, ce n'est pas seulement après ma mort qu'il faut vous montrer bon pour elle, c'est tout de suite, dès demain.

— Dès demain ! qu'est-ce à dire? s'écria M. Falconet, dont la physionomie, qui affectait depuis quelques instants un air paterne, exprima subitement la surprise d'un renard pris au piége.

Madame Broussel ne répondit pas sur-le-champ; évidemment elle éprouvait un embarras que son frère n'eût pas manqué de remarquer, si en ce moment il n'avait perdu avec son sang-froid une partie de sa clairvoyance accoutumée.

— Je me sens si mal, dit-elle enfin en hésitant à chaque mot, que, tout en prévoyant la mort, je crains toujours qu'elle ne me surprenne. Ma pauvre enfant est très-jeune, trop sensible, bien faible elle-même! Je voudrais lui épargner une scène douloureuse qui peut-être serait au-dessus de ses forces. Ce que je vous demande donc, mon frère, c'est de ne pas attendre au dernier moment pour réaliser vos intentions bienveillantes, c'est d'adoucir l'amertume du peu de jours qu'il me reste à vivre en accomplissant dès à présent votre promesse. Que ma fille trouve aujourd'hui même l'hospitalité dans votre maison, et dans votre cœur un peu de cette amitié que vous avait vouée sa mère ; alors je mourrai, je ne puis dire heureuse, mais du moins tranquille, reconnaissante et consolée.

Les plus complets égoïstes ne sont pas à l'abri d'une surprise ; mais ils s'en remettent promptement, et surtout ne s'y aissent guère reprendre. Se trouvent-ils fourvoyés, d'aventure, dans un de ces sentiers épineux où la race moutonnière des hommes sensibles perd toujours quelques flocons de sa laine, ils ont l'art de traverser haies et buissons sans accrocs ni déchirures. En cette occasion le maître de forges, un seul instant hors de garde, se couvrit presque aussitôt

par une des parades les plus ingénieuses que puissent inventer la personnalité et l'avarice combinées.

— J'ai peine à en croire mes oreilles et j'hésite à vous comprendre ! s'écria-t-il avec l'accent de l'honnêteté révoltée ; qui, moi, par une indulgence coupable pour je ne sais quels rêves d'une sensiblerie extravagante, je contribuerais à séparer une fille de sa mère au moment où celle-ci croit toucher à ses derniers moments ! Mais savez-vous que vous me proposez là de participer à un acte odieux, inouï, révoltant; à un acte qui offense toutes les lois divines et humaines? Si vous devez mourir bientôt, et je persiste à dire qu'une pareille crainte est absurde, la place de votre fille est près de vous, au chevet de votre lit; c'est à elle de vous prodiguer les soins suprêmes, poursuivit M. Falconet d'un ton pathétique, à elle de recueillir votre dernier soupir, à elle de vous fermer les yeux; tel est son devoir, ma sœur, son devoir sacré, et j'ai trop bonne opinion de ma nièce pour supposer un seul instant qu'elle puisse consentir à y manquer.

— Ah ! mon frère ! dit madame Broussel en fondant en larmes, croyez que pour me priver ainsi volontairement de la présence de ma fille, qui seule pourrait apporter quelque adoucissement à mon agonie, il faut une raison bien puissante, bien impérieuse...

— Quelle raison?

— Dispensez-moi d'en dire davantage.

— Comment puis-je vous comprendre, si vous ne vous expliquez pas?

— Qu'est-il besoin d'explication pour m'accorder le seul bienfait que je vous aie jamais demandé, le seul que je vous demanderai jamais?

— Je n'ai pas l'habitude d'acheter la marchandise sur l'étiquette du sac, répondit sèchement le vieil industriel; vous m'adressez une demande qui, dans la bouche d'une mère, me semble étrange, incompréhensible, inexplicable : c'est bien le moins que j'en connaisse la cause.

— Je vous en supplie, mon frère, plus de questions, dit madame Broussel d'une voix profondément altérée; il est des choses dont on souffre, dont on meurt, mais dont on ne parle pas.

— Si vous croyez que je vais passer la soirée à deviner vos charades... En deux mots, pourquoi voulez-vous vous séparer de votre fille? Car vous pensez bien que je ne me paye pas de tous ces beaux raffinements de sensibilité que vous mettiez en avant tout à l'heure.

— De grâce, ne m'interrogez pas.

— J'y suis, reprit M. Falconet après un instant de réflexion; Broussel se conduit sans doute aussi mal envers votre fille qu'avec vous. Ordinairement ce sont les belles-mères qui rendent la vie dure aux enfants de leurs maris, mais il est des marâtres dans les deux sexes. J'ai deviné, n'est-ce pas? Broussel maltraite votre fille.

— Non, mon frère, répondit madame Broussel, qui éprouva de nouveau le frissonnement étrange dont elle avait paru agitée chaque fois que le nom de son mari était revenu dans la conversation.

— Vous avez beau nier, je lis dans vos yeux que j'ai mis le doigt sur la plaie.

— Je vous jure...

— Ce que j'apprends là ne me surprend pas, il y a longtemps que je connais Broussel pour un misérable...

— Pas un mot de plus! s'écria madame Broussel, dont la pâleur devint livide.

— Pas un mot de plus, soit; aussi bien, quels que soient les mauvais procédés de votre mari envers vous ou votre fille, je ne puis vous conseiller qu'une chose, la résignation. Je vois maintenant clairement ce que vous attendiez de moi. Sous le prétexte de témoigner de l'intérêt à ma nièce, vous auriez voulu me commettre avec Broussel; mais c'est ce qui ne sera pas. Vos querelles de ménage ne me concernent nullement, et je suis décidé à ne m'en mêler en rien. On ne doit pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, dit un pro-

verbe qui, en cette circonstance, me semble bon à suivre; ainsi donc, avec votre permission, je resterai neutre.

— Est-ce là ce que vous m'avez promis?

— Ma promesse, vous le savez, est conditionnelle.

— Et la condition... c'est ma mort! dit la sœur du maître de forges avec un sourire amer.

— Condition qui, je l'espère, ne sera pas réalisée de mon vivant, répondit froidement M. Falconet.

— Ainsi vous rejetez ma prière? reprit madame Broussel d'une voix à peine distincte.

— C'est à regret, mais la raison m'y force.

— Vous repoussez ma fille?

— Sa place est près de vous.

— Dût-elle y être malheureuse?

— Chacun a ses peines.

— Dût-elle y mourir de chagrin?

— Personne ne meurt de chagrin.

— Dût-elle y éprouver un sort plus horrible que la mort?

— Toujours vos exagérations!

Par un mouvement aussi véhément qu'imprévu, madame Broussel se jeta aux pieds de son frère.

— Au nom de notre mère, lui dit-elle d'une voix déchirante; au nom de vos enfants...

— Ma sœur, vous n'y pensez pas! interrompit M. Falconet en s'efforçant de la relever; nous sommes ici au Rocher de Cancale et non au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

— Songez à votre fille, reprit la malheureuse femme toujours à genoux; puissiez-vous n'être jamais réduit à solliciter pour elle la grâce que j'implore pour la mienne aujourd'hui!

— C'est parce que je pense à ma fille que je dois persister dans mon refus, répondit le vieil avare avec une présence d'esprit qui, appliquée à la défense d'intérêts moins sordides, eût mérité la qualification d'admirable. Que dirait cette pauvre Félicité si elle me voyait faire pour ma nièce ce que je n'ai pas fait pour elle-même?

Madame Broussel se leva péniblement et regarda son frère sans avoir l'air de le comprendre.

— Au lieu de jouer le mélodrame, causons tranquillement, reprit celui-ci ; ce que vous prenez pour un manque de sensibilité, peut-être même pour de l'égoïsme, est chez moi l'application d'un principe : vous auriez donc grand tort de m'en vouloir à cet égard, car qu'y a-t-il de plus respectable qu'un principe ?

Cette espèce d'interrogation n'ayant pas obtenu de réponse, le maître de forges poursuivit d'un ton de plus en plus calme et bénin :

— Rappelez-vous ce qui s'est passé à la mort de madame Falconet. Non-seulement je jurai de ne pas me remarier, mais encore je fis serment, et cela devant vous, de ne jamais mettre, à quelque titre que ce pût être, une femme à la tête de ma maison. Loin de moi l'idée de jeter ici l'ombre d'un blâme sur madame Falconet ; d'abord les morts sont sacrés, et puis la pauvre femme était pleine de qualités et de vertus ; mais, sans manquer de respect à sa mémoire, il m'est, je crois, permis de dire que son goût pour de folles dépenses m'a fait passer de cruels moments. Des niais prétendent qu'une femme est nécessaire dans un ménage, qu'elle y fait régner l'ordre et fleurir l'économie ; je souhaite à ces honnêtes gens-là, pour éclairer leur religion, une partie des épreuves par où j'ai passé du vivant de la chère défunte. Vous devez vous en souvenir, ma sœur?

De nouveau, madame Broussel ne répondit pas ; elle semblait écouter son frère sans l'entendre.

— Des festins continuels, reprit l'avare en s'échauffant involontairement au souvenir de ses anciennes tribulations ; à chaque instant des parties de plaisir ; des bals toutes les semaines ; quelquefois vingt personnes hébergées à la forge, sans compter les domestiques et les chevaux ; et Dieu sait le vin bu par les uns et le foin englouti par les autres ! Et des toilettes !... Nancy n'avait rien d'assez beau ; il fallait faire venir les chapeaux de Paris. Un jour, je m'en souviens

comme si c'était d'hier, ne vis-je pas arriver par la malle-poste, à propos de je ne sais quelle noce, un bouquet expédié par mademoiselle Prévost du Palais-Royal, un bouquet qui revint, port compris, à cinquante-quatre francs ! enfin un vrai pillage. Si cela avait duré longtemps, je serais mort à la peine. Ce n'est pas que je veuille adresser le moindre reproche à madame Falconet, la pauvre femme est morte et je la pleure tous les jours ; ainsi, que Dieu lui pardonne comme je lui pardonne. Mais j'ai juré que de pareilles dilapidations ne se renouvelleraient plus et que jamais femme ne gouvernerait mon ménage. J'espère que vous me comprenez ?

— Je ne sais, répondit madame Broussel avec effort ; j'ai la tête si faible...

— Il me semble pourtant que je parle clairement. Point de femme dans ma maison, voilà mon principe ; et depuis dix ans je m'en trouve fort bien. Conformément à cette loi que je me suis imposée, j'ai mis ma fille dans une pension de Paris, d'où elle ne sortira que pour se marier ; bien entendu que ni elle ni mon gendre futur ne demeureront chez moi. Quand à son tour René se mariera, je l'établirai à ma forge de Breuil et je continuerai de vivre à ma guise, modestement et tranquillement, dans mon petit ménage de veuf. Voilà mon plan, il est irrévocable. Comment voudriez-vous donc que je prisse ma nièce chez moi, quand je suis résolu à n'y garder ni ma bru ni ma propre fille ?

M. Falconet se tut, et le clignement de son œil trahit la satisfaction qu'éprouve un disputeur quand il croit avoir fermé la bouche à son adversaire par un raisonnement sans réplique.

Madame Broussel, à travers cette argumentation diffuse, n'entendit distinctement qu'une seule chose, ce fut que son frère persistait dans son refus.

— Ainsi vous êtes inexorable ? lui dit-elle d'une voix tremblante.

— Ne viens-je pas de vous démontrer que je ne puis faire autrement ?

— Et votre détermination...

— Est immuable, il faut en prendre votre parti.

Le maître de forges prononça ces derniers mots d'un ton si sec, si dur, si absolu, que madame Broussel, frappée au cœur, comprit que toute nouvelle supplication serait inutile ; elle demeura quelques instants le front baissé, et ses traits, déjà si altérés, se décomposèrent en un moment, comme si elle eût ressenti les terribles atteintes de l'agonie; rassemblant à la fin un reste de force, elle releva la tête et fixa sur son frère un regard où l'indignation luttait contre le désespoir.

— Adieu, dit-elle, cœur sans pitié ! vous ne me reverrez plus, mais bientôt, sans doute, le bruit d'une horrible catastrophe que vous auriez pu prévenir arrivera jusqu'à vous. Peut-être éprouverez-vous quelques regrets ; il sera trop tard. Je serai morte, alors, morte en vous maudissant, car vous êtes pour moi sans entrailles. Adieu ; c'est un arrêt de mort que vient de prononcer votre égoïsme ; que le sang de ma fille et le mien retombent sur vous !

A ces mots, prononcés avec une énergie mêlée d'égarement, madame Broussel sortit brusquement sans que le maître de forges, interdit, essayât de la retenir. Le premier moment de stupeur passé, il s'élança sur les pas de sa sœur dans le corridor ; mais il était trop tard : déjà elle avait disparu. M. Falconet revint alors dans le cabinet et s'y promena pendant quelque temps de long en large, plus troublé qu'il n'eût voulu en convenir. A la fin pourtant il parvint à dompter cette émotion désagréable et à justifier sa conduite à ses propres yeux.

— Bah ! je suis bien bon de m'affecter de pareilles sornettes ! se dit-il ; les femmes qui ne parlent que de leur mort sont celles qui vivent le plus longtemps. Est-ce ma faute si ma sœur est une extravagante dont la tête échauffée par la lecture des romans ne rêve que catastrophes et tra-

gédies ? Il me semble que je lui ai donné d'assez bonnes raisons ; tant pis pour elle si elle ne s'en contente pas. Je ne puis point, je ne dois point faire pour ma nièce ce que je ne ferais ni pour ma bru ni pour ma fille. Il n'y a rien à répondre à cela.

La conscience apaisée par ce raisonnement judicieux, M. Falconet s'assit sur le divan où le général de Roquefeuille et ses deux jeunes compagnons le trouvèrent un instant après tout à fait remis de l'assaut qu'il venait de subir, et étudiant avec la vertueuse indignation d'un avare les prix, selon lui exorbitants, de la carte du restaurateur.

VI

LA VÉRITÉ DANS LE VIN.

Le dîner, dont les quatre convives se trouvaient enfin réunis, n'offrit aucun incident digne d'être rapporté. La mauvaise humeur de M. de Roquefeuille fut promptement dissipée par les attraits d'un repas dont l'ordonnance irréprochable lui inspirait, jouissances de gourmand à part, le légitime orgueil que ressent tout auteur en se mirant dans son ouvrage. Avant la fin du premier service, le général se trouva d'une humeur charmante ; et dès lors il s'acquitta de ses devoirs d'amphitryon avec la courtoisie d'un homme du monde et l'entrain d'un viveur.

Partout ailleurs que chez lui, M. Falconet ne se montrait nullement ennemi d'une chère somptueuse ; libre de toute préoccupation importune, puisque la carte à payer ne le regardait pas, il fit largement honneur au festin, sans plus songer à sa sœur que si elle n'eût pas existé. Le vieil avare semblait chargé de prouver la justesse du dicton auquel a donné lieu l'alliance souvent constatée d'un mauvais cœur et d'un excellent estomac.

René Falconet se montrait digne d'un tel père, et justifiait, au moins par la férocité de son appétit, ses prétentions au titre de lion. A le voir manger de tous les plats et boire de tous les vins, on n'eût jamais soupçonné qu'il avait déjeuné copieusement au Café de Paris quelques heures auparavant. Il était difficile que le peu de bon sens logé dans la cervelle du jeune provincial résistât longtemps à des rasades immodérées que M. de Roquefeuille encourageait avec une malicieuse perfidie; car dans un dîner d'où est bannie l'étiquette, un vétéran aguerri se refuse rarement le plaisir de mettre à l'épreuve la solidité d'un novice présomptueux. Avant que le café fût servi, René Falconet avait en effet franchi les frontières de l'ivresse; mais même sur ce terrain glissant il se maintenait d'aplomb si vaillamment, que le vieux général, près duquel il avait obtenu peu de succès jusqu'alors, ne put lui refuser quelque estime à titre de buveur.

— J'étais injuste en n'accordant aucune espèce de mérite à ce lourdeau, se dit ce dernier; il a, du moins, les qualités d'une éponge.

A côté de ces convives de joyeuse humeur, Henri de Laubespin faisait une assez triste contenance, mangeant peu, buvant moins, ne répondant que par monosyllabes lorsqu'une question directe le forçait de parler; il semblait distrait et soucieux. Vainement son oncle, d'un regard de courroux, ou par un avertissement plus expresif par-dessous la table, s'efforçait de l'arracher à cette rêverie obstinée : le jeune comte, chaque fois que lui arrivait cette muette remontrance, s'animait comme un automate dont on a touché le ressort; il versait à boire à ses voisins, s'emparait du premier plat qu'il trouvait à sa portée pour en découper le contenu, plaçait quelques paroles plus ou moins à propos, puis il retombait dans des réflexions fort sérieuses, à en juger par la gravité de sa physionomie.

Il est inutile de dire que pendant le dîner il ne fut question en aucune manière de madame Broussel : un accord

tacite s'établit facilement pour écarter de la conversation les sujets qui importunent tout le monde.

Le café pris, le général présenta au maître de forges un élégant porte-cigares en accompagnant ce geste des mots sacramentels :

— Vrais havanes.

Le vieil avare, qui chez lui s'interdisait le tabac comme dépense de luxe, prit trois ou quatre cigares et les mit dans sa poche.

— Je les fumerai plus tard, dit-il ; en ce moment je suis obligé de vous quitter.

— Déjà ? dit poliment M. de Roquefeuille.

— Il est dix heures passées ; c'est le jour de réception du ministre du commerce, de qui nous avons eu une audience aujourd'hui, mes confrères et moi, et nous sommes convenus d'aller lui remontrer ce soir nos figures ; il aime, dit-on, à avoir du monde dans ses salons, et de pauvres diables de solliciteurs ne doivent rien négliger.

— Et que demandent en ce moment ces pauvres diables de solliciteurs pour la plupart millionnaires ?

— Que pourrions-nous demander, si ce n'est l'augmentation des droits d'entrée sur les fers étrangers ?

— C'est juste, dit le général en riant ; c'en est fait de la France si elle admet les fers de la Belgique : vous ne savez que cette romance-là, vous autres maîtres de forges ; mais il faut avouer que vous la chantez bien.

— Que voulez-vous ? répondit M. Falconet riant à son tour, il est permis de s'occuper de ses intérêts quand on a une fille à marier.

— Je suis tout à fait de votre avis, et je suis sûr que mon neveu en est aussi.

Un regard adressé à Laubespin essaya de lui faire comprendre qu'il serait convenable de prendre part à un dialogue où il venait d'être question de la femme qu'il devait épouser ; mais le jeune homme ne tint aucun compte de cet avertissement et persista dans son silence.

Le maître de forges examinait du coin de l'œil son futur gendre, dont la conduite commençait à lui paraître singulière.

— Je crois que nous ennuyons monsieur de Laubespin, dit-il d'un air aigre-doux; il me semble prendre fort peu d'intérêt à la question des fers.

— Il y est cependant plus intéressé que personne, puisqu'il va se marier! dit René Falconet en cessant un instant d'alimenter le nuage de fumée au milieu duquel sa figure rougeaude et sa barbe flamboyante commençaient à disparaître comme s'éclipse le soleil derrière un brouillard.

Ce rapprochement ingénieux entre les fers de la forge et ceux du mariage n'obtint aucun succès. Vainement le provincial accompagna d'un rire bruyant cette tentative de plaisanterie; sa gaieté n'éveilla point d'échos. M. de Roquefeuille se mordait la moustache, ainsi qu'il en avait l'habitude lorsqu'il était contrarié; symptôme de dépit non moins infaillible, les lèvres du vieil industriel frémissaient convulsivement; enfin Henri semblait absorbé par le soin de choisir un cigare, et n'accordait évidemment aucune attention à ce qui se disait autour de lui.

M. Falconet mit fin en se levant à un silence qui devenait embarrassant.

— Général, dit-il, agréez mes excuses. Ainsi que je viens de vous le dire, je vais continuer mon rôle de solliciteur; car je n'ai pas pour la prospérité de mon industrie la superbe indifférence de M. de Laubespin.

— Nous sortons avec vous! répondit M. de Roquefeuille, qui eût donné volontiers un trimestre de son traitement pour pouvoir infliger, séance tenante, à son neveu une de ces corrections énergiques encore en vigueur dans la plupart des armées étrangères.

— Peut-être aviez-vous l'intention de passer ici la soirée?

— Puisque vous nous quittez, je vais aller à mon club; mais auparavant je vous mènerai chez votre ministre: ma voiture doit être en bas.

Le vieil avare ne trouva rien à objecter à un arrangement qui lui épargnait une course de fiacre. Un instant après, les quatre convives étaient sortis du Rocher de Cancale. A la porte ils trouvèrent le coupé du général, qui y stationnait depuis plus d'une heure ; après y avoir fait monter le maître de forges, M. de Roquefeuille s'y assit lui-même. Se penchant alors vers René Falconet, qui était debout près de la portière :

— Mon coupé est trop étroit pour que je puisse vous y offrir une place, lui dit-il; mais puisque vous paraissez goûter mes cigares, en voici une petite provision qui vous aidera à digérer notre pauvre dîner de cabaret.

Le général tendit son porte-cigares au fils du maître de forges, qui accepta sans se faire prier un cadeau dont un fumeur plus raffiné eût pu seul apprécier le mérite ; presqu'au même instant la voiture partit.

Le brusque passage de la chaude température du cabinet où l'on avait dîné à l'air piquant et vif d'une fraîche soirée de printemps accrut le désordre qu'avaient introduit dans le cerveau de René Falconet les fumées du vin récemment compliquées de celle du cigare. Sans être tout à fait ivre, à partir de ce moment il éprouva une surexcitation mêlée de vertige dont se ressentirent à la fois sa démarche et son langage.

— Bon voyage, vieillards ! dit-il en regardant le coupé qui s'éloignait ; maintenant que la jeune France est livrée à elle-même, nous allons rire.

— Il me semble que vous n'avez pas fait autre chose pendant tout le dîner ? répondit Laubespin, à qui le propos s'adressait.

— Vous vous trompez, cher comte de mon âme, j'ai fait autre chose, j'ai mangé d'abord et bu ensuite d'une manière, j'ose le dire, un peu héroïque. Il faut rendre justice à votre oncle ; l'invalide, car, il a beau se teindre les moustaches, je le maintiens passé à l'état d'invalide, l'invalide, dis-je, s'est bien conduit, aussi a-t-il toute mon estime.

Quel festin de Balthasar ! et il appelle cela un dîner de cabaret !

— Mon oncle serait sans doute heureux de vous entendre faire ainsi son éloge ; mais il croirait que vous le flattez.

— Moi ! flatteur ! jamais ! J'accorde des vertus au vieux grognard sans fermer les yeux sur ses faiblesses : il se connaît en vin et en cigares, d'accord ; mais en femmes, je soutiens que non, et je le lui dirai à sa barbe. Ah çà ! que faisons-nous ?

— Il est déjà tard, répondit Henri, qui désirait se débarrasser de son compagnon, il me semble que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de rentrer chacun chez nous.

— Rentrer chez nous ! parlez-vous sérieusement ?

— Fort sérieusement.

— Vous pouvez vous vanter de me faire marcher de surprise en surprise, dit Falconet, dont la langue commençait à s'épaissir ; la première fois que je vous ai vu je vous avais pris pour un gaillard de mon espèce.

— Et maintenant ? demanda le comte en souriant.

— Maintenant, je dois l'avouer, vous dégringolez à vue d'œil dans mon estime.

— Comment cela ?

— Vous mangez comme une mauviette, vous ne buvez que de l'eau, la moindre plaisanterie vous effarouche, vous jetez votre cigare à peine allumé, et vous parlez de rentrer chez vous, comme si vous redoutiez les dangers que court la vertu en courant les rues à pareille heure.

Laubespin écouta d'un air ironique l'énumération de ces différents griefs et se dispensa d'y répondre.

— Quelle bégueule ! dirais-je, si vous étiez une femme, poursuivit René en haussant les épaules.

— Je suis vraiment désolé de vous avoir donné une si mauvaise opinion de moi.

— Voulez-vous que je vous parle franchement ?

— Sans doute.

— Eh bien! je crois que depuis quelques jours vous jouez la comédie. Je ne dirais rien, si elle était amusante, votre comédie ; mais c'est qu'elle ne l'est pas du tout.

— Une comédie! dans quel but?

— Laissez donc : je vois clair. Vous avez envie d'épouser ma sœur, et je comprends cela. Félicité n'est pas jolie, tant s'en faut; mais elle a des écus: sans compter que le bonhomme Falconet ne fait pas de trop mauvaises affaires, quoiqu'il répète tous les jours que les forges vont de mal en pis.

En entendant cette explication brutale, mais véridique, des motifs qui avaient engagé sa mère et son oncle à lui ménager une alliance avec la famille Falconet, Henri ne put retenir un mouvement de dépit; mais son interlocuteur n'y fit pas attention.

— Vous êtes donc fort amoureux de la dot de ma sœur, et comme vous avez remarqué que la chère fille est un peu prude, un peu bigote, un peu pie-grièche, vous craignez de gâter vos affaires en vous montrant d'abord tel que vous êtes. Est-ce vrai?

— Si le vin n'avait pas ses priviléges, je vous dirais que vous extravaguez! dit Laubespin en s'irritant malgré lui.

— Ah, j'extravague ! le mot est joli. J'extravague ! Eh bien, vous êtes un ingrat!

— Un ingrat?

— Oui, un ingrat, et un fameux! reprit René avec cet attendrissement imprévu que déterminent souvent les premières secousses de l'ivresse. Vous me rudoyez, moi qui ai les meilleures intentions du monde. Faites le jésuite auprès de Félicité, je ne m'y oppose pas; mais agir avec moi comme si vous me croyiez capable de vous trahir, comme si j'étais homme à rapporter vos fredaines à ma sœur, voilà ce qui me fait de la peine. Oui, Henri, ça me fait de la peine.

René Falconet parut suffoqué et porta la main à ses yeux.

— Ah çà ! vous êtes fou ! s'écria Laubespin avec impatience.

— Quand on est sensible, c'est dur d'être méconnu ; moi qui m'étais senti tout de suite de l'amitié pour vous, moi qui, en venant à Paris, me réjouissais de vous y retrouver, moi qui comptais sur vous pour me lancer dans les sociétés où l'on s'amuse ! Vous m'avez trompé, Henri, vous m'avez cruellement trompé !

— Si vous continuez sur ce ton, vous allez amuser les passants.

— Vous défier de moi ! reprit Falconet d'une voix de plus en plus larmoyante, me supposer capable de vous nuire près de ma sœur ! Je ne m'en moque pas mal, de ma sœur !

— Au lieu de gesticuler ainsi, tâchez de marcher jusqu'à la première place de fiacres ; nous en prendrons un, je vous ramènerai à votre hôtel, et vous vous coucherez.

— Me coucher ! vous me croyez donc malade ?

— D'une maladie très-passagère et dont vous ne vous ressentirez pas demain.

— Je vois ce que c'est : vous vous figurez que j'ai fait un peu trop honneur aux vins du Rocher de Cancale, dit René en s'efforçant d'affermir sa voix et ses jambes ; vous vous trompez, mon cher ! jamais je n'ai été plus calme. Mais vous ne m'empêcherez pas de dire que ma sœur est une bégueule et que je suis incapable de prendre son parti contre vous. Je vous aime, vous ; je ne l'aime pas, elle.

— Pourquoi cela ? demanda Laubespin avec une sorte de curiosité.

— J'ai une dent contre elle, répondit René à demi-voix.

— En vérité ?

Le fils du maître de forges partit d'un brusque éclat de rire.

— A propos de dent, c'est Félicité qui en a une fameuse contre moi ; si vous vous étiez mieux conduit, j'aurais pu vous conter la chose.

— Contez toujours.

— Ma foi, non ; d'abord vous n'êtes pas assez aimable,

et puis Félicité m'arracherait les yeux si elle savait que je vous ai parlé de cela.

— Vous calomniez votre sœur, elle est incapable...

— De m'arracher les yeux, c'est possible, par la raison que je ne la laisserais pas faire, mais d'essayer... ce ne serait pas la première fois.

— Comment! mademoiselle Félicité, que je croyais la douceur même?

— Oui, devant vous; elle fait alors sa sucrée comme vous faites votre bon apôtre. Fin contre fin...

— Ce que vous me dites là me surprend tellement que j'ai peine à vous croire.

— Ne me croyez pas, si bon vous semble; mais, en attendant, une fois marié, prenez garde à vos yeux: je ne vous dis que cela.

Si jusqu'alors Henri de Laubespin avait trouvé sa future laide, sotte, insignifiante, fort peu digne, en un mot, d'inspirer de l'amour, du moins la croyait-il douée de ce caractère doux, égal et débonnaire que la nature départit souvent aux êtres disgraciés d'elle, comme une compensation modeste mais solide; les paroles irréfléchies que l'ivresse venait d'arracher à René Falconet firent envisager au jeune comte la question de son mariage sous une face tout à fait nouvelle. Pendant un instant il réfléchit à ce qu'il venait d'entendre et sentit redoubler d'une manière prononcée l'éloignement que lui inspirait déjà l'union recherchée pour lui par sa mère.

Il y eut un moment de silence, durant lequel le fils du maître de forges, dont la raison n'était pas encore complétement éclipsée, comprit qu'il venait de trop parler et que ses révélations imprudentes avaient dû produire sur le futur époux de sa sœur une impression capable de le dégoûter de ce mariage.

— Il ne faut pas prendre au sérieux ce que je viens de dire, reprit-il en essayant de réparer sa faute; Félicité, au

fond, est une excellente fille, et je vous garantis que vous serez très-heureux avec elle.

— Mes yeux sont-ils compris dans la garantie? demanda Henri avec un sourire moqueur.

— Ne voyez-vous pas que c'était une plaisanterie! Vous savez bien qu'entre frère et sœur on se taquine toujours.

— Mais quelle est donc cette dent que vous aviez contre mademoiselle Félicité?

— Des enfantillages, je vous conterai cela un autre jour.

— Pourquoi pas tout de suite? dit Henri, qui désirait obtenir une explication complète.

— Il est tard, répondit Falconet dans un bel accès de discrétion; je crois que nous ferions bien de suivre votre avis de tout à l'heure en rentrant chacun chez nous.

— Déjà, vous n'y pensez pas!

— Je me sens l'estomac fatigué, et il me semble que ce maudit vin de Champagne me bout dans la cervelle.

— Le grand air va dissiper tout cela. Allons nous promener sur les boulevards.

— J'aime mieux m'aller coucher : n'est-ce pas là ce que vous me conseilliez il n'y a qu'un instant?

— Vous coucher avant onze heures, vous un jeune homme à la mode! vous un viveur! vous un lion! Allons donc, ce serait vous perdre d'honneur.

Autant Laubespin, quelques minutes auparavant, avait souhaité d'être débarrassé de son compagnon, autant en ce moment il désirait le retenir; car de lui seul il pouvait apprendre ce qu'il avait tant d'intérêt à connaître : mademoiselle Félicité Falconet était-elle aussi mal partagée au moral qu'au physique? Aux yeux d'un futur, la question, à coup sûr, valait la peine d'être éclaircie. Interroger autrui sur le compte d'un tiers est un procédé dont s'abstient d'ordinaire un homme bien élevé; mais il est certains cas, et un mariage près de se conclure est du nombre, où une délicatesse exagérée deviendrait de la niaiserie.

Henri ne se fit donc aucun scrupule d'arracher à l'ivresse

de René Falconet un aveu qu'il n'aurait probablement jamais tiré de lui s'il lui avait laissé le temps de recouvrer son sang-froid.

— Allez donc vous coucher, puisque vous avez la tête si peu solide, lui dit-il en essayant de piquer son amour-propre, mais auparavant vous ne refuserez pas de venir boire avec moi un verre de punch ?

— Voilà la première parole raisonnable que je vous entends prononcer aujourd'hui, répondit René, incapable de résister à une invitation dont il ne soupçonnait pas la perfidie. Va pour le punch. Tous ces diables de vins m'ont si fort altéré que je ne serais pas fâché de me rafraîchir.

La conversation des deux jeunes gens avait eu lieu sur le trottoir, devant la porte du Rocher de Cancale. Ils se mirent alors en marche et, à quelques pas plus loin, entrèrent dans un café à l'entrée du passage du Saumon. Laubespin demanda du punch et en versa largement à son compagnon, qui, dans l'intention de se rafraîchir, se mit à vider son verre coup sur coup. C'était, ainsi qu'on le dit vulgairement, jeter de l'huile sur le feu au lieu d'eau. En voyant les gros yeux de Falconet si démesurément écarquillés qu'ils semblaient vouloir lui sortir de la tête, Henri espéra l'avoir amené à ce point décisif où un buveur n'a plus de secret.

— Y a-t-il longtemps que vous avez vu mademoiselle votre sœur ? demanda-t-il alors négligemment.

— Ma sœur ! ah ! nous y voilà, bégaya René ; vous voudriez bien me faire jaser, mais nenni. Il n'est pas mauvais, votre punch ! seulement il ne désaltère pas du tout.

Laubespin remplit le verre que lui tendait son interlocuteur et reprit ensuite avec une finesse de diplomate :

— Vous ne devez pas être surpris qu'aux termes où nous sommes j'éprouve du plaisir à parler de mademoiselle votre sœur.

Falconet parut frappé de la justesse de cette observation.

— En ce cas, répondit-il, vous êtes comme Félicité, car elle aime diablement à parler de vous.

— Vraiment ! dit le comte en prenant un air charmé, et que dit-elle de moi ?

— Vous pensez bien qu'elle est trop bégueule pour convenir qu'elle vous trouve joli garçon ; elle ne parle pas beaucoup non plus de votre esprit, mais il y a une chose sur laquelle elle ne tarit pas. Parole d'honneur, elle en est assommante !

— Quelle chose ?

— Votre nom, votre titre, vos armes, c'est qu'elle les connaît !

— Bah ! elle connaît mes armes !

— Parbleu ! je les connais aussi, moi ; elle n'a que cela à la bouche : trois coquilles d'argent sur un champ d'or. Mon père, qui adore ces deux métaux-là, trouve votre écusson fièrement beau.

Laubespin ne put retenir un sourire.

— Je crains bien, dit-il, que mademoiselle votre sœur ne commette une petite hérésie, en enrichissant mes armes en dépit des lois du blason, et que M. Falconet n'éprouve un désappointement lorsqu'il verra que je n'ai droit qu'au moins précieux des deux métaux qu'il affectionne.

— Le champ n'est donc pas d'or ?

— Hélas ! non, il n'est que de sable !

— Eh bien, vendez-le à mon père, votre champ ! dit René en partant d'un éclat de rire, je vous réponds qu'il aura bientôt changé le sable en or.

Henri parut trouver la plaisanterie excellente, et s'associa en souriant à la bruyante hilarité de son compagnon.

— A la bonne heure ! reprit celui-ci d'une voix de plus en plus bégayante, vous voilà devenu tout à fait bon garçon. Vous buvez, vous riez, et il y a plaisir à causer avec vous. Ce n'est pas comme cette pimbêche de Félicité ; depuis que votre mariage est convenu, elle n'est plus abordable.

— En vérité ?

— Elle traite tout le monde de haut en bas, moi surtout ! comme si elle allait épouser le premier moutardier du pape. Je ne dis pas cela pour vous offenser, mais c'est qu'elle me vexe par trop ; et si ça continue, je finirai par éclater.

— J'y compte bien, maudit ivrogne ! pensa Laubespin en remplissant pour la sixième fois le verre de Falconet ; dussé-je demander un autre bol, tu ne sortiras pas d'ici avant d'avoir éclaté.

Achevé par le punch, René avait complétement oublié sa résolution de ne plus dire un seul mot qui pût nuire à sa sœur dans l'esprit de Laubespin ; et il se laissait aller sans défiance à l'entraînement de la conversation.

— Il faut l'entendre quand elle prend ses grands airs, continua-t-il en s'échauffant à chaque mot, il y aurait de quoi rire, si cela ne finissait pas par vous impatienter. C'est madame de Laubespin par-ci, c'est mon titre par-là ; et j'aurai une livrée et je ferai peindre mes armes sur ma voiture ; et quand j'irai dans le monde, on annoncera Madame la comtesse, tandis que, si tu te maries, ta femme ne sera qu'une bourgeoise ; enfin, tout ce qu'elle peut imaginer pour me donner de l'humeur. Elle serait si contente de me faire enrager !

— Quel plaisir y trouverait-elle ?

— Celui de la vengeance donc, le comptez-vous pour rien ?

— La vengeance ?

— Elle n'est pas rancunière à demi, ma chère sœur.

— Ah oui ! dit le comte d'un air indifférent, cette dent dont vous me parliez tout à l'heure.

— Juste. Est-ce que je vous ai déjà conté cette histoire-là ?

— Pas entièrement.

— Eh bien ! je vais vous la narrer. Félicité sera furieuse, mais cela m'est bien égal ; elle ne cherche qu'à me vexer, je le lui rends. N'ai-je pas raison ?

— Je ne puis dire le contraire.

— Vous saurez donc, dit Falconet après avoir vidé son verre, qu'étant enfants nous nous battions toujours, ma sœur et moi. Naturellement j'étais le plus fort ; mais elle était traîtresse en diable, et j'aurais mieux aimé avoir affaire à un garçon de mon âge. Sa grande défense consistait à me sauter aux yeux, et comme elle se coupait rarement les ongles, tant elle avait de malice, les trois quarts du temps j'en portais les marques sur ma figure.

— Aimable caractère ! pensa Laubespin ; voilà des petits jeux innocents qui promettent pour l'avenir une femme bien soumise à son mari.

— Plusieurs fois, je l'avais avertie que ses égratignures n'étaient pas de franc jeu, et que je finirais par me fâcher. Autant eût valu dire à un chat en colère de ne pas se servir de ses griffes. Un jour donc, nous nous chamaillions comme d'habitude. Tout d'un coup, sans crier gare, mademoiselle Félicité me saute au visage et m'y implante ses dix doigts. Dans le premier moment, je me crus aveugle ou tout au moins borgne ; le sang coulait comme si l'on m'eût scarifié la face. Enfin, mon nez et mes joues ont porté pendant plus de deux mois les traces de ce coup de griffe-là.

— Peste ! mademoiselle votre sœur n'y allait pas de main morte.

— Je vous en réponds ! Furieux, c'est assez naturel, je lui allonge un coup de poing, comptant l'étendre sur le carreau. Ah bien oui ! Félicité, qui courait comme un lévrier, était déjà à trente pas.

— Vous courez après elle?

— Elle était plus leste que moi, et je ne l'aurais jamais attrapée. Non, je ne cours pas après elle, mais je ramasse une pierre. Au même instant elle se retourne et me fait une grimace ; oh ! une grimace vexante. Je ne me contiens plus, et je lui jette un caillou qui lui arrive au beau milieu du visage. Il faut dire que j'étais alors fort adroit à lancer des pierres.

— Il y paraît ; et le résultat de ce beau coup d'adresse ?

— Le résultat fut une dent cassée ; une dent de devant, qui plus est.

— Vous appliquiez là à mademoiselle votre sœur le code pénal de Moïse : œil pour œil, dent pour dent.

— Ou plutôt dent pour œil. C'est cette dent-là que ma sœur a toujours contre moi. Songez-y donc, une dent de devant !

— Mais elle a dû repousser, puisque vous étiez enfants alors ?

— Pas si enfants ; Félicité avait treize ans, et à cet âge les dents ne repoussent plus.

— Cependant je ne me suis jamais aperçu que mademoiselle votre sœur eût une dent de moins.

— Parbleu ! vous êtes encore naïf ! est-ce qu'on ne lui en a pas posé une postiche ? dit Falconet tout à fait hors d'état de comprendre la gravité d'une pareille révélation.

Henri regarda d'un air de saisissement le frère de mademoiselle Félicité.

— Ah ! on lui en a posé une postiche, répéta-t-il en appuyant sur chaque mot ; vous faites bien de me le dire, car je ne m'en serais jamais douté.

— Elle est si bien ajustée qu'on ne s'aperçoit de rien ; mais maintenant que vous voilà au courant, vous la reconnaîtrez facilement. C'est dans le haut, une des incisives ; d'ailleurs, elle est un peu plus blanche que les autres. Quand vous serez marié avec ma sœur, vous n'avez qu'à lui parler de sa dent, vous verrez comme elle enragera.

En ce moment, une sorte de remords se fit jour à travers le brouillard qui obscurcissait la raison de Falconet.

— J'ai peut-être eu tort de vous dire cela, reprit-il ; mais aussi pourquoi Félicité cherche-t-elle toujours à me vexer ?

Laubespin laissa échapper de ses lèvres une sorte de sifflement sourd.

— Une fausse dent ! se dit-il ; je voudrais bien savoir

comment mon cher oncle s'y prendra pour me prouver que c'est une qualité de plus.

— Cette malheureuse dent a été un sujet de discorde dans notre famille, continua Falconet; je ne parle pas de la rancune de ma sœur, elle dure encore; mais mon père, qui ne desserre pas facilement les cordons de sa bourse, ne voulait pas entendre parler de faire venir un dentiste; il disait qu'une incisive de plus ou de moins ne fait rien à l'agrément d'un visage, et qu'on a toujours assez de dents pour manger son bien. Enfin, ma sœur a tant pleuré, tant pleuré, car malgré sa dévotion elle a toujours été passablement coquette, que le bonhomme Falconet a été obligé de s'exécuter; mais je suis sûr qu'il trouve encore aujourd'hui que c'est de l'argent bien mal placé.

— Une dent artificielle est un très-petit malheur, dit Henri qui pensait tout le contraire; j'espère que mademoiselle votre sœur n'a que cela de postiche?

— Et ses cheveux donc! répondit René avec un sourire sardonique.

— Ses cheveux aussi?

— Pas tous, mais la bonne moitié. Ça lui va bien de me jeter sans cesse au nez mes cheveux rouges; j'aime encore mieux les avoir d'un blond un peu hasardé que de mettre comme elle de fausses nattes.

— Allons, courage, se dit Laubespin; encore quelques découvertes du même genre, et le déshabillé sera complet.

Le frère de mademoiselle Félicité se versa un nouveau verre de punch, l'avala d'un trait et se mit à rire silencieusement, d'un air narquois.

— Qu'avez-vous donc à rire tout seul? lui demanda le jeune comte, qui devina que, grâce au bol à peu près vide, une troisième révélation ne tarderait pas à suivre les deux autres.

— Une idée qui vient de me passer par la tête, répondit Falconet en continuant de ricaner dans sa barbe.

— Faites-m'en part, vous savez que je trouve vos idées fort divertissantes.

— Je me disais, toujours à propos de ma sœur, qu'on a bien le droit d'avoir quelque chose de moins, quand, d'un autre côté, on a quelque chose de trop; l'un compense l'autre.

— Mademoiselle Félicité a donc quelque chose de trop? s'écria Laubespin plus étonné qu'il ne l'avait été jusqu'alors.

Au lieu de répondre, Falconet se renversa sur le dossier de la banquette où il était assis, et s'abandonna un instant à un rire plein de sournoiserie qui redoubla la curiosité de son interlocuteur.

— Vous me faites jaser comme une pie, dit-il quand l'accès fut passé; mais cette fois vous ne m'arracherez pas un mot de plus.

— Je vous ferai observer que je ne vous interroge pas; seulement, comme vous racontez fort agréablement, je vous écoute avec plaisir.

Cet adroit compliment n'obtint pas le succès qu'en attendait Laubespin.

— C'est bon, c'est bon, reprit René, vous me flattez pour me faire parler; mais vous perdez votre temps. Si je vous disais à quoi je pense, c'est alors que ma sœur serait tentée de me dévisager, et ma foi on ne pourrait guère lui en faire un crime. D'ailleurs on ne doit pas se moquer des défauts naturels, de frère à sœur surtout.

— Voilà un scrupule que j'approuve, dit Henri, qui comprit la nécessité d'user d'adresse, et je vois avec plaisir que sur ce point vous pensez absolument comme mademoiselle Félicité : elle aussi, loin de faire ressortir les défauts que vous pouvez avoir, ne cherche qu'à les pallier, j'en ai la preuve.

Laubespin, en parlant ainsi, montra qu'il connaissait bien l'irritable vanité de son compagnon.

— Quels défauts? demanda Falconet, dont la susceptibilité s'éveilla soudain.

— Entre futurs beaux-frères on peut se dire ses vérités; d'ailleurs vous avez trop d'esprit pour attacher de l'importance à une pareille misère.

— Quelle misère ? dit le jeune provincial en fronçant les sourcils.

— C'est l'autre jour, lorsque nous allâmes voir mademoiselle Félicité à sa pension; vous vous rappelez que je causai un instant avec elle, tandis que vous et M. Falconet examiniez un tableau à côté de la cheminée?

— Je m'en souviens à merveille.

— Ce jour-là, vous reluisiez comme un soleil dans vos habits neufs. Poésie à part, vous aviez très-bon air; et mademoiselle votre sœur me le fit observer : seulement, comme rien n'est parfait ici-bas, elle trouva qu'un petit défaut gâtait légèrement cet agréable ensemble.

— Ce petit défaut, peut-on le connaître? demanda René avec un ricanement où se trahissait l'anxiété.

— Sans doute, car c'est moins que rien. Mademoiselle votre sœur me dit donc à demi-voix : « Mon frère est vraiment fort bien, mais il a tort de mettre des bottes vernies; quand on a un pied comme le sien, on ne doit pas afficher de prétentions dans sa chaussure. »

— Elle a dit cela? s'écria Falconet en déchargeant sur la table un coup de poing qui faillit mettre en pièces le bol de punch.

Sans s'en douter, Laubespin venait de tirer si juste que du premier coup il avait atteint le but.

— Ah! j'ai tort de mettre des bottes vernies! reprit le fils du maître de forges d'une voix courroucée; ah! j'ai un gros pied! mais il lui sied vraiment bien, à cette mijaurée, d'oser parler de pieds! elle qui a six doigts à l'un des siens.

— Six doigts! s'écria Laubespin ébahi.

— Au pied gauche. Voilà le pot aux roses découvert; je m'étais juré de ne pas vous en ouvrir la bouche; mais c'est elle qui l'aura voulu.

— Six doigts!

— On dit que cela se voit quelquefois ; mais, n'importe, c'est toujours un drôle de phénomène, et je suis sûr qu'elle donnerait la moitié de sa fortune pour en être débarrassée.

— Six doigts ! Mais en êtes-vous bien sûr ?

— Parbleu ! D'ailleurs, quand vous serez marié, vous le verrez bien par vous-même. En attendant, mademoiselle Félicité a déjà joliment larmoyé à propos de ce doigt-là. Mon père avait beau lui dire : « Qu'est-ce que cela te fait d'avoir six doigts au lieu de cinq, puisque tu n'useras pas plus de souliers pour cela? » pas moyen de la consoler.

Falconet versa dans son verre le punch qui restait au fond du bol, le savoura lentement, et, s'appuyant contre le dossier de la banquette, il ferma les yeux comme si, s'apercevant qu'il n'y avait plus rien à boire, il se fût préparé à dormir.

— Bienheureux bol de punch, que de grâces n'ai-je pas à te rendre ! se dit alors Laubespin ; sans toi dans quel guêpier allais-je peut-être me fourrer ! de fausses nattes, une dent de moins, un doigt de trop ! c'est à faire frémir.

Tout à coup, René sortit de son assoupissement par un soubresaut et se frappa le front du plat de la main.

— Vous m'avez tant fait boire de punch, dit-il, que je ne sais plus où j'ai la tête. Sommes-nous loin du passage du Saumon?

— Mais nous y sommes, répondit le comte en souriant de la physionomie effarée de son compagnon ; ce café a une sortie sur le passage même.

— En ce cas, payez, et sortons. J'espère que le magasin ne sera pas encore fermé.

— Quel magasin?

— Celui de la charmante blonde que votre oncle ne trouve pas de son goût.

— Elle vous tient donc au cœur?

— Furieusement! Mais appelez donc le garçon ; il me tarde de voir si le magasin est encore ouvert. Je l'espère, car c'est aujourd'hui samedi.

Laubespin se rendit au désir de son compagnon, d'autant plus volontiers qu'en ce moment l'image de la jeune fille, entrevue par lui quelques heures auparavant, vint se présenter à son souvenir avec toutes les séductions de sa beauté intelligente et mélancolique.

Un instant après, les deux jeunes gens se trouvaient de nouveau en observation devant le magasin de modes, qui, malgré l'heure avancée, était encore ouvert.

VII

LA CHASSE AUX GRISETTES.

Les nombreux becs de gaz qui éclairent le passage du Saumon l'inondaient de leur éblouissante lumière, quoiqu'une partie des boutiques fût fermée. Le magasin de modes devant lequel venaient de s'arrêter de nouveau Laubespin et Falconet n'avait pas encore imité à cet égard la plupart de ses voisins, mais il était évident qu'il ne tarderait pas à suivre leur exemple. Au dehors, un jeune commis mettait en place les volets de la devanture; à l'intérieur, le travail des modistes avait cessé. Trois d'entre elles, qui logeaient la nuit dans de modestes mansardes dépendant du magasin, rangeaient d'un air de fatigue et d'ennui divers objets de modes épars sur les comptoirs. Les deux autres, la doyenne aux cheveux blonds et la jeune fille rêveuse, achevaient leurs préparatifs de départ.

Debout devant une psyché, dans un cabinet servant d'arrière-magasin, la première venait de poser sur sa tête un petit chapeau de crêpe rose surchargé d'une véritable gerbe de fleurs, et dont la passe, semblable au fruit du cotonnier quand se répand sa bourre, laissait ruisseler la luxuriante chevelure qui avait contribué à subjuguer le cœur de René; en ce moment, elle ajustait sur ses épaules un man-

telet violâtre à reflets chatoyants, dont la coupe plus bizarre qu'élégante se trouvait en harmonie avec le caractère prétentieux du reste de son costume.

Laure (on sait le nom de cette jeune fille) était déjà prête à partir; une écharpe de soie noire et un chapeau de paille noué d'un ruban de même couleur composaient le modeste supplément de sa toilette; pour mettre l'un et l'autre elle n'avait pas pris la peine de se regarder dans une glace; cette circonstance, si futile qu'elle puisse paraître, annonçait une absence de coquetterie, confirmée d'ailleurs par la profonde tristesse de son visage plus encore que par la simplicité excessive de ses vêtements.

— Elle va sortir, dit à son compagnon, d'un air ravi, René Falconet, qui, à travers la porte, que le commis chargé de la fermeture du magasin avait laissée ouverte, suivait avec un intérêt palpitant les moindres mouvements de la doyenne de l'atelier.

— Je le vois bien, répondit Henri; mais que vous importe?

— Comment, que m'importe ?

— Est-ce que vous avez l'intention de lui parler ?

— Suis-je ici pour autre chose ?

— Quoi ! sans la connaître ?

— On fait connaissance.

— Au milieu de la rue?

— Ah çà, cher comte, de quel couvent sortez-vous? Parole d'honneur, vous êtes d'une ingénuité par trop baptismale. Où voulez-vous que je lui parle ?

— Nulle part, si vous m'en croyez; car je ne trouve pas qu'elle vaille la peine d'une pareille démarche : dans son magasin, si c'est chez vous un parti pris; ce serait plus convenable que de l'accoster dans la rue.

— Le prétexte pour entrer dans son magasin ?

— Achetez un chapeau, dit le comte en riant.

— Un chapeau de femme, n'est-ce pas? c'est ça qui serait jobard ! Parce que je viens à Paris pour la première

fois, vous me prenez pour un novice; mais je vous ferai changer d'opinion. Qu'elle sorte seulement.

Par un phénomène assez fréquent dans l'ivresse, René Falconet, à qui un instant auparavant il ne restait qu'une faible lueur de raison, se trouvait en ce moment beaucoup moins étourdi, ses projets de bonne fortune ayant neutralisé les fumées du vin. Son visage, il est vrai, semblait réfléchir la lueur d'un incendie; sa démarche n'offrait pas tout l'aplomb désirable, et sa langue éprouvait un appesantissement nuisible à la netteté de la prononciation; mais, en compensation de ces taches légères, René se sentait une audace héroïque, et, comme, nonobstant ses vanteries, il n'avait auprès des femmes guère plus de hardiesse que d'expérience, il était assez naturel que, se trouvant par hasard du courage, il saisît aux cheveux l'occasion de s'en servir.

— A Nancy, voyez-vous, continua-t-il d'un air de fatuité, nous menons rondement la chasse aux grisettes. Qu'elle mette seulement le pied hors du magasin, vous dis-je; si je ne la tire pas au vol comme une caille de passage, je vous donne carte blanche pour vous moquer de moi.

— Préparez votre feu, répondit Laubespin, car la voilà.

La modiste à la blonde chevelure sortait en effet du magasin avec la démarche étudiée d'une actrice qui fait son entrée sur le théâtre : tête haute, physionomie visant à la majesté, buste épanoui, coudes serrés aux hanches afin de maintenir le mantelet et faire valoir dans tout son agrément la cambrure quelque peu artificielle de la taille. En passant devant les deux jeunes gens, qui s'étaient rangés pour lui faire place, cette intéressante beauté décocha au fils du maître de forges une œillade propre à lui donner du courage, si, d'aventure, le punch aidant, il ne s'en fût déjà trouvé surabondamment pourvu; elle poursuivit ensuite son chemin et se dirigea d'un pas lent et posé vers l'entrée du passage qui donne dans la rue Montmartre.

— Avez-vous vu le regard qu'elle m'a lancé? dit Falconet devenu pourpre d'émotion.

— Il m'a paru sortir d'une prunelle prodigieusement exercée, répondit Henri.

— Adieu, reprit René, qui étreignit convulsivement la main du comte, demain je vous raconterai la suite de l'aventure.

A l'instant le provincial enflammé se mit en marche, en ayant soin de régler son pas sur celui de la modiste.

Dans le même moment, la jeune fille pour qui Laubespin éprouvait un intérêt involontaire sortit à son tour du magasin. Le noir qui se retrouvait dans toutes les parties de son costume annonçait un deuil qu'elle paraissait porter dans le cœur plus encore que sur ses vêtements. Elle ne fit aucune attention au jeune comte, qui, pour mieux la considérer, était resté immobile à la place où René l'avait laissé, et suivit le même chemin que sa compagne, sans chercher à la rejoindre.

A voir ces deux femmes, rapprochées pendant tout le jour par le travail, se séparant ainsi, leur tâche finie, sans s'adresser un seul geste amical, sans se dire une seule parole d'adieu, il était facile de reconnaître que la dissemblance de leurs physionomies s'étendait aussi à leurs caractères. Entre elles, en effet, rien de commun, et si tranché que fût le contraste de leurs manières, celui de leurs sentiments était encore plus grand. D'une si complète opposition résulte quelquefois une amitié passionnée, mais plus souvent, comme dans le cas dont il s'agit, une insurmontable antipathie.

A mi-chemin du magasin, à l'entrée du passage, Falconet, que venait de dépasser la plus jeune des deux modistes, ralentit le pas pour donner à Henri le temps de le rejoindre.

— Comme c'est contrariant ! lui dit-il, ne voilà-t-il pas cette petite sotte d'apprentie qui court après ma charmante blonde !

— Elle court d'un pas très-modéré, ce me semble ; ou je me trompe fort, ou elle n'a pas la moindre envie de l'accoster.

— Le ciel vous écoute ! car je me sens en verve, et une occasion perdue ne se retrouve guère..... Mais vous avez, ma foi, raison ; les voilà maintenant côte à côte et elles n'échangent pas une parole. Elles ne sont pas amies, à ce qu'il paraît.

— Amies ! répéta Laubespin d'un air ironique, la grâce naïve et la minauderie prétentieuse peuvent-elles être amies?

Les deux modistes étaient arrivées au bout du passage. Sans se dire un mot, sans se jeter un regard, elles prirent le trottoir, la plus vieille à droite, la plus jeune à gauche.

— Puisque vous trouvez cette petite noiraude si pétrie de grâces, que ne tentez-vous fortune près d'elle ? dit Falconet en pressant le pas. Je vous jure de n'en sonner mot à ma sœur.

— Pourquoi ne pas me dire simplement que je vous gêne ? répondit Laubespin.

— Toujours tartufe. Gageons que dès que j'aurai le dos tourné vous serez sur ses traces.

— C'est possible : je sens que votre humeur conquérante est contagieuse.

— En ce cas, à vous la brune, à moi la blonde ! s'écria René Falconet, qui en même temps se précipita sur les pas de la doyenne des modistes comme s'élance un léopard à la poursuite d'une gazelle.

Laubespin suivit un instant du regard cette chasse à courre, à laquelle l'allure fort peu effarouchée de la belle poursuivie non moins que les longues enjambées de l'amoureux poursuivant semblaient présager un prompt résultat, pour ne pas dire un heureux succès. Reportant ensuite son attention sur un objet qui l'intéressait davantage, il chercha des yeux la jeune fille en deuil. Elle s'éloignait dans une direction opposée à celle qu'avait prise sa compagne. Tour à tour morne et animée, brusque et ralentie, sa démarche, à une heure si avancée, pouvait prêter aux interprétations les moins favorables. Cependant la pensée de trouver équivoque une pareille conduite ne se présenta pas à l'esprit de

Laubespin. Où un autre eût cru découvrir un manége il n'aperçut qu'une bizarrerie, et, loin d'en être choqué, il sentit s'accroître de toutes les puissances de la curiosité l'impression qu'avait faite sur lui cette étrange jeune fille.

— Qu'a-t-elle donc, se dit-il, et quel sentiment peut l'agiter ainsi ? Ses moindres gestes trahissent une émotion voisine de l'égarement. La passion seule a cette marche violente et saccadée. La passion..... la folie peut-être.

Frappé de cette idée et cédant à une attraction indéfinissable, Henri suivit la jeune modiste ; mais il eut soin de laisser quelque distance entre elle et lui, discrétion qu'en ce moment même René Falconet était loin de mettre en pratique et qu'eût peut-être profondément méprisée l'objet de sa poursuite.

Quoiqu'il fût près de minuit, la rue Montmartre n'était pas encore déserte ; mais les passants y devenaient de plus en plus rares. Après avoir marché quelque temps sans se douter qu'elle fût suivie, la jeune fille, dont les manières continuaient d'offrir les brusques variations que nous avons décrites, s'arrêta tout à coup en proie à une agitation visible.

Enfin son irrésolution cessa et elle revint sur ses pas jusqu'au coin de la rue de la Jussienne. Un instant elle parut décidée à y entrer ; mais presque aussitôt, par un nouveau changement d'idée, elle reprit son premier chemin avec une rapidité qui semblait de la peur ou de la folie.

Au bout d'une centaine de pas, Laure s'arrêta de nouveau, hésita encore ; puis, traversant précipitamment la rue, elle entra dans une boutique bien éclairée. Aux reflets larges, variés et éclatants que projetaient au loin sur le pavé quatre grands bocaux placés en montre, Laubespin reconnut une pharmacie. Il traversa la rue à son tour et se pencha contre le vitrage de la devanture, à travers lequel il pouvait facilement apercevoir l'intérieur de la boutique.

La jeune fille s'approcha d'un comptoir où un petit homme maigre et livide pesait des drogues dans une ba-

tance avec une attention si scrupuleuse que d'abord il parut à peine l'apercevoir ; mais, dès qu'elle eut ouvert la bouche, il releva brusquement la tête.

Laubespin remarqua, non sans surprise, l'air effaré de ce personnage, qui, se tournant vers un de ses aides également occupé aux travaux du métier dans le fond du magasin, lui adressa quelques mots avec une vivacité singulière.

Ce dernier tressaillit à son tour comme si à l'improviste il eût senti la morsure d'une vipère. Les deux hommes alors attachèrent sur la jeune fille des regards curieux, sévères et pour ainsi dire menaçants. Plusieurs paroles furent échangées. La modiste, dont la figure avait une expression calme qu'elle n'avait pas offerte jusqu'alors, semblait insister pour obtenir l'objet de sa demande ; de leur côté, le pharmacien et son aide fronçaient le sourcil, remuaient la tête en signe de refus, et ils finirent par se diriger vers la porte dans l'intention évidente d'éconduire la jeune fille.

Reconnaissant l'inutilité de ses instances, Laure baissa la tête, garda un instant une attitude pensive, et sortit enfin les lèvres entr'ouvertes par un sourire plein d'amertume. Elle se remit en marche aussitôt, toujours suivie de Laubespin, dont cet incident avait redoublé la curiosité.

— Un marchand qui refuse de vendre! voilà du nouveau, se disait-il ; qu'a-t-elle donc pu demander? ce n'est, à coup sûr, ni l'oiseau qui parle, ni l'arbre qui chante, ni aucune autre merveille des *Mille et une Nuits ;* c'est quelque chose de très-réel et qui se trouve évidemment dans cette pharmacie. Pourquoi donc alors ces deux faces de parchemin lui ont-elles refusé d'un air si farouche ce qu'elle leur demandait ?

Tandis que Laubespin cherchait sans le trouver le mot de cette énigme, la jeune fille, qu'il avait cessé un instant de suivre des yeux, disparut subitement ; il pressa le pas et reconnut bientôt qu'elle venait d'entrer dans une autre pharmacie, située à peu de distance de la première. Le maître seul s'y trouvait, jeune homme de bonne mine,

pincé, frisé, musqué, et peut-être trop joli pour une profession si grave; assis sur un élégant fauteuil, il attendait les pratiques en lisant au lieu du Codex un roman nouveau.

A la vue de la jeune modiste, cet agréable pharmacopole se leva d'un air d'empressement, posa son livre sur le comptoir, où il s'appuya des deux mains, et, dans cette attitude inclinée, les lèvres entr'ouvertes par le plus gracieux sourire, il attendit qu'elle s'expliquât. Dès les premiers mots, un changement notable se manifesta sur sa physionomie; son regard langoureux devint fixe, et l'espèce de cœur dessiné sur sa bouche s'arrondit en cercle par un agrandissement soudain.

— *Il bon-docani*, se dit Laubespin, qui, de la rue, ne perdait pas un seul détail de cette scène.

Il y eut alors une répétition presque littérale de ce qui s'était passé dans l'autre boutique, seulement le joli pharmacien exprima sa surprise d'une manière moins bourrue que ne l'avaient fait ses confrères, et mit dans ses refus la politesse mielleuse promise par sa physionomie. Après une courte discussion, la jeune fille, le front couvert d'un nuage, fit un pas pour se retirer; il sortit aussitôt de son comptoir et la reconduisit en lui adressant des excuses qui duraient encore après qu'il eut ouvert la porte, de manière que le comte, arrêté à deux pas, put en entendre les derniers mots.

—Vous me voyez désolé, mademoiselle, tout à fait désolé; je donnerais certes beaucoup pour pouvoir vous être agréable, mais ce que vous me demandez est impossible; les ordonnances de police sont formelles. Cela nous est défendu sous des peines fort graves, positivement défendu.

Le pharmacien avait débité ces paroles du ton le plus doucereux, en homme qui a l'habitude de dorer des pilules; voyant que la jeune fille ne l'écoutait pas, il lui adressa un salut gourmé, et rentra dans sa boutique.

— Les ordonnances de police, répéta mentalement Henri, que ces mots avaient frappé; que peut avoir de

commun une si charmante personne avec les ordonnances de police ?

Déjà la modiste s'était remise en chemin d'une allure plus rapide qu'auparavant. Décidé à éclaircir un mystère qui piquait au plus haut point sa curiosité, le jeune homme, de son côté, pressa sa marche. L'occasion qu'il attendait ne tarda pas. A quelque distance de l'église Saint-Eustache, dont le clair de lune permettait déjà d'entrevoir le chevet, une troisième pharmacie s'offrit aux yeux de la jeune fille, qui, malgré le peu de succès de ses premières démarches, y entra aussitôt, ainsi que l'avait prévu Laubespin ; mais cette fois elle n'entra pas seule.

Trois personnes se trouvaient dans la boutique. La niche du comptoir principal était occupée par un gros homme blafard qui, le chef couvert d'un bonnet de soie noire et le dos appuyé dans une encognure, préludait au repos de la nuit ; à ce sommeil respecté, il était facile de reconnaître le maître de l'établissement. En face, derrière l'autre comptoir, un jeune commis de chétive apparence bâillait convulsivement et semblait près de suivre l'exemple de son patron. Dans le fond, un garçon apothicaire, dont les yeux ne paraissaient guère mieux ouverts, se tenait debout devant une petite table et découpait des étiquettes qu'il collait à mesure sur des fioles de différentes grandeurs.

Laubespin alla droit à ce personnage subalterne et lui demanda le premier médicament dont le nom lui vint à l'esprit, sans paraître accorder aucune attention à la jeune modiste. Celle-ci s'était dirigée d'abord vers le maître de la pharmacie ; mais le voyant endormi, elle traversa la boutique et s'approcha de l'autre comptoir. Trois ou quatre paroles qu'elle dit à voix basse au jeune commis dissipèrent comme par enchantement la somnolence à laquelle il semblait près de succomber. Il ouvrit de grands yeux, et se dressa vivement sur ses jambes.

— De l'arsenic ! s'écria-t-il, ne demandez-vous pas de l'arsenic ?

A cette exclamation, Laubespin, dont l'oreille était au guet, se retourna par un mouvement qu'il ne put réprimer, et fixa sur la jeune fille un regard pénétrant. L'apprenti, de son côté, cassa la fiole qu'il tenait à la main. Le bruit qu'elle fit en se brisant sur les dalles réveilla en sursaut le maître du logis. Celui-ci se remua lourdement dans sa niche, comme fait dans la sienne un dogue de mauvaise humeur, s'enfonça les deux poings dans les yeux, étendit les bras en bâillant et parvint enfin à secouer à demi le sommeil.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il d'une voix aigre; qu'est-ce que cet imbécile de Sylvestre vient encore de casser?

S'apercevant seulement alors qu'il y avait des étrangers dans la boutique, le gros homme blafard changea subitement de ton, et son air bourru fit place à la prévenance obséquieuse que la physionomie d'un marchand exprime d'ordinaire à la vue d'une pratique.

— Servez donc monsieur, dit-il au garçon; mademoiselle, que désirez-vous?

— Mademoiselle demande de l'arsenic, dit gravement le commis, qui accompagna ce dernier mot d'un clin d'œil expressif.

— Arsénite de soude, de potasse ou d'ammoniaque? demanda le pharmacien sans manifester aucune surprise; probablement quelque pommade pour frictions? les préparations arsenicales sont très en faveur aujourd'hui pour le traitement des maladies de la peau.

Dans les circonstances les plus sérieuses et même les plus tragiques, une femme n'abdique jamais complétement la coquetterie, apanage naturel de son sexe. La supposition du pharmacien attira une rougeur subite sur les joues pâles de la jeune fille, qui lui lança un regard foudroyant.

— Je ne suis pas malade, dit-elle d'un ton sec.

— Je ne prétends pas, mademoiselle, que la préparation dont nous parlons soit destinée à votre usage personnel,

reprit le pharmacien en souriant galamment; une si jolie personne ne saurait en avoir besoin. Mais voyons l'ordonnance.

— Mademoiselle n'a pas d'ordonnance, dit le commis avec une sorte d'emphase.

— Pas d'ordonnance! répéta le pharmacien, qui parut enfin comprendre les signes d'intelligence de son subordonné; nous ne vendons pas d'arsenic sans ordonnance, mademoiselle : aux personnes de votre âge surtout. Et que voulez-vous faire d'arsenic?

La jeune fille avait sans doute prévu cette question, car elle fit du ton le plus calme cette réponse évidemment préparée :

— Il y a beaucoup de souris dans notre logement, et je voudrais de l'arsenic pour les détruire.

— Hum! des souris, dit le gros homme en hochant la tête d'un air d'incrédulité, tandis que le commis ricanait silencieusement; alors, ce que vous demandez, ce sont des boulettes préparées avec un arséniate quelconque?

— Je voudrais seulement de l'arsenic, on arrangera le reste à la maison.

— Hum! seulement de l'arsenic, répliqua le pharmacien avec une défiance croissante; je crains bien, ma chère demoiselle, qu'il n'y ait moins de souris dans votre logement que de mauvaises pensées dans votre tête.

— Mais, monsieur...

— Si vos souris ne sont pas une fable, il faut que votre père prenne la peine de venir lui-même.

Un nuage passa sur le visage de la jeune fille.

— Mon père est mort, dit-elle tristement.

— Un de vos parents alors.

— Je n'ai pas de parents.

— Tout au moins une personne établie, un chef de famille qui vous connaisse parfaitement.

— Je ne connais personne.

— Ceci devient fort louche, dit le pharmacien, qui

fronça le sourcil, vous n'avez ni père ni parents, vous ne connaissez personne qui puisse répondre de vous, et vous demandez un de nos poisons les plus dangereux avec aussi peu de façon que s'il s'agissait d'une boîte de pâte de jujube. Extrêmement louche, vous dis-je. Où demeurez-vous, mademoiselle ?

Soit qu'elle sentît le poids de son isolement, soit qu'elle se trouvât affectée par de douloureux souvenirs, soit que quelque remords anticipé fût venu troubler sa conscience, la jeune fille, depuis un instant, semblait profondément abattue. La question du pharmacien la tira soudainement de cet accablement.

— Que vous importe ? dit-elle en relevant la tête.

— Cela m'importe beaucoup, reprit gravement le gros homme ; une jeune fille qui court les rues toute seule, à près de minuit, pour acheter du poison, me paraît excessivement suspecte, et la responsabilité qui pèse sur l'état que j'exerce me fait un devoir de l'interroger. Ainsi donc, mademoiselle, ayez la bonté de me répondre. Où demeurez-vous?

— Je ne vous reconnais pas le droit de me questionner ! dit Laure, dont les yeux étincelaient.

— Pour la troisième fois, où demeurez-vous ?

— Je ne vous répondrai pas.

— Prenez-y garde, mademoiselle ! reprit le pharmacien d'un ton de menace ; je connais le moyen de vous ouvrir la bouche, ne me forcez pas de l'employer. Oui ou non, voulez-vous répondre ?

La jeune fille le regarda d'un air hautain, sourit dédaigneusement et se dirigea vers la porte avec la fierté d'une reine.

— Denizot, empêchez-la de sortir, cria le gros homme irrité par cette pantomime, et toi, Sylvestre, cours à la Pointe-Saint-Eustache chercher un municipal ; nous verrons si au corps de garde cette demoiselle se décidera enfin à parler.

Tandis que le pharmacien replet se démenait dans sa niche et essayait péniblement d'en sortir, le commis Denizot, d'autant plus leste qu'il se trouvait moins chargé d'embonpoint, s'était déjà placé entre la porte et la jeune fille; pour plus de sûreté, sans doute, il lui saisit le bras, mais au même instant il se sentit saisi lui-même par une main vigoureuse qui le repoussa rudement contre son comptoir.

— Ne craignez rien, mademoiselle! dit alors Laubespin, de qui venait cette intervention inattendue.

— Mais, monsieur, mais, monsieur... s'écria le pharmacien qui ne trouva que ces deux mots pour exprimer sa stupéfaction.

— Monsieur, lui dit le comte d'un ton ferme, vous avez eu raison de refuser de vendre à mademoiselle ce qu'elle vous demandait, mais vous avez tort maintenant de vouloir la retenir malgré elle. Une pareille violence n'est pas dans vos attributions. Votre métier est de vendre des drogues et non de procéder à une enquête.

— Des drogues! s'écria le pharmacien aussi choqué que si on l'eût appelé apothicaire; je vends des médicaments, monsieur, et non des drogues. Quant à cette demoiselle...

Au lieu d'écouter le gros homme, Laubespin ouvrit la porte.

— Mademoiselle, dit-il à la jeune fille, vous êtes libre de sortir.

Laure le regarda un instant fixement, sourit à demi comme pour le remercier, et s'élança dans la rue avec la légèreté d'un oiseau rendu à la liberté.

— Ça ne se passera pas ainsi, dit alors le pharmacien plus blafard que de coutume; je ne me laisserai pas manquer chez moi.

— Non, ça ne se passera pas ainsi! répéta le commis en frottant sa hanche, qui venait de se trouver mise en contact un peu trop brusquement avec l'angle du comptoir.

— Prendre parti pour une empoisonneuse parce qu'elle est jolie! reprit le gros homme; car, malgré ses beaux yeux,

elle a tout à fait l'air d'une empoisonneuse, cette petite sournoise-là.

— C'est ce que je me suis dit tout de suite, ajouta Denizot en jetant sur le comte un regard vindicatif.

— Êtes-vous aveugles tous, s'écria Laubespin, ne voyez-vous pas qu'il ne s'agit point ici d'un crime, mais d'un suicide ?

A ces mots prononcés avec une émotion concentrée, il jeta une pièce de cinq francs sur le comptoir et s'élança hors de la pharmacie.

— Eh bien, en voilà des pratiques! dit le garçon, qui avait assisté à cette scène les yeux écarquillés et la bouche béante.

— Ce jeune homme est fou, sans cela je lui aurais donné une leçon de politesse! reprit le petit commis avec un sourire où il essaya de mettre du dédain, mais qui n'exprima en réalité que de la rancune.

— Je le crois bien, qu'il est fou, ajouta le garçon en montrant une petite boîte, il me demande des pastilles pectorales et s'en va sans les prendre.

— A cet égard, il n'y a rien à lui dire, il les a payées, dit d'un air d'indulgence le gros pharmacien, qui, en même temps, serra philosophiquement la pièce de cinq francs dans son comptoir.

VIII

LE PONT AU CHANGE.

En sortant de la pharmacie, Laubespin promena les yeux de toutes parts; et, à la lueur d'un réverbère, il aperçut bientôt la jeune fille, qui s'éloignait rapidement dans la direction de la Pointe-Saint-Eustache. Il s'élança aussitôt de ce côté. Une anxiété pénible, une émotion véritable venaient de remplacer le sentiment de curiosité frivole ou tout au plus

d'intérêt irréfléchi qui jusqu'alors l'avait entraîné sur les pas de la modiste.

— Pauvre enfant ! se disait-il, dix-huit ans à peine et déjà le désespoir; car il n'y a pas à en douter, et ces hommes stupides ont pu seuls s'y méprendre. Ce poison, c'était pour elle. Quelque chagrin d'amour sans doute; quel autre motif de désirer la mort pourrait avoir une jeune fille ?

Laure dépassa l'église Saint-Eustache, et traversa l'extrémité du marché des Innocents en se frayant un chemin avec une présence d'esprit singulière au milieu des voitures qui commençaient à y arriver; au coin de la rue de la Tonnellerie un incident inattendu ralentit un instant sa marche.

De l'une des hideuses tavernes que la police tolère en ce lieu, un homme vêtu d'une blouse et coiffé d'une mauvaise casquette venait de sortir chancelant. A la vue de la jeune fille qui se détournait pour l'éviter, cet individu, dont l'ivresse était visible, se mit à courir pour lui barrer le passage ; mais il n'eut pas le temps d'accomplir son dessein : au moment où il allait la saisir par le bras, une main nerveuse le prit lui-même au collet et l'arrêta sur place.

— Je vous défends d'adresser la parole à mademoiselle ! dit au même instant Laubespin, que l'on a sans doute reconnu.

— Pourquoi ne lui parlerais-je pas à cette demoiselle ? répondit l'homme en blouse en essayant inutilement de lutter contre une force qu'il aurait trouvée supérieure à la sienne lors même que le vin ne lui eût pas enlevé une partie de sa vigueur.

— Parce que si vous dites un mot, si vous faites un geste, je vous couche sur le pavé.

— Comme si j'avais besoin de vous pour me mettre au lit ! Repassez dans une heure, vous êtes bien sûr de m'y trouver, sur le pavé.

Laubespin lâcha l'ivrogne avec dégoût.

— Puisque cette demoiselle est votre femme, poursuivit

celui-ci en bégayant, pourquoi ne lui donnez-vous pas le bras ? Un homme galant donne toujours le bras à sa femme ; moi, je n'y manque jamais. Après cela, il paraît que vous faites un drôle de ménage et qu'elle ne vous aime que tout juste, car elle détale joliment.

La jeune fille, épouvantée de l'espèce de lutte dont elle était la cause involontaire, s'éloignait en effet avec tant de précipitation que sa marche ressemblait à une fuite. Laubespin prit sa course aussitôt, mais lorsqu'il fut près de la rejoindre il ralentit le pas de peur de lui causer un nouvel effroi, et, au lieu de lui parler, comme il en éprouvait le désir, il se contenta de la suivre, afin de veiller sur elle jusqu'au bout.

Laure poursuivait son chemin sans s'apercevoir qu'elle fût l'objet d'une surveillance si attentive et si persévérante. Après avoir traversé la rue de la Ferronnerie, elle s'engagea dans le dédale qui conduit obliquement du marché des Innocents au pont au Change, et arriva bientôt à la place du Châtelet, toujours accompagnée de son discret protecteur.

En ce moment, la lune, perçant les nuages dont elle était voilée, couvrit d'une nappe de lumière le vaste espace qui comprend la Seine et ses rives. Cette clarté sereine succédant à l'obscurité d'un quartier ténébreux, cet air vivifiant et d'une aspiration si douce au sortir de ces ruelles fangeuses dilatèrent le cœur de la jeune fille et firent un instant diversion à ses pensées sinistres. Elle s'arrêta subitement à l'entrée de la place, respirant à pleine poitrine et promenant au loin un regard étonné. Le tableau qu'elle avait devant elle était en effet de ceux qui surprennent les yeux par leur aspect inattendu, et dont la contemplation inspire aux esprits les moins rêveurs une indéfinissable mélancolie.

Au milieu de la place, la colonne de la fontaine réfléchissait les rayons de la lune, et les palmes dorées qui la couronnent étincelaient comme un phare. Du piédestal, l'eau s'écoulait avec un murmure monotone, auquel se mêlaient

par intervalles les bruits vagues de la rivière. Dans le fond, de l'autre côté de la Seine, la Cité arrêtait le regard par sa masse imposante, d'où se détachaient çà et là ses vieux monuments; à droite les tours du palais de Justice, à gauche celles de Notre-Dame; les plus sombres légendes en regard des plus pieux souvenirs; au centre le quai aux Fleurs masquait de ses arbres verdoyants ces sentines dangereuses où croupit la fange de la population parisienne. De près, sans doute, on eût reconnu le buisson perfide, repaire des serpents; mais à cette distance il semblait voir la plus innocente feuillée, et à peine eût-on été surpris d'y entendre éclater tout à coup le chant du rossignol.

Étonné de la soudaine immobilité de la jeune fille, Laubespin la dépassa en ayant soin de rester dans l'ombre projetée par les maisons qui se trouvent au couchant de la place; il put alors la regarder à loisir, car elle se trouvait pleinement dans la lumière et tenait la tête levée d'un air de contemplation. Les émotions violentes ou douloureuses qu'il avait vues se refléter tour à tour, et par des changements si rapides, sur cette physionomie mobile, y paraissaient en ce moment assoupies; au lieu du morne abattement qui les altérait peu d'instants auparavant, les traits de la modiste n'exprimaient plus qu'une tristesse douce et tranquille, comme si le calme de la nuit eût versé dans cette âme souffrante quelque chose de son ineffable sérénité.

Les mains croisées sur la poitrine, les yeux levés au ciel, Laure garda quelque temps l'attitude chaste, résignée et pieusement intrépide dans laquelle l'imagination se représente les vierges chrétiennes livrées par un fanatisme féroce aux lions de l'amphithéâtre, puis elle traversa la place d'un pas assuré et arriva au pont au Change.

En cet instant la lune disparut sous un épais nuage, Laubespin profita de cette obscurité pour se rapprocher de la jeune fille; il la rejoignit au moment où elle venait de s'arrêter vers le milieu du pont.

— J'avais bien deviné, se dit-il en frémissant.

Laure ôta son chapeau, le posa sur le trottoir et lissa ses cheveux des deux mains avec autant de soin qu'elle eût pu en mettre à arranger sa coiffure en entrant au bal. Elle s'agenouilla ensuite et pria longtemps avec ferveur. Lorsqu'elle se releva, ses joues étaient baignées de larmes, mais son front n'avait rien perdu de sa fermeté. Elle fit lentement le signe de la croix, tira de son corsage un petit médaillon qu'elle pressa sur ses lèvres; enfin, par une précaution pudique digne de Virginie, elle ôta son écharpe et la noua au bas de sa robe.

Ces préparatifs accomplis avec un inconcevable sang-froid, la jeune fille se pencha sur le parapet et regarda un instant la rivière.

— Quand la lune reparaîtra, dit-elle à demi-voix, cette eau est trop noire.

Elle leva les yeux et les fixa sur le point du ciel où la lune se trouvait éclipsée. Bientôt le groupe de vapeurs s'éclaircit et laissa percer une faible lueur; un instant après, le nuage avait passé, la lune brillait de nouveau, et la rivière argentée par ses rayons semblait s'être parée pour faire accueil au désespoir.

— Maintenant, mon père, me voici! s'écria Laure d'une voix si éclatante qu'elle fit tressaillir Laubespin.

En même temps elle essaya de franchir le parapet; mais Henri, dont les bras étaient déjà ouverts, n'eut qu'un pas à faire pour la retenir. Elle poussa un cri étouffé, se débattit un instant et perdit connaissance. Par une contradiction qu'offrent souvent les caractères énergiques mais irritables, la jeune fille, assez intrépide pour affronter la mort, n'avait pas résisté à l'émotion d'une frayeur soudaine. D'une main Henri la soutint, de l'autre il dénoua l'écharpe qu'elle avait attachée autour de sa robe, la lui replaça sur les épaules et lui remit son chapeau; il l'enleva ensuite dans ses bras, la porta en courant jusqu'au marché aux Fleurs et l'assit sur un banc, où il se plaça lui-même en continuant de la soutenir.

— Si son évanouissement se prolonge, pensa-t-il, je demanderai du secours au poste du palais de Justice, mais la nécessité seule me fera livrer cette pauvre enfant à la curiosité brutale de ces soldats.

Un peu d'eau qu'il puisa dans le creux de sa main à l'une des fontaines du marché suffit pour ranimer la jeune fille. Au contact des premières gouttes elle tressaillit, se tordit convulsivement et poussa un gémissement étouffé, tandis que deux larmes s'échappaient avec lenteur de ses paupières. Bientôt elle ouvrit les yeux et les promena autour d'elle; mais à leur expression fixe et hagarde Laubespin comprit qu'elle regardait sans voir et que ses sens, ébranlés par un choc si violent, n'avaient pas encore recouvré leur lucidité.

— Mon père, est-ce vous? dit-elle à la fin en étendant vaguement les bras comme pour embrasser un être invisible.

— Oui, vous reverrez votre père! répondit Henri touché de cet égarement dont le premier mot était un cri d'amour filial.

— Bientôt? reprit-elle d'un ton suppliant.

— Si vous voulez revoir votre père, il faut d'abord vous calmer. Ne parlez pas, ne cherchez plus à vous lever et tâchez de recueillir vos idées.

Laure exécuta ces différentes prescriptions avec la docilité d'un enfant. Elle garda le silence, demeura immobile et passa plusieurs fois la main sur son front en paraissant réfléchir.

— Je ne vois pas, mais j'entends, dit-elle au bout d'un instant, comme si elle se fût parlé à elle-même; oui, je viens d'entendre une voix, une voix douce, qui me plaît; je voudrais qu'elle parlât encore.

— Comment vous trouvez-vous maintenant? répondit Henri d'un ton affectueux.

— C'est la voix, dit la jeune fille avec une expression de plaisir; nous sommes au ciel, n'est-ce pas? Mon père ne

peut être que là, et ne m'avez-vous pas dit que j'allais bientôt le revoir?

— Pauvre enfant! se dit Laubespin, n'aurait-elle échappé à cette mort affreuse que pour perdre la raison?

— Moi aussi, je dois aller au ciel, car je n'ai jamais fait de mal, reprit Laure, qui avec une lucidité particulière à ces sortes d'hallucinations, suivait le fil de ses idées à travers le désordre de son esprit; on dit que ceux qui se tuent ne vont pas au ciel, c'est faux, n'est-ce pas? Quand on se tue, c'est qu'on est malheureux. Et pour qui sera le ciel, s'il n'est pas pour les malheureux? Vous voyez donc bien qu'il doit être aussi pour moi, car j'ai été si malheureuse!

Laure laissa tomber sa tête dans ses mains, appuya ses coudes sur ses genoux et fondit en larmes. Elle pleura quelque temps avec de tels sanglots, que Laubespin, qui s'efforçait en vain de la consoler, finit par craindre un nouvel évanouissement. Une crise eut lieu en effet. Le souvenir de ses chagrins dissipa l'illusion de la jeune fille. Subitement ramenée au sentiment de la réalité, elle se leva, jeta autour d'elle un regard plein d'épouvante, et se tournant vers Laubespin :

— Où sommes-nous? dit-elle, et qui êtes-vous?

— Votre ami, répondit le comte.

— Je n'ai point d'ami. Mais vous ne me dites pas où nous sommes. Il est nuit et j'ai peur.

— Vous n'avez rien à craindre, dit Henri, qui en cherchant à la rassurer lui prit la main.

La jeune fille jeta un cri, se dégagea d'un bond imprévu, puis, poussée par la crainte d'un danger imaginaire, elle s'élança hors de l'allée, et traversa le quai en courant. Le parapet l'arrêta soudain. A l'aspect de la Seine, dont les eaux d'un jaune obscur s'engouffraient avec de sourds mugissements sous les arches du pont au Change, elle resta immobile et fascinée. Tout à coup elle se pencha en arrière et tomba haletante entre les bras de Laubespin.

— Sauvez-moi, lui dit-elle avec une angoisse inexpri-

mable; ne voyez-vous pas que la rivière monte? elle va m'engloutir et je ne veux pas me noyer, l'eau est si noire! Regardez comme elle tourbillonne, écoutez comme elle mugit! N'est-ce pas mon nom qu'elle crie en se brisant contre les piles du pont? Oh! sauvez-moi! la mort est affreuse, et je veux vivre!

Laubespin profita de cette terreur voisine de la folie pour s'emparer du bras de la jeune fille, et il l'entraîna aussitôt loin du parapet afin de la soustraire à la vision sinistre qui, par une réaction aussi violente que naturelle, venait de la glacer d'effroi. La pensée du suicide exalte l'âme, mais pour la laisser énervée, et rien n'est moins rare que de voir la prostration la plus complète succéder au plus énergique désespoir.

Un instant après, Henri et Laure traversaient le pont au Change; le premier guidait avec un soin fraternel les pas chancelants de la jeune fille. Tout à coup elle s'arrêta.

— C'est étrange, dit-elle en plongeant un regard effaré dans le sombre espace qu'elle entrevoyait vaguement de chaque côté au delà des deux parapets, il n'y a pas de maisons dans cette rue.

— Ce n'est pas une rue, répondit Henri.

— Si ce n'est pas une rue, où sommes-nous donc?

— Sur le pont au Change.

— Sur un pont! s'écria Laure avec un nouvel effroi; sur la rivière alors! sur l'eau noire qui tourbillonne et qui m'appelle! sauvons-nous!

Elle voulut fuir, mais ses genoux, frappés d'un tremblement soudain, se dérobèrent sous elle.

— Ne sentez-vous pas que le pont enfonce? dit-elle en attribuant follement à un ébranlement du sol les secousses de cette trépidation nerveuse.

— Rassurez-vous; quelques pas encore, et nous serons sur le quai.

— Courons; je ne veux pas mourir. On dit que les noyés sont hideux.

Elle essaya de marcher, mais ses jambes fléchirent, et elle serait tombée si Laubespin ne l'eût soutenue. La voyant hors d'état de faire un pas de plus, il la souleva dans ses bras sans qu'elle lui opposât aucune résistance, et la porta ainsi jusqu'au bout du pont.

— Nous voici sur la terre ferme, dit-il alors sans pouvoir s'empêcher de sourire. Croyez-vous que maintenant vous pourrez marcher?

A un mouvement qu'elle fit pour se dégager de ses bras, il la posa doucement à terre.

— Nous ne sommes pas assez loin de la rivière, dit la jeune fille, qui jeta derrière elle un regard craintif.

— Vous avez raison; éloignons-nous. Je vois que vous tremblez moins.

— Je ne tremble plus, répondit-elle en cherchant à s'affermir sur ses jambes; j'ai du courage pourvu que ce soit pour nous sauver.

Laubespin sourit de nouveau et lui offrit son bras, qu'elle prit avec un abandon machinal.

Ils marchèrent quelque temps en silence et entrèrent dans la rue Saint-Denis.

— Sans doute elle ne demeure pas loin du magasin où elle travaille, pensa le jeune comte; retourner au passage du Saumon est donc le meilleur moyen de nous rapprocher de chez elle.

En marchant, Laure examinait avec stupeur l'aspect tout nouveau pour elle des lieux qu'elle traversait. Les vieilles maisons du quartier Saint-Denis, dont les étages supérieurs se trouvaient, à droite, éclairés par la lune, tandis que le reste demeurait dans l'ombre ; l'obscurité de la rue même, à peine dissipée çà et là par les réverbères ; la solitude de ces lieux, si vivants pendant le jour, mais alors presque déserts ; le silence profond, faiblement interrompu quelquefois par le roulement lointain d'une voiture, tout frappait la jeune fille d'un étonnement étrange auquel le souvenir confus de ce qui venait de se passer ajoutait une

impression de terreur. De temps en temps elle tournait la tête vers son compagnon et le regardait à la dérobée avec une curiosité mêlée d'une sorte d'admiration.

— Quel singulier rêve! se disait-elle, je n'en ai jamais fait qui ressemblât autant à la réalité.

— Êtes-vous mieux maintenant? lui demanda Laubespin après un assez long silence.

— Ce n'est pas un rêve! s'écria Laure en tressaillant. Les voix que j'entends en rêve parlent à l'âme, mais non à l'oreille. Que s'est-il donc passé? Je suis dans la rue, et il fait nuit. Je devrais être rentrée depuis longtemps. Comme ma pauvre mère doit être inquiète!

— Je vous mène près d'elle, dit Henri avec douceur.

— Je vous en supplie, marchons bien vite. Ma pauvre mère!

— Oui, pensez à votre mère, dit le jeune homme d'un ton plus grave, pensez-y souvent, lorsque vous vous trouverez malheureuse surtout.

Laure s'arrêta.

— Qui êtes-vous donc? dit-elle en essayant de retirer son bras, que Laubespin pourtant parvint à retenir sans employer la contrainte.

— Je vous l'ai déjà dit, un ami.

— Mais je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vu. Si fait pourtant, poursuivit la jeune fille, qui parut rappeler ses souvenirs; il me semble que je vous ai déjà vu une fois... il n'y a pas longtemps... Mais où? Si ma tête n'était pas un chaos...

— Ne cherchez pas, interrompit Laubespin, cela fatigue la tête, et il faut à la vôtre du repos.

— Vous avez raison, dit Laure en portant la main à son front; ma tête brûle, et plus je cherche à me rendre compte de ce qui s'est passé, plus le feu devient ardent. Je voudrais bien cependant savoir où je vous ai vu.

— Je puis vous le dire, répondit Laubespin après avoir hésité un instant, car il craignait d'émouvoir péniblement

la jeune fille en lui rappelant l'acte de désespoir dont, grâce à la perturbation momentanée de son intelligence, elle semblait avoir perdu le souvenir.

— Dites-le-moi donc alors! reprit-elle avec une sorte d'impatience.

— Vous souvenez-vous d'être entrée dans une boutique de la rue Montmartre?

— Dans une boutique... de la rue Montmartre? répéta Laure en paraissant réfléchir profondément; oui, ma mémoire commence à revenir : je crois me souvenir d'être entrée dans une boutique... dans plusieurs, même.

— Près de Saint-Eustache?

— En effet, près de Saint-Eustache.

— Dans une pharmacie?

— Oh! je me souviens maintenant, dit Laure avec une émotion subite; c'est vous qui avez ouvert la porte lorsque les autres voulaient me retenir?

— Vous souvenez-vous aussi du motif qui vous avait conduite dans cette pharmacie? demanda Laubespin en la regardant fixement.

Un frisson parcourut les membres de la jeune fille, qui, au lieu de répondre, étreignit par un mouvement convulsif le bras de son sauveur.

— Malheureuse enfant! reprit celui-ci avec une gravité mêlée de pitié, vous vouliez mourir, et vous avez une mère!

Laure soupira profondément et pencha sa tête sur sa poitrine. Au frémissement de ses épaules, aux sanglots qu'elle cherchait en vain à étouffer, Henri comprit qu'il avait touché la corde vibrante de ce cœur désolé.

— Vous ne pensiez donc pas à elle? continua-t-il d'un ton de tendre reproche; vous l'aimez cependant, puisque son nom seul vous émeut à ce point. Et cette pauvre mère, comme elle doit vous aimer! Sans doute vous êtes sa joie, son orgueil, son bonheur; c'est de vous qu'elle rêve, c'est pour vous qu'elle espère. Vous êtes sa vie, enfin, car une mère vit dans son enfant, et vous vouliez vous tuer? Mais

êtes-vous bien sûre que ce n'eût pas été la tuer elle-même ?

— Oh ! je suis une fille dénaturée ! dit Laure en sanglotant.

— Non ; mais vous êtes une enfant sans raison qui avez pris votre premier chagrin pour un malheur irréparable.

— Mon premier chagrin ! je ne me le rappelle plus, répondit la jeune fille dont les larmes tarirent subitement ; heureuses celles qui se souviennent de leur premier chagrin ! celles-là ont peu souffert.

— Vous avez donc bien souffert vous-même, ma pauvre enfant ? reprit Laubespin avec un accent de compassion.

— A-t-on envie de mourir lorsqu'on est heureuse ?

— Qui est complétement heureux sur la terre ? Personne. Pourquoi donc exiger du sort plus qu'il ne peut donner ? A votre âge, d'ailleurs, est-il des maux sans remède ? Vous avez oublié, dites-vous, votre premier chagrin ; dans quelques années vous aurez peine à vous rappeler votre désespoir d'aujoud'hui.

— Vos paroles ne me touchent plus, interrompit la jeune fille ; si vous désirez que je vive, parlez-moi de ma mère ; c'est elle et non la raison qu'il faut mettre entre la mort et moi.

Laubespin comprit qu'avec un pareil caractère il fallait émouvoir le cœur plutôt que convaincre l'esprit.

— Oui, parlons de votre mère, dit-il, parlons du bonheur que va lui faire éprouver votre retour. En ce moment elle vous attend, elle est inquiète, elle compte les instants ; mais quand elle va vous revoir, quelle joie !

— Marchons plus vite : vous avez raison, ma pauvre mère doit mourir d'inquiétude, et les émotions lui font tant de mal !

Laubespin et la jeune fille étaient depuis quelque temps dans la rue Montmartre, et ils approchaient du passage du Saumon.

— Nous devons bientôt arriver, dit le premier.

— Vous savez donc où je demeure ? répondit-elle.

— Non; mais je suppose que ce n'est pas très-loin de votre magasin.

— Mon magasin? dit-elle d'un air étonné.

Il lui raconta par quel hasard il l'avait aperçue, d'abord; l'effet produit sur lui par sa tristesse; enfin, l'enchaînement de circonstances qui, du magasin de modes du passage du Saumon, l'avait conduit jusqu'au parapet du pont au Change.

La jeune fille écouta ce récit d'un air distrait; depuis un moment elle éprouvait une émotion nouvelle et aussi pénible qu'aucune de celles qu'elle avait ressenties jusqu'alors. Ses yeux errants de toutes parts cherchaient à percer l'obscurité, et à chaque instant elle se retournait avec inquiétude comme si elle eût craint quelque danger.

— Vous avez peur ? lui dit Henri.

— Oui, répondit-elle d'une voix sourde.

— Ne craignez rien. Ces gens que vous apercevez de temps en temps et que vous prenez peut-être pour des malfaiteurs, sont des passants fort inoffensifs qui, comme nous, rentreront chez eux un peu tard, mais de qui nous n'avons rien à redouter.

— Je ne crains pas les voleurs.

— Cependant vous êtes tremblante. De quoi donc avez-vous peur ?

Au lieu de répondre, Laure s'arrêta.

— Voici la rue de la Jussienne, dit-elle; maintenant je n'ai que quelques pas à faire, et je ne veux pas vous donner la peine de venir plus loin.

— Je ne vous quitterai pas avant de vous avoir vu rentrer chez votre mère, répondit Laubespin surpris de ce congé imprévu.

La jeune fille, de plus en plus agitée, insista pour ne pas être accompagnée plus longtemps; mais tout ce qu'elle put dire à cet égard fut inutile.

— Jusqu'à ce que vous soyez près de votre mère, je réponds de vous devant Dieu, lui dit Henri d'un ton grave.

s'il vous arrivait quelque accident, je ne me le pardonnerais jamais. Ainsi donc, que cela vous plaise ou non, je ne vous quitte pas.

— En ce cas, allons vite, répondit Laure en se remettant en marche d'un pas rapide qu'elle pressait à chaque instant.

— Mais qu'avez-vous donc pour trembler ainsi? lui demanda Laubespin de plus en plus étonné; à supposer qu'on nous attaque, ce qui ne sera pas, me croyez-vous incapable de vous défendre?

— Ne voyez-vous pas un homme sous cette porte? dit la jeune fille d'une voix altérée.

— Il n'y a personne.

— Marchons plus vite.

— Au nom du ciel, calmez-vous! que pouvez-vous craindre avec moi?

Laure ne répondit pas, mais sa respiration entrecoupée, son tremblement nerveux et les regards qu'elle continuait de jeter autour d'elle annonçaient une profonde terreur.

— Enfin, c'est ici, dit-elle lorsqu'ils furent arrivés au coin de la rue Pagevin.

Vers le milieu de cette rue, au troisième étage d'une maison étroite, on apercevait une fenêtre ouverte et éclairée; circonstance assez étrange à pareille heure, et d'autant plus propre à attirer l'attention qu'à toutes les croisées des maisons voisines régnait une obscurité complète.

Au milieu de l'encadrement, sur le fond clair produit par la lumière placée dans l'intérieur de la chambre, se découpait en silhouette la figure d'une femme dont le corps était tellement penché en dehors qu'il y avait lieu de craindre qu'elle ne tombât dans la rue.

— Voilà votre mère, dit Laubespin, qui à cette attitude pleine d'anxiété avait reconnu l'amour maternel.

Laure, sans lui dire un mot, quitta son bras et courut vers la porte de la maison, qui se trouva entr'ouverte. Au moment où elle se retournait sur le seuil, peut-être pour adresser à son sauveur un geste d'adieu, un pas précipité se fit

entendre dans la rue à quelque distance. A ce bruit, la jeune fille s'élança dans l'allée comme une biche dans son taillis, et la porte se referma.

Avant que Laubespin fût revenu de la surprise où l'avait plongé cette disparition si brusque, un homme vigoureux, de bonne mine et jeune encore, autant qu'il put en juger dans l'obscurité, se trouva inopinément devant lui.

— Galant chevalier, nous nous reverrons, lui dit d'un air d'ironie menaçante cet inconnu, qui, après l'avoir examiné un instant, se dirigea vers la porte où Laure venait d'entrer, l'ouvrit au moyen d'une clef qu'il tira de sa poche et la referma violemment dès qu'à son tour il eut pénétré dans l'allée.

Un peu déconcerté par ce dénoûment prosaïque, Laubespin resta immobile au milieu de la rue. Au bout de quelques secondes, il leva la tête par un mouvement machinal; la femme qu'il avait aperçue à la fenêtre n'y était plus. Peu après, un bruit de voix lui arriva confusément, et bientôt il crut entendre une discussion violente. Un homme dont il ne pouvait distinguer les traits, mais qui, par sa taille, lui rappela l'individu qui venait de lui parler, parut tout à coup à la fenêtre et la ferma de manière à risquer de la mettre en pièces.

— Voilà la chute du rideau, se dit alors Laubespin en essayant de rire de son désappointement; maintenant, il me semble que ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller dormir.

Toutefois, avant de mettre à exécution cette idée raisonnable, il s'efforça de déchiffrer le numéro de la maison, afin de pouvoir la reconnaître pendant le jour.

— Numéro dix-sept, troisième étage, dit-il en s'éloignant; tu l'as dit, tyran farouche, nous nous reverrons!

IX

LA FAMILLE DU FUTUR.

Le lendemain, entre onze heures et midi, M. de Roquefeuilie, étendu dans une vaste bergère, un cigare à la bouche et un journal à la main, digérait paisiblement un succulent déjeuner auquel le dîner du Rocher de Cancale n'avait fait aucun tort. A son attitude abandonnée et surtout au peu de scrupule qu'il mettait à enfumer l'appartement, on aurait pu croire que le général était chez lui; mais un regard jeté autour de la chambre eût suffi pour démontrer l'invraisemblance de cette supposition.

Sur le fond grisâtre de la tenture se détachaient plusieurs gravures magnifiquement encadrées représentant diverses scènes pieuses: c'étaient la Transfiguration à côté du *Spasimo*, et la Descente de Croix de Rubens vis-à-vis de la Cène de Léonard de Vinci. Le choix de pareils sujets donnait à cette pièce, servant de salon et assez modestement meublée d'ailleurs, un caractère dévot qui évidemment eût été un contre-sens dans le logis d'un vieux soldat, viveur déterminé et fort enclin au matérialisme.

Depuis près d'une demi-heure, le général se livrait à ce triple passe-temps du repos, de la lecture et du cigare, qu'une longue habitude lui avait appris à regarder comme un excellent digestif. Le bruit que fit en s'ouvrant une des portes du salon troubla la somnolence pleine de béatitude où la fumée du tabac, la mollesse du siége, la politique du journal surtout, commençaient à plonger le sensuel vieillard; il releva sa tête, qui déjà s'appesantissait sur le dossier de la bergère, et dirigea vers la porte ses yeux à demi fermés.

La personne qui entrait dans le salon était une femme

de cinquante ans environ, vêtue avec une élégance savante et tempérée. Elle tenait à la main un livre relié en velours violet et fermé par des agrafes d'argent. Sa toilette, d'où étaient bannis les bijoux prétentieux, les couleurs trop claires, les fleurs et tous les frivoles oripeaux si chers d'ordinaire aux beautés sur le retour, convenait à la saison, à l'heure de la journée, surtout à son âge, et annonçait un goût correct, sérieux, pour ainsi dire sévère. Quoique sa taille fût un peu chargée d'embonpoint, son port conservait de la dignité; son visage, dont le caractère habituel était une gravité froide et hautaine, avait dû être fort beau, et il offrait une ressemblance assez prononcée avec celui de M. de Roquefeuille; mais cette ressemblance n'existait que dans les traits, et il n'y avait aucun rapport d'expression entre les deux physionomies.

— Bonjour, ma sœur, dit le général sans quitter son journal ni son cigare. Au missel dont vous êtes chargée, je vois que vous venez de la messe.

Au lieu de répondre, la mère d'Henri de Laubespin traversa le salon avec une sorte de brusquerie, et ouvrit successivement les deux fenêtres. Elle se retourna ensuite vers son frère qui avait observé cette manœuvre en souriant; sa figure offrait l'expression suffoquée que donne un commencement d'asphyxie.

— Mon Dieu, général, dit-elle d'un ton assez vif, ne vous déferez-vous jamais de cette odieuse habitude?

— Quelle habitude? demanda M. de Roquefeuille sans s'émouvoir le moins du monde.

— Vos détestables cigares!

— Qu'appelez-vous détestables! ils sont excellents, mes cigares; demandez plutôt à votre fils.

— Vous êtes donc parvenu à l'amener à votre niveau? reprit la comtesse avec dépit?

— Mon niveau! entre nous, je le crois un peu trop élevé pour que mon cher neveu puisse y atteindre. Grâce à votre beau système d'éducation, il est fort à craindre que ce pau-

vre Henri n'ait jamais d'autres vertus que celles qui conviendraient à une demoiselle.

— J'aime mieux cela que de lui voir les défauts d'un pandour, dit madame de Laubespin d'un ton sec.

— Merci du complimemt, répondit le général en inclinant ironiquement la tête ; pandour me paraît fort joli. L'autre jour, toujours à propos des vices abominables que, selon vous je cherche à inculquer à votre fils, vous avez prononcé le mot de sabreur ; c'était joli déjà, mais pandour est mieux.

— De grâce, mon frère, ne recommençons pas notre querelle de chaque jour. Je comprends que vous désapprouviez une éducation dont les principes sont peu d'accord avec vos habitudes ; mais, que j'aie tort ou raison, je suis la mère d'Henri et je crois avoir le droit de le diriger dans la voie qui me semble la meilleure.

— Je ne conteste pas votre droit ; je crains seulement que vous n'en fassiez une application exagérée.

— Ce qui est bien ne saurait être exagéré, dit la comtesse d'un ton dogmatique.

— Erreur, ma sœur, et je vais vous le prouver. Militairement parlant, la poudre est une fort bonne chose ; un canon de même ; pourtant, outrez la charge de l'une, l'autre éclatera : voilà le danger de l'exagération.

— Je vous avouerai, général, qu'il m'est inpossible de comprendre quel rapport peut avoir avec l'éducation de mon fils une comparaison...

— Une comparaison de pandour voulez-vous dire ! Ne vous gênez pas ; je suis fait à ces aménités fraternelles. Le rapport, le voici : de même qu'un canon ne peut supporter qu'une certaine charge de poudre, de même un homme ne peut digérer qu'une certaine dose de vertu ; vous avez tellement bourré ce pauvre Henri de principes religieux, de sentences morales, d'apophthegmes dévots, qu'il me paraît difficile que le canon n'éclate pas.

Madame de Laubespin fronça le sourcil et répondit d'un air moitié sardonique, moitié soucieux :

— C'est sans doute pour prévenir l'explosion qu'hier vous avez fait participer votre neveu à un dîner, peut-être faudrait-il dire une orgie, qui n'a fini qu'à deux heures du matin ?

— Deux heures du matin ! s'écria M. de Roquefeuille ; Henri est-il rentré si tard ?

— Vous devez en savoir quelque chose. Henri, d'après le rapport de Lorrain, n'est rentré qu'à deux heures et demie.

— Eh, eh ! reprit le général en ricanant ; ce cher Henri serait-il moins demoiselle que je ne l'en accusais ?

— Je vous en prie, pas de plaisanteries sur un sujet qui me paraît sérieux. Vous savez quelle régularité j'ai toujours exigée de mon fils, et il me semble qu'en cette circonstance vous auriez dû avoir quelques égards pour mes sentiments, ou, si vous l'aimez mieux, pour mes préjugés.

— Entendons-nous, ma sœur ; prétendez-vous me rendre responsable de la rentrée tardive de maître Henri ?

— Puisqu'il était avec vous...

— Jusqu'à dix heures et quelques minutes, *concedo ;* plus tard, *nego.*

— Il vous a donc quitté ?

— A l'heure dont je vous parle. A partir de ce moment, eût-il commis tous les forfaits imaginables, je m'en lave les mains. A dix heures et quelques minutes, le dîner étant parachevé (un dîner passable, qui me reviendra parbleu bien à soixante francs par tête), le dîner, dis-je, étant parachevé, j'ai conduit mons Falconet au ministère du commerce, et de là je suis allé achever innocemment la soirée à mon club, où j'ai gagné deux cent cinquante-cinq francs à la bouillotte, environ ce que coûte le susdit dîner.

— Mais Henri ?

— Je l'ai laissé à la porte du Rocher de Cancale en parfaite santé et en compagnie de M. René Falconet, jeune rustre

de votre connaissance, chez qui, à défaut de tout autre mérite, j'ai presque trouvé l'étoffe d'un buveur.

— En vérité, vous m'effrayez, mon frère. Qu'a-t-il pu devenir de dix heures à deux heures et demie ?

— Je ne vous l'expliquerai pas pour deux raisons : votre qualité de femme vertueuse d'abord, et ensuite la crainte de passer derechef à vos yeux pour un vrai pandour.

— Rentré à deux heures et demie, et sorti à sept, dit madame de Laubespin d'un air pensif.

— Sorti à sept heures ?

— C'est peut-être la première fois que cela lui arrive, car il consacre sa matinée à peindre ou à étudier.

— Eh, eh ! reprit M. de Roquefeuille avec une sorte de satisfaction goguenarde ; voilà une petite école buissonnière qui me paraît venir à l'appui de ce que je vous disais tout à l'heure.

— Que me disiez-vous?

— Ce qu'a dit avant moi une chanson : « Faut d'la vertu, pas trop n'en faut. » Vous avez élevé votre fils comme si vous le destiniez à prendre le froc, et le voilà qui jette le froc aux orties, si l'on en croit les apparences. Ce résultat était facile à deviner; je vous l'ai prédit cent fois; mais ne suffit-il pas que je vous dise une chose pour que vous pensiez le contraire ?

— Selon vous, que fallait-il faire? dit la comtesse d'un ton passablement dédaigneux.

— Faire comme tout le monde, ou du moins comme toutes les personnnes raisonnables, laisser à votre fils une liberté suffisante qui lui permît de dépenser le superflu de son énergie, au lieu d'exaspérer cette énergie même par une compression systématique et tôt ou tard impuissante. A toute machine à vapeur on met une soupape ; vous avez négligé cette soupape, et maintenant la machine menace de sauter. A qui la faute ?

— En vérité, mon frère, reprit madame de Laubespin avec ironie, vous avez un goût prononcé pour les méta-

phores. Art militaire ou industrie, vous faites flèche de tout bois, pour me percer. Tout à l'heure Henri était un canon, le voilà machine à vapeur; maintenant qu'en allez-vous faire?

— Rien, répondit le général d'un ton sec; pas même le mari de mademoiselle Falconet.

La comtesse de Laubespin regarda son frère attentivement, et sa figure exprima une surprise mêlée d'inquiétude.

— Supprimons de part et d'autre ces petites picoteries, dit-elle avec un accent radouci; vous désirez comme moi qu'Henri épouse mademoiselle Falconet; que signifient donc vos paroles?

— Elles signifient que si, en dépit de son éducation ultravertueuse, votre fils tournait légèrement au mauvais sujet, le mal me paraîtrait minime; mais il a conçu une antipathie soudaine pour la race des Falconet en général et pour mademoiselle Félicité en particulier, ceci me semble plus grave.

— Fort grave en effet. Ce serait le renversement d'un projet que je mûris depuis six ans; mais êtes-vous bien sûr de ce que vous me dites là ?

— Parfaitement sûr.

— Vous me surprenez. Je sais bien que Henri s'est montré d'abord assez rétif, mais depuis quelque temps il semblait s'être rendu à mes raisons. Qui vous fait supposer qu'il ait conçu de nouveau de la répugnance pour ce mariage?

— Sa conduite d'hier.

— Que s'est-il donc passé?

— Je vous fais grâce des doléances dont il a jugé à propos de me rendre le confident : mademoiselle Falconet est laide, mademoiselle Falconet est sotte, jamais je ne pourrai aimer mademoiselle Falconet; enfin tout ce que peut dire un garçon de bonne mine qu'on veut marier à une laideron. Tant que nous étions seuls, cet antienne anti-conjugale n'avait pas de grands inconvénients, et je le laissais dire. Mais quand les Falconet ont été arrivés la chose est devenue plus sérieuse.

— Il les a reçus froidement ?

— C'est *glacialement* qu'il faudrait dire, si le mot était français. Pas une parole au père, pas une parole au fils. Un air distrait, maussade, ennuyé. J'avais beau lui jeter des regards significatifs et lui marcher de temps en temps sur les pieds pour le rappeler à l'ordre ; peine perdue. On eût dit de ma jument Follette : ni bouche ni éperon. Enfin, il m'a tellement impatienté qu'à dix reprises j'ai été sur le point d'éclater ; et si vous me voyez chez vous ce matin, c'est que je veux lui laver la tête selon ses mérites.

— Peut-être vaudrait-il mieux lui parler raison.

— Alors chargez-vous-en, il m'a échauffé la bile ; et si c'est moi qui lui parle, je le rudoierai, c'est inévitable.

— Un mariage si avantageux ! dit d'un air pensif madame de Laubespin après un instant de silence.

— Assurément, répondit le général, sous le rapport de la fortune c'est tout ce qu'on peut désirer. Lors de la liquidation de communauté qui eut lieu après la mort de madame Falconet, la part des deux enfants héritiers de leur mère se trouva authentiquement fixée à cinquante-quatre mille livres de rente, moitié pour chacun. C'est donc vingt-sept mille livres de rente que possède dès à présent mademoiselle Félicité, sans préjudice du petit million que lui laissera infailliblement son père.

— Je crois que vous diminuez un peu les avantages de la future, dit la comtesse avec un intérêt prononcé ; depuis dix ans que M. Falconet est veuf, il n'a dépensé pour l'éducation de sa fille qu'une bien faible partie de ce revenu. Mettons mille écus par an, c'est énorme pour une jeune fille ; il reste par année vingt-quatre mille francs qu'il a dû mettre de côté, et qui, multipliés par dix, font une somme assez ronde.

— Laquelle somme vous vous attendez sans doute à voir figurer au contrat ? dit le général avec un sourire narquois.

— Mais il me semble que malgré son avarice bien con-

nue, M. Falconet n'oserait pas s'approprier ce qui appartient évidemment à sa fille.

— Il l'osera, gardez-vous d'en douter. Vous connaissez peu le digne homme, si vous le croyez capable de se dessaisir d'un argent que la loi, après tout, l'autorise à garder.

— Mais, du moins, il doit rendre à Félicité les revenus qu'il a touchés pour elle depuis qu'elle a eu dix-huit ans.

— Sans doute ; et comme elle en a vingt-deux aujourd'hui, cela pourra porter la dot de cette intéressante personne à une trentaine de mille livres de rente, sans compter la fortune paternelle.

— Mon calcul monte plus haut, dit la comtesse en s'animant involontairement ; il doit exister un compte de tutelle, et, quelque envie que puisse avoir M. Falconet de garder tout ou partie de ce qu'il doit à sa fille, il faudra bien qu'il s'exécute.

— Je ne vous conseille pas de toucher cette corde-là, répondit froidement M. de Roquefeuille.

— Quelle corde ?

— Le compte de tutelle.

— Pourquoi cela ?

— Parce que ce serait le moyen à peu près certain de rompre le mariage.

— Vous croyez que M. Falconet...

— Ressemble à beaucoup de pères de famille, très-estimables, du reste, qui n'aiment pas à se voir serrés de trop près au sujet de leur compte de tutelle. Falconet s'était fait une douce habitude de jouir du bien de ses enfants ; la majorité de son fils lui a causé une maladie en le forçant de rendre gorge, le mariage de sa fille le tuerait, si pareille restitution devait en résulter.

— Quel homme ! dit la comtesse en levant les yeux au ciel ; que de répugnances n'ai-je pas dû vaincre pour m'habituer à un être de cette nature ! Mais l'intérêt de mon fils avant tout. Quand on est mère on doit se sacrifier pour son enfant.

— Votre sacrifice est d'autant plus méritoire, reprit le général d'un ton de persiflage, que, jusqu'à présent, Henri paraît vous en savoir assez peu de gré.

— Plus tard il me rendra justice. J'avoue que ce que vous me dites de la rapacité de M. Falconet me contrarie un peu.

— Qu'importe, après tout, une centaine de mille francs de plus ou de moins pour le présent! Vous êtes bien sûre qu'entre les mains de notre harpagon cet argent ne peut que fructifier et qu'il reviendra tôt ou tard à votre fils.

— Dans trente ans peut-être, car ce vilain homme a une santé de fer, et les avares vivent longtemps; mais vous avez raison, il serait imprudent d'élever une discussion sur ce chapitre. Les avantages du mariage sont d'ailleurs assez grands pour qu'on doive se montrer coulant dans les points de détail.

La comtesse de Laubespin, qui était restée debout jusqu'alors, posa son livre de messe sur une console, ôta son châle et son chapeau, et vint s'asseoir à côté de son frère. L'expression aigre-douce et gourmée de sa physionomie s'était subitement transformée en un air souriant et plein d'aménité.

— Je crois que nous avons calomnié ce pauvre Henri, dit-elle; sans doute il ne tardera pas à rentrer, et vous verrez qu'il vous expliquera d'une manière satisfaisante sa petite escapade d'hier. Vous déjeunerez avec nous?

— Non, ma sœur, répondit le général.

— Pourquoi donc?

— Pour deux raisons: d'abord, j'ai déjeuné; ensuite, j'ai fait serment de ne plus manger chez vous tant que vous aurez pour cuisinière votre abominable Madeleine.

— Vous lui en voulez donc toujours, à cette pauvre Madeleine?

— Je ne lui pardonnerai jamais l'infernale fricassée de poulet à laquelle j'ai eu le malheur de goûter la dernière fois que j'ai dîné ici: de la farine à pleines mains, du vi-

naigre au lieu de citron, enfin une œuvre sans nom, le ragoût des sorcières de Macbeth !

— Savez-vous, mon frère, que votre indignation tourne à la poésie ! dit la comtesse en riant d'un air de bonne humeur.

— Et quels rôtis ! poursuivit le vieux gourmet avec une sorte d'horreur ; crus ou brûlés, pas de milieu. Je ne dis rien de ses sauces ; la cuisine du diable, dont, selon vous, je dois tâter tôt ou tard, n'a certes rien qui en approche.

— Mon frère...

— Pardon ; j'oubliais que vous êtes dévote. Quant à Madeleine, à votre place, il y a longtemps que je l'aurais dénoncée à la justice comme empoisonneuse.

— Je conviens que la pauvre fille n'est pas tout à fait un cordon-bleu, mais elle a d'autres qualités.

— Sans doute, dit le général d'un ton railleur, elle va à confesse toutes les semaines. Je vous avoue, ma sœur, qu'en fait de cuisine, c'est là un mérite que j'apprécie fort peu.

— Laissons là Madeleine. Puisque vous avez déjeuné, mieux sans doute que vous ne l'auriez fait ici, je n'insiste plus. Mais vous ne refuserez pas un verre de vin de Pacaret.

— Ceci est autre chose. Vous savez que je le trouve fort bon, votre vin de Pacaret, et m'en parler c'est me prendre par mon faible. J'en boirai un verre en mangeant un biscuit, pour vous tenir compagnie.

La comtesse sonna.

— Lorrain, dit-elle au domestique accouru à cet appel, vous monterez une bouteille de vin de Pacaret ; mais d'abord allumez une bougie.

— Une bougie ! dit le général, pourquoi faire ?

— Votre cigare est éteint ; ne voulez-vous pas le rallumer ?

Une surprise, en apparence fort peu motivée, éclata sur les traits du vieillard, qui, après un instant de réflexion, congédia Lorrain d'un geste, en disant :

— Je ne fumerai plus.

Lorsque le domestique fut sorti, M. de Roquefeuille regarda la comtesse d'un air scrutateur où perçait quelque malice.

— Ah ça, concluons ! lui dit-il, qu'avez-vous à me demander ?

— Moi !... mais rien du tout, répondit madame de Laubespin un peu déconcertée.

— Allons donc, ma sœur ! nous nous connaissons depuis trop longtemps pour que les petites ruses de la diplomatie aient entre nous quelques chances de succès. Vous qui tenez à votre vin de Pacaret presque autant qu'à votre confesseur, vous qui détestez le tabac à l'égal du démon, vous m'offrez l'un et vous me permettez l'autre ! Cela n'est pas naturel. Évidemment ce chemin de fleurs que vous m'ouvrez si gracieusement conduit quelque part.

— Quelle folie !

— Vous n'avez montré de tolérance pour mon cigare que deux fois dans votre vie : la première, lorsque après la mort de votre mari vous eûtes besoin de dix mille francs que je vous prêtai et que, par parenthèse, vous me devez encore ; la seconde, quand vous m'avez témoigné le désir que je donnasse Soliman à Henri. Pauvre cheval ! c'était le meilleur de mon écurie, et je l'ai regretté longtemps. Il est donc certain qu'en ce moment vous avez quelque demande à m'adresser. Parlez ; je vous écoute.

La comtesse de Laubespin dissimula de son mieux le dépit que lui causait la perspicacité de son frère et essaya de donner à sa physionomie une expression de bouderie enjouée.

— Ce méchant Gustave ! dit-elle ; il n'y a pas moyen de causer avec lui. J'ai beau déployer toute ma finesse, il déconcerte d'un mot mes pauvres petites ruses sans plus de façon qu'il n'en mettait autrefois à enfoncer les carrés russes ou autrichiens.

— De la flatterie maintenant ! répondit le vieux général

avec une ironie croissante; ah çà ! c'est donc quelque chose de grave ?

— Vous êtes vraiment impatientant avec votre sourire et vous mériteriez que je ne vous répondisse pas ; mais j'ai pitié de votre curiosité, et puis je ne veux pas laisser travailler votre imagination : je sais qu'elle est fort poétique, témoin vos sorcières de Macbeth à propos de ma cuisinière, et ce que j'ai à vous dire est si vulgaire, si terre à terre, si prosaïque...

— Nous verrons bien, dit M. de Roquefeuille; vous plairait-il d'abréger la préface ?

Après un instant de silence madame de Laubespin reprit la parole d'un ton de plaisanterie auquel l'affectation de son sourire donnait un démenti involontaire.

— Je n'ai pas besoin de vous dire qu'une pareille idée ne me serait jamais venue à l'esprit, c'est ce Falconet qui se l'est mise en tête et qui m'en a parlé avant-hier.

— Que s'est mis en tête ce Falconet ? demanda le général devenu sérieux.

— Il connaît votre amitié pour Henri, répondit la comtesse, qui semblait chercher laborieusement ses paroles ; il sait que vous lui avez toujours témoigné un attachement paternel... que vous n'avez pas de parents à un degré aussi proche... qu'ainsi vos intentions à son égard ne sauraient être douteuses. M. Falconet a donc pensé qu'en considération de ce mariage... vous ne refuseriez pas de donner à votre neveu... une de ces preuves d'affection... qui de la part d'un oncle... tendrement aimé...

— Quelle preuve d'affection ? dit brusquement M. de Roquefeuille.

— M. Falconet ne m'a pas laissé ignorer... qu'il espérait qu'en signant le contrat..... vous y feriez insérer..... un article...

— Un article ?

— En un mot, M. Falconet s'attend que, pour diminuer l'inégalité de fortune qui existe entre sa fille et votre

neveu... vous assurerez à celui-ci... par contrat de mariage...

— Quoi donc, morbleu? Je ne vous ai jamais entendue ânonner de la sorte.

— Mon Dieu, mon frère, il y a des mots... qui dans certaines circonstances... semblent difficiles à prononcer.

— Je vais vous aider, car nous n'en finirions pas, dit M. de Roquefeuille en se levant avec une vivacité qui fit tressaillir la comtesse, M. Falconet s'attend que j'assurerai mon bien à Henri, n'est-il pas vrai! c'est là ce qu'il a mis dans sa tête?

— Oui, mon frère, car vous pensez bien que pour moi...

— Il l'en ôtera, ventrebleu! dit le général d'une voix tonnante; il sied bien à ce ladre, à ce fesse-mathieu, à ce pince-maille de tirer ainsi une lettre de change sur ma fortune!

— Mais général...

— Lui qui a déclaré qu'il ne donnerait pas un sou de pension à sa fille, se figure-t-il que je vais me dépouiller en faveur de mon neveu?

— Mais il n'est pas question d'une donation entre-vifs.

— Il ne manquerait plus que cela! dit le vieillard avec un redoublement d'irritation. J'avais certes le projet de faire grandement les choses : je voulais donner des diamants à ma nièce, quoiqu'elle soit faite pour porter des diamants comme moi pour porter la mitre; mais puisqu'il en est ainsi, je supprimerai le cadeau de noces. Et quant à monsieur mon neveu, il voudra bien se contenter de ma bénédiction.

— Permettez-moi de vous faire observer que vous vous emportez là sans raison.

— Sans raison! Croyez-vous qu'il soit fort agréable pour moi de voir spéculer ainsi sur mon décès?

— Ah! mon frère, pouvez-vous croire?...

— Abdiquer ma propriété! me réduire à la condition d'usufruitier! me déshabiller de mon vivant! m'a-t-on cru

capable d'une pareille folie? et qui vous dit que j'aie renoncé à me marier?

— A votre âge! dit la mère d'Henri.

— Ne semble-t-il pas que je sois centenaire? Croyez-vous que si je voulais prendre la peine de chercher, je ne trouverais pas une femme qui s'estimerait fort heureuse de m'épouser? Ravignac, qui n'est que maréchal-de-champ, Ravignac qui n'est que baron, et qui a deux ans de plus que moi, Ravignac vient d'épouser une veuve de trente-six ans qui lui apporte vingt-cinq mille livres de rente. Moi qui suis lieutenant-général, moi qui suis marquis et passablement conservé, ajouta M. de Roquefeuille en jetant un regard sur une glace devant laquelle il se trouvait, c'est bien le diable si je n'en trouve pas autant.

— Vous trouveriez mieux, à coup sûr, dit la comtesse d'un air pincé; mais vos opinions sur cette matière sont trop connues pour qu'on puisse croire que vous consentiez jamais à aliéner votre liberté. Plutôt que d'admettre la réalité de vos projets de mariage, j'ajouterais foi aux insinuations de M. Falconet, et Dieu sait pourtant si je les trouve absurdes.

— Encore Falconet! Quelles insinuations?

— M. Falconet prétend savoir de source certaine qu'en ce moment même vous faites des démarches pour mettre votre bien à fonds perdu. C'est un de ses anciens commis, employé aujourd'hui dans une compagnie de placements viagers, qui, selon lui, l'a mis au courant. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je ne crois pas un mot de cette belle histoire.

M. de Roquefeuille, graduellement arrivé à l'apogée de son courroux, fut sur le point d'y donner un libre cours; mais, malgré la fougue de son caractère, il eut la force de se contenir. Ce fut là, il en convint par la suite, un des plus beaux triomphes qu'il eût jamais remportés sur lui-même.

— Peut-être avez-vous tort d'être si incrédule, dit-il à sa

sœur aussi froidement que le lui permit le bouillonnement de son sang.

— C'est donc vrai ! s'écria la comtesse en sortant malgré elle de son calme affecté.

— Pas tout à fait, mais cela peut le devenir.

— Vous en convenez ?

— Pourquoi n'en conviendrais-je pas ? Suis-je ou non le maître de mon bien ?

— Ainsi vous déshéritériez votre neveu ?

— Je ne dois rien à mon neveu. Je lui laisserai ma fortune si cela me plaît, je l'en priverai si bon me semble.

— Oh ! je le vois, c'est à ce dernier parti que vous vous arrêterez, répondit madame de Laubespin avec un sourire sardonique.

— Cela est probable maintenant.

— Dites que cela est certain.

— Certain, si vous l'aimez mieux.

— Mon frère, dit la comtesse d'une voix tremblante d'émotion, il y a longtemps que je connais votre égoïsme, mais je ne vous aurais jamais cru capable de le pousser si loin.

— Ah ! je suis un égoïste, répondit le général en rougissant de colère ; mais, s'il vous plaît, qu'êtes-vous vous-même ?

— Moi ?

— Vous ! Me croyez-vous dupe de votre étalage de beaux sentiments ? Pensez-vous que je prenne au sérieux vos phrases pathétiques sur le dévouement maternel ? Vous, tendre mère ? vous, mère dévouée ? A d'autres ! Osez-vous dire que vous vous sacrifiez pour votre fils, tandis que c'est lui, au contraire, que vous sacrifiez à votre vanité !

— Quelle accusation odieuse ! s'écria la comtesse d'un air d'indignation.

— Odieuse tant qu'il vous plaira ; c'est la vérité. En cherchant à conclure ce mariage, avez-vous songé un seul instant au bonheur de Henri ?

— Si j'ai songé au bonheur de mon fils !

— C'est le moindre de vos soucis, entendez-vous, madame la comtesse !

— Mais c'est révoltant, ce que vous osez dire là !

— J'oserai dire davantage ; car ne croyez pas que vos regards foudroyants m'empêcheront d'épancher ce que j'ai sur le cœur. Je suis un vieux pandour, puisque pandour il y a, qui ne se laisse pas intimider facilement ; et j'ai trop enfoncé de carrés russes, comme vous le rappeliez si agréablement tout à l'heure, pour que la colère d'une femme, fût-elle une dévote, me fasse tourner bride.

— Général, dit madame de Laubespin en blémissant de courroux, il est impossible d'oublier plus complétement les égards que vous me devez.

— Où diable avez-vous pris que moi, votre aîné de treize ans, je vous dusse des égards ?

— Un mot de plus, je quitte la partie.

— Auparavant vous écouterez ce qu'il me reste à vous dire. Dans toute cette affaire vous n'avez en vue qu'une seule chose, votre intérêt personnel, et vous n'avez ménagé à votre fils ce riche mariage que dans l'espoir d'en profiter vous-même. Depuis longtemps votre orgueil souffre de la figure mesquine que vous faites à Paris avec vos six ou sept mille francs de rente, votre petit salon mal meublé, votre empoisonneuse de Madeleine et votre Lorrain, moitié cocher, moitié valet de chambre, espèce de cheval à deux fins dont je ne voudrais pas dans mes écuries ; vous espérez que le mariage de votre fils mettra fin à cette piètre existence. Vos filets sont tendus depuis longtemps, et ce pauvre Henri s'y est laissé prendre comme un sot. N'est-il pas convenu déjà que vous ne ferez qu'un seul ménage ? Si votre fils et sa future n'ont pas compris la portée d'un pareil arrangement, j'y vois clair, moi.

— Quoi ! poussez-vous l'injustice jusqu'à me faire un crime du sentiment qui me porte à ne pas vouloir me séparer de mon fils ?

— Allons donc ! c'est de la dot de votre bru que vous ne voulez pas vous séparer. Me croyez-vous donc aveugle ? Vous savez bien que vous serez la véritable maîtresse de la maison, car quelle apparence que cette petite pensionnaire de Félicité ose lutter contre vous ? Quarante mille livres de rente, votre bien et celui de Henri compris, c'est passable en province ; surtout quand ce n'est là qu'un établissement provisoire. Mais c'est la fortune du Falconet qui est le morceau succulent ; aussi avec quelle convoitise sensuelle vous la couvez des yeux ! On est dévote, mais on est femme. Que de riches ameublements, que de belles livrées, que d'élégantes voitures votre imagination achète d'avance avec la bourse du bonhomme ! Pauvre Falconet ! s'il se doutait des neuvaines que vous allez faire pour que Dieu ne diffère pas trop longtemps de lui accorder la récompense des élus ! Car, lui dans le ciel, vous devenez la reine de Nancy ; reine un peu mûre, il est vrai, mais reine enfin ! et quelle royauté ! la plus solide de toutes : l'argent !

La comtesse de Laubespin avait écouté cette tirade débitée avec le plus impitoyable persiflage, les dents serrées, les yeux pleins de haine et le visage pâle de colère.

— Si j'étais un homme, vous ne me parleriez pas ainsi, dit-elle en essayant de blesser son frère, comme un serpent cherche à mordre le talon qui l'écrase.

Ainsi que l'espérait la comtesse, l'irritable général fut atteint par cette insinuation, que son incontestable courage lui donnait le droit de mépriser ; son visage s'enflamma, les veines de son front se gonflèrent, et il ferma sa main droite comme s'il eût serré la poignée de son sabre.

— Si vous un étiez un homme !... s'écria-t-il avec une violence qui promettait le complément de phrase le plus énergique.

— Des menaces... chez moi ! dit la comtesse de l'air que dut avoir la reine Élisabeth en souffletant le comte d'Essex.

Déjà M. de Roquefeuille avait reconnu l'inutilité et l'in-

convenance de son courroux; il haussa brusquement les épaules, et, regardant sa sœur en face :

— Est-ce sur le péché de colère qu'on a prêché aujourd'hui à Saint-Thomas-d'Aquin? lui dit-il avec un sourire dérisoire.

Avant que madame Laubespin eut pu répondre à ce nouveau sarcasme, qui, dans la bouche d'un homme aussi emporté que le général, prêtait imprudemment à la réplique, elle entendit sonner à la porte de l'appartement.

— Voici mon fils, dit-elle en changeant subitement de physionomie; de grâce, pas un mot de plus. Henri est vif; qu'il ne sache jamais comment vous traitez sa mère.

— Va pour une trêve, puisque vous la demandez, répondit M. de Roquefeuille du ton d'un homme qui, après avoir remporté la victoire, croit devoir se montrer généreux; mais sachez que, dès qu'il vous plaira de recommencer les hostilités, vous me trouverez en ligne.

Le général, le visage enluminé outre mesure par les émotions qu'il venait d'éprouver, reprit son journal et se rassit dans la bergère, tandis que la comtesse, sur qui la colère avait produit un effet diamétralement opposé, car sa figure était d'une pâleur livide, s'approchait d'une jardinière dont elle feignit d'examiner les fleurs.

Un instant après, Henri de Laubespin entra dans le salon.

X

UN CAS RÉDHIBITOIRE.

La physionomie de Laubespin avait une expression froide et grave qui, dans toute autre circonstance, aurait frappé son oncle et surtout sa mère; mais en ce moment ils n'y firent pas attention, occupés qu'ils étaient l'un et l'autre à se

composer un visage dont la sérénité ne laissât pas soupçonner la scène orageuse qui venait d'avoir lieu.

— Sais-tu qu'il est près de midi? demanda madame de Laubespin à son fils d'un air de reproche amical.

— J'espère que vous ne m'avez pas attendu pour déjeuner, répondit Henri.

— Tu sais bien que sans toi je déjeunerais mal, reprit la comtesse avec un accent dont la tendresse étudiée fit éclore un sourire moqueur sur les lèvres du vieux général.

— Si je suis en retard aujourd'hui, la faute en est à mon oncle, reprit Laubespin en essayant de prendre un ton léger.

— Voici du nouveau! dit M. de Roquefeuille; je suis curieux de savoir comment je puis être cause que, sorti à sept heures du matin, tu ne rentres qu'à midi.

— Oui, mon oncle, si quelqu'un est coupable, c'est vous, ou plutôt votre dîner d'hier; il était si bon, et j'y ai tellement fait honneur qu'il m'en est resté une migraine que cinq heures de promenade n'ont pas complétement dissipée.

— Voilà une migraine bien tenace, répondit le général avec une gravité railleuse; cinq heures de promenade ce matin, presque autant cette nuit, et tu n'es pas guéri!

Laubespin ne put se défendre de rougir.

— C'est d'autant plus surprenant, poursuivit impitoyablement le vieillard, qu'hier tu n'as mangé qu'à peine et bu que de l'eau. Que M. René Falconet me parle de sa migraine, quand j'aurai le plaisir de le revoir, je le croirai sur parole; mais j'avoue que j'ai quelque peine à prendre la tienne au sérieux.

L'annonce du déjeuner tira le comte d'embarras en le dispensant de répondre. Fidèle aux traditions de la galanterie française, le général, rancune tenante toutefois, offrit le bras à sa sœur, pour passer dans la salle à manger.

— Il y a quelque chose, ui dit-il à l'oreille; il ment effrontément, et, à ma connaissance, c'est la première fois que ça lui arrive.

Pendant le déjeuner, la présence du domestique imposa une réserve générale, et la conversation ne roula que sur des objets indifférents; mais lorsqu'on fut revenu dans le salon, madame de Laubespin reprit l'entretien au point où son frère l'avait laissé.

— Je suis de l'avis de ton oncle, dit-elle avec un sourire d'incrédulité; une migraine qui résiste à neuf heures de promenade me paraît bien tenace; pour peu qu'elle continue, tu devrais consulter le médecin.

— C'est sans doute Lorrain qui vous a dit que j'étais rentré un peu tard? demanda Laubespin en fronçant le sourcil.

— Il a fait son devoir, répondit la comtesse choquée de voir que son fils, si soumis jusqu'alors, se permettait de l'interroger au lieu de lui répondre.

— Le devoir d'un domestique ne saurait être d'espionner son maître, reprit Henri avec une vivacité qu'il se reprocha aussitôt.

— Son maître! Que suis-je donc, moi? s'écria madame de Laubespin de plus en plus blessée d'un langage nouveau pour elle.

— Pardon, ma mère; je ne prétends pas attaquer ici votre autorité, et je regrette de m'être servi d'une expression qui vous offense. C'est à Lorrain, et non pas à vous, que j'aurais dû témoigner mon mécontentement.

— Avant de témoigner à qui que ce soit votre mécontentement, vous me permettrez de vous exprimer le mien. Vous savez combien je me tourmente facilement pour peu que vous rentriez plus tard que de coutume; vous devez donc comprendre l'impression qu'a faite sur moi votre équipée de cette nuit.

— Je suis désolé de vous avoir causé de l'inquiétude; mais cette inquiétude, souffrez que je vous le dise, me paraît peu raisonnable. Je ne suis plus un enfant, ma mère, quoique vous persistiez à me traiter comme tel.

— Est-ce par des paroles inconvenantes que vous espérez justifier votre conduite?

— Ma conduite n'a pas besoin de justification, et, quant à mes paroles, je ne crois pas qu'il puisse y avoir de l'inconvenance à vous rappeler que j'ai vingt-sept ans.

Jamais Henri n'avait parlé à sa mère de ce ton ferme et résolu, et c'était la première fois qu'il invoquait les droits de son âge. Dans ces quatre mots prononcés d'un ton significatif : J'ai vingt-sept ans, il y avait une révolte ouverte et peut-être une révolution près de s'accomplir, car entre une mère qui a prolongé outre mesure l'exercice de son pouvoir et un fils en qui s'est éveillé le désir de l'émancipation, la lutte ne saurait être longtemps douteuse.

Madame de Laubespin regarda Henri avec un étonnement silencieux, et leva les yeux au ciel comme pour offrir à Dieu cette croix inattendue ; elle se tourna ensuite vers son frère :

— Vous entendez ? lui dit-elle d'un ton d'amertume.

— Parfaitement, répondit le général avec un sourire caustique ; vous n'avez pas sujet d'adresser à Henri le reproche que vous me faisiez tout à l'heure de ne parler que par métaphores. Il s'exprime clairement, ce me semble, et ne recule pas devant l'emploi du mot propre.

La comtesse espérait trouver dans son frère cet appui que les grands parents se prêtent d'ordinaire toutes les fois qu'il s'agit de ramener sous le joug une jeunesse indocile ; mais c'était trop présumer de la longanimité du vieillard, qui, dans cette circonstance, au lieu de prendre parti pour la puissance maternelle, n'écouta que l'inspiration de la rancune.

Abandonnée de son auxiliaire naturel, madame de Laubespin sentit qu'il était prudent de mettre fin à une discussion qui pouvait tourner à l'affaiblissement de son autorité. Elle se leva d'un air majestueux, traversa lentement le salon et se retourna lorsqu'elle fut près de la porte.

— Allez vous habiller, dit-elle alors à Henri. C'est sans doute cette migraine si bien imaginée qui vous a empêché

de penser à votre toilette, car jamais je ne vous ai vu si négligé.

— Il me semble que je suis aujourd'hiu à peu près comme tous les jours, répondit Laubespin, qui jeta un regard sur ses vêtements.

— Aujourd'hui vous devez tâcher d'être encore mieux que vous n'êtes tous les jours.

— Est-ce parce que c'est dimanche ? demanda le comte en souriant.

— C'est parce que nous devons aller voir mademoiselle Falconet. L'avez-vous oublié ?

Laubespin redevint sérieux aussitôt.

— Je vous prie de vouloir bien me dispenser de cette visite, dit-il d'un ton respectueux mais décidé.

— Pourquoi cela ? demanda la comtesse avec un accent de hauteur qui dissimulait mal sa secrète inquiétude.

— Une pareille démarche n'a plus de but, car je n'épouserai jamais mademoiselle Falconet.

Quoique les paroles de son frère eussent déjà éveillé ses appréhensions au sujet des obstacles qu'Henri semblait vouloir apporter à un mariage presque conclu, madame de Laubespin ne s'attendait pas à une déclaration si formelle : par un mouvement dont elle ne fut pas maîtresse, elle se rapprocha brusquement de son fils et le regarda en face, comme si elle eût espéré de l'intimider.

— Vous savez que ma parole est donnée ! lui dit-elle d'une voix sourde.

— La mienne ne l'est pas, répondit Laubespin avec calme ; vous pouvez vous croire engagée ; pour moi, je me trouve libre.

— Ingrat ! s'écria la comtesse, qui eût été fort embarrassée de justifier une pareille épithète.

M. de Roquefeuille prit son chapeau.

— Arrangez cela entre vous, dit-il ; le temps est beau, et je vais monter à cheval.

— Mon oncle, accordez-moi quelques instants, dit Lau-

bespin ; jusqu'ici vous avez paru vous intéresser à ce mariage, il est donc juste que j'explique en votre présence les raisons qui me décident à le rompre.

— Ne les connais-je pas, tes raisons ?

— Vous ne les connaissez pas toutes.

— Il me semble pourtant qu'hier tu n'as rien oublié : mademoiselle Falconet est laide ; elle est sotte ; je supprime le reste. Que pourrais-tu ajouter à un panégyrique si complet?

— Outre les défauts qui frappent tout le monde, mademoiselle Falconet ne peut-elle pas en avoir d'autres qui vous aient échappé ?

— A vrai dire, jusqu'ici je ne l'ai pas beaucoup regardée, répondit le vieillard; je t'accorde qu'elle est passablement laide, et mon œil ne s'arrête que sur les jolies femmes.

— Mais je l'ai regardée, moi, dit la comtesse avec chaleur; mais je l'ai étudiée avec l'attention la plus scrupuleuse; mais chaque fois que je la vois, je la soumets à un examen nouveau. Eh bien, je dois le dire, Félicité n'est pas jolie sans doute, mais elle n'a rien de disgracieux, rien de choquant, rien qui puisse faire rougir un mari ; et, physiquement parlant, la moitié des hommes rencontrent beaucoup plus mal.

— Puisque vous avez examiné si attentivement mademoiselle Falconet, reprit Henri d'un air sardonique, vous avez dû remarquer ses fausses nattes?

Le petit artifice de toilette dont le jeune comte faisait un crime à sa future n'avait pas échappé en effet à madame de Laubespin, qui à la pénétration commune à toutes les femmes en pareille matière, joignait la perspicacité particulière aux dévotes; mais elle avait jugé inutile de communiquer à son fils sa découverte.

— Enfant! répondit-elle en affectant un air enjoue, car elle venait de comprendre que le seul moyen de conquérir l'avantage dans la discussion était de la tourner en plaisanterie; voilà donc ce qui t'effarouche? De fausses nattes!

mais les trois quarts des femmes sont dans le même cas que cette pauvre Félicité.

— Ma sœur, vous trahissez le secret de l'état, dit gravement M. de Roquefeuille.

— Tout au plus le secret de la comédie, car chacun sait à quoi s'en tenir sur le luxe de chevelure étalé par certaines femmes. De fausses nattes! mais tout le monde en porte; c'est reçu, aussi reçu qu'un corset.

— Ta mère a raison, reprit le vieux général, et tu attaches de l'importance à une misère.

— De faux cheveux, une misère!

— Permettez-moi, ma sœur, une comparaison de pandour qui va faire comprendre à cet entêté son peu de raison. Jamais vente de cheval n'a été résiliée pour quelques crins de plus ou de moins; ce n'est pas là ce que nous appelons un cas rédhibitoire.

— Une dent de moins, une dent de devant, vous paraît-elle un cas rédhibitoire? dit Laubespin en interrompant son oncle.

— Une dent de moins! répéta le général.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit à son tour madame de Laubespin.

— Cela signifie, ma mère, que malgré l'examen scrupuleux auquel vous avez soumis, dites-vous, mademoiselle Falconet, quelques-uns de ses petits défauts vous ont échappé: cette dent postiche, par exemple.

— D'où diable sais-tu qu'elle a une dent postiche? demanda M. de Roquefeuille avec une sorte d'ébahissement.

— Je vous le dirai tout à l'heure; mais en attendant permettez-moi de vous adresser une nouvelle question: Six doigts au lieu de cinq au pied gauche vous paraissent-ils un cas rédhibitoire?

— Six doigts au pied gauche! s'écrièrent à la fois le général et sa sœur, qui se regardèrent ensuite d'un air interdit.

— Tout autant, reprit froidement Laubespin.

— C'est un conte absurde, dit la comtesse lorsqu'elle fut revenue de sa stupeur; on n'a jamais entendu parler de chose pareille.

— Je vous demande pardon, répondit M. de Roquefeuille par esprit de contradiction plutôt que par esprit d'impartialité; cette bizarrerie de la nature n'est pas sans exemple, les conseils de recrutement la regardent même comme une cause de réforme, quoiqu'un doigt de plus ne gêne pas la marche autant que le ferait un doigt de moins.

— Je suis de l'avis des conseils de recrutement, dit Henri avec un flegme railleur.

Madame de Laubespin, de plus en plus soucieuse, réfléchissait profondément.

— A supposer que ces détails soient vrais, dit-elle à demi-voix en se parlant à elle-même, il n'y a qu'une amie de pension qui ait pu les donner.

— Ce que j'admire dans les femmes, dit tout haut le général, c'est la bonne opinion qu'elles ont volontiers les unes des autres. Pourquoi une amie de pension plutôt que toute autre personne?

— Parce qu'on est aussi souvent trahi par ses amis que par ses parents, répondit la mère de Henri en jetant à son frère un regard de reproche.

Au lieu de répondre à cette attaque, M. de Roquefeuille se retourna vers son neveu.

— Je pense, lui dit-il, que ta liste de cas rédhibitoires est épuisée; vas-tu enfin nous dire à quel démon familier tu dois ces renseignements diaboliques?

— A vous d'abord, mon cher oncle, répondit Laubespin en souriant, et je n'ai pas besoin d'ajouter que je vous en garderai une reconnaissance éternelle.

— A moi! tu plaisantes, drôle.

— A votre dîner d'hier, si vous l'aimez mieux.

— C'est sans doute quelque nouvelle gentillesse que tu viens d'inventer pour faire pendant à ton histoire de migraine?

— A cette différence près que vous avez refusé de croire à ma migraine, et que vous serez bien forcé d'ajouter foi à ce que je vais vous dire.

— Parle donc alors. Le meilleur conte, aussi bien que le meilleur dîner, doit être servi à point, et voilà déjà longtemps que dure ta préface.

— Puisque vous vous êtes aperçu qu'hier je n'ai bu que de l'eau, vous avez dû remarquer que vos autres convives ne se piquaient pas d'imiter ma sobriété.

— Je l'ai remarqué en effet : le père et le fils se sont bravement conduits, le fils surtout; sais-tu qu'il n'est pas tout à fait sans mérite, ce lourdaud-là ?

— Il en a un fort grand à mes yeux.

— Lequel?

— Celui de m'avoir fait de sa sœur un portrait véridique et sans fard.

— C'est donc lui qui a mis le feu aux poudres?

— Grâce à votre magnifique hospitalité, renforcée d'un bol de punch dont l'emploi m'a paru légitime, vu la gravité des circonstances.

— Au sortir d'un dîner bien arrosé un bol de punch n'est pas une arme de guerre trop méprisable, dit le vieux général en secouant la tête d'un air d'approbation. Militairement parlant, je suis forcé de rendre justice à ta manœuvre.

— Ainsi c'est cette odieuse orgie qui a fait tout le mal ! s'écria la comtesse mise hors d'elle-même par une des plus violentes contrariétés qu'elle eût jamais éprouvées.

— Eh quoi, ma mère! ne vous réjouissez-vous pas avec moi de me voir échapper à un pareil guet-apens?

— Au fait, Henri n'a pas tout à fait tort, dit M. de Roquefeuille : une femme ne saurait avoir trop de dents, et, d'un autre côté, ce diable de sixième doigt déplaît à l'imagination.

— Voilà comme vous êtes, vous autres hommes, reprit madame de Laubespin en cherchant à contenir son dépit; vous n'atachez de prix qu'aux avantages superficiels : les

vertus solides, les qualités du cœur sont les choses dont vous vous occupez le moins.

—Permettez-moi, ma mère, de vous dire qu'à mon égard du moins vous vous trompez. C'est surtout parce que j'attache un prix infini aux qualités du cœur que je suis résolu à ne pas épouser mademoiselle Félicité. Je lui passerais peut-être sa chevelure artificielle, sa dent d'ivoire et jusqu'à son pied phénoménal; mais ce qu'il m'est impossible d'accepter à titre de mari, c'est son mauvais caractère.

— Son mauvais caractère, répéta madame de Laubespin; mais cette pauvre Félicité est au contraire la douceur même; mais c'est un ange!

— Un ange dont les griffes sont plus longues que les ailes.

— Qui dit cela?

— Son frère; vous avouerez qu'il doit en savoir quelque chose.

—Peux-tu ajouter foi aux calomnies de ce mauvais sujet?

—Quel intérêt aurait-il à calomnier sa sœur, lui qui désire ce mariage! Les faits qu'il m'a racontés sont trop précis d'ailleurs pour être inventés. Il est donc constant pour moi que mademoiselle Falconet ne possède aucune des qualités morales que j'ai le droit d'exiger de la femme que j'épouserai. Elle me rendrait malheureux et serait malheureuse elle-même; car n'ayant aucune vocation pour le martyre, je combattrais au lieu de céder. Ce serait une guerre continuelle, un mauvais ménage en un mot, et je n'accepterais pas un trône à ce prix.

L'accent de Laubespin annonçait une détermination si complétement arrêtée, que la comtesse crut devoir renoncer pour le moment à une lutte ouverte. Elle aima mieux céder quelque terrain que de tout compromettre par une résistance inutile et se résigna sans hésiter au système de temporisation qu'adoptent volontiers les gens habiles lorsqu'ils se sentent les plus faibles.

— Nous reparlerons de cela plus tard, dit-elle à son fils; en ce moment tu as la tête montée et une pareille discussion

demande du calme. Quoique tu aies pu me trouver quelquefois un peu sévère, j'espère que tu ne doutes pas de ma tendresse, poursuivit-elle d'un ton affectueux. Si en effet Félicité ne possède pas les qualités que j'ai cru trouver en elle, et qui plus encore que sa fortune m'ont fait désirer ce mariage, tu peux être sûr que je serai la première à te dire : Ne l'épouse pas.

— Voilà une parole qui me fait retomber en minorité, répondit Laubespin en souriant.

— Tu reconnais donc que tu viens de t'émanciper, méchant enfant? reprit la comtesse avec une sorte de câlinerie.

— Un peu trop, peut-être, mais pardonnez-le-moi ; les vices rédhibitoires de mon aimable future m'avaient exaspéré.

— Je n'insiste pas pour que tu viennes avec moi à sa pension ; je trouverai une excuse.

— Vous allez donc la voir, malgré ce que je viens de vous apprendre ?

— Je ne puis m'en dispenser, puisque cette visite est convenue depuis jeudi. A supposer qu'il résulte de tout ceci une rupture, encore faut-il y mettre les formes. Général, me ferez-vous le plaisir de m'accompagner à la place d'Henri?

— Ma foi, non ! répondit M. de Roquefeuille, il n'y a pas un seul joli visage dans tout ce pensionnat. J'aime mieux monter à cheval.

En ce moment Lorrain entra dans le salon.

— M. René Falconet, dit-il, demande si M. le comte peut le recevoir.

En entendant prononcer le nom du buveur trop véridique à qui elle attribuait, non sans raison, le renversement presque accompli de son dessein le plus cher, madame de Laubespin laissa échapper un mouvement d'humeur qui fit sourire le général.

— Va le recevoir dans ta chambre, dit-elle à son fils après avoir congédié d'un geste le domestique ; j'ai les ivro-

gnes en horreur, et peut-être ne parviendrais-je pas à cacher à celui-ci l'aversion qu'il m'inspire.

En parlant ainsi, la comtesse n'exagérait en rien la haine, selon elle trop bien motivée, qu'elle venait de vouer au frère de mademoiselle Félicité.

Délivré de son cauchemar, car il regardait la rupture de son mariage comme décidée, Laubespin salua sa mère et son oncle, et alla au-devant de René Falconet.

XI

MADEMOISELLE ATALA.

Le fils du maître de forges portait sur sa figure les traces du dîner de la veille; son teint, enluminé d'ordinaire, était d'une pâleur blafarde que rendait plus frappante l'ardent coloris de sa barbe; mais sur ses traits fatigués rayonnait un air de jubilation : le visage était abattu, la physionomie triomphante. Fièrement campé sur les hanches, René avait insinué le pouce de sa main gauche dans l'entournure d'un éclatant gilet jaune que laissaient voir en entier les revers immodérément évasés d'une courte redingote bleu-barbeau; de l'autre main il brandissait avec une aisance étudiée une légère canne à pomme d'or.

— Eh! bonjour donc, cher comte! s'écria-t-il à la vue de Laubespin; comment supportez-vous l'existence depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir?

— Mais fort bien, et vous-même? répondit Henri, qui eut peine à retenir un sourire en remarquant la lourdeur des airs évaporés que cherchait à prendre Falconet.

— Savez-vous qu'hier cela tournait joliment à l'orgie? Vous commenciez à vous lancer, et moi-même...

— Vous! allons donc! Vous avez montré une sobriété farouche. Franchement, je vous croyais plus d'abandon.

— Eh bien, vous en croirez ce que vous voudrez; malgré cette sobriété farouche, pas plus tôt dans mon lit, je suis allé en poste, et cela a duré toute la nuit.

— En poste? demanda Laubespin, qui ne comprit pas le sens de cette locution pittoresque.

— Vous savez, ce tournoiement horizontal qui vous secoue le cerveau quand on a absorbé un peu trop de vin de Champagne!

— Maintenant vous vous trouvez bien?

— Parfaitement bien, à part une migraine enragée; mais j'ai bien autre chose à faire qu'à penser à ma migraine.

Évidemment Falconet avait une histoire à raconter, et il mourait d'envie d'en commencer le récit.

Henri, qui avait des raisons que nous expliquerons plus tard pour trouver cette visite importune, vit que le seul moyen de l'abréger était d'aller par le chemin le plus court au-devant du désir secret du vaniteux provincial.

— Vous ne me parlez pas de votre aventure d'hier? lui dit-il avec une feinte curiosité.

René n'attendait que cette demande pour entamer la narration de ses prouesses.

— Mon cher, dit-il, figurez-vous...

Il s'interrompit pour porter à ses lèvres l'extrémité des doigts de sa main droite, réunis au préalable, et il lança un baiser au plafond.

— Une femme charmante, reprit-il alors en complétant, par ces mots prononcés avec enthousiasme, cette pantomime passionnée.

— En vérité? dit Laubespin d'un air encourageant.

— De l'esprit, de l'éducation, les manières les plus gracieuses; enfin, une femme extrêmement distinguée.

— C'est hier soir que vous avez reconnu tout cela?

— Il ne me faut pas longtemps pour voir à qui j'ai affaire.

— Elle vous a donc reçu chez elle?

— Quelle question? Est-ce que cela eût été convenable? Non, elle ne m'a pas reçu chez elle; mais nous avons eu une

conversation fort longue, et, j'ose le dire, très-intéressante.

— Dans la rue ?

— Sans doute ; au clair de la lune. Cé'tait tout à fait sentimental et romantique.

— Roméo et Juliette, dit le comte avec le plus grand sang-froid.

— Je ne sais pas si Roméo et Juliette se promenaient au clair de la lune ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'Atala et René s'y sont promenés cette nuit.

— Elle se nomme donc Atala ?

— Atala de Beaurepaire. Hum ! quelle préaestination ! moi qui me nomme René ! Atala et René ! les deux amoureux du roman de Châteaubriand ; comme qui dirait Paul et Virginie !

Un peu surpris, mais non moins amusé de l'étrange confusion qui s'était établie dans l'esprit peu littéraire du jeune provincial, à propos des deux types immortels créés par le plus illustre de nos écrivains, Henri jugea inutile de réclamer en faveur de Chactas.

— Après nous être promenés assez longtemps, pousuivit Falconet, je l'ai reconduite chez elle, rue Montmartre, nº 215 ; et là, nous avons encore causé devant la porte jusqu'à près d'une heure du matin.

— Elle ne craignait donc pas que le portier s'endormît et la laissât dans la rue ?

— Il paraît qu'il a beaucoup de considération pour elle, dit René le plus sérieusement du monde.

— Estimée de son portier ! répondit Laubespin d'un air non moins grave ; je commence à être de votre avis : ce doit être une femme réellement distinguée.

— Vous croyez rire ? eh bien ! je voudrais que vous eussiez seulement un quart d'heure de conversation avec elle, vous seriez sous le charme.

— Je n'en doute pas, et je n'ai nulle intention de plaisanter.

— Elle est d'ailleurs d'une excellente famille. Atala de

Beaurepaire; c'est de votre caste. Son père, colonel sous l'empire, est mort à Waterloo.

— A Waterloo ! dit Henri d'un air d'admiration

— C'est ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire. S'il avait vécu, il serait aujourd'hui maréchal de France, comme tant d'autres.

— Cela me paraît indubitable; mais alors mademoiselle Atala ne travaillerait probablement pas dans un magasin de modes, et vous n'auriez pas eu le plaisir de lier connaissance avec elle au clair de la lune.

— C'est ce que je me suis dit; mais c'est égal, il est dur pour une jeune personne qui avait devant elle un avenir superbe de se voir obligée de travailler pour vivre.

— Son père, le colonel tué à Waterloo, ne lui a donc pas laissé de fortune?

— Une grande fortune, au contraire; mais les tuteurs infidèles, les gens d'affaires pillards, les banqueroutes, une maison magnifique à Paris brûlée de fond en comble...

— Probablement sans être assurée?

— Malheureusement : car, si elle avait été assurée, cette maison seule serait aujourd'hui une fortune. Enfin, elle m'a raconté tout cela. Frappée par des revers inattendus, elle n'a pas perdu courage; vingt fois les positions les plus brillantes lui ont été offertes, mais elle a toujours préféré une vie honnête et laborieuse à toutes les séductions du luxe. Voilà comment il se fait qu'une femme de cette éducation et de cette naissance se trouve aujourd'hui réduite à la condition de modiste.

— Je vois que l'histoire de cette créature intéressante peut se résumer en deux mots: travail et vertu.

— C'est rare, n'est-ce pas?

— Assez rare.

— Elle m'a dit cependant qu'il y avait à Paris beaucoup de jeunes personnes dans la position où elle se trouve elle-même.

— Filles de colonels tués à Waterloo? il y en a énormément en effet, parmi les modistes surtout.

— Enfin, son histoire est fort intéressante.

— Mais vous, qui, à ce qu'il m'a paru, aviez précisément l'intention de l'intéresser, lui avez-vous raconté la vôtre?

— Mon histoire! dit Falconet en prenant son air roué, il me serait difficile de lui donner pour titre : Travail et vertu! car, d'une part, je n'ai jamais rien voulu faire, et, de l'autre, je ne suis pas vertueux le moins du monde.

— Vous n'êtes ni laborieux ni vertueux, soit; mais vous êtes riche, et l'on assure que près des femmes les plus désintéressées c'est une recommandation.

— Je le sais bien; aussi, comme je n'ai pas l'honneur d'avoir perdu mon père à Waterloo, ai-je lancé gaillardement en avant mes trente mille livres de rente.

— Bien joué. Pensez-vous que cette ingénieuse déclaration ait produit quelque effet?

— Quel effet aurait-elle pu produire sur une femme de ce caractère? Mais c'est égal, cela pose un homme. J'ai été bien aise de lui montrer qu'elle n'avait affaire ni à un étudiant en médecine ni à un commis-marchand.

— Comptez-vous la revoir, cette femme distinguée?

— Si je compte la revoir! pas plus tard que dans quarante-cinq minutes, car, si je me trompe, il est déjà une heure et un quart.

— Vous en avez donc obtenu un rendez-vous?

— Pas le moins du monde, elle est trop bien élevée pour cela; seulement, comme je prenais la liberté de l'interroger sur l'emploi de son temps, elle ne m'a pas laissé ignorer qu'étant libre le dimanche, elle avait l'habitude de se promener vers deux heures aux Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau.

— Vous n'appelez pas cela un rendez-vous?

Un combat se livrait en ce moment dans l'esprit de René Falconet entre sa fatuité naturelle et le désir de rehausser

par un vernis de vertu le prix de sa conquête ; à la fin, le premier de ces deux sentiments l'emporta.

— Pour vous parler franchement, dit-il avec un sourire de Lovelace, je crois que cela peut s'appeler un rendez-vous.

— Vraiment, dit Laubespin en riant à son tour, c'est triompher aussi rapidement que César. Hier vous la voyez pour la première fois, et maintenant vous voilà en intrigue réglée.

— Il est de mon devoir d'honnête homme de vous désabuser, reprit Falconet d'un ton solennel. Une femme qui accorderait ainsi un rendez-vous du jour au lendemain donnerait, à coup sûr, une assez pauvre opinion de ses principes ; mais ici rien de pareil : il y aura demain huit jours que je cherche à lui plaire.

— Huit jours ! Oh ! alors, c'est tout à fait différent.

— Il faut que je vous raconte comment la chose est arrivée. C'était lundi dernier. Je traversais le passage du Saumon, où je venais d'acheter des gants...

— Les lions achètent donc aujourd'hui leurs gants au passage du Saumon ?

— Le passage du Saumon a son mérite : n'est-ce pas là que j'ai découvert Atala ? Elle rentrait dans son magasin lorsque je l'aperçus pour la première fois, et sa vue me révolutionna de fond en comble. Depuis lundi, j'avais essayé plusieurs fois de lui parler ; mais jamais je n'avais pu parvenir à la rencontrer seule, et jusqu'à hier soir il avait fallu me contenter du langage des yeux.

— Vous aurez dû vous dédommager hier de cette contrainte ?

— Je vous en réponds : vanité à part, je ne suis pas mécontent de moi ; jamais je ne m'étais senti tant d'éloquence.

Laubespin, qui trouvait la confidence un peu trop prolongée, essaya d'y mettre un terme.

— Ne craignez-vous pas d'être en retard ? demanda-t-il à René ; votre rendez-vous m'avez-vous dit, est pour deux heures, et il est déjà une heure et demie.

— Une heure et demie, s'écria Falconet en se tournant vivement vers la pendule ; vous avez ma foi, raison : je ne croyais pas qu'il fût si tard.

— Le temps passe vite lorsqu'on parle de ce qu'on aime.

— Ce que vous dites là est d'une justesse frappante ; je pars donc, car il ne serait pas galant d'être en retard, ça ne se fait jamais.

— La première fois, du moins.

— Est-ce que vous ne sortez pas ?

— Si fait ; je serais même déjà sorti sans votre aimable visite.

— Allez-vous du côté des Tuileries ?

— A peu près.

— En ce cas, dit Falconet en cherchant à prendre un ton de grand seigneur, vous allez monter dans mon coupé; je vous jetterai où vous voudrez.

— Vous avez donc une voiture maintenant ?

— Une voiture au mois, en attendant mieux.

— Qu'en dit monsieur Falconet ?

— Il n'en dit rien, puisqu'il l'ignore.

— Comment vous arrangez-vous pour qu'il n'en sache rien ?

— Au lieu de venir me prendre à l'hôtel de Tours, mon coupé m'attend de l'autre côté de la Bourse ; je n'ai que la place à traverser.

— En cas de pluie cela ne doit pas être fort commode.

— Commode ou non, il n'y a pas eu moyen de m'en tirer autrement. Avouer à mon père que j'ai une voiture à moi ! Le cher homme mourrait d'un coup de sang. Venez-vous ?

— Je suis à vos ordres, dit Laubespin en prenant son chapeau.

Un instant après, les deux jeunes gens étaient assis dans le coupé de louage, qui sortit bientôt de la rue de la Planche, où demeurait la comtesse de Laubespin, et se dirigea vers le lieu du rendez-vous.

— Puisque vous voulez descendre aux Tuileries dit Falconet, vous la verrez ; mais, je vous en prie, pas d'indiscrétion qui puisse l'effaroucher.

— Je ne la crois pas aussi farouche que vous semblez la craindre. Du reste, soyez tranquille, je me conduirai avec toute la réserve désirable ; nous nous quitterons à l'entrée du jardin.

— C'est cela ; de la sorte elle croira que je suis venu seul et que je n'ai mis personne dans ma confidence. Vous comprenez, une femme qui se respecte craint toujours d'être compromise.

— Rassurez-vous ; du moment qu'elle se respecte, nous ne la compromettrons pas.

— Je suis sûr, poursuivit René en se souriant à lui-même, qu'elle aura fait une toilette délicieuse ; il paraît qu'elle a des robes magnifiques ! Ce n'est pas comme cette bégueule de Laure.

— De qui parlez-vous ? demanda Henri avec une vivacité soudaine.

— De cette petite fille en deuil dont vous paraissiez engoué hier soir.

— Vous savez son nom ?

— C'est Atala qui me l'a dit ; nous avons parlé de tant choses.

Ce fut avec un mélange de plaisir et de dépit que Laubespin entendit sortir de la bouche de son ridicule compagnon le nom de la jeune fille qui lui avait inspiré un intérêt à chaque instant plus vif.

— Laure, c'est un joli nom, pensa-t-il, mais pourquoi faut-il qu'il se trouve profané par les lèvres de cet imbécile !

— Entre nous, continua Falconet, je soupçonne mademoiselle Atala d'être un peu médisante. M'en a-t-elle dit sur ses compagnes d'atelier ! mais c'est surtout à cette Laure qu'elle en veut.

— A quel sujet ? demanda Laubespin, qui ne put résister à sa curiosité.

— Il paraît que c'est une petite prude qui ne veut fréquenter personne, et qui se croit une duchesse, quoique ses parents soient dans la misère, ou à peu près.

— Vous savez sans doute aussi le nom de ses parents ?

— Non ; Atala, en me parlant d'elle, ne lui a pas donné d'autre nom que celui de Laure.

— Et vous dites qu'elle se croit une duchesse ?

— Pétrie d'orgueil, à ce que dit Atala; travaillant toujours, comme vous avez pu le voir, les yeux baissés sur son ouvrage ; ne parlant jamais aux autres, répondant à peine quand on lui parle ; enfin une vilaine humeur, un caractère sauvage.

— Il me paraît difficile que ce caractère sauvage ne s'humanise pas quelquefois.

— Jamais, à ce que dit Atala.

— Avec ses compagnes d'atelier, c'est possible; mais il est probable qu'elle a...

Le questionneur hésita.

— Qu'elle a quoi ? demanda Falconet.

— Un amant, répondit Laubespin d'une voix étranglée.

— Atala me l'aurait dit, car elle la déteste.

— Elle ne vous l'a donc pas dit ? reprit le jeune comte, qui aurait eu de la peine à s'expliquer l'espèce de soulagement que lui fit éprouver la réponse de René.

— Pour rendre hommage à la vérité, elle ne me l'a pas dit ; mais que vous importe que cette petite fille ait ou n'ait pas un amant.

— Cela m'est en effet parfaitement égal, répondit Laubespin d'un air d'insouciance.

— J'y songe, dit Falconet, frappé d'une idée soudaine : hier au soir quand nous nous sommes quittés, n'aviez-vous pas le projet de l'accoster ?

— En aucune manière.

— Ainsi, vous ne lui avez pas parlé ?

— Pas le moins du monde ! dit Henri, qui ne se fit aucun scrupule de mentir.

— A la bonne heure ! reprit le fils du maître de forges ; j'aurais été très-fâché de vous voir amoureux de cette jeune fille. Libre à moi, qui ne songe pas à me marier, de courir les aventures ; mais ce serait mal à vous, puisque vous allez épouser ma sœur. Cette pauvre Félicité ! quel chagrin ça lui ferait !

Laubespin ne répondit pas.

— N'avons-nous pas parlé d'elle hier soir ? poursuivit Falconet, qui regarda son voisin en dessous.

— A peine ; je vous ai demandé de ses nouvelles, et nous en sommes restés là.

— En êtes-vous sûr ?

— Parfaitement sûr.

Quoiqu'il ne se rappelât que fort confusement ce qui s'était passé la veille, Falconet conservait une idée vague des révélations indiscrètes que lui avait arrachées l'ivresse ; et comme il désirait réellement que sa sœur épousât Laubespin, ce souvenir lui causait une inquiétude mêlée de remords.

— C'est que votre oncle nous a fait boire comme des templiers, reprit-il en continuant d'examiner à la dérobée la figure de Henri, et quand j'ai un verre de vin de Champagne dans la tête, je deviens diablement mauvaise langue ; non-seulement mauvaise langue, mais j'invente un tas de contes bleus. J'aurais donc bien pu tenir hier au sujet de Félicité des propos qu'il ne faudrait pas prendre au sérieux.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, répondit Henri d'un air impassible.

— En ce cas, je l'aurai rêvé... dit à demi-voix Falconet, fort content de se trouver moins coupable qu'il ne l'avait cru.

La voiture venait de s'arrêter sur le quai des Tuileries, à l'entrée du jardin. Les deux jeunes gens descendirent et se quittèrent aussitôt, ainsi que cela avait été convenu pour ménager la pudeur de mademoiselle Atala. René gravit d'un pas rapide la pente qui mène à la terrasse du bord de l'eau, et aperçut aussitôt l'objet de sa flamme se promenant majestueusement à quelque distance. Éblouie peut-être par

les trente mille livres de rente de son adorateur, comme il s'était laissé séduire lui-même par l'hôtel incendié et le colonel mort à Waterloo, la doyenne des modistes, parée de ses plus beaux atours, était arrivée la première au rendez-vous.

— Atala et René ! dit Laubespin en les regardant de loin; le hasard, qui a affublé de ces noms poétiques ces deux êtres ridicules, a vraiment de singuliers caprices ; c'est comme mon tailleur, qui est bossu et qui s'appelle Napoléon.

Abandonnant le couple amoureux à sa destinée, Henri traversa le jardin et prit un cabriolet de place à l'un des des angles de la rue de Rivoli.

— Où allons-nous, monsieur ? lui demanda le cocher.

— Au coin de la rue de la Jussienne et de la rue Pagevin.

XII

LA MAISON DE LA RUE PAGEVIN

En rentrant chez lui, à plus de deux heures du matin, Laubespin s'était couché, mais il avait fort peu dormi. L'aventure dans laquelle il venait de jouer un rôle l'avait tenu éveillé pendant le reste de la nuit, et il s'en était retracé les moindres détails avec l'émotion réfléchie que cause la lecture d'un roman plein d'intérêt.

Aux yeux de certains hommes dont la vie féconde en événements semble défier l'exactitude laborieuse des biographes, une jeune fille arrachée au suicide aurait paru sans doute un incident assez vulgaire, et il est peu probable que leur sommeil eût été troublé par ce souvenir ; mais pour Henri c'était un drame accueilli avec d'autant plus de sympathie, qu'il tranchait plus fortement sur le fond assez terne d'une existence jusqu'alors monotone.

Élevé sévèrement par sa mère, pour qui, six ans après sa

majorité, il conservait encore, par la force de l'habitude autant que par l'instinct de la tendresse, une déférence pleine de soumission, le comte avait fort peu goûté cette vie expansive, accidentée et parfois orageuse, qui semble le lot légitime de la jeunesse. Les principes rigides de l'éducation maternelle avaient trouvé en lui un esprit docile, quelquefois irritable, mais toujours respectueux. Son caractère, vif et réfléchi tout à la fois, renfermait d'ailleurs une certaine délicatesse un peu hautaine qui l'éloignait des amusements insipides et des plaisirs brutaux auxquels s'adonnaient, sans choix ni scrupule, la plupart de ses amis. Trop sage selon eux, il les trouvait grossiers, et se gardait de leurs vices en les étudiant; comme les jeunes Spartiates, il s'animait à la sobriété par la vue de l'ivresse des ilotes.

Par égard pour sa mère, par respect pour lui-même, un peu par dédain des choses vulgaires, mais surtout par cette timidité du cœur qui s'allie si bien à l'orgueil de l'âme, Laubespin jusqu'à ce jour avait mené une vie retirée, contenue, et l'on pourrait dire dormante. Ainsi que les eaux désignées d'ordinaire par cette dernière épithète, une pareille existence a des dangers qui lui sont propres : calme à la surface, souvent elle couvre un abîme. Faute de se communiquer, l'esprit se concentre; la rêverie alors remplace l'action, et, si le domaine de la réalité reste circonscrit dans des bornes étroites, l'empire de l'imagination recule indéfiniment ses limites.

Laubespin au fond protestait contre l'esprit égoïste et calculateur qui dirigeait les moindres démarches de sa mère, mais dans la pratique il se soumettait à son influence. C'est ainsi que, malgré son aversion pour tout mariage d'intérêt, il s'était d'abord résigné à épouser mademoiselle Félicité. Toutefois, plus approchait le moment décisif, plus augmentaient les répugnances de son cœur.

— Rêves poétiques de ma jeunesse, se disait-il, à quel réveil vulgaire allez-vous aboutir! de l'argent au lieu de gloire! au lieu d'amour, de l'argent!

Poursuivi par cette pensée importune, Henri avait apporté au dîner donné par son oncle l'humeur irritable et chagrine qui s'empare souvent des caractères les plus doux lorsqu'il s'agit de s'acquitter d'un devoir désagréable. Les étranges révélations de René dissipèrent cette morosité accidentelle en fournissant au jeune comte un prétexte plausible pour dégager sa parole. Décidé à se révolter contre l'autorité maternelle, jusqu'alors souveraine, plutôt que d'épouser mademoiselle Falconet, Henri éprouva soudain l'allégement d'esprit qui accompagne toujours une résolution bien arrêtée.

— Je suis libre, se dit-il avec la plus vive émotion de plaisir qu'il eût jamais éprouvée.

Le premier usage que fit Laubespin de cette liberté si heureusement recouvrée, ce fut, ainsi qu'on l'a soupçonné sans doute, de tendre les mains aux chaînes d'un nouvel esclavage.

Ce n'est pas impunément qu'on sauve la vie à une femme digne d'être aimée; le comte en fit l'expérience. Après une nuit d'insomnie, pendant laquelle la charmante figure de Laure n'avait cessé de lui apparaître dans une lumineuse auréole, il sortit et marcha au hasard, en proie à une agitation fébrile. Le hasard, chose facile à prévoir, finit par le conduire au passage du Saumon, où l'attendait un premier désappointement. Dans sa préoccupation, il avait oublié que ce jour était un dimanche; aussi fut-il désagréablement surpris en trouvant le magasin de modes fermé.

Après quelques instants d'hésitation, Henri se dirigea vers la rue Pagevin; il la parcourut d'un bout à l'autre à plusieurs reprises, examinant chaque fois avec un intérêt singulier la maison où était entrée la jeune fille.

C'était un de ces logis sombres, humides et chétifs, comme il s'en trouve encore beaucoup à Paris, dans les vieux quartiers. La façade, percée de deux fenêtres seulement, était peinte en brun jusqu'au dessus de l'entresol. Rien de particulier ne caractérisait les étages supérieurs. Le

rez-de-chaussée se trouvait occupé par une mesquine boutique de teinturier, qu'une cloison séparait de l'allée obscure par où l'on arrivait aux autres logements de cette triste habitation.

L'attention de Laubespin se porta principalement sur le troisième étage, où, selon toute apparence, demeuraient Laure et sa mère ; les deux fenêtres étaient fermées, et l'espoir qu'il avait conçu d'abord d'y voir apparaître le pâle et mélancolique visage de la jeune fille finit par s'évanouir.

— On doit au moins autant d'égards à la pauvreté qu'à la fortune, se dit-il alors ; il serait donc peu convenable de me présenter chez elle si matin : d'ailleurs je veux avant tout avoir avec ma mère une explication décisive ; tant que ce maudit mariage ne sera point rompu, je ne respirerai pas librement.

Ainsi qu'on le voit, Henri avait résolu de revoir Laure et de percer le tragique mystère qui enveloppait sa vie. Les prétextes ne lui manqueraient pas pour pénétrer dans la maison. N'était-il pas de son devoir d'avertir la mère de la jeune fille de l'acte de désespoir tenté par celle-ci, et auquel peut-être elle n'avait pas renoncé ? La femme sauvée de la mort eût-elle été sans attraits ou sans jeunesse, Laubespin, sans doute, ne se fût pas dispensé pour cela d'une démarche que prescrivait l'humanité la plus vulgaire, mais on peut douter qu'il eût mis autant d'empressement à l'accomplir.

Après avoir eu avec sa mère l'explication dont on connaît le résultat, le jeune comte, débarrassé d'autre part de René Falconet, retournait donc à la rue Pagevin. Pendant le trajet, qui dura assez longtemps, grâce à la lenteur du véhicule dont il avait été obligé de se servir, il s'adressa pour la dixième fois peut-être une question à laquelle jusqu'alors il n'avait trouvé qu'une solution trop déplaisante pour qu'il ne persistât pas à en chercher une autre. Quelle raison avait pu porter au suicide une femme si belle et si jeune ? Sans doute un amour malheureux, avait-il répondu

dès le premier moment; et plus il y réfléchissait, plus cette explication lui semblait la seule qui fût admissible. Le médaillon que Laure avait pressé sur ses lèvres au moment de se donner la mort ne confirmait-il pas, d'ailleurs, cette supposition de la manière la plus décisive !

— Je ne dois pas me faire illusion, se dit-il à la fin en essayant de secouer un involontaire sentiment de tristesse : elle a aimé, elle aime encore ; mais que m'importe ! Ce n'est pas de l'amour qu'elle m'inspire, c'est un intérêt fraternel. Qu'elle soit heureuse, je ne désire pas autre chose.

Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où il avait dit au cocher de le conduire, Laubespin descendit du cabriolet et se dirigea vers la maison de la rue Pagevin. L'allée où il entra était aussi sombre qu'étroite, et ce fut en vain qu'il y chercha la loge du portier : par un motif d'économie que comprendront facilement les petits propriétaires, cette maison, dont le revenu était des plus modiques, se trouvait privée de cet intéressant personnage; et les gens qui y pénétraient pour la première fois étaient obligés de chercher d'étage en étage le locataire auquel ils désiraient parler.

En essayant de s'orienter au milieu des ténèbres, qui croissaient à mesure qu'il s'éloignait de la porte, Henri dépassa l'escalier, sans le voir, et entra dans une cour un peu plus grande qu'une citerne, où, en plein midi, la lumière n'avait jamais pénétré. Ses yeux s'habituèrent peu à peu à l'obscurité de ce trou humide, et il finit par apercevoir confusément quelques objets étendus sur des perches; c'était un pêle-mêle de vêtements aux trois quarts usés, qui, au sortir de la cuve du teinturier, complétaient leur rajeunissement, en séchant tant bien que mal sans que le soleil daignât s'en mêler. En face, sous un hangar, des grilles de clôture, des balustrades de balcon, des bancs de jardin et quelques autres échantillons de l'industrie, alors assez récente, des fers creux, étaient entassés en désordre, et la rouille dont ils étaient couverts annonçait que depuis longtemps déjà ils attendaient en vain des acheteurs.

Laubespin parcourut du regard ces différents objets, et rentra dans l'allée, où il découvrit enfin, dans un enfoncement à droite, les premières marches de l'escalier. Il gravit d'abord à tâtons cette espèce d'échelle tortueuse ; mais l'obscurité se dissipa peu à peu à mesure qu'il montait, et il finit par voir presque clair lorsqu'il fut arrivé au troisième étage. Sur le carré, il n'aperçut qu'une seule porte, dont les panneaux d'un jaune sali s'accordaient avec la vétusté sordide du badigeonnage qui couvrait la cage de l'escalier.

Après avoir cherché le cordon d'une sonnette qui n'avait jamais existé, Laubespin frappa discrètement à cette porte ; personne ne vint lui ouvrir. Il frappa de nouveau à plusieurs reprises, sans qu'aucun bruit annonçant qu'on l'eût entendu se fît entendre dans l'intérieur du logement. Persuadé que Laure et sa mère étaient sorties, il allait se retirer, lorsqu'en tournant par un mouvement machinal le bouton de la serrure, il s'aperçut que la porte s'ouvrait.

Le comte hésita quelque temps, mais un intérêt trop grave se rattachait à sa visite pour qu'il se laissât arrêter par la crainte de commettre une indiscrétion. Il entra donc dans un obscur corridor. Deux portes attirèrent aussitôt ses regards : l'une à gauche, l'autre au fond du corridor ; ce fut vers cette dernière qu'il se dirigea, conjecturant avec justesse qu'elle devait conduire à la principale pièce du logis.

— Entrez, dit une voix de femme, dès qu'il eut frappé.

La chambre où se trouva Laubespin lorsqu'il eut ouvert la porte était assez grande, car elle occupait sur la rue toute la largeur de la maison ; mais cette grandeur ne servait qu'à rendre plus sensibles sa nudité et son délabrement. En face des fenêtres un lit en bois peint, dans un coin une commode à marbre brisé, au milieu une table de noyer où l'on apercevait les restes d'un maigre repas, et qui servait en même temps de bureau, ainsi que l'attestaient des livres et des papiers entassés parmi les assiettes ; çà et là quelques chaises dépareillées : tel était l'ameublement de cette pièce, où tout

respirait le désordre et l'incurie qui accompagnent ordinairement la misère.

Le comte ne fit qu'entrevoir ces différents objets, car son attention s'était portée aussitôt sur une femme languissamment assise dans un vieux fauteuil devant une des fenêtres. Dans cette femme, dont les pauvres vêtements semblaient en harmonie avec l'aspect de la chambre, il reconnut avec un étonnement profond la sœur de M. Falconet.

Madame Broussel n'avait pas oublié les traits du jeune homme qui, la veille, lui avait prodigué ses soins tandis qu'elle était évanouie. Honteuse de le recevoir dans ce misérable séjour, elle rougit légèrement et fit un pénible effort pour se lever.

— Je vous en supplie, madame, ne vous dérangez pas, dit Henri en la saluant avec une respectueuse pitié

— C'est sans doute à mon mari que vous voulez parler? lui demanda-t-elle d'une voix faible.

Laubespin se rappela aussitôt ce que son oncle lui avait dit la veille au sujet du second mariage de la sœur du maître de forges. Ce souvenir fut pour lui une révélation, et le point qu'il avait surtout trouvé obscur dans l'aventure de la nuit lui parut soudain expliqué. Laure était sans doute la fille du capitaine Meynard, premier mari de la femme qu'il avait sous les yeux, et l'homme qui lui avait parlé à lui-même, devant la porte, d'un ton menaçant, ne pouvait être que Broussel, le beau-père de la jeune fille.

— Ce n'est pas à M. Broussel, c'est à vous, madame, que je désire parler, répondit-il avec une sorte d'hésitation.

— A moi, monsieur? reprit la mère de Laure d'un air surpris.

— Ma démarche doit vous paraître indiscrète, puisque je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; mais je connais M. Falconet, et j'espère qu'à sa recommandation vous voudrez bien m'accorder un instant d'entretien.

Au nom du maître de forges un sourire plein d'amertume s'était dessiné sur les lèvres de madame Broussel, mais

presque aussitôt une lueur d'espoir éclaira sa figure flétrie.

— Vous venez de la part de mon frère? demanda-t-elle avec une vivacité fébrile.

— Non, madame, répondit Henri, un intérêt plus grand m'amène.

Madame Broussel retomba sur le fauteuil d'où elle s'était soulevée à demi, et sa figure, un instant animée par l'espérance, offrit de nouveau l'expression du plus morne abattement.

Après un instant de silence, Laubespin reprit la parole :

— Vous avez une fille, madame, dit-il à demi-voix, comme s'il eût craint que les murs de ce misérable logis ne pussent l'entendre.

Les yeux de madame Broussel se ranimèrent.

— Vous parlez de ma fille, dit-elle avec émotion.

— Elle s'appelle Laure?

— C'est en effet son nom.

— Elle a dix-huit ans à peine?

— Elle ne les a pas encore; mais que signifie...

— Elle est remarquablement belle?

— La beauté est un malheur quand on est pauvre.

— Vous savez donc que votre fille est malheureuse? demanda vivement Laubespin.

— Comment le savez-vous vous-même? répondit madame Broussel en attachant sur le jeune homme un regard effaré.

— Pardonnez-moi d'ajouter aux peines que vous semblez éprouver, reprit Henri avec une compassion profonde; il est de mon devoir de parler, dussé-je accroître vos chagrins.

— C'est impossible! dit la mère de Laure d'une voix étouffée.

— Vous savez que votre fille est malheureuse, mais vous ignorez à quel point. Vous ne soupçonnez pas à quelle extrémité terrible un chagrin profond, mais qui, je l'espère, n'est pas incurable, peut entraîner cette pauvre enfant si digne de votre tendresse.

— Parlez plus bas, dit madame Broussel avec un accent d'anxiété, elle pourrait entendre.

— Elle est donc ici ? demanda Henri, dont le cœur battit soudain.

— Là, dit à voix basse la mère de la jeune fille en montrant une porte en face des fenêtres, à quelque distance de celle par où était entré Laubespin ; elle dort, et je ne voudrais pas la réveiller ; le sommeil c'est l'oubli.

— La mort est aussi l'oubli.

— Je l'espère.

— Quand on est malheureux, l'oubli qu'apporte le sommeil semble bientôt trop passager ; on en désire un autre plus durable.

— On en désire un éternel.

— La pensée s'habitue aux méditations les plus sombres, le dégoût de la vie pénètre au fond de l'âme ; enfin on souhaite la mort, et, comme la mort ne vient pas, on va au-devant d'elle.

— Il est inutile de prendre cette peine, répondit madame Broussel en posant la main sur son cœur avec l'ironique sourire du désespoir ; la mort vient.

— Mais ce n'est pas de vous que je parle, c'est de votre fille ! dit Laubespin, qui en ce moment accusa d'égoïsme cette femme mourante.

— Ma fille ! Que dites-vous ?

— C'est elle qui est dégoûtée de la vie, elle qui désire la mort, et qui cette nuit même cherchait à se la donner.

Madame Broussel se leva subitement avec une énergie incroyable.

— Cette nuit ! s'écria-t-elle, la mort !... ma fille !

Elle retomba aussitôt sur le fauteuil comme eût fait un cadavre un instant galvanisé.

Le cri de madame Broussel avait retenti dans la chambre voisine, dont la porte s'ouvrit aussitôt. Laure, les vêtements en désordre et les traits décomposés par l'épouvante, en

sortit précipitamment et vint se jeter, à demi morte, dans les bras de sa mère.

Madame Broussel et sa fille restèrent un instant dans les bras l'une de l'autre ; à cette étreinte aussi douloureuse que tendre, aux sanglots mêlés à leurs embrassements, Laubespin comprit qu'entre ces deux femmes la communauté du malheur avait créé une de ces sympathies toutes-puissantes que ne déterminent pas toujours les liens du sang.

— Votre cri m'a percé le cœur, dit Laure, qui la première se sentit en état de parler, j'ai cru qu'il était revenu.

Ces mots, prononcés avec un accent de terreur, firent tressaillir madame Broussel.

— Qu'il vienne, dit-elle d'un air de sombre défi.

— Il vous tuera cette fois!

— Qu'il me tue ! je lui rendrai grâces! Mais toi, ma pauvre enfant, toi, réduite au désespoir par ce monstre! Oh! c'est à douter de la bonté de Dieu!

La jeune fille se pencha vers sa mère, qui de nouveau la serra dans ses bras.

— Ma Laure bien-aimée, reprit-elle en fondant en larmes, ma chère et malheureuse fille, tu voulais mourir!

Laure se redressa brusquement et se tourna vers Laubespin, qui, par discrétion, s'était retiré dans le fond de la chambre. Jusqu'alors tout entière à son émotion, elle n'avait fait que l'entrevoir sans le regarder; mais en ce moment elle l'examina d'un œil perçant et le reconnut aussitôt.

— Vous n'avez donc point de cœur, lui dit-elle avec une véhémence inattendue; vous voyez l'état de ma mère, et vous ne craignez pas de l'aggraver par un nouveau chagrin!

Laubespin se rapprocha des deux femmes.

— J'ai dû avertir votre mère de ce qui s'est passé cette nuit, répondit-il d'un ton d'affectueuse gravité; c'est à vous maintenant d'effacer la douleur que lui a causée cette indiscrétion nécessaire. Jurez-lui de renoncer à vos projets sinistres, de supporter vos peines, de vivre pour elle, et

bientôt vous la verrez se ranimer dans vos bras et se rattacher elle-même à la vie.

Avec la mobilité d'impressions qui était un des traits de son caractère, Laure passa de l'irritation à l'attendrissement; elle s'agenouilla devant sa mère et lui prit les mains.

— Pardonnez-moi, dit-elle d'une voix entrecoupée, je suis bien coupable. Vous avez tant souffert déjà! vous avez été si malheureuse à cause de moi! j'aurais dû savoir souffrir à mon tour; mais je n'ai point de courage. Cela fait tant de mal, le chagrin! Quand j'ai le cœur brisé, ma tête se perd; je deviens folle, et je veux aller rejoindre mon père.

— Sans moi, cruelle enfant! s'écria madame Broussel.

— Le malheur rend égoïste.

— Toi mourir avant moi qui ai si peu de jours à vivre!

— Avant vous ou avec vous!

— Eh bien, oui, avec moi! dit la mère de Laure d'un air d'égarement.

— Madame! s'écria Laubespin avec un accent de reproche.

Madame Broussel fixa sur le sauveur de sa fille un œil hagard et parut chercher à s'expliquer sa présence; peu à peu, cependant, sa physionomie s'adoucit, et un sourire plein de tristesse anima ses lèvres décolorées.

— Pardonnez à une pauvre femme souffrante de vous accueillir si mal, dit-elle; vous avez des droits éternels à ma reconnaissance, et je ne puis rien faire pour vous la témoigner: un remercîment stérile mais sorti du cœur, voilà tout ce qu'il m'est permis de vous offrir.

— Je serai trop récompensé, répondit Henri, si je puis emporter d'ici l'espoir que vos chagrins ne tarderont pas à finir.

Madame Broussel regarda un instant avec une attention singulière le jeune comte, dont la physionomie exprimait un intérêt aussi profond que sincère.

— C'est je crois, monsieur de Laubespin que j'ai l'hon-

neur de recevoir? reprit-elle après un instant d'hésitation.

— Vous savez mon nom, madame? dit Henri sans pouvoir cacher son étonnement.

Au lieu de répondre madame Broussel se tourna vers sa fille, qui avait aussi laissé échapper un geste de surprise.

— Mon enfant, lui dit-elle avec douceur, tu oublies que tu as un ouvrage à finir.

— Vous avez raison, ma mère, répondit Laure en essuyant ses yeux, j'ai promis de le rendre demain matin, et c'est à peine s'il me reste assez de temps pour l'achever.

— Mais c'est aujourd'hui dimanche! s'écria Laubespin en jettant un regard de tendre compassion sur la jeune fille.

— Les pauvres n'ont pas de dimanche, répondit-elle avec simplicité.

— Ainsi vous travaillez tous les jours?

— Je ne m'en plains pas; plus on est obligé de travailler, moins on a de temps pour penser.

Laure se baissa vers sa mère et échangea avec elle quelques mots à voix basse. Elle regarda ensuite Laubespin avec une sorte de curiosité enfantine, le salua en souriant, et rentra dans sa chambre. Mais presque aussitôt, par un de ces mouvements de capricieuse espièglerie si naturels à son caractère, que l'habitude de la souffrance n'avait pu parvenir à les complétement étouffer, elle rouvrit la porte à demi et avança son charmant visage.

— Si je n'étais pas une pauvre petite modiste, dit-elle à Laubespin, ou si vous n'étiez pas vous même un illustre gentilhomme, je vous dirais: Au revoir, mon cousin.

A l'instant même elle disparut et ferma la porte.

Pendant un moment Henri demeura muet de surprise.

— C'est un enfant, pardonnez-lui, dit madame Broussel; je devrais la gronder, mais je n'en ai pas le courage: il y a si longtemps que je ne l'avais vue sourire!

— Vous avez donc entendu dire que je devais épouser mademoiselle Falconet, votre nièce? demanda Laubespin.

— On m'a parlé, il y a quelques jours, de ce mariage.

Hier, au moment où vous veniez de sortir avec votre oncle, mon frère a prononcé votre nom, et aujourd'hui je vous ai reconnu sur le champ.

Madame Broussel parut hésiter à poursuivre; mais bientôt toute irrésolution disparut de sa physionomie, et elle reprit la parole avec l'énergie désespérée d'un joueur qui risque le reste de sa fortune sur une seule carte.

— Monsieur de Laubespin, dit-elle, il est nécessaire que je vous parle; mais ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu que de vous, c'est pour cela que je viens de renvoyer ma fille. Asseyez-vous donc près de moi; je n'ai pas la force de parler haut, et il ne faut pas qu'aucune parole de cet entretien puisse arriver jusqu'à Laure.

Henri obéit en silence, et, par un sentiment de délicatesse qu'excite toujours dans un cœur généreux le spectacle de l'infortune, il s'efforça de dissimuler, sous un air d'attention patiente et respectueuse, ce qu'il pouvait y avoir de trop vif dans sa curiosité.

— La prière que je viens vous adresser est d'une nature si extraordinaire, continua la mère de Laure en parlant à voix basse, que je dois d'abord vous expliquer les raisons qui viennent de me déterminer à cette démarche. Je vous vois aujourd'hui pour la seconde fois, et cependant il me semble que je vous connais depuis longtemps. La loyauté et l'honneur peints sur tous vos traits m'inspirent une confiance que je me croyais incapable d'éprouver désormais. Mais comment n'aurais-je pas confiance en vous! Cette nuit même n'avez-vous pas sauvé la vie de ma fille? Sans doute c'est une étrange manière de reconnaître cet incomparable bienfait que d'y voir un titre pour vous en demander un nouveau; mais, croyez-le bien, la reconnaissance qui implore est souvent plus profonde que celle qui récompense.

— En mettant mon dévouement à l'épreuve, vous m'accorderez la seule récompense que j'ambitionne.

— Une autre raison, plus plausible peut-être, semble me

donner aussi quelques droits à votre bienveillance. Vous devez épouser ma nièce, et ce mariage va créer une alliance entre nous. Je sais que pour un homme de votre qualité il ne saurait y avoir ni plaisir ni honneur à devenir le neveu d'une pauvre femme comme moi; mais vous êtes sans doute trop réellement noble pour rougir de l'humble condition de vos parents, du moins est-ce ainsi que je vous juge.

— Vous me rendez justice, madame, répondit le jeune comte avec un accent de sincérité auquel il était impossible de se méprendre : si ce mariage se conclut, vous trouverez en moi un parent aussi dévoué que respectueux; mais il ne saurait rien ajouter au désir que j'éprouve de vous rendre service.

Quoique fort décidé à ne pas épouser mademoiselle Falconet, Henri jugea inutile de parler en ce moment de sa résolution; il craignit qu'un pareil aveu n'empêchât madame Broussel d'achever une confidence à laquelle il prenait d'avance un intérêt fort vif, car il était à peu près certain que Laure en devait être le principal sujet.

— Sauveur de ma fille et bientôt son parent, reprit madame Broussel en s'efforçant de sourire, voilà deux raisons qui me donnent le droit de vous importuner. A qui d'ailleurs confier ce que je veux vous dire, je n'ai point d'amis, monsieur de Laubespin, pas un seul ami !

— Votre frère...

— Je n'ai point de frère, je n'ai point de mari, je suis seule, au monde. Seule, non. Si j'étais seule, je mourrais en silence; mais j'ai une fille et je dois parler. Elle a voulu se tuer, dites-vous ? Me taire plus longtemps serait un crime. Oui, vous saurez tout. La plaie que j'ai cachée jusqu'ici à tous les yeux, car il est des blessures dont on rougit; cette plaie saignante et hideuse, je vous la montrerai à vous qui avez sauvé mon enfant.

Madame Broussel s'arrêta un instant pour raffermir sa voix, que l'émotion rendait tremblante.

— Lorsque vous m'avez vue pour la première fois,

reprit-elle, vous vous êtes dit : « Voilà une femme qui souffre, » mais vous n'avez pu vous figurer l'immensité de cette souffrance; si le mal physique a dû vous frapper, comment auriez-vous pu deviner la torture morale? Quand vous êtes entré dans cette chambre, vous vous êtes dit : « Voici le séjour de la misère, » mais vous n'avez pas soupçonné que la misère était la moindre des douleurs dont ce triste lieu est le théâtre. Dans cette demeure que semble avoir frappée la malédiction de Dieu, trois êtres sont en présence : un ange, c'est ma fille; une mourante, c'est moi; un monstre... vous le devinez!

La mère de Laure fit une nouvelle pause et appuya la main sur son cœur, comme si elle y eût ressenti une douleur subite.

— Ma vie, dit-elle, renferme un enseignement terrible pour les imprudentes qui épousent des hommes plus jeunes qu'elles. Entre M. Meynard, le père de Laure, et moi, tout était en rapport, l'âge ainsi que le caractère; aussi avons-nous été heureux, oh ! trop heureux, car le souvenir de ce temps de félicité redouble les tourments de mon existence actuelle. J'aurais dû garder à jamais dans mon cœur l'image de cet homme si noble et si bon, j'aurais dû vouer le reste de ma vie au culte de sa mémoire; j'aurais dû, imitant ma fille, qui après neuf ans porte le deuil de son père, conserver jusqu'au tombeau mes habits de veuve. Voilà ce que j'aurais dû faire, voilà ma faute ; elle est grande, mais quel châtiment!

Je ne vous parle pas de ma fortune dissipée dans des spéculations imprudentes, de la gêne succédant à l'aisance, de ma fille, dont les instincts honoreraient une reine, réduite à travailler pour nous aider à vivre; travail dangereux, car mille pièges environnent une jeune fille exposée dans un magasin à la curiosité du public; travail sans relâche, vous venez d'en être témoin; travail mortel, enfin, car déjà la santé de Laure est sensiblement altérée; et après la fatigue l'épuisement, après l'épuisement la mort !

— Pauvre enfant ! dit Laubespin avec émotion.

— Je ne vous parle pas des mille souffrances dont vous ne pouvez vous douter, et qui sont exprimées par ce seul mot, la misère. Je ne vous parle pas du mal qui me tuera bientôt, et dont le chagrin a développé le germe. Le travail, la pauvreté, la maladie, tout cela se supporte; mais il est une épreuve d'où le cœur d'une femme ne peut sortir que brisé : c'est l'abandon, c'est l'ingratitude, c'est la trahison de l'homme à qui l'on a tout sacrifié. M. Broussel a dix ans de moins que moi; aux yeux de bien des gens c'est une excuse, je le sais, et si je laissais échapper une plainte on me dirait sans doute que je me suis attiré mon malheur. Mais enfin, par ma faute ou sans l'avoir mérité, je suis malheureuse; malheureuse à ce point que, quoique atteinte d'une maladie sans remède, et dont le dénoûment ne saurait long-temps se faire attendre, plus d'une fois la pensée du suicide qui poursuit ma pauvre enfant m'est aussi venue.

— Que dites-vous, madame?

— Oui, bien des fois, la nuit surtout; car j'ai perdu le sommeil, et c'est pendant l'insomnie que viennent les idées sinistres. Dans cette petite chambre si triste et si sombre où Laure travaille en ce moment et où je couche près d'elle, bien des fois, en la voyant pâle, triste, épuisée, s'endormir enfin d'un sommeil agité par des rêves lugubres, je me suis dit : Ne vaudrait-il pas mieux mourir ensemble!

— Mourir ensemble ! s'écria Laubespin.

— Je vous parais bien criminelle, n'est-ce pas! Une mère emmener sa fille avec elle dans la tombe! ce serait un infanticide! J'ai beau me dire cela, je ne me trouve pas coupable. Envoyer au ciel ce cher ange endormi pour lui épargner les souffrances d'une vie misérable, ce serait encore de l'amour; ce ne serait pas un crime, mon cœur me le dit.

— Combien doit être profond l'abîme de douleur d'où est sortie cette affreuse pensée !

— Plus d'une fois j'ai été sur le point d'allumer le charbon; ce qui m'a toujours arrêtée, ce n'est pas un reproche

de ma conscience, elle était tranquille : c'est la crainte de voir Laure s'éveiller et souffrir avant sa mort.

— Que je vous plains, madame !

— C'est ma fille qu'il faut plaindre, car je ne vous ai pas tout dit et nous voici arrivés à la partie la plus horrible de cette triste confession.

En ce moment Laure ouvrit précipitamment la porte de sa chambre.

— Le voici, dit-elle d'une voix altérée par la terreur, il monte l'escalier, j'ai reconnu son pas.

— Que va-t-il dire en vous trouvant ici ? s'écria madame Broussel aussi troublée que sa fille.

— Rassurez-vous, madame, répondit Laubespin, qui ne put se défendre lui-même d'une légère émotion ; mon futur mariage suffira pour motiver ma visite aux yeux de M. Broussel.

Laure s'approcha de lui par un mouvement aussi vif qu'inattendu.

— Il faut que je vous parle, lui dit-elle de manière que sa mère ne put l'entendre. En descendant arrêtez-vous au premier étage et frappez deux coups à la porte à droite.

Elle s'enfuit aussitôt dans sa chambre et s'y enferma.

Un instant après on entendit ouvrir la porte d'entrée, un bruit de pas retentit dans le corridor et M. Broussel parut aux yeux de sa femme et de Laubespin.

XIII

UN MAUVAIS MÉNAGE.

Georges Broussel (le beau Broussel, ainsi qu'on l'avait surnommé dans sa jeunesse) était un homme de quarante ans, grand, bien fait et remarquablement vigoureux. Ses traits, d'une régularité sans distinction, d'une expression

froide et calme, étaient loin de faire pressentir le caractère violent et immoral qui avait rendu cet homme le fléau de sa famille et l'artisan de sa propre ruine. Cependant en l'examinant on découvrait entre ses sourcils une ride profonde, dans son œil noir et enchâssé une sombre ardeur, sur ses lèvres un peu étroites une douceur mielleuse qui, peu à peu, vous mettaient en défiance; le front était d'un ambitieux, le regard d'un homme passionné, le sourire d'un hypocrite; et quand ces trois caractères se confondent, il en résulte un composé aussi terrible dans l'ordre moral que peut l'être dans l'ordre physique la combinaison du soufre, du charbon et du salpêtre.

Par une contradiction étrange, les habits du beau-père de Laure n'offraient aucune trace de la pauvreté qui désolait son logis. Une redingote dont la coupe irréprochable faisait valoir sa taille avantageuse, un chapeau neuf, des bottes luisantes, des gants fort propres, et ceci était surtout un trait caractéristique, car les gants sont la première des superfluités dont vous débarrasse l'infortune, enfin un ensemble de vêtements qu'un homme élégant n'eût pas désavoué, tel était le costume de Broussel lorsqu'il entra dans la chambre misérable où l'attendaient sa femme mourante et Henri de Laubespin.

A la vue du comte, Broussel laissa échapper un mouvement de surprise, et sa noire prunelle s'embrâsa comme fait l'œil du tigre à la vue d'une proie; mais si violente que parût cette émotion, elle fut aussitôt comprimée; les traits du maître du logis n'exprimèrent plus que la politesse froide et réservée dans laquelle se retranche un homme du monde lorsqu'il reçoit dans sa maison un inconnu.

— Puis-je savoir, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler? dit-il en rendant à Henri son salut.

Ingénieux ou maladroit, le thème de Laubespin était fait.

— Monsieur, répondit-il, ma visite vous étonnera peut-être, comme elle a déjà étonné madame, mais j'espère que vous en excuserez le peu de cérémonie en faveur de l'intention. Je me nomme Henri de Laubespin...

A ces mots, la physionomie de Broussel tranit un nouvel étonnement que remarqua le jeune comte.

— Je m'aperçois, reprit ce dernier, que mon nom ne vous est pas inconnu.

— Votre nom, monsieur, est trop connu en Lorraine pour que je ne l'aie pas entendu prononcer quelquefois, répondit le beau-frère du maître de forges avec une emphase mêlée d'ironie.

— Peut-être avez-vous aussi entendu parler des projets d'alliance qui existent entre la famille de M. Falconet et la mienne? reprit Henri, qui s'était promis de conserver un sang-froid imperturbable.

— J'en ai entendu parler, en effet. C'est vous qui devez épouser mademoiselle Félicité Falconet, mon aimable nièce. Recevez mon compliment, monsieur; vous faites là une assez bonne affaire; le coffre-fort de mon estimable beau-frère, renferme de quoi remettre à neuf votre couronne de comte, pour le présent un peu dédorée, à ce qu'assure la chronique de Lorraine.

Henri rougit fortement, mais il eut assez d'empire sur lui-même pour s'abstenir de répondre à ce persiflage.

— Maintenant, monsieur, reprit Georges Broussel du même ton d'ironie, aurez-vous la bonté de me dire quel rapport il peut y avoir entre votre futur mariage et la visite dont vous nous honorez en ce moment?

— N'est-il pas d'usage de se faire présenter aux parents de la femme que l'on doit épouser?

— Oui, mais je ne pense pas qu'il soit d'usage de se présenter soi-même. Pour que les choses fussent en règle, autant du moins que je crois le savoir, il faudrait que M. Falconet eût pris la peine de venir avec vous. Il s'en est dispensé, et il a eu raison, car trois étages descendus par la fenêtre sont le seul accueil qu'il ait à attendre de moi.

Sans relever ce que cette menace brutale adressée à un absent pouvait avoir de blessant pour lui-même, Laubespin reprit la parole d'un ton calme.

— Je sais que depuis longtemps vos rapports avec M. Falconet ne sont pas tels qu'ils sembleraient devoir résulter d'une parenté si proche. Voilà la raison qui m'a décidé à me présenter chez vous; c'est dans un but de conciliation...

— Vous nous apportez la branche d'olivier, interrompit Broussel avec un ricanement sardonique; en vérité, je ne m'attendais guère à vous voir jouer le rôle de la colombe pacificatrice, vous qui me paraissez devoir être beaucoup plus à l'aise dans celui de l'épervier ravisseur.

Un regard aussi aigu que la pointe d'un poignard accompagna ces paroles.

— Il m'a reconnu, se dit Laubespin, qui, voyant sa ruse déjouée, se redressa d'un air de hauteur.

— Si vous êtes réellement le comte de Laubespin...

— Monsieur... interrompit Henri en se contenant avec peine.

— Si vous êtes réellement le comte de Laubespin, répéta Broussel avec le sang-froid le plus provoquant, dites à votre futur beau-père que je lui ai voué une haine qui ne finira qu'à ma mort. Un ennemi comme moi lui paraîtra sans doute bien faible, bien impuissant, bien méprisable; mais cependant qu'il ne s'endorme pas dans son dédain : de la dent de ma misère au cœur de sa richesse peut-être y a-t-il moins loin qu'il ne croit.

Un sourire farouche éclaira la physionomie de Broussel, qui parut un instant se complaire aux pensées de vengeance qu'avait remuées au fond de son cœur le nom de son beau-frère.

— Quant à vous, monsieur, reprit-il d'un ton plus froid il me reste quelque chose à vous dire; mais, si vous le trouvez bon, nous épargnerons à ma femme, qui est souffrante, la fatigue que lui causerait sans doute notre entretien, s'il se prolongeait en sa présence.

Cette invitation, rendue plus pressante par un mouvement que fit le maître du logis en se dirigeant vers la porte, n'admettait ni réplique, ni délai. Laubespin salua madame Brous-

sel et répondit à son regard suppliant par un geste qui semblait promettre un dévouement absolu.

Lorsque Broussel et Henri furent sortis du logement et arrivés sur le carré de l'escalier, le premier s'arrêta.

— Voici un étrange salon, dit-il avec l'accent d'ironie qui avait caractérisé son langage depuis le commencement de cette scène, mais je n'en ai pas d'autre où je puisse vous recevoir; d'ailleurs, la pauvreté dispense de l'étiquette.

— Je vous écoute, répondit Laubespin d'un ton sérieux.

— Je suis le beau-père de la jeune fille que vous avez reconduite cette nuit jusqu'à la porte de cette maison : c'est vous dire que toutes vos tentatives pour la revoir seront surveillées et déjouées par moi. La chose, selon l'entêtement que vous mettrez dans vos poursuites, pourra aller jusqu'à la mort de l'un de nous. Voilà ce que j'avais à vous dire.

Broussel salua Laubespin de l'air le plus calme, rentra dans le corridor et ferma la porte. Un instant après, il était revenu près du fauteuil où sa femme, de plus en plus affaissée par la souffrance, attendait avec anxiété son retour.

— Où est Laure? lui demanda-t-il d'un ton brutal qui contrastait avec la froide ironie qu'il avait montrée jusqu'alors.

— Dans sa chambre, répondit madame Broussel, à qui la présence de son mari causait une épouvante visible.

Le beau-père de Laure s'approcha de la porte et essaya inutilement de l'ouvrir.

— Encore enfermée! s'écria-t-il avec emportement.

— Elle est si fatiguée, dit madame Broussel d'un ton suppliant; sans doute elle se sera jetée sur son lit pour goûter un instant de repos.

— Laure! reprit Broussel sans écouter sa femme.

Personne ne répondit.

— Laure! répéta-t-il en élevant la voix.

Aucun bruit ne se fit entendre.

— Laure! cria-t-il pour la troisième fois avec un accent de fureur.

Le silence continua de régner dans la chambre de la jeune fille.

Broussel se précipita vers la cheminée et prit un des chenets du foyer.

— Vous allez la tuer! cria la malheureuse femme en se levant pour arrêter son mari.

D'un geste sans ménagement celui-ci la repoussa, puis en quelques coups il fit sauter la serrure.

— Personne! dit-il lorsqu'il eut ouvert la porte.

— Merci, mon Dieu! elle n'a pas été témoin de cette nouvelle violence.

— Depuis quand est-elle sortie? demanda Broussel en se retournant vers sa femme le visage pâle de colère.

— Depuis un instant seulement : elle était encore là tout à l'heure.

— Elle a donc vu ce jeune homme?

— Non, répondit madame Broussel poussée au mensonge par la crainte insurmontable que lui inspirait son mari.

Broussel parut tranquillisé.

— Où est-elle allée? reprit-il au bout d'un instant.

— Sans doute à son magasin reporter de l'ouvrage.

— Son ouvrage est là, et le magasin est fermé.

— A l'église, alors; vous savez bien que lorsqu'elle a le temps elle y va maintenant tous les dimanches.

— Qu'elle aille à la messe, je ne dirai rien; mais elle se fait une religion à elle qui ne peut qu'achever de lui déranger la tête : ce n'est pas à l'heure des offices qu'elle va à l'église, c'est quand elle croit n'y trouver personne. Elle se met dans le coin le plus sombre, derrière un pilier, s'agenouille sur les dalles nues et pleure; voilà ce qu'elle appelle sa religion.

— C'est la religion de bien des malheureux.

— Soit; mais, en s'y livrant avec l'exaltation sauvage qu'elle met à toute chose, elle arrivera tout droit à la folie, dont elle n'est déjà que trop près. Je ne veux plus qu'elle aille à l'église.

— Elle pleurera ici.

— C'est cette petite chambre où l'on a froid en été, où l'on voit à peine clair à midi et d'où l'on ne peut l'arracher dès qu'elle est rentrée, qui est la principale cause de scs idées noires. Toutes ces vapeurs mélancoliques disparaîtront dès qu'elle aura une chambre plus gaie et meublée convenablement.

— Pauvre enfant! n'est-elle pas enchaînée à ce triste séjour? J'en sortirai bientôt moi, mais elle?

— Bientôt aussi, et avec vous, poursuivit Broussel avec moins de rudesse qu'il n'en avait montré jusqu'alors. Si ce n'était pas aujourd'hui dimanche, je serais déjà allé retenir un autre logement; mais j'irai dès demain.

— Un autre logement? dit la mère de Laure d'un air étonné.

— Ce matin, pourtant, je n'ai pas perdu mon temps; j'ai acheté des meubles, assez modestes il est vrai, mais qui paraîtraient splendides à côté de cette ignoble friperie.

— Des meubles! s'écria madame Broussel avec un redoublement de surprise.

— Oui, un nouveau logement et de nouveaux meubles; enfin une métamorphose complète : si depuis mon retour vous aviez daigné jeter les yeux sur moi, vous auriez vu que cette métamorphose était déjà commencée.

— En effet, vous avez des habits que je ne vous connaissais pas, répondit-elle en parcourant du regard les vêtements de son mari.

— Ne trouvez-vous pas qu'ils me donnent un peu meilleur air que ne faisaient mes guenilles? demanda Broussel en se regardant avec une sorte de complaisance dans la petite glace fêlée qui surmontait la cheminée, car, naturellement fort vain de ses avantages physiques, pendant longtemps il avait dû renoncer au plaisir de les rehausser par une toilette élégante.

Madame Broussel ne répondit pas. Après avoir ardemment aimé son mari, elle avait conçu pour lui une horreur si profonde qu'il lui était impossible de soutenir un seul instant la

conversation sur le ton de la familiarité et de l'enjouement.

— J'espère que le serpent a fait une peau neuve complète reprit Broussel, en jetant un dernier coup d'œil sur la glace.

— Vous avez donc de l'argent? lui demanda sa femme, qui, habituée à désespérer de la fortune, avait peine à croire qu'une amélioration, si faible qu'elle fût, pût survenir dans leur condition.

— Probablement; car sans argent on n'a ni habits, ni logement, ni meubles.

— Mais d'où vient cet argent?

— Une rentrée inattendue.

— Personne ne nous devait rien.

— En êtes-vous sûre?

— Trop sûre. Non, personne ne nous devait rien, et vous voulez me tromper.

— Pour abréger la discussion, mettons que je veux vous tromper; selon moi, c'est là un point assez minime. L'essentiel c'est que nous sommes aujourd'hui un peu moins misérables qu'hier. Notre fortune n'est qu'un grain de sable, il est vrai; mais laissez-moi tailler ce grain de sable, il deviendra diamant.

— Toujours des illusions!

— Toujours. Que serait la vie sans les illusions? Puisque nous allons être un peu plus à l'aise, je ne veux pas que Laure travaille plus longtemps dans un magasin de modes. Un magasin où le samedi on retient les ouvrières jusqu'à une heure du matin ne me convient pas. Il est vrai que j'ai peine à croire à cette histoire, qui me paraît faire beaucoup d'honneur à l'imagination de votre fille. Si moi-même je n'étais pas rentré hier soir fort tard, j'aurais su tout de suite à quoi m'en tenir; mais je le saurai dans un quart d'heure. Quoique le magasin ne soit pas ouvert aujourd'hui, je trouverai certainement madame Meyssonnier, à qui je vais reporter l'ouvrage de Laure pour terminer l'affaire sur le champ.

Broussel entra dans la chambre de la jeune fille, prit sur une petite table l'ouvrage qu'elle avait promis de terminer

pour le lendemain, et sortit du logement, sans que sa femme élevât aucune objection contre la résolution imprévue qu'il venait de lui signifier.

Après le départ de son mari, madame Broussel demeura un instant immobile sur son fauteuil, dans un état d'atonie complète.

— De l'argent! répétait-elle à demi-voix ; d'où lui vient cet argent?

Tout à coup, frappée d'une pensée qui redoubla la pâleur de son visage, elle se leva, et marcha péniblement jusqu'à la commode placée dans un des coins de la chambre. Elle ouvrit un des tiroirs et y prit, parmi d'autres hardes sans valeur, une vieille robe brune qu'elle examina un instant avec une inquiétude bientôt changée en désespoir. Une large déchirure, à l'endroit du corsage où elle avait d'abord posé la main, lui causa une émotion si foudroyante qu'elle ne parvint à se soutenir qu'en s'appuyant sur le marbre de la commode. Éperdue, elle insinua les doigts dans cette déchirure où la trace des ciseaux était facile à reconnaître, fouilla quelque temps entre la doublure et l'étoffe; mais sa perquisition fut vaine : ce qu'elle cherchait avait disparu.

— Volée! dit-elle alors d'une voix mourante; la fortune de ma fille... et c'était si peu... le dépôt sacré qui devait donner du pain à ma pauvre enfant, et près duquel je serais morte de faim... plus rien... Il n'a pu la déshonorer, il la vole! Ah! c'est le dernier coup!

Madame Broussel, le froid de la mort dans les veines, essaya de regagner son fauteuil, mais à mi-chemin ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba sans connaissance sur le carreau.

Pendant ce temps une autre scène se passait à l'étage inférieur de la maison.

En dépit de sa résolution de conserver un sang-froid exemplaire, Laubespin n'avait pu se défendre d'une impression assez désagréable lorsqu'il s'était trouvé seul sur

le palier en face de la porte que Broussel venait de fermer. Jamais il ne s'était vu éconduit avec aussi peu de cérémonie, et il fut sur le point de frapper de nouveau pour rappeler le maître du logis aux lois du savoir-vivre; mais une réflexion le retint.

— Laure m'attend sans doute, se dit-il; et tout ce qu'aura gagné ce tyran domestique par son procédé brutal, c'est que je la reverrai un peu plus tôt. Vieux mari, tuteur ou beau-père, c'est toujours l'histoire d'Arnolphe et d'Agnès: les meilleures combinaisons de la défense tournent au profit de l'attaque.

Il descendit aussitôt l'escalier, s'arrêta au premier étage et frappa deux coups légers à une porte à droite, qui s'ouvrit aussitôt sans faire de bruit.

— Entrez vite, lui dit Laure, qui l'attendait depuis un instant, l'oreille au guet et le cœur palpitant.

Henri s'empressa d'obéir; dès qu'il fut entré, la porte se referma aussi discrètement qu'elle s'était ouverte.

La chambre où se trouvaient en ce moment le comte et la jeune fille occupait à elle seule le premier étage d'une aile bâtie sur le derrière de la maison aux dépens de la cour, que cette construction achevait de priver d'air et de lumière; l'ameublement était des plus modestes: un lit de noyer, une petite commode du même bois, quelques chaises de paille, une table à ouvrage, sur la cheminée un vase de porcelaine grossier entre deux flambeaux de cuivre plaqué dont l'argenture commençait à disparaître, tels en étaient les objets principaux. C'était encore la pauvreté, comme au troisième étage; mais la blancheur des rideaux, le carreau bien ciré, quelques fleurs dans le vase annonçaient qu'à sa suite le désespoir n'avait pas pénétré dans cet humble séjour.

— Êtes-vous brave? dit Laure à Laubespin en le regardant fixement.

Moins susceptible que Don Rodrigue, le jeune homme répondit en souriant:

— Oui, je le crois.

— Il ne suffit pas de le croire, il faut en être sûr.

— J'en suis sûr, répliqua Henri sans cesser de sourire.

— C'est que j'ai peur, moi; et si votre cœur n'est pas plus ferme que le mien, que deviendrons-nous s'il nous trouve ici?

— Ne craignez rien : s'il vient, j'aurai du courage pour vous et pour moi.

— Vous ne savez pas combien sa colère est terrible. Maintenant je me repens de ce que je viens de faire, et il me semble qu'au lieu de me rassurer votre présence m'effraie. Je ne me pardonnerais jamais s'il vous arrivait malheur à cause de moi. Il en est temps encore : partez avant qu'il ne descende.

— Je ne partirai pas avant de savoir ce que vous avez à me dire.

— Oui, vous êtes brave, reprit Laure en relevant la tête avec une sorte d'orgueil, vos yeux étincellent, votre accent est résolu, votre contenance est fière, et je suis sûre que votre cœur ne bat pas.

— A ce dernier égard vous vous trompez, reprit Henri, qui, par un entraînement dont il ne put se défendre, prit la main de la jeune fille et l'appuya sur son cœur.

Laure retira sa main, rougit légèrement et demeura un instant les yeux baissés en face de Laubespin, qui la contemplait avec une extase silencieuse.

— J'ai eu tort de vous parler de ma frayeur, reprit-elle d'une voix un peu tremblante; il ne se doute pas que je suis ici, et nous ne devons pas craindre qu'il y vienne.

— Où sommes-nous donc? demanda le comte.

— Chez une pauvre ouvrière, bien laborieuse, bien honnête, et qui m'aime beaucoup; quand elle sort, elle me laisse la clef de sa chambre, afin que je puisse m'y réfugier.

— Voilà donc votre vie, ma pauvre enfant : un travail audessus de vos forces, l'affliction que vous cause la maladie

de votre mère et la terreur que cet homme odieux vous inspire ?

— Ne parlons pas de lui, dit la jeune fille en baissant la voix d'un air craintif ; son nom seul me fait mal.

— Vous avez raison ; ne parlons pas de lui, parlons de vous.

— De moi, ce serait bien peu intéressant, et j'ai des choses si graves à vous dire.

— Parlez, ma cousine, dit Laubespin avec un sourire enjoué.

Laure sourit à son tour et parut éprouver une satisfaction enfantine.

— C'est bien, dit-elle, vous n'êtes pas un orgueilleux, et cela me plaît. Je me repentais déjà de vous avoir appelé mon cousin, je craignais que cela ne vous eût offensé ; et voilà que vous me répondez sur le même ton comme pour me dire que je ne vous ai pas déplu. C'est très-bien.

— Vous, me déplaire ! Est-ce possible ?

— Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'en me traitant de cousine vous me donnez le premier mot de ce que j'ai à vous dire. Écoutez-moi donc ; et si vous trouvez dans mes paroles quelque chose qui soit mal, pardonnez-le-moi. Peut-être n'est-il pas convenable qu'une fille de mon âge parle aussi librement à un homme du vôtre ? mais il s'agit de ma mère, de ma pauvre mère si malade et si malheureuse, et il me semble qu'un sujet aussi sacré justifiera ce que ma conduite peut avoir de trop hardi.

— Je vous écoute avec autant de respect que j'en pourrais témoigner à une reine.

- Voilà encore une parole qui me plaît : une reine ! Vous saurez que je suis très-orgueilleuse, et que j'aime assez que l'on me compare à une reine.

— J'aurais dû dire un ange.

— Non, ce serait une impiété. Les anges voient Dieu, et l'on ne doit pas profaner leur nom. Ce n'est pas que, dans

ma tête, je ne voie aussi Dieu quelquefois... Mais il ne s'agit pas de cela. De quoi parlions-nous ?

— Vous vouliez me demander quelque chose, répondit Laubespin frappé de l'étrange exaltation qui avait animé pendant un instant le regard de la jeune fille.

Par un geste qui lui était familier, Laure passa la main sur son front à plusieurs reprises.

— Dès que je pense à Dieu et aux anges, dit-elle à demi-voix, ma tête se monte, et je deviens un peu folle. A l'église cela me prend toujours, mais je ne veux pas me laisser aller aujourd'hui à mes pensées d'église, et vous allez voir que quand il le faut je suis très-raisonnable.

La jeune fille s'arrêta, comme pour laisser tomber l'exaltation involontaire de ses idées.

— Vous allez épouser ma cousine Félicité, reprit-elle au bout d'un instant d'un air calme et sérieux ; c'est au nom de votre mariage que j'implore votre bienveillance pour ma mère. Son existence est un enfer, et vous seul pouvez l'en tirer. Ma cousine, ou plutôt votre femme...

— Mais elle ne l'est pas encore, interrompit le comte désagréablement affecté de voir attribuer, même par erreur, un pareil titre à mademoiselle Félicité Falconet.

— Laissez-moi dire votre femme, cela vous touchera plus que si je disais ma cousine : votre femme possède en Lorraine, près des forges de mon oncle, une petite maison que nous habitions avec mon père. Pauvre père !

Deux larmes mouillèrent les paupières de Laure, qui tira de son corsage un médaillon et le porta à ses lèvres.

— C'est le médaillon que vous aviez hier ? demanda Laubespin avec une émotion subite.

— Il ne me quitte jamais.

— Il vient... de votre père ? reprit-il en hésitant.

— C'est son portrait. Je ne le laisse voir à personne, pas même à ma mère ; elle pleure trop en le regardant, mais je veux vous le montrer, car je vous crois digne de le voir.

D'un geste doux et triste elle lui présenta le médaillon, Laubespin le regarda un instant sans le voir.

— Chère enfant! se disait-il dans un muet ravissement; si j'osais, je me mettrais à ses genoux pour lui demander pardon. Avoir pris le portrait de son père pour un gage d'amour.

— Il était beau, reprit Laure d'une voix mélancolique; mais lorsqu'on le connaissait on ne pensait plus qu'à sa bonté.

— Sur ce portrait de votre père, dit Laubespin avec une gravité pleine de tendresse, je vous jure un dévouement absolu. Mettez-moi à l'épreuve.

— Vous êtes un noble cœur! s'écria la jeune fille en lui saisissant la main par un de ces gestes véhéments qui chez cette enfant passionnée semblaient le complément naturel de la parole; mais presque au même instant l'éclair de son rayon s'éteignit, et ses traits exprimèrent un nouvel effroi.

— Qu'avez-vous donc? demanda Henri en retenant la main de Laure.

— Ne parlez pas, c'est lui, répondit-elle tout bas.

Le bruit d'un pas d'homme se faisait entendre dans le haut de l'escalier; il se rapprocha aussitôt et devint plus marqué.

— Comment reconnaissez-vous que c'est lui? dit Laubespin à demi-voix.

Au lieu de répondre, Laure lui appuya sur la bouche la main qu'elle avait conservée libre.

Au moment où l'homme qui descendait l'escalier passa devant la porte, Laure, qui semblait ne plus respirer, se rapprocha instinctivement de Henri et lui serra de nouveau la main par une crispation nerveuse qui changea un instant en acier ses doigts déliés.

— Il est parti, dit-elle avec un soupir de soulagement lorsque les pas cessèrent de se faire entendre; remontons près de ma mère.

Elle entr'ouvrit la porte, mais la referma presque aussitôt.

— Attendons un instant encore, reprit-elle, il pourrait revenir.

Laubespin avança une chaise et y fit asseoir la jeune fille qui semblait avoir peine à se soutenir.

— Toutes ces émotions vous brisent, lui dit-il doucement; pensez à autre chose. Vous me parliez d'une maison que vous avez habitée autrefois en Lorraine avec votre père.

— Cette maison, qui faisait partie de la fortune de ma tante, appartient aujourd'hui à ma cousine, répondit Laure en s'efforçant de se calmer. Trois ou quatre chambres, un petit jardin, voilà tout; mais dans mon heureuse enfance c'était le paradis. C'est là que je voudrais ramener ma pauvre mère, pour qu'elle pût y passer en paix ses derniers jours. Ma cousine est si riche! Cette petite maison n'est rien dans sa fortune. Pour nous, ce serait un asile; et nous avons tant souffert, qu'il me semble que nous y avons quelque droit.

— Voilà donc ce que vous aviez à me demander, dit Laubespin avec émotion : un asile!

— Je sais que ma cousine ne nous doit rien, mais elle ne peut avoir tout à fait oublié notre enfance.

— Mais vous êtes plus jeune qu'elle.

— Elle a quatre ans de plus que moi, et c'est sans doute à cause de cela qu'elle voulait toujours être la maîtresse; elle me paraissait être bien méchante alors.

— Ah! elle vous paraissait méchante? dit Henri, qui se rappela les indiscrètes révélations de René Falconet.

— J'avais au moins autant de tort qu'elle. J'étais si orgueilleuse que je ne voulais obéir à personne; et comme Félicité voulait toujours commander, nous étions continuellement en guerre. Mais aujourd'hui elle doit avoir oublié toutes nos petites querelles pour ne se rappeler que les bons moments où nous étions amies. D'ailleurs, qu'elle ne

craigne pas que nous soyons à sa charge; nous sommes pauvres, il est vrai, et ma mère ne peut plus travailler, mais moi je suis jeune, je suis forte, et je travaillerais avec tant d'ardeur, si j'étais seule avec elle dans notre chère chaumière !

Laure s'interrompit tout à coup et prêta l'oreille.

— Le voici qui revient, dit-elle en pâlissant. Il est en colère, je le reconnais à sa marche.

Le même bruit de pas qui s'était déjà fait entendre retentit de nouveau dans l'escalier. Un instant après Georges Broussel, les traits altérés par une fureur contenue, rentrait dans la chambre où sa femme gisait encore évanouie.

En rentrant chez lui, Broussel chercha des yeux sa femme, prêt sans doute à passer sur elle sa colère. Il ne la vit pas d'abord, car elle était tombée derrière le fauteuil où d'habitude il la trouvait assise; déjà il se dirigeait vers l'autre chambre, lorsqu'enfin il l'aperçut. A la vue de ce corps immobile, il s'arrêta brusquement.

— Morte, se dit-il avec une émotion où il entrait plus de trouble que de regrets.

Il la souleva dans ses bras vigoureux, la porta sur le lit, et reconnut alors qu'elle n'était qu'évanouie. L'espèce de remords dont il n'avait pu se défendre fit place aussitôt à un mouvement de dépit qui se trahissait par cette exclamation brutale.

— Je ne connais rien d'insupportable comme les gens qui se meurent toujours et ne meurent jamais.

Au lieu de donner à sa femme les soins que ne lui eût pas refusés un étranger, Broussel se promena un instant dans la chambre, comme un furieux désappointé, qui, faute de la victime sur laquelle il comptait, ne sait plus où diriger sa colère. Tout à coup, en jetant par hasard les yeux sur la commode, il aperçut un des tiroirs ouverts. Il s'approcha et ramassa la robe que la mère de Laure avait laissée tomber sur le carreau. Après l'avoir examinée pendant un instant, il la remit dans le tiroir, qu'il referma.

— Nous allons avoir tout à l'heure une petite scène fort pathétique, se dit-il froidement en se remettant à marcher.

En ce moment madame Broussel poussa un gémissement étouffé, fit un pénible effort et parvint à s'asseoir sur le lit. Ses yeux, après avoir erré un instant à travers la chambre s'arrêtèrent sur son mari.

— Cela n'est pas vrai? n'est-ce pas? lui dit-elle avec une sorte d'égarement; c'est un rêve affreux que je viens de faire, mais cela n'est pas vrai?

— Qu'est-ce qui n'est pas vrai? demanda Georges Broussel en s'asseyant tranquillement sur une chaise en face du lit.

— Je vous crois capable de tout; mais un vol! c'est impossible.

— Qu'appelez-vous un vol? dit le beau-père de Laure, toujours impassible.

Madame Broussel regarda la commode et parut surprise de la voir fermée.

— Oui, c'était un rêve, dit-elle à voix basse; quelle que soit la noirceur de son âme, il est incapable d'une pareille action.

— L'action dont vous me jugez incapable consisterait-elle, par hasard, à avoir découvert les dix billets de banque qui, hier encore, étaient si précieusement cousus dans une de vos robes?

— C'est donc vrai, s'écria madame Broussel en faisant un effort impuissant pour se lever.

— Parfaitement vrai; je me suis permis de croire que les dix mille francs en question seraient autant en sûreté dans mon portefeuille qu'au fond de cette vieille commode sans serrure. Le trait est noir assurément.

— Mais cet argent est à ma fille!

— Qui le nie?

— Et vous l'avez pris, misérable!

— Probablement parce que j'en avais le droit.

— Qu'osez-vous dire ?

— Il me semble que votre fille est en même temps ma belle-fille.

— Pour son malheur ; mais quel droit peut vous donner cette alliance détestée ?

— Je vais vous l'expliquer, si toutefois vous voulez bien me faire le plaisir de m'écouter paisiblement.

Pétrifiée par le sang-froid de son mari, madame Broussel resta muette.

— En vous remariant, vous avez perdu la tutelle de votre fille ; d'un autre côté, M. Falconet, nommé tuteur à votre place par le conseil de famille, n'a pas songé un seul instant à s'acquitter de ses devoirs ; il ne reste donc plus que moi qui aie le droit de m'occuper des intérêts de fortune de Laure. Dix mille francs, c'est bien peu de chose assurément ; mais si peu que ce soit, il ne me semble pas que les coudre dans la doublure d'une vieille robe soit le meilleur moyen d'en tirer parti. Avec votre permission, j'aviserai donc à trouver un meilleur placement.

— Vous dissiperez cet argent comme vous avez fait de ma fortune.

— Me reprochez-vous nos malheurs ? C'est peu généreux, dit Broussel avec un sourire hypocrite ; si j'ai désiré la richesse, n'était-ce pas pour vous encore plus que pour moi ?

— Pour moi ! quand vingt fois je me suis jetée a vos pieds, en vous suppliant de renoncer à des tentatives insensées !

— Oui, pour vous, quoi que vous puissiez dire aujourd'hui pour me rendre responsable des revers qui, à dix reprises, ont renversé mes projets les mieux conçus. Je suis un ambitieux, dites-vous ; cela peut être ; mais parlons un peu de votre vanité, de votre amour du luxe, de votre goût pour la toilette.

— Mon amour du luxe ! mon goût pour la toilette ! répéta madame Broussel en promenant un regard de triste

dérision sur l'ameublement de la chambre et sur ses vêtements.

— Je parle des premiers temps de notre mariage, des commencements de notre séjour à Paris. Au lieu de me prêcher la modération et la prudence, comme vous l'avez fait depuis, lorsqu'il était trop tard, n'étiez-vous pas la première à m'encourager dans ce que vous appelez aujourd'hui mes tentatives insensées ?

— Jamais ; j'ai toujours gémi de vos illusions et pleuré d'avance sur leur résultat.

— Soit, dit Georges Broussel avec un accent de persiflage ; vous avez gémi et pleuré ; je vous accorde cela, car il est certain que vous êtes d'un naturel fort gémissant, et que vous avez des larmes à volonté ; mais, tout en pleurant et en gémissant, il me semble que vous acceptiez d'assez bonne grâce les petits cadeaux qu'en mari-modèle j'étais trop heureux de vous offrir. Je me souviens, par exemple, qu'un jour vous ayant acheté une parure d'émeraudes, vos larmes et vos gémissements ne vous empêchèrent nullement de me faire observer que les émeraudes n'étaient plus de mode et que toutes les femmes de votre connaissance avaient des diamants. Vous eûtes donc des diamants ; mais que de gémissements n'avez-vous pas poussés, que de larmes n'avez-vous pas versées chaque fois que vous vous êtes vue condamnée à les mettre pour aller au bal ou au théâtre ! Et ce coupé que j'eus la faiblesse d'acheter parce que vous trouviez notre demi-fortune trop mesquine, l'avez-vous assez baigné de vos larmes, assez rempli de vos gémissements, lorsque vous vous faisiez conduire au bois de Boulogne, tandis que moi je me condamnais à un travail de forçat pour soutenir un échafaudage de plus en plus ébranlé par votre désir de lutter de luxe et d'extravagance contre vos amies d'alors ! ces excellentes amies qui ne vous reconnaissent plus aujourd'hui quand leurs voitures vous éclaboussent !

Quoique fort exagérés et en partie injustes, ces repro-

ches renfermaient un fond de vérité que madame Broussel ne put méconnaître. L'allusion au délaissement où l'avaient abandonnée ses anciennes amies dès le premier souffle de l'infortune lui fit surtout éprouver une émotion si pénible qu'un sanglot convulsif sortit de sa poitrine.

— C'est vrai, dit-elle en penchant tristement la tête, depuis que nous sommes pauvres, pas une seule n'est venue me voir, pas une seule !

— J'ai dissipé votre fortune ! poursuivit Broussel du même ton. C'est faux, vous dirais-je si vous étiez un homme. Votre fortune ne suffisait pas aux besoins de votre vanité, j'ai cherché à l'accroître. C'était un jeu soumis, comme tous les autres, aux chances les plus opposées : d'un côté la richesse, de l'autre la ruine ; nous pouvions gagner, nous avons perdu. Plus que moi sans doute vous auriez profité du gain, sachez comme moi vous résigner à la perte.

— Quand m'avez-vous entendue murmurer contre notre misère? demanda la pauvre femme, qui du rôle d'accusatrice se trouvait descendue à celui d'accusée.

— J'ai dissipé votre fortune, dites-vous? Savez-vous qu'il y a bien de l'imprudence à me parler sans cesse de votre fortune et que c'est ouvrir un champ trop large et trop facile à mes justes récriminations ! Notre mariage a-t-il été aussi disproportionné qu'il vous plaît de le faire entendre? C'est ce qu'il conviendrait d'examiner. Quand je vous ai épousée, vous étiez plus riche que moi sans doute ; mais comptez-vous pour rien mon énergie et mes talents, avantages qui ont survécu à l'anéantissement du seul que vous ayez jamais possédé : un peu d'argent !

Madame Broussel joignit les mains et leva au ciel un regard plein de larmes.

— J'ai dissipé votre fortune ! Mais croyez-vous que vos griefs soient plus grands que les miens? Vous parlez de vos gémissements et de vos larmes ! Je ne pleure ni ne gémis, moi ; mais êtes-vous sûre que je n'aie pas maudit souvent, plus souvent peut-être que vous ne l'avez fait vous-

même, le jour où nous nous sommes mariés ? Depuis sept ans que je traîne cette chaîne déplorable, que de fois n'ai-je pas été tenté de la briser !

— Oh ! brisez-la, de grâce ! car moi aussi je trouve cette chaîne trop lourde et je n'ai plus la force de la porter.

— Vous voudriez bien que je vous prisse au mot, répondit Broussel avec un ricanement dédaigneux ; quelle belle occasion de vous poser en victime et de me peindre en bourreau ! car ce sont là les deux rôles que, grâce à vous, nous jouons depuis longtemps pour l'amusement des curieux de la maison.

— Jamais une plainte n'est sortie de ma bouche devant un étranger, dit la mère de Laure en prenant, malgré sa faiblesse, un accent de dignité; mais les murs ont des oreilles. Au ton dont vous parlez, en ce moment comme toujours, comment voulez-vous que les gens de la maison ne vous entendent pas?

— Qu'ils m'entendent ! s'écria Broussel en élevant la voix avec emportement; croyez-vous que ces drôles-là m'empêcheront de vous dire ce que je pense ? Le bourreau et la victime ! Oui, je sais qu'on dit cela dans la maison et même dans le quartier ; car nous devenons célèbres, et ce qui se passe dans notre ménage obtiendra bientôt les honneurs de la plus complète publicité. Cela doit vous plaire, puisque vous jouez le beau rôle. Victime ! cela jette de l'intérêt sur une femme.

Madame Broussel ne répondit rien à ce sarcasme. Depuis un instant elle avait laissé retomber sa tête sur l'oreiller.

— Quant à moi, poursuivit Georges, je suis dûment atteint et convaincu de brutalité, d'inhumanité, de cruauté, de férocité, en un mot de toutes les énormités à l'usage des tyrans. Quand je sors, les enfants du teinturier se serrent les uns contre les autres, comme s'ils voyaient Barbe-Bleue ; la fruitière, qui est dévote, fait le signe de la croix, et le marchand de vin, dont la femme a pris la clef des champs, se

voile la face avec son tablier. C'est aussi divertissant qu'une pièce jouée par Arnal.

La mère de Laure répondit par un profond soupir au rire sardonique dont furent accompagnées les dernières paroles de son mari.

— Vous avez cinquante ans, continua celui-ci, vous vous négligez beaucoup, vous êtes pâle, maigre, d'une fort mauvaise santé et d'une physionomie assez lamentable : victime! J'ai dix ans de moins que vous, je me porte à merveille, j'ai la voix forte, la barbe noire, des épaules à soulever un cheval et des poings à l'assommer d'un seul coup : bourreau! Que diantre pourrais-je répondre à un jugement si bien motivé?

— Georges, dit madame Broussel d'une voix faible, ayez pitié de moi : je me sens malade.

— Quand ne vous sentez-vous pas malade? répondit-il avec un geste d'impatience.

— Jamais je n'ai éprouvé ce que je ressens en ce moment. J'ai froid partout, je n'ai plus la force de faire un mouvement; votre voix me retentit dans le cœur, et il me semble qu'il va se briser.

En dépit d'une dureté de caractère accrue et irritée par les mille dissensions d'un mariage disproportionné, Broussel ne put voir sans quelque émotion l'état de sa femme.

— Je ne parlerai plus, lui dit-il d'un ton radouci. En effet, vous avez l'air de souffrir. Avez-vous besoin de quelque chose? Voulez-vous que j'aille chercher un médecin?

— Un médecin! c'était bon quand nous avions de l'argent.

— Nous en avons assez pour que vous ne soyez pas privée plus longtemps des soins que réclame votre état.

— De l'argent? il nous en reste donc? Ah! oui, dit madame Broussel, frappée d'une idée que le mouvement de cette scène lui avait fait un instant oublier : l'argent de ma fille!

Je savais bien que j'avais quelque chose à vous demander.

— Calmez-vous. Je vais chercher le médecin qui demeure

au coin de la rue de la Jussienne; c'est à deux pas, dans un quart d'heure je serai ici avec lui.

— Je n'ai pas besoin de médecin, c'est la fortune de Laure qu'il faut me rendre. Vous pensez bien que, si cet argent était à moi, vous l'auriez eu depuis longtemps avec le reste. Mais il ne m'appartient pas, il est à ma fille. Ces dix mille francs sont tout ce que lui a laissé son père; c'est un dépôt sacré.

— Pour une femme, il est une obligation plus sacrée que la conservation d'un dépôt, c'est celle de ne laisser mourir de faim ni son mari ni sa fille. C'est ce qui nous serait arrivé avant peu, si, hier, tandis que vous étiez sortie, en furetant dans ces misérables hardes pour voir s'il n'y restait rien qui pût être porté au mont-de-piété, je n'eusse pas trouvé ces dix mille francs.

— Au nom du ciel, rendez-les-moi. Je reconnais que tous les torts viennent de mon côté, que je n'ai aucun reproche à vous faire, que je suis l'unique cause de nos malheurs; mais rendez-moi cet argent. Il n'est ni à vous ni à moi, il est à ma fille.

— Je lui en tiendrai compte, je vous le jure.

— Oui, je n'en doute pas, c'est votre intention. Mais vous vous laisserez tenter de nouveau par le désir de rétablir notre fortune, et cette faible somme, qui du moins assurerait du pain à mon enfant quand je serai morte, disparaîtra dans le gouffre où s'est déjà englouti tout le reste.

— Eh bien! je ferai ce que vous voudrez, dit Georges en feignant d'acquiescer à la prière de sa femme.

— Pour ce trait seul, je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait, dit madame Broussel en tendant à son mari une main décharnée.

— Parlons d'autre chose. Tout à l'heure je n'ai pas eu la peine d'aller jusqu'au passage du Saumon, car à quelques pas d'ici, j'ai rencontré madame Meyssonnier. Ainsi que je le soupçonnais, l'histoire que nous a racontée Laure est un mensonge : elle est sortie du magasin avant onze heures.

Qu'a-t-elle pu faire depuis ce moment jusqu'à près de deux heures du matin?

— Elle a voulu se tuer, répondit madame Broussel en attachant sur son mari un regard où semblaient s'être concentrées toutes les douleurs que peut éprouver une mère.

— Se tuer! s'écria le beau-père de Laure, véritablement ému cette fois.

— Georges, ma vue se trouble, je vous entends à peine, et je sens que je vais mourir. Écoutez donc mes dernières paroles. Étouffez cette passion affreuse qui nous a fait tant de mal à tous. Ne l'avez-vous pas rendue assez misérable! Épargnez-la désormais. J'espère qu'après ma mort, ma nièce ne refusera pas de prendre chez elle cette pauvre orpheline; jurez-moi de ne jamais chercher à la revoir. Jurez-le-moi, Georges ; mon pardon est à ce prix.

— Se tuer! répéta Broussel hors de lui-même; où peut-elle être, grand Dieu!

A ces mots, sans jeter un regard à sa femme, qui luttait douloureusement contre les premières atteintes de la mort, il se précipita hors de la chambre.

Après le départ de son mari, madame Broussel demeura quelque temps plongée dans une sorte d'anéantissement; elle ne pensait plus, elle ne sentait plus, elle ne souffrait plus. Étendue sur le lit, les mains jointes, les yeux fermés, elle semblait essayer la mort; et la décomposition progressive de ses traits annonçait que de l'essai à l'accomplissement il ne restait qu'un pas.

Au bout d'un instant, toutefois, par un dernier effort de la vie défaillante, la malheureuse femme se souleva et parvint à s'asseoir. Elle ouvrit les yeux alors et les promena lentement autour d'elle; son regard fixe et éteint se ranima peu à peu à mesure que se dissipait l'ombre dont l'approche de la nuit éternelle avait commencé d'envelopper son intelligence. Le sentiment lui revint enfin et avec lui la mémoire, c'est-à-dire la douleur.

— Il est parti, se dit-elle avec une inexprimable amer-

dans ta chambre chercher le flacon de sels qui est dans le tiroir de la table à ouvrage.

Tandis que sa fille s'empressait d'exécuter cet ordre, la malheureuse femme se pencha vers Laubespin, lui prit la main, et lui dit tout bas :

— Pas de médecin, c'est inutile ; dans un quart d'heure je serai morte ; pas de prêtre non plus, j'ai été trop malheureuse pour que Dieu n'ait pas pitié de moi ; une voiture.

— Une voiture ?

— Oui, une voiture devant la porte... Vous comprenez... pour emmener ma fille quand ce sera fini. Je vous expliquerai cela lorsque vous serez revenu. Mais hâtez-vous, la mort n'attend pas ; de grâce une voiture.

— Je cours la chercher, répondit Laubespin avec une émotion qu'il avait peine à maîtriser.

— Où allez-vous ? lui demanda Laure, qui apportait le flacon.

— Je vais chercher un médecin.

— Courez, au nom du ciel ; et que Dieu vous récompense !

Laubespin sortit précipitamment.

La jeune fille déboucha le flacon et le fit respirer à sa mère, qui parut un instant ranimée.

— Ne pleure pas, mon enfant ! lui dit madame Broussel avec cette tendresse que les froides mains de la mort ne parviennent pas à glacer dans le cœur d'une mère.

— Mais je ne pleure pas, répondit Laure en essuyant à la hâte ses larmes.

— T'a-t-il vue ? reprit la mourante, qui en parlant de son mari à sa fille ne le nommait jamais ; toute désignation était inutile en effet, car de quel autre homme aurait-il pu être question entre elles ?

— J'étais dans la chambre de Marguerite, et vous savez qu'il ne s'est jamais douté que j'en eusse la clef.

— Il est sorti ?

— Oui : je l'ai entendu descendre l'escalier, il marchait fort vite.

— Je crains qu'il ne revienne, dit madame Broussel en regardant la porte.

— Ne craignez rien, je sais où il est allé.

— Où?

— A Saint-Eustache, sans doute : depuis qu'il sait que je vais prier dans cette église le dimanche, il y vient aussi. Plusieurs fois déjà je l'ai aperçu cherchant à se cacher derrière un pilier.

— Il t'espionne, dit la mère de Laure avec une douloureuse ironie.

— M'espionner! dans quel but?

— Il croit peut-être que tu as quelque rendez-vous dans cette église.

— Un rendez-vous dans une église! répondit la jeune fille avec l'étonnement ingénu d'un enfant.

— Enfin, qu'il ne rentre pas d'ici une heure; ce temps suffira sans doute.

Madame Broussel, qui avait employé une énergie surhumaine à lutter contre le mal qui tarissait lentement les sources de sa vie, faiblit tout à coup, et après un vain effort pour se soutenir plus longtemps, elle tomba en arrière sur 'oreiller.

— Ma mère! s'écria la jeune fille en l'entourant de ses ɔras.

— Adieu, ma Laure bien-aimée! murmura la pauvre femme, qui crut le dernier moment venu.

— Adieu! Quel mot! Vous voulez donc me voir mourir à vos pieds!

— C'est moi qui vais mourir, ma pauvre enfant : je le sens. Pourvu que ce ne soit pas avant le retour de M. de Laubespin...

Laure la contemplait d'un œil fixe et hagard.

— Il fait donc bien froid! reprit madame Broussel en frissonnant; nous sommes en été cependant.

La jeune fille saisit la main de sa mère, et la trouva glacée.

— Au secours ! cria-t-elle en se précipitant à moitié folle vers la porte, ma mère se meurt !

A l'entrée du corridor elle se heurta contre Laubespin.

— Où est le médecin ? lui dit-elle d'une voix brusque.

— Il me suit ! répondit Henri, qui la ramena près du lit de la mourante.

— Enfin c'est vous, lui dit madame Broussel ; je craignais que vous ne revinssiez trop tard.

— Le médecin ! reprit Laure ; ne venez-vous pas de me dire qu'il vous suit ?

— Il est inutile de te tromper davantage, dit la mourante. Nous allons nous séparer, ma pauvre enfant. Le moment que je redoutais pour toi est arrivé : bientôt tu seras seule au monde.

Laure se jeta en sanglotant dans les bras de sa mère.

— Oui, reste ainsi ! reprit celle-ci d'une voix de plus en plus altérée. Mourir dans tes bras, voilà mon vœu depuis longtemps. Béni soit Dieu, qui l'exauce !

Madame Broussel pressa sa fille contre son cœur ; mais rien ne répondit à cette étreinte suprême. Épuisée par ce mouvement passionné, elle desserra les bras ; aussitôt Laure glissa le long du lit et tomba évanouie sur le carreau. Laubespin, alarmé, se pencha vers elle pour la relever.

— Laissez-la, lui dit la mourante avec un sourire déchirant ; Dieu a pitié d'elle, puisqu'il lui épargne la douleur de me voir mourir.

Le comte regarda tour à tour d'un air profondément ému ces deux infortunées, dont la plus jeune semblait avoir précédé l'autre dans la tombe.

— Monsieur de Laubespin, reprit la mère de Laure, qui rassembla ses forces expirantes, penchez-vous vers moi ; car je sens que la voix me manque. J'avais caché là, dans cette commode, dix mille francs appartenant à ma fille. Je voulais vous confier cet argent. Vous vous en seriez servi

pour placer Laure dans un couvent, dans une pension, enfin dans un asile, si sa cousine avait refusé de la recevoir. Mais on a pris cet argent, et ma pauvre enfant n'a plus rien. Que va-t-elle devenir, mon Dieu !

— Tranquillisez-vous, madame, répondit Henri en pressant avec attendrissement la main de la mourante, peu importe que cet argent soit perdu. Vos dernières volontés sont sacrées pour moi, et elles seront exécutées, quoi qu'il arrive. Votre fille aura un asile, je vous le jure ici sur la mémoire de mon père.

Madame Broussel leva sur Laubespin un regard obscurci par l'agonie.

— Vous lui avez sauvé la vie, et maintenant vous allez lui sauver l'honneur, dit-elle avec une indicible expression de reconnaissance ; que Dieu, devant qui je vais paraître, vous accorde une récompense digne de ce double bienfait !

— Votre fille a un frère ! répondit Henri, qui par un geste de tendre protection étendit sa main sur la tête de Laure.

— Vous êtes bien jeune, hélas ! et c'est un dangereux devoir que je lègue à votre honneur.

— Laure est ma sœur, vous dis-je. Mourez en paix, madame. C'est à un honnête homme que vous confiez votre enfant.

La figure du jeune comte avait une expression de noblesse, de dévouement et de loyauté qui porta une conviction consolante dans l'âme de madame Broussel.

— Je vous crois, dit-elle, et je vous bénis comme si vous étiez en effet mon fils.

Laubespin s'inclina pieusement.

— La voiture est-elle là ? demanda la mère de Laure après un instant de silence.

— Je l'ai laissée à quelques pas de la porte pour ne pas éveiller de soupçons.

— Bien. Il doit y avoir des ciseaux dans cette table, donnez-les-moi.

Henri exécuta cet ordre, qu'il regarda comme un de ces caprices familiers aux mourants.

Madame Broussel prit les ciseaux, les porta d'une main tremblante à ses cheveux, et parvint à en couper une boucle, qu'elle remit à Laubespin.

— Vous les donnerez à ma fille, lui dit-elle en même temps; ces cheveux et le portrait de son père, voilà tout son héritage. Pauvre enfant!

La mère de Laure parut se recueillir.

— Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de mourir, reprit-elle au bout d'un instant; heureusement les évanouissements de Laure sont assez longs, et j'espère que tout sera fini quand elle reviendra à elle. Dès que je serai morte, emmenez-la; mais où la conduirez-vous?

— Chez ma mère.

— Vous adoucissez ma mort par cette parole, que je n'osais espérer. Oui, chez votre mère. Je suis tranquille maintenant. Ainsi, dès que je serai morte, vous l'emmènerez. Ne craignez pas de me laisser seule, les morts n'ont rien à craindre.

— N'avez-vous rien de plus à m'ordonner? demanda Laubespin, dont les yeux étaient mouillés de larmes.

— Prévenez mon frère, et dites-lui qu'en mourant je lui ai pardonné. Si plus tard vous rencontrez mon mari, poursuivit-elle avec un redoublement d'émotion, dites-lui aussi, oui, dites-lui que je suis morte en lui pardonnant...

L'agonie faisait des progrès rapides; une sueur froide baignait les tempes de la mourante, et pendant un instant elle parut avoir perdu l'usage de la parole.

— Ma fille! dit-elle tout à coup; levez-la, que je la voie une dernière fois... Dépêchez-vous... le froid gagne le cœur... C'est la mort.

Henri prit dans ses bras la jeune fille, qui semblait elle-même privée de vie, et, la soulevant doucement, il la mit en face de sa mère.

— Où est-elle? dit madame Broussel. Je ne la vois pas.

Laubespin prit les mains de la mourante et les posa sur le front de Laure.

Madame Broussel serra faiblement cette tête chérie, et essaya de l'attirer à elle ; mais avant qu'elle eût pu donner à sa fille un dernier baiser, la mort la frappa.

— J'étouffe ! s'écria-t-elle d'une voix qui fit tressallir Laubespin.

L'artère siége de l'anévrisme venait de se rompre. Ma dame Broussel, suffoquée, porta la main à son cou, et se roidit convulsivement. Quelques secondes après elle était morte.

Henri contempla quelque temps avec stupeur ce corps qui déjà n'était plus qu'un cadavre ; il approcha de ses lèvres un petit miroir qu'il aperçut sur la table, aucun souffle n'en ternit la glace.

— Morte ! dit-il en lui fermant les yeux avec un pieux respect.

Un instant après, Henri de Laubespin descendait avec précaution l'escalier en portant dans ses bras l'orpheline toujours évanouie. Lorsqu'il fut arrivé à l'entrée de l'allée sans avoir rencontré personne, il fit un signe au cocher de fiacre qui l'attendait à quelques pas; la voiture avança aussitôt. Laubespin coucha la jeune fille sur la banquette du fond, et s'assit lui-même en face d'elle.

— Où allons-nous ? demanda le cocher en fermant la portière.

— Suivez les boulevards, je vous dirai plus tard où nous allons, répondit Henri, qui, avant de prendre un parti, avait besoin de se remettre des émotions que venait de lui causer cette scène de deuil.

XIV

LE RETOUR A PARIS.

Cinq mois après la mort de madame Broussel, par une de ces belles matinées de novembre qui justifient parfois le nom d'été de la Saint-Martin donné à cette époque de l'année, M. de Roquefeuille, la moustache plus noire que jamais, le chapeau sur l'oreille, un cigare à la bouche et les mains plongées dans les poches d'un ample paletot, se tenait debout sur la dernière marche du perron par où l'on entre au Café de Paris. De cette position élevée, le général, muni d'un déjeuner comme le prélat du *Lutrin*, passait en revue les femmes qui commençaient à circuler sur le trottoir. Il est superflu d'ajouter que, parmi ces promeneuses matinales, son regard exercé choisissait de préférence les plus jeunes et les plus jolies.

Il y avait plus d'un quart d'heure que le vieillard se livrait à cet agréable passe-temps, lorsqu'un coupé de louage, dans lequel on apercevait le visage barbu de René Falconet, s'arrêta sur le boulevard, en face du café. Fidèle à ses goûts peu châtiés en matière de toilette, le fils du maître de forges portait, par-dessus des habits de deuil, un surtout de peau de bique. Ce vêtement pittoresque lui donnait une vague ressemblance avec ces quadrumanes de la plus grosse espèce dont les ancêtres ont inspiré à la poétique imagination des anciens la fable des sylvains et des faunes. Nous nous croyons autorisé à risquer un pareil rapprochement par la métaphore beaucoup plus hardie à laquelle donna lieu, en ce moment même, la descente de voiture de René Falconet.

— Regarde donc ce jocko, dit à l'un de ses compagnons un jeune drôle qui, après avoir ouvert la portière du coupé, venait de faire un appel inutile à la générosité du provincial.

Falconet n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre, et il se dirigea vers le Café de Paris en exécutant de son mieux le dandinement à la mode. A la vue du général, aussi fièrement campé sur le perron qu'ait jamais pu l'être au perron de Merlin même le plus déterminé tenant de la chevalerie errante, il hésita et parut près de rebrousser chemin ; mais un geste du vieillard, qui venait de l'apercevoir, lui fit reconnaître qu'il était trop tard pour reculer. Il prit donc son parti, acheva de traverser le trottoir et se trouva bientôt au pied de l'escalier.

— Général, dit-il alors avec un salut qui trahissait un certain embarras, permettez à un revenant de vous offrir ses respects.

— Eh ! c'est vous, monsieur Falconet, répondit M. de Roquefeuille d'un air goguenard, je vous croyais en Lorraine.

— Je ne suis à Paris que depuis deux jours.

— Je suis charmé du hasard qui me procure le plaisir de vous voir.

— Je me disposais à aller vous présenter mes hommages aujourd'hui même, mais comme j'étais à peu près sûr de vous trouver ici...

— Vous avez pensé que la rencontre vous dispenserait de la visite.

— En aucune manière, général ; et, si vous le permettez, l'une n'empêchera pas l'autre.

M. de Roquefeuille s'inclina en signe d'acquiescement, mais sa figure conserva une expression de persiflage.

— Vous nous apportez les modes des Vosges, dit-il en montrant du doigt le surtout velu dont le jeune Lorrain avait jugé à propos de s'affubler ; sans doute un ours tué de vos propres mains et dont vous portez la dépouille en signe de victoire, comme Hercule s'habillait de la peau du lion de Némée ?

— Ce n'est que de la bique ; mais c'est assez original.

— Comment votre père a-t-il fait pour vous laisser re-

venir à Paris, lui qui avait juré de vous déshériter si vous remettiez jamais les pieds dans cette ville de perdition?

— Voici l'histoire, répondit Falconet avec le sourire d'un homme qui s'est tiré habilement d'un pas difficile. Je crois vous avoir parlé de la lettre que mon père m'écrivit il y a deux mois, quelques jours avant mon départ de Paris.

— Je m'en souviens. Vous lui aviez demandé de l'argent et il vous envoyait sa malédiction.

— Mieux que cela; ainsi que vous venez de le dire, il menaçait de me déshériter si je ne retournais pas sur-le-champ près de lui.

— Propos de père en courroux; plus de bruit que de besogne.

— On voit, général, que vous ne connaissez guère le vénérable auteur de mes jours. C'est bien le plus entêté de tous les maîtres de forges passés, présents et futurs; ce qu'il me promettait, il l'aurait tenu, je n'en doute pas, aussi ai-je jugé à propos de me soumettre.

— En tout cas, c'est ce que vous aviez de mieux à faire, dit M. de Roquefeuille, qui, quoique vieux garçon, soutenait volontiers les droits de la puissance paternelle, car son caractère despotique le rendait l'ami naturel de toute espèce d'autorité.

— Observez qu'en priant mon père de m'envoyer de l'argent, je ne lui demandais pas un cadeau, mais un remboursement; puisque cet argent, dont il était détenteur, provenait de mon revenu personnel. Pas moyen de lui faire comprendre cela. L'idée que je venais de dépenser une quinzaine de mille francs pendant mes trois mois de séjour à Paris l'avait tellement exaspéré, que j'ai cru prudent de ne pas le pousser à bout. Au fait, un père qui a deux millions de biens au soleil, sans compter les bénéfices du courant, mérite quelques égards. Voilà pourquoi, au commencement de septembre, je me suis résigné à retourner en Lorraine, fort à contre-cœur, il est vrai, car j'avais bien des raisons pour désirer de rester ici.

— D'abord votre passion surhumaine pour mademoiselle Atala, dit le vieillard en souriant d'un air moqueur.

Pendant ses trois mois de séjour à Paris, Falconet avait trop souvent servi de but aux railleries du général pour ne pas s'y être endurci; mais sur un certain point il était demeuré aussi vulnérable que le premier jour. Si, un instant auparavant, il avait été près de rétrograder en apercevant M. de Roquefeuille, c'est qu'il prévoyait bien qu'il ne se tirerait pas de cette rencontre sans que quelque brocard au sujet de mademoiselle Atala de Beaurepaire vînt mettre à l'épreuve sa chatouilleuse susceptibilité. Le premier trait étant parti avant qu'il fût en mesure de le parer, il chercha du moins à se mettre à l'abri du second.

— Général, dit-il avec un accent solennel, vous savez par expérience que j'entends la plaisanterie; sur tout autre chapitre je me mets à votre discrétion, mais sur celui-là je vous demande grâce. Vous êtes un sceptique en amour, moi je suis un croyant; nous ne nous accorderions jamais.

— A la bonne heure! croyez, je ne m'y oppose pas. C'est, dit-on, la foi qui nous sauve. L'objet de votre inextinguible flamme sera désormais sacré pour moi. Revenons à votre voyage. Vous voilà donc parti, laissant votre Calypso plus ou moins inconsolable. Après?

— Mon père me force à retourner en Lorraine, me disais-je en route, mais il sera bien habile s'il m'oblige à y rester. En moins de deux heures mon plan fut arrêté.

— Quel plan?

— Il s'agissait de rendre ma présence tellement insupportable à l'être à qui je dois l'existence, qu'il fût le premier à me dire : Débarrasse-moi de ta personne. Dès le lendemain de mon arrivée, j'étais à l'œuvre. Vous avez pu remarquer, en général, que mon père a une horreur profonde pour ce qu'il appelle les superfluités de la vie; en d'autres termes, il en revendrait à Harpagon.

— Falconet, dit M. de Roquefeuille d'un ton de répri-

mande, exprimez-vous avec plus de convenance en parlant de votre père.

— Enfin, vous connaissez son faible aussi bien que moi. C'est contre ce faible que je dirige mes batteries.

— Au point de vue filial, vous aviez tort; mais militairement parlant, c'était bien manœuvré.

— Pour commencer, j'achète un cheval. « Tu paieras la nourriture de ton cheval, me dit mon père. — C'est ainsi que je l'entends, lui dis-je à mon tour. » Là-dessus il me quitte sans autre observation. Cela ne faisait pas mon affaire. Cinq jours après, j'achète un second cheval; mon père ne me dit mot, et il passe sa colère sur son commis. Voyant que la chose marchait, j'achète un troisième cheval; à sa vue mon père ne se contient plus : « Malheureux! me dit-il, qu'as-tu besoin de ces trois chevaux? Ne cours-tu pas assez vite à ta ruine? — Mon père, lui dis-je respectueusement, permettez-moi de retourner à Paris, et demain mes chevaux seront vendus. — Achètes-en douze, reprend-il furieux, mais rappelle-toi que tu n'as pas un sou à attendre de moi si tu remets les pieds à Paris. »

— Les assiégés faisaient une vigoureuse résistance, dit le vieux général.

— Mes premières attaques n'ayant pas obtenu le succès que j'en espérais, je prends le parti de livrer un assaut désespéré. Un beau jour donc, au moment où nous nous mettions à table, le son d'une trompe de chasse se fait entendre dans la cour. Mon père se lève, court à une fenêtre et reste foudroyé.

— Qu'y avait-il donc dans cette cour?

— Trente-six chiens conduits par un piqueur en livrée; chiens courants, chiens couchants, chiens pour le sanglier, toute la meute d'un lieutenant louvetier qui venait de mourir à Nancy. « Qu'est-ce que cela signifie? s'écrie l'auteur de mes jours en se tournant vers moi pâle de colère. — Mon père, lui dis-je avec calme, il y a beaucoup de chevreuils dans les bois de Félicité et dans les miens; je veux orga-

niser quelques chasses à courre, et c'est pour cela que j'ai acheté cette meute. Dorénavant le gibier ne manquera pas sur notre table. — Si ces infâmes chiens couchent à la forge, reprend-il de plus en plus furieux, je te préviens que demain matin pas un seul ne sera en vie. — Comment cela ? — Je me charge de leur souper ; j'ai justement là des boulettes d'arsenic qui feront l'affaire. — Mais, mon père, lui dis-je du ton le plus soumis, je vous paierai pension pour mes chiens comme je le fais déjà pour mes chevaux et pour moi-même. — Moi, tolérer un désordre aussi scandaleux ! N'y compte pas. Puisque tu es décidé à manger ton bien, et que, grâce à la loi absurde qui a fixé la majorité à vingt et un ans, je n'ai aucun moyen de t'en empêcher, retourne à Paris. Du moins je n'aurai pas sous les yeux le spectacle de ces monstrueuses dilapidations, qui abrégerait certainement mes jours. »

— Votre brave père, qui n'avait pas mal débuté, me paraît ici au-dessous de lui-même. A sa place, au lieu de battre la chamade, j'aurais si vertement étrillé monsieur mon fils qu'il eût bientôt été forcé de changer de note. Enfin, cela regarde M. Falconet. Je suppose que vous ne vous êtes pas fait répéter deux fois l'ordre de retourner à Paris ?

— Général, vous pouvez le croire. Le surlendemain, chevaux et chiens étaient vendus ; deux jours plus tard, je montais dans la malle-poste avec un portefeuille passablement garni, et me voilà.

— A merveille. Votre première expérience ne vous a pas suffi, et vous éprouvez le besoin de vous faire tirer encore quelques plumes de l'aile. Je comprends cela, et je n'y vois pas grand mal.

— Peut-être ne suis-je pas aussi facile à plumer que vous semblez le croire, dit Falconet d'un air piqué.

— Facile ou non, je vous répète que je n'y vois pas grand mal. Cela forme un jeune homme quand il sait s'arrêter à temps, et à cet égard je suis tranquille. Quoique vous ayez

adopté pour le moment le rôle de dissipateur, au fond vous tenez de votre père, témoin la pièce de deux sous que vous venez de refuser au commissionnaire qui a ouvert la portière de votre voiture.

René, qui, en effet, avait la chair d'un avare sous l'épiderme d'un prodigue, se mordit les lèvres et parut un instant décontenancé.

— Donnez-moi des nouvelles de monsieur Falconet, reprit le général. J'espère qu'à part le chagrin que peuvent lui causer vos dilapidations, il se porte bien ?

— Parfaitement. Vous le verrez sans doute sous peu de jours.

— Il vient donc à Paris?

— A son corps défendant, mais il y est forcé : un procès important perdu en instance, gagné en appel, et qui, maintenant, va venir en cour de cassation.

— Voilà les inconvénients de la fortune, répondit M. de Roquefeuille en riant. Et mademoiselle votre sœur?

— Félicité accompagnera mon père. Il ne serait pas convenable qu'elle restât seule à la forge; et puis elle ne sera pas fâchée de venir faire un tour à Paris.

— Elle n'est pas encore mariée ?

— Pas encore. Ce ne sont pas les prétendants qui ont manqué; au contraire, il s'en est présenté des quatre coins de la Lorraine; mais différentes circonstances ont empêché mon père de donner suite à aucun de ces projets de mariage; notre deuil, d'abord.

— Mais il me semble que voilà près de cinq mois que madame Broussel est morte.

— Je ne parle pas de ce deuil-là.

— Vous avez perdu plus récemment une autre personne de votre famille?

— Encore une tante, mademoiselle Richelin, une vieille fille qui, par haine pour le sexe masculin en général, m'a déshérité et a laissé tout son bien à Félicité : quinze mille livres de rente; ce n'est pas le diable, mais comme appoint...

— Comme appoint et même comme principal, c'est fort joli.

— Voilà donc mon aimable sœur à la tête, dès à présent, de quarante-cinq bonnes mille livres de rente; il est vrai qu'en compensation de ce supplément de fortune elle a eu la petite vérole il y a trois mois, et je dois convenir que cela ne l'enjolive pas; mais, c'est égal, ça constitue un fameux teint de lis et de roses, quarante-cinq mille livres de rente! et votre neveu se repentira peut-être plus d'une fois d'avoir été si difficile.

— Si ce mariage que nous désirions tous a été rompu, n'est-ce pas votre faute, endiablé bavard que vous êtes? Vous qui m'aviez charmé par votre belle contenance à table, vous que je croyais aussi solide que moi-même, succomber devant un misérable bol de punch!

— Ne m'en parlez pas, général. Quand je pense à la manière dont ce sournois de Laubespin m'a fait jaser, il me prend des envies de m'arracher les cheveux.

— Vous pourriez vous infliger une punition plus grave, dit M. de Roquefeuille en riant malignement, car que perdriez-vous à vous arracher les cheveux?

— Enfin, je garde rancune à Laubespin; et si jamais je trouve l'occasion de me venger, qu'il se tienne bien!

— Je croyais au contraire que vous auriez été content de le voir devenir votre beau-frère, reprit le général en regardant attentivement le fils du maître de forges.

— C'est vrai; et même aujourd'hui, si l'affaire pouvait se renouer, j'avoue que j'en serais enchanté.

— Pourquoi ne se renouerait-elle pas? Ce ne serait pas le premier mariage qui, après avoir été rompu, aurait fini par se conclure.

— Sans doute. Plût à Dieu que la chose dépendit de moi, nous ne tarderions pas à avoir une noce.

— Vous y mettez tant de franchise, mon cher Falconet, que je veux de mon côté vous parler à cœur ouvert. Je désire autant que vous que ce mariage se renoue; je vous

dirai plus, je ne crois pas la chose impossible. Après tout, les petites répugnances de cette mauvaise tête d'Henri sont restées un secret entre vous, lui et moi; par conséquent l'amour-propre de votre sœur n'a éprouvé aucune atteinte. Il y a eu un refroidissement entre les deux familles, c'est vrai; mais il n'y a pas eu ce qu'on appelle une rupture. Dans tous les cas, d'ailleurs, le mariage n'aurait pu se conclure jusqu'à présent. La mort de madame Broussel, la disparition inexplicable de sa fille, le deuil de cette autre tante dont vous parliez tout à l'heure, enfin la petite vérole de mademoiselle Félicité eussent été autant de causes de retard. Qui nous empêche donc de reprendre l'affaire au point précis où elle se trouve en ce moment? Vous avez de l'esprit, on m'accorde quelque expérience, c'est bien le diable si à nous deux nous n'enlevons pas la position.

— Enlevons, général, enlevons! je ne demande pas mieux! s'écria Falconet, qui huma le compliment du rusé vieillard sans songer à en suspecter la sincérité.

— Convenons de nos faits. Quand vous verrez Henri, soyez avec lui comme par le passé, et surtout pas un mot de notre conversation actuelle.

— Pour qui me prenez-vous, général?

— Enfin, à son égard, discrétion absolue, le punch se mît-il de nouveau de la partie.

— Que je devienne, je ne dis pas herboriste, mais garçon herboriste, si j'accepte de lui un liquide quelconque, fût-ce un verre d'absinthe!

— Je verrai Henri aujourd'hui; demain vous me trouverez ici à la même heure, et j'espère avoir de bonnes nouvelles à vous donner.

— Je le souhaite, général, plus que je ne l'espère; car, enfin, non-seulement les petits défauts que Laubespin reprochait à ma sœur existent toujours, mais même ils ont reçu depuis deux mois un renfort qui n'est pas de nature à diminuer les antipathies du cher comte.

— La petite vérole, voulez-vous dire?

— Sans doute. Cette pauvre Félicité n'avait pas besoin de cela, et je suis sûr qu'elle renoncerait de grand cœur à l'héritage de la tante Richelin, si à ce prix elle pouvait racheter son teint d'autrefois.

— La chose me paraît de peu d'importance, car, entre nous, votre sœur est assez laide pour que son dernier accident passe par-dessus le marché. L'essentiel, c'est d'amener Henri au point où nous désirons le voir tous deux, et certaines raisons que vous saurez plus tard me font espérer d'y parvenir. A demain donc; il est midi, vous devez avoir faim, et j'aperçois ma voiture.

— A demain, général, répondit le fils du maître de forges; comptez sur ma coopération la plus active.

Les deux hommes se quittèrent aussitôt, et Falconet entra dans le café, tandis que M. de Roquefeuille se dirigeait vers son coupé, qui venait de s'arrêter au bord du trottoir.

XV

RAPPORT.

Ainsi que nous l'avons dit, le général de Roquefeuille apportait dans ses habitudes la ponctualité minutieuse qui distingue souvent les anciens militaires. Tous les matins, lorsqu'il faisait beau, il sortait à dix heures moins un quart de l'appartement qu'il habitait, rue Taitbout, et se rendait à pied au Café de Paris, où, à dix heures précises, on était sûr de le voir assis à une table, toujours la même, près d'une des fenêtres. Il entamait alors l'œuvre importante de son déjeuner. Son repas pris, et il y mettait un peu plus que le temps nécessaire, le vieillard consacrait une heure environ à causer avec quelques habitués d'appétit moins matinal et à fumer un ou deux cigares sur le perron. A midi sonnant, sa voiture arrivait devant le café, et telle était la

précision de ce mouvement, qu'à l'instant où le coupé bleu aux armes de Roquefeuille tournait l'angle de la rue Taitbout, les passants auraient pu régler leur montre avec autant de confiance que s'ils eussent entendu partir le coup de canon au méridien du Palais-Royal.

En voyant approcher son maître, le cocher, qu'aucun autre domestique n'accompagnait, descendit de son siége et ouvrit la portière. C'était un vigoureux gaillard d'une cinquantaine d'années, qui, avant de revêtir la livrée du général, avait servi sous ses ordres dans le régiment de cuirassiers commandé par ce dernier pendant plusieurs années. En souvenir de son ancien état, il portait de formidables moustaches brunes où il eût été impossible de découvrir un seul poil grisonnant. Cet ornement, dont se fussent scandalisées la blanche perruque et la face imberbe d'un cocher anglais, était toléré par le vieux général, quoique, en secret, il fût un peu jaloux de la munificence avec laquelle la nature avait décoré la lèvre supérieure de son ancien soldat.

— Chez madame de Laubespin, dit le vieillard en montant dans le coupé.

Au lieu de fermer la portière, le cocher exécuta le salut militaire en levant la main à la hauteur de l'œil droit et prit l'attitude roide et sérieuse du cavalier sous les armes.

— Qu'y a-t-il, Jean? demanda M. de Roquefeuille.

L'ex-cuirassier s'appelait en réalité Matthieu Courtois; mais le premier cocher du général s'étant nommé Jean, tous ses successeurs avaient dû tour à tour se débaptiser pour prendre ce triste nom, auquel était habitué leur maître. Par la même raison, le valet de chambre de M. de Roquefeuille s'appelait invariablement Honoré; et son groom, Laflèche.

— Sans commander mon général, répondit le cocher en se tenant aussi droit que s'il eût encore eu la cuirasse sur le dos, je voudrais lui adresser une question,

— Parle, mais sois bref.

— Je voudrais savoir si mon général, toujours sans le commander, entend qu'on menace son cocher de coups de cravache ?

— On t'a menacé de coups de cravache ! dit M. de Roquefeuille d'un air étonné.

— Oui, mon général.

— Quel membre as-tu cassé au particulier qui s'est permis cette plaisanterie? demanda le vieillard en souriant ironiquement.

— Je ne lui ai rien cassé, mon général.

— On t'a menacé de coups de cravache et la chose en est restée là?

— Oui, mon général.

M. de Roquefeuille fronça le sourcil, et sur sa physionomie impérieuse la surprise fit place au mécontentement le plus prononcé.

— Jean, dit-il d'un ton d'emportement, tu mériterais que j'ajoutasse à ton nom le mot que tu sais.

Au lieu d'élever la main à la hauteur de son œil, comme il en avait l'habitude, chaque fois que son maître lui adressait la parole, l'ancien soldat la porta d'un air confus à son oreille.

— Si nous étions encore au 4e cuirassiers, je t'ôterais ton sabre pour un mois.

Jean se gratta l'oreille sans répondre.

— Comme nous ne sommes plus que des bourgeois, poursuivit le général avec un accent de dédain mêlé de regret, je ne puis t'infliger qu'une punition bourgeoise. Ton sabre d'aujourd'hui, c'est ton fouet; puisque tu ne sais pas t'en servir, quand on t'insulte, d'ici à un mois tu ne le porteras pas.

— Je ne porterai pas mon fouet! dit Jean ébahi. Mais, mon général, un cocher sans fouet, c'est comme qui dirait un cheval sans bride ?

— Pendant un mois, reprit M. de Roquefeuille d'un ton

qui n'admettait pas de réplique, tu quitteras ton siége pour monter derrière la voiture. Honoré mènera.

Le cocher demeura un instant muet de saisissement.

— Honoré est capable de conduire mes chevaux comme moi de servir la messe, dit-il enfin en essuyant quelques gouttes de sueur qui commençaient à ruisseler sur son visage. A la première rencontre, il accrochera, et mon général se cassera le cou, c'est sûr.

— J'en courrai le risque, dit froidement le vieillard.

— Mais, moi, j'aime mieux me jeter à l'eau que de monter derrière la voiture, dit Jean avec un accent d'angoisse. Je suis un cocher, mon général, mais je ne suis pas un laquais.

Malgré sa mauvaise humeur, M. de Roquefeuille ne put entendre sans sourire cette distinction orgueilleuse qui parmi la race des automédons a l'autorité d'un axiome.

— Puisque tu connais si bien la supériorité de ta position, dit-il d'un ton moins sévère, pourquoi ne te fais-tu pas respecter?

— Mon général peut être sûr que si j'avais eu affaire à un de mes pareils, je l'aurais étrillé comme jamais cheval ne l'a été.

— Tes pareils! qu'est-ce que c'est que ce préjugé-là? un ancien soldat est l'égal de tout le monde... à l'exception de ses chefs toutefois, ajouta le vieux général par un correctif que lui suggéra son inviolable attachement aux lois de la hiérarchie militaire.

— Sans commander, mon général, il me semble qu'il y a certaines personnes à qui l'on ne peut pas comme ça...

— Quel que soit le drôle qui t'a menacé, interrompit brusquement M. de Roquefeuille, fût-ce l'ambassadeur du sultan, fût-ce le nonce du pape, tu devais lui cingler le visage de ton fouet; voilà ce que tu devais à la cuirasse que tu as portée autrefois, et à ma livrée que tu portes maintenant.

— Si ce n'avait été qu'un de ces deux messieurs, ré-

pondit Jean en hochant la tête, je l'aurais marqué à mon chiffre ; mon général peut être bien tranquille là-dessus. Mais le moyen de lever la main sur M. le comte !

— C'est mon neveu qui t'a menacé de coups de cravache ? s'écria l'oncle de Laubespin du ton le plus vif.

— Oui, mon général, répondit le cocher avec un soupir presque aussi bruyant qu'eût pu l'être le hennissement d'un de ses chevaux.

— Je n'entends pas cela ; je ne souffrirai jamais qu'un autre que moi se permette de rudoyer mes domestiques. Si mon neveu t'a maltraité, il t'adressera des excuses, j'en fais mon affaire ; pourtant ce que tu m'apprends-là m'étonne ; Henri est d'un caractère fort doux, et ce serait la première fois qu'il se fût oublié de la sorte.

— Mon général a raison ; M. le comte est un cœur d'or, nous l'aimons tous ; et moi en particulier, malgré ce qui s'est passé hier, je me jetterais au feu pour lui.

— Conte-moi cela, dit le vieillard, dont le caractère impatient ne supportait jamais aucune espèce de délai et à qui la perspective d'avoir une réprimande sérieuse à adresser à son neveu n'était pas précisément désagréable.

— Pour lors c'était hier, reprit le cocher après avoir un instant caressé sa moustache de l'air d'un orateur qui cherche son exorde ; mon général n'étant pas sorti, vu qu'il craignait d'avoir la goutte...

— Pas un mot de ma goutte, interrompit M. de Roquefeuille avec une grimace involontaire, c'est assez d'en souffrir sans avoir encore l'ennui d'en entendre parler. D'ailleurs c'était une fausse alerte, et aujourd'hui je me sens aussi dispos qu'à vingt ans.

Jean s'inclina en signe de soumission.

— Mon général donc n'ayant pas la goutte, mais étant resté au coin de son feu, et mon service se trouvant inutile pour le quart d'heure, je me suis dit : Si j'allais promener Follette et Marengo ?

— De quoi te mêlais-tu ? dit l'irascible général, qui ne

souffrait pas qu'on enfreignît l'ordre établi par lui dans sa maison : la promenade des chevaux regardait Laflèche.

— Mon général a toujours raison ; mais je dois lui dire que, quand ce polisson de Laflèche, sauf le respect que je dois à mon général, mène promener mes chevaux, ils rentrent à l'écurie ni plus ni moins trempés que s'ils sortaient de la rivière : preuve que ce gredin de Laflèche s'amuse à les faire galoper au lieu de les conduire au pas, comme c'est son devoir.

— Le drôle en est bien capable, dit le vieillard d'un ton qui annonçait que le cas lui paraissait sérieux.

— Voilà déjà vingt fois que je dis à ce brigand de Laflèche : Tu as fait galoper mes chevaux, malheureux! — Pas vrai! qu'il me répond effrontément. — Alors, pourquoi sont-ils en sueur?— Si c'est leur tempérament de transpirer, est-ce que ça me regarde?

— Ah! maître Laflèche fait le mauvais plaisant! Il changera de gamme. Après?

— Pour lors, je me dis donc hier : Si je menais promener Follette et Marengo ?

— Morbleu! si tu répètes deux fois chaque chose, nous n'en finirons pas, dit le général impatienté.

— Mon général comprend de reste que je voulais servir à ce vaurien de Laflèche un plat de mon métier. — En promenant mes chevaux comme on doit les promener, me disais-je, ils rentreront à l'écurie frais comme des roses et luisants comme une cuirasse bien frottée; nous verrons alors si ce gueux de Laflèche osera encore calomnier leur tempérament en les accusant de suer sans avoir couru. Je me proposais dans ce cas de lui administrer une petite correction amicale ; il ne l'a pas encore reçue, mais il ne perdra rien pour avoir attendu : à moins pourtant que mon général ne me le défende.

— Je t'y autorise, au contraire; il y a longtemps que le drôle s'émancipe : quelques coups de houssine bien appliqués sur les épaules le feront rentrer dans l'ordre. Ah! il

fait galoper mes chevaux et les ramène en sueur ! ne manque pas de l'étriller vertement à la première occasion, et dis-lui que c'est par mon ordre.

— Mon général sera obéi, répondit le cocher évidemment charmé de la commission qu'il venait de recevoir. Pour lors donc, j'enfourche Marengo, je prends Follette par la bride, et nous voilà partis pour le bois de Boulogne. Nous allions au pas, bien entendu, au tout petit pas.

— C'était bon hier, mais aujourd'hui tâche de prendre le trot.

— Pour lors, j'étais entré au bois par la porte Maillot ; tout à coup, en approchant du pavillon d'Armenonville, j'aperçois à quelques centaines de pas en avant un cavalier.

— C'était mon neveu ? dit le vieillard en manière de coup d'éperon.

— Mon général a deviné, reprit Jean sans presser son allure : c'était M. le comte. Je le reconnais tout de suite ou plutôt je ne le reconnais pas.

M. de Roquefeuille se mordit la moustache ; mais, sachant par expérience qu'interrompre le narrateur était le plus sûr moyen de ralentir sa marche, il contraignit sa colère.

— Entre le dos d'un homme et celui d'un autre, poursuivit le cocher d'un ton sentencieux, il n'y a pas assez de différence pour qu'à trois cents pas on puisse les distinguer. Ce n'est donc pas M. le comte que j'ai reconnu, c'est ce pauvre Soliman.

— Mais tu ne lui voyais que l'arrière-train.

— Sans doute, mon général.

— Et tu l'as reconnu ?

— Tout de suite, mon général : ce pauvre Soliman a tant de physionomie !

— Dans les jambes de derrière ? dit le vieillard en riant.

— De tous les côtés, mon général ; en face, par derrière, de profil, je reconnaîtrais Soliman entre mille à une demi-lieue.

— Au fait, tu n'as pas complétement tort, reprit le général qui, aimant passionnément les chevaux, comprenait l'émotion qu'avait causée à Jean la vue de son favori. Il est certain que Soliman a des allures fort remarquables, et que, lorsqu'on la vu une fois, il est difficile de ne pas le reconnaître.

— Pauvre Soliman! reprit le cocher attendri; toutes les fois que je le rencontre, ça me donne un coup. Dire que mon général en a fait cadeau à M. le comte, tandis qu'il aurait pu tout aussi bien lui donner Follette.

— Follette a son mérite, dit le vieillard d'un ton sec.

— Follette? s'écria Jean, qui sur le chapitre de ses chevaux était intraitable et tenait tête à son maître lui-même, une belle capricieuse! Elle n'est pas digne de cirer les sabots de Soliman.

— C'est bon; ce qui est fait est fait, reprit M. de Roquefeuille avec un ton de mauvaise humeur, car plus d'une fois il avait regretté de s'être privé, en faveur de son neveu, du meilleur cheval de son écurie. Continue ton récit.

— Pour lors, M. le comte trottait; il faut être juste, c'est un joli cavalier et il ne déshonore pas sa bête. Mais, c'est égal, quand mon général montait Soliman, c'était encore autre chose. Ah! dame, c'est qu'il n'y a pas beaucoup d'écuyers comme mon général!

— Jean, tu n'es qu'un vil flatteur! dit le vieillard, qui ne demeura pas insensible à l'éloge de son talent d'équitation: il y a cinq ou six ans, je ne dis pas, cela allait encore, tandis qu'aujourd'hui ce diable d'embonpoint gâte tout; je ne monte plus mon cheval, je l'écrase. Mais, avec toutes ces digressions, nous n'arriverons jamais au dénoûment.

— Pour lors, Marengo dresse l'oreille et prend le trot: la pauvre bête avait aussi reconnu Soliman.

— Et Follette? demanda le vieillard en retombant le premier dans le système de digressions qu'il venait de proscrire.

— Follette! répéta dédaigneusement le cocher; ah bien

oui, une belle égoïste ! pas plus de sentiments que le manche de mon fouet. Ce pauvre Marengo, qui avait autrefois l'habitude de suivre Soliman quand j'accompagnais mon général à la promenade, se met donc à trotter; et moi, mon général me grondera peut-être, je n'ai pas le courage de le retenir. Nous voilà pour lors trottant; et ferme, car on ne rencontre pas tous les jours un trotteur comme Soliman : c'est même sa plus belle allure.

— Il galope aussi bien qu'il trotte, dit M. de Roquefeuille d'un ton bref.

— Mon général a raison. Tout à coup, donc, voilà M. le comte qui se retourne sur sa selle ; il nous regarde et nous reconnaît. Probablement notre compagnie ne lui plaisait pas pour le moment, car il presse Soliman et enfile la première allée à gauche. Naturellement, Marengo allonge le trot ; et, au coin de l'allée, il fait un à gauche sans m'en demander la permission. Un moment après, M. le comte se retourne encore ; voyant que nous le suivons toujours, il prend un petit sentier à droite : mais ce n'est pas au vieux Marengo qu'on joue ces tours-là ; comme il ne pouvait plus suivre au trot cet endiablé de Soliman, il se met au galop, et en avant. Pour lors, la chose s'est répétée trois ou quatre fois. M. le comte avait pris à son tour un galop si enragé que mes bêtes commençaient à souffler comme des veaux marins. Nous avions l'air d'une course au clocher.

— Joli moyen pour ramener mes chevaux à l'écurie frais comme des roses !

— C'était plus fort que moi, mon général. Je n'aurais jamais eu le cœur d'empêcher ce pauvre Marengo de suivre son ancien chef de file. Pour lors M. le comte, que cela vexait apparemment, s'arrête net. Un arrêt superbe ! il n'y a que Soliman qui ait le jarret d'un arrêt pareil. « Jean, me dit-il d'un air furieux quand nous sommes arrivés près de lui, combien mon oncle te donne-t-il pour m'espionner ? »

— Il t'a dit cela ? demanda le vieillard, dont la figure an-

nonça qu'il commençait à prendre un intérêt réel au récit du domestique.

— Comme j'ai l'honneur de le dire à mon général. Espionner ! c'était déjà dur à avaler pour un vieux soldat; mais M. le comte n'en est pas resté là. Lui, qui ordinairement a l'air si doux, il était pâle de colère, et ses yeux brillaient comme ceux de mon général quand quelque chose ne va pas au gré de mon général.

—Que t'a-t-il dit encore ? reprit M. de Roquefeuille avec une curiosité manifeste.

— « Retourne sur-le-champ à la porte Maillot ; tes chevaux ont besoin de se reposer, et voilà de quoi boire à ma santé. Mais rappelle-toi ce que je vais te dire : Si jamais je te retrouve sur mon chemin et que tu te permettes de me suivre comme tu viens de le faire, je te casserai ma cravache sur la figure. » Voilà les propres paroles de M. le comte; je les ai répétées assez de fois depuis hier pour m'en souvenir aujourd'hui.

— Voilà tout ce qui s'est passé ?

— Absolument tout, mon général; à part une pièce de vingt francs que M. le comte a tirée de sa poche et qu'il m'a mise dans la main.

— Tu l'as prise, cette pièce de vingt francs ?

— J'étais si abasourdi, que je ne savais plus ce que je faisais; et puis je connais trop le respect que je dois au neveu de mon général pour le désobliger par un refus. Là-dessus, M. le comte a continué son chemin, et moi, sur l'ordre que je venais de recevoir, je suis retourné au pas à la porte Maillot.

M. de Roquefeuille demeura un instant pensif.

— Cette scène, m'as-tu dit, s'est passée près du pavillon d'Armenonville ?

— C'est là que j'ai aperçu M. le comte; mais quand il s'est arrêté pour me parler, nous étions beaucoup plus avant dans le bois.

— De quel côté?

manches, descendant jusqu'au milieu des cuisses, et un de ces affreux pantalons à guêtre importés d'Angleterre qui, après avoir fait partie du costume d'un roi, sont relégués aujourd'hui à l'écurie, sort encore trop noble pour eux.

Le général parcourut, d'un coup d'œil qui rappelait l'ancien inspecteur général de cavalerie, le costume du groom sans y rien retrouver à reprendre.

— Laflèche, dit-il alors, tu vas seller Follette et Marengo; tu les conduiras à la barrière de l'Étoile, où tu m'attendras. Tu prendras position sur la partie du boulevard extérieur qui mène à Passy, en ayant soin de te tenir à une portée de fusil de l'arc de triomphe : cinquante pas en avant et autant en arrière, voilà les limites de ta faction. Si de loin tu vois passer mon neveu au rond-point de l'Étoile, prends garde qu'il ne puisse t'apercevoir.

Le groom s'inclina en silence.

— Je te préviens, poursuivit le vieillard sévèrement, qu'en arrivant j'inspecterai mes chevaux : si j'aperçois la moindre goutte de sueur sur la peau de l'un ou de l'autre, tu seras livré en rentrant au bras séculier de Jean ; en termes plus à ta portée, tu feras connaissance avec son fouet.

Laflèche baissa la tête d'un air contrit et jeta en dessous un regard de rancune au dénonciateur de ses méfaits, qui ricanait silencieusement dans sa moustache..

— Marche ! dit M. de Roquefeuille, qui ajouta en s'adressant au cocher :

— Maintenant, chez madame de Laubespin au meilleur trot de tes chevaux.

Un instant après, la voiture partit.

— Il y a quelque anguille sous roche, se dit alors le général, et la roche est près de Madrid ; je m'en doutais depuis longtemps, mais à présent j'en suis sûr. Dès aujourd'hui j'éclaircirai cela.

mestiques me paraissent fort estimables. Voilà des tranches d'ananas tout à fait appétissantes.

Le général prit sur la table une pince de vermeil et fit main basse sans scrupule sur les roulettes couleur d'ambre qui venaient d'éveiller sa gourmandise.

— Ne vous gênez pas, mon frère, dit la comtesse en souriant; seulement dirigez votre feu sur les boîtes où vous voyez l'adresse du *Fidèle Berger*, et respectez les autres, que je suis occupée à remplir.

— Je ne comprends rien du tout à ce que vous faites là, reprit le vieillard entre deux tranches d'ananas; à quoi bon ôter ces fruits de leurs boîtes si coquettement ornées pour les ranger dans ces autres boîtes qui n'ont de remarquable que leur grossièreté et leur laideur?

— Je fais de la couleur locale, dit madame de Laubespin avec une gravité affectée.

— De la couleur locale? répéta le général.

— Quoique vous soyez un railleur impitoyable, je puis vous raconter cela. Vous connaissez les bontés qu'a pour moi cette excellente supérieure du Sacré-Cœur. Depuis que j'ai perdu tout espoir du côté de ces maudits Falconet, je ne compte plus que sur elle pour marier Henri; en ce moment même, elle s'occupe activement de lui trouver un parti convenable parmi ses anciennes pensionnaires.

— J'y suis, répondit M. de Roquefeuille d'un air railleur; vous voulez lui faire cadeau de ces friandises pour son droit de courtage.

— J'étais sûre que vous prendriez la chose du mauvais côté, reprit la comtesse avec enjouement, et je suis vraiment bien naïve de donner ainsi des armes à votre malice.

— Envoyer des sucreries au Sacré-Cœur, mais c'est comme si l'on envoyait des huîtres à Ostende!

— Plaisanterie renouvelée de Vert-Vert. Vous avez trop d'esprit, mon frère, pour être réduit à emprunter celui des autres.

— Mais la couleur locale dont vous parliez tout à l'heure?

— C'est ce que les marins appellent un transbordement; mais pourquoi n'avez-nous pas chargé de ce soin votre fidèle Madeleine ?

— Madeleine est une bavarde, et, par prudence, je me passe d'elle.

— Elle a donc tous les défauts, cette empoisonneuse-là! dit le général, qui en même temps saisit entre les branches de la pince de vermeil une nouvelle rouelle d'ananas.

La saveur fine et moelleuse de ce fruit aristocratique éveilla dans l'esprit du vieillard une idée qui ne s'y était pas présentée jusqu'alors.

— Puisque vous tenez tant à la couleur locale, dit-il d'un air moqueur, vous me permettrez de vous faire observer qu'à cet égard vous commettez, en ce moment même, le contre-sens le plus monstrueux.

— Quel contre-sens ?

— Voilà des ananas, voilà des pastèques, voilà des poncires, poursuivit-il en désignant du doigt ces différents objets à mesure qu'il les nommait : je ne pense pas que votre supérieure du Sacré-Cœur ait des connaissances fort étendues en histoire naturelle ; mais, fût-elle plus ignorante qu'une religieuse d'autrefois, il est impossible qu'elle prenne ces fruits du Midi pour des productions de votre froide Lorraine.

— Vous avez raison, dit avec vivacité la comtesse, qu'elle étourderie impardonnable ! Il y avait là de quoi me brouiller avec cette bonne supérieure. Je vous dois une véritable reconnaissance pour ce charitable avertissement.

— Puisque vous croyez me devoir de la reconnaissance, je ne vous empêche pas de me la témoigner.

— Comment le pourrais-je ?

— Rien de plus facile. Je sens que je ne tarderai pas à avoir la goutte, qui me visite regulièrement à l'entrée de chaque hiver, je serai donc obligé de manger chez moi au coin de mon feu. Or, je ne vous cache pas que je m'accommoderais assez, pour mes petits desserts, de ces excel-

lentes friandises, que les exigences de la couleur locale ne vous permettent pas d'offrir à votre chère supérieure.

— Elles seront chez vous aujourd'hui même, répondit la mère d'Henri d'un air de bonne humeur.

— Fort bien; les productions de l'Est au Sacré-Cœur. celles du Midi à votre serviteur. Ce n'est pas la première fois que j'aurai partagé quelque chose avec des nonnes. En Espagne...

— Mon frère !... se hâta d'interrompre la comtesse.

— C'est juste, une femme vertueuse comme vous ne doit pas prêter l'oreille aux vieilles histoires d'un païen de mon espèce. J'attends donc avec confiance ma petite provision d'hiver. Mais, j'y pense; puisque vos largesses ont pour but, comme je vous l'ai dit, l'acquittement d'un droit de courtage matrimonial, pourquoi les diviser et ne pas m'en gratifier exclusivement ?

— Vous avez un parti pour Henri? s'écria madame de Laubespin avec une émotion soudaine.

— Avant tout, passons au salon. Il n'y a que des chaises dans votre salle à manger; et je ne puis souffrir les chaises, surtout en sortant de table. D'ailleurs, ces conserves d'ananas sont trop séduisantes : si j'en mangeais davantage, je ne pourrais pas dîner.

Madame de Laubespin et son frère entrèrent dans le salon. Le général s'étendit avec un sentiment de bien-être dans la bergère où il avait l'habitude de s'asseoir, tandis que la comtesse, obligée en ce moment de se servir elle-même, s'occupait de raviver le feu.

— Eh bien? dit-elle lorsqu'elle pensa que le bois empilé dans le foyer flambait au gré du vieillard.

— Eh bien ! répondit celui-ci en allongeant les pieds sur le garde-feu, peut-être n'aurons-nous pas besoin de votre béguine pour marier le cher neveu.

— Vous lui avez trouvé une femme?

— C'est retrouvé qu'il faut dire.

— Expliquez-vous.

— Pour commencer par le commencement, je dois vous dire que je viens de rencontrer au Café de Paris, devinez qui ?

— Comment pourrais-je deviner?

— Votre bête noire.

— Ma bête noire ?

— M. René Falconet, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

— Et vous lui avez parlé? dit la comtesse avec une sorte d'horreur.

— Vous conviendrez tout à l'heure que j'ai eu raison de lui parler. D'ailleurs, que reprochez-vous à ce pauvre garçon? d'avoir la tête un peu faible après boire; c'est un défaut dont il se corrigera avec l'âge, car il a dès à présent d'excellentes dispositions.

— De grâce, mon frère, ne me parlez pas de ce mauvais sujet, de ce hideux sauvage. Que m'importe que vous veniez de le rencontrer à votre taverne du Café de Paris?

— Cela doit vous intéresser fort peu, j'en conviens : mais ce qui vous paraîtra peut-être un peu plus digne d'attention, c'est ce que j'ai appris en le faisant causer; et je n'y ai pas eu grand'peine, car il est presque aussi bavard avant dîner qu'après.

— Qu'a-t-il pu vous dire de si intéressant? demanda la comtesse en jouant l'insouciance.

— Son père et sa sœur seront ici dans deux ou trois jours.

— En vérité ! s'écria madame de Laubespin avec un changement d'accent si prononcé que le général sourit malicieusement.

— Il paraît, dit-il, que mon histoire commence à vous intéresser, et pour en connaître la fin, je suis sûr que vous consentiriez à écouter le récit de mes folies espagnoles.

— Félicité n'est pas mariée? interrompit vivement la comtesse.

— Pas plus que mon neveu, et, à moins qu'ils ne ressemblent décidément aux asymptotes, je ne vois aucune raison pour que ces deux intéressantes créatures ne se rejoignent pas enfin au point d'intersection conjugal.

— Pas mariée! Pourtant elle n'a pas dû manquer de partis?

— C'est ce que m'a dit son frère, et je l'ai cru sur parole. Une dot de cette importance trouve toujours des amateurs. Non, elle n'a pas manqué de partis; mais plusieurs circonstances heureuses à notre point de vue, quoique assez tristes en elles-mêmes, ont jusqu'à présent retardé son établissement.

— Quelles circonstances?

— La mort de madame Broussel, d'abord. Pauvre femme! je l'avais vue pour la première et dernière fois la veille du jour où elle est morte, et, quoique je ne sois pas excessivement sensible quand j'attends mon dîner, elle m'avait fait pitié.

— Sans doute cette femme a eu une triste fin, dit la mère d'Henri avec sécheresse; mais elle était si souffrante depuis longtemps qu'elle a dû regarder la mort comme une délivrance plutôt que comme un malheur.

— Je comprends que vous ayez été promptement consolée de sa perte. Si elle vivait encore et qu'Henri finît par épouser sa nièce, quelle désagréable parenté n'auriez-vous pas là!

— Ne m'en parlez pas, répondit la comtesse sans remarquer l'accent ironique de son frère; cette femme a été mon cauchemar. Et sa fille, la cousine germaine de ma bru, ouvrière dans un magasin de modes! N'était-ce pas révoltant?

— C'était à voiler d'un crêpe votre écusson. Heureusement, vous en êtes quitte pour la peur. La mère est morte, la fille aussi, sans doute, puisque depuis cinq mois qu'elle a disparu on n'a jamais eu de ses nouvelles. Vous pouvez donc être tranquille.

— Cette jeune fille se sera noyée, dit froidement madame de Laubespin.

— Selon toute apparence. C'est aussi l'opinion de Falconet et de ce Broussel que j'ai vu le jour de l'enterrement.

— En effet, je me rappelle que vous êtes allé à cet enterrement.

— C'était une obligation pour moi, comme parent du futur ; d'autant plus une obligation que, ce jour-là et la veille, mon cher neveu avait jugé à propos de devenir introuvable. Quelle misère ! j'en ai perdu l'appétit pendant vingt-quatre heures.

— Mais cette demoiselle Meynard, reprit la comtesse d'un air rêveur, est-il bien certain qu'elle ne reparaisse pas un beau jour ?

— La pauvre enfant ! dit le général, qui montrait un peu plus de sensibilité que sa sœur, probablement parce qu'il était question d'une jeune fille ; elle s'est noyée, je n'en doute pas, et il ne faut pas s'étonner qu'on n'ait pas retrouvé son corps, la Seine ne rend pas tout ce qu'elle reçoit. Elle était, dit-on, d'un caractère exalté, romanesque, même extravagant ; elle adorait sa mère, et elle avait juré de ne pas lui survivre : il est donc à peu près certain qu'en la voyant mourir elle aura perdu la tête et exécuté son fatal dessein. Ce qui confirme cette opinion, c'est que des démarches faites à cette époque par Falconet et son beau-frère, il résulte qu'une jeune fille dont le signalement se rapporte exactement à celui de mademoiselle Meynard, est entrée, la veille de la mort de madame Broussel, dans plusieurs pharmacies de la rue Montmartre pour y demander de l'arsenic. Ceci annonce un projet de suicide bien arrêté. N'ayant pu obtenir de poison, la malheureuse se sera jetée à l'eau ; cela me paraît évident.

— Du moins, c'est fort probable. Revenons à notre affaire. Plusieurs circonstances, me disiez-vous, ont empêché Félicité de se marier, et vous ne m'avez parlé que de la mort de madame Broussel.



— Depuis, elle a perdu une autre tante ; tante précieuse celle-là ! qui en mourant a légué à notre intéressante héritière un petit souvenir de quinze mille livres de rente.

— Quinze mille livres de rente ajoutées à ce que cette chère enfant possède déjà, dit la comtesse, dont les yeux étincelèrent; ah! ce serait trop beau.

— Enfin, troisième et dernier empêchement, le plus sérieux de tous, cette chère enfant vient d'avoir la petite vérole.

Le front de madame de Laubespin se rembrunit aussitôt.

— Quel contre-temps ! Elle était laide déjà, maintenant elle doit être affreuse.

— C'est probable.

— Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Qui a la petite vérole aujourd'hui? Personne.

— Excepté pourtant, comme je viens de vous le dire, mademoiselle Félicité.

— C'est son indigne père qui, par avarice, ne l'aura pas fait vacciner.

— Il en est parbleu bien capable, dit le général en riant.

— A supposer que les négociations se renouent, comment Henri prendra-t-il ce nouvel agrément de sa future ?

— Peut-être mieux que vous ne le croyez ; je vous dirai plus tard les raisons qui me font penser cela.

— Mais croyez-vous que M. Falconet soit disposé à un rapprochement ?

— J'en suis sûr. Le prétexte de son voyage à Paris est un procès en Cour de cassation ; mais, s'il n'avait en vue qu'un intérêt d'argent, aurait-il amené sa fille ? Le bonhomme tient à voir Félicité comtesse autant que vous pouvez tenir vous-même à voir Henri millionnaire. Je sais qu'il trouvera des comtes par charretées; mais, d'autre part, malgré son air de sainte nitouche, mademoiselle Félicité regardait le cher neveu à la dérobée d'un œil fort doux, et enfin votre bête noire ne jure que par lui : d'où, je con-

clus que le trio des Falconet s'empressera de saisir la première occasion de renouer.

— Comment arranger une entrevue sans que cela ait l'air de faire les avances ?

— Et quand vous auriez l'air de faire les avances! Votre susceptibilité aristocratique est un anachronisme, ma sœur : aujourd'hui l'argent n'est ni comte ni marquis, c'est vrai ; mais il est mieux que cela, il est roi.

— Mais enfin, général, vous devez concevoir qu'en toute chose on cherche à prendre la meilleure position possible.

— D'accord. Je vous épargnerai donc le petit désagrément de faire les avances.

— Par quel moyen?

— Je me charge de rencontrer Falconet, comme par hasard, dès le lendemain de son arrivée, et de vous l'amener aussitôt. Malgré la grossière vanité que lui donnent ses écus, notre forgeron n'est pas parvenu à se défaire d'un certain respect pour les gens dont il envie la naissance. Il prend naïvement la noblesse au sérieux, ce que nous autres ne faisons plus guère ; et quand le lieutenant général marquis de Roquefeuille-Champagnac lui offrira une place dans sa voiture pour venir chez vous : eût-il envie de dire non, il ne l'osera pas.

— Mais Henri ?

— Voilà la position à emporter. C'est tout un siége à faire, je le sais; mais un premier échec ne doit pas vous décourager. On n'a pris Constantine qu'à la seconde attaque.

— Recommençons le siége, mon cher général ; à vous le commandement comme de raison, mais avec quelle ardeur ne servirai-je pas sous vos ordres!

— C'est à merveille. La première fois nos opérations ont échoué faute d'ensemble ; si nous sommes d'accord aujourd'hui, j'espère que tout ira bien. Jusqu'à nouvel avis, ne parlez de rien à Henri ; je me charge de commencer l'at-

taque, et je lui ménage pour aujourd'hui même une petite escarmouche à laquelle il ne s'attend pas et dont le succès me paraît assuré.

— Mettez-moi au courant.

— Impossible en ce moment : il faut que je sois à la barrière de l'Étoile avant Henri, et je n'ai plus une seule minute à perdre.

Le général, à ces mots, quitta brusquement la comtesse, qui pensant, en femme expérimentée, qu'un arc ne saurait avoir trop de cordes de rechange, continua de faire, à l'intention de madame la supérieure du Sacré-Cœur, des conserves de ménage avec des confitures de la rue des Lombards.

Moins d'une demi-heure après, le général de Roquefeuille descendait de voiture au pied de l'arc de triomphe de l'Étoile.

XVII

UNE PROMENADE AU BOIS DE BOULOGNE.

Trop glorieux sans doute pour une si frivole embuscade, le lieu où venait de s'arrêter M. de Roquefeuille était parfaitement choisi. De l'arc de triomphe, sous lequel il venait de pénétrer, après avoir ordonné à son cocher d'aller l'attendre à l'endroit où Laflèche et les chevaux de selle étaient déjà arrivés, il apercevait parfaitement l'entrée des deux seuls chemins par où, en sortant des Champs-Elysées, on aille d'ordinaire au bois de Boulogne : en face la route de Neuilly, un peu à gauche l'avenue Charles X. Les voûtes du monument lui offraient de plus le moyen de suivre tous les mouvements de son neveu sans s'exposer à être vu lui-même.

Au lieu de s'asseoir sur le large banc de pierre qui borde le pourtour de l'arc, et dont le seul aspect révoltait ses instincts de sybarite, le général passa quelques instants à

lire les noms gravés sur les parois des voûtes latérales. Quelques vieux soldats de l'Empire ne pardonnent pas au gouvernement actuel de les avoir oubliés sur cette page monumentale; mais M. de Roquefeuille, qui devait ses épaulettes de général à la Restauration, n'avait pas le droit d'éprouver une pareille rancune, et la seule réflexion que lui inspira la vue de ces inscriptions illustres annonça, il faut en convenir, que dans cette nature sensuelle et positive l'amour de la vie l'emportait essentiellement sur la soif de l'immortalité.

— Si j'avais dix ans de plus, se dit-il, peut-être aurais-je en ce moment le plaisir de lire mon nom près de celui de mes anciens chefs. Mais consentirais-je à vieillir d'un mois pour cette satisfaction d'amour-propre? Ma foi, non. Une petite promenade à cheval, après un bon déjeuner, et par un beau jour comme celui-ci, vaut mieux que toutes les chimères des niais qui espèrent que la postérité s'occupera d'eux.

Au moment où le vieillard ruminait cette pensée digne de la philosophie d'Horace, il aperçut son neveu qui venait de sortir de la barrière. Au train du cheval, il était facile de reconnaître que le cavalier était fort pressé. Après avoir décrit une courbe rapide à gauche de l'arc de triomphe, Henri de Laubespin entra dans l'avenue Charles X, et la gravit au grand trot, quoique la pente n'en eût pas encore été aplanie comme elle l'est aujourd'hui. D'après cette allure d'amoureux en retard, le général jugea que s'il voulait atteindre son neveu, il n'avait pas un seul instant à perdre. Déjà il était sorti de dessous la voûte de l'arc; d'un signe il appela Laflèche, qui se tenait à portée de recevoir cet ordre muet. Le garçon s'empressa d'accourir.

Un instant après, M. de Roquefeuille, qui s'était mis en selle plus lestement que ne semblait devoir le lui permettre le double fardeau de l'embonpoint et de l'âge, lançait sa jument au galop. Grâce à la supériorité de cette allure, il vit diminuer peu à peu la distance qui le séparait de Lau-

bespin; et il finit par le rejoindre près de la fontaine qui orne le rond-point de l'avenue Charles X. Réglant alors la course de Follette sur celle de Soliman avec la précision d'un écuyer consommé, il se plaça botte à botte près de son neveu et lui frappa inopinément sur l'épaule.

— Toujours le même défaut, lui dit-il en même temps d'un ton professoral; certainement tu n'es pas mal en selle, mais tu te penches trop en avant. C'est la mode, me diras-tu; la mode est absurde. Si tu servais dans les cuirassiers, comme j'y ai servi vingt ans moi-même, la première fois que tu essaierais de ton attitude penchée, la pointe de ta cuirasse t'entrerait dans le ventre.

Le général avait exécuté si dextrement sa manœuvre que Henri tressaillit au son de sa voix avant de s'être douté de son approche.

— C'est vous, mon oncle? dit-il en portant machinalement la main à son chapeau, tandis qu'une vive rougeur s'étendait sur son visage.

— C'est moi-même, mon neveu, quoique avec ton air effaré tu aies l'air de penser que c'est mon ombre.

— Il est vrai... vous m'avez surpris... Je croyais que vous aviez la goutte.

— Fi donc! Pour quel impotent me prends-tu? Ai-je l'air d'une homme qui a la goutte? dit le vieillard en relevant vertement Follette qui venait de butter.

— Je suis charmé de m'être trompé. Vous allez donc au bois de Boulogne?

— Où veux-tu que j'aille par ce chemin? A Saint-Denis? Puisque tu vas également au bois, nous ferons la promenade ensemble.

— Je crains de ne pouvoir vous accompagner longtemps, dit Henri en hésitant.

— Pourquoi donc? demanda le général, qui prenait un malin plaisir à observer l'embarras de son neveu.

— C'est que... j'avais l'intention... d'aller voir un de mes amis.

— Allons voir ton ami, à moins pourtant que tu ne rougisses de ma compagnie.

— Je serais très-fier certainement.., mais cet ami demeure à Auteuil. Peut-être n'aviez-vous pas l'intention d'aller de ce côté?

— Au contraire, c'est précisément vers Auteuil que je comptais diriger aujourd'hui ma promenade.

— C'est que... mon ami est malade, dit Henri de plus en plus décontenancé; et peut-être votre visite...

— Laubespin, interrompit le vieillard avec un accent incisif, avoue qu'il n'est pas aussi facile de mentir qu'on le croit communément.

— Mon oncle, voilà une observation...

— Qui fait ton éloge. La torture inutile où tu mets ton esprit depuis un instant pour inventer quelque fable qui te débarrasse de ma personne, atteste que tu es fort novice à mentir. Je t'en fais mon compliment.

— Mais, mon oncle, dit Henri, qui semblait être au supplice, pourquoi vous ferais-je une histoire?

— Le pourquoi, je te le dirai tout à l'heure. Quant à l'histoire, tu me permettras d'y faire à l'instant même une petite variante. Ton ami malade qui habite Auteuil est une amie fort bien portante qui demeure à Madrid.

Laubespin fit un haut-le-corps si violent, que son cheval, agacé par cette secousse imprévue, se cabra et faillit le désarçonner.

— Penche-toi donc en avant, morbleu! c'est le cas ou jamais, lui cria son oncle, qui craignit un instant un accident. Mais la magistrale énergie avec laquelle Henri, sa première émotion passée, réduisit son cheval, eut bientôt rassuré le vieillard.

Outré de voir son secret à la merci du général, mais contraint de ronger sa colère, car le moyen de s'y livrer à l'égard d'un oncle de soixante-cinq ans! Laubespin éprouva un certain soulagement à trouver Soliman sous sa main, et lui administra, sous prétexte de correction, les plus vigou-

reux coups de cravache que le pauvre animal eût reçus jusqu'alors.

— Mauvais, mauvais! dit M. de Roquefeuille, il faut de la justice en tout, même avec les chevaux. Tu le bats, et c'est toi qui as tort. Soliman n'est pas habitué à ce qu'on exécute sur son dos de pareils sauts de carpe.

— Soliman s'émancipe trop depuis quelque temps, et il a besoin d'être corrigé, répondit Henri d'un ton un peu sec.

— Revenons à notre propos. Je t'ai dit tout à l'heure que ton ami malade qui loge à Auteuil était une amie bien portante qui habite Madrid. Voici comme je m'y prends pour prouver cette assertion. Premièrement, on ne fait pas tous les jours, quatre ou cinq mois durant, le trajet de la rue de la Planche à Auteuil pour voir un ami, fût-il le meilleur et le plus malade des amis : donc c'est à une femme que tu rends visite; et cette femme est une amie, car on ne rend pas de visites à ses ennemis. Deuxièmement, cette amie n'est pas malade; non pas que je veuille prétendre que les femmes malades n'accordent pas des rendez-vous tout comme les autres, mais elles ne choisissent pas pour cela le bois de Boulogne : cette amie, qui fait probablement tous les jours autant de chemin que toi, est donc fort bien portante. Troisièmement, cette amie bien portante te reçoit à Madrid, non à Auteuil, car c'est près de Madrid que Ravignac, deux ou trois autres que je pourrais te nommer, et moi-même, t'avons rencontré dix fois sans parvenir à t'accoster une seule, tant tu as toujours mis de prestesse à nous éviter; un voleur apercevant la gendarmerie ne déguerpirait pas plus lestement que tu n'as l'habitude de le faire en pareil cas : donc cette amie bien portante a un pied-à-terre à Madrid. Il me semble que pour un vieux soldat du Consulat qui n'a pas eu le temps de faire sa philosophie, cela est d'une logique un peu serrée.

L'argumentation était si concluante, en effet, que Laubespin jugea prudent de ne pas même essayer d'y répondre.

— Il ne faut pas pour cela, mon garçon, froncer le sourcil et prendre un air lugubre comme si tu venais de t'entendre condamner à la peine de mort, reprit le vieillard avec un accent de railleuse bonhomie ; tu sais que je ne partage pas, peut-être ai-je tort, le rigorisme impitoyable de ta sainte femme de mère ; tu n'as pas à craindre qu'un vieux lansquenet, je me trompe, les lansquenets servaient dans l'infanterie ; tu n'as pas à craindre, dis-je, qu'un vieux reître comme moi te fasse un sermon parce que tu as une maîtresse.

— La personne dont vous parlez n'est pas ma maîtresse, répondit Henri du ton le plus animé.

— Tu as raison, un galant homme nie toujours ces choses-là.

— Je vous jure sur l'honneur, mon oncle...

— Tu as raison, te dis-je ; et moi j'ai eu tort de me servir d'une expression trop peu parlementaire, comme disent nos bavards de la Chambre. Il est donc bien convenu que tu n'es pas l'amant de la dame en question, tu es son ami ; tu vois qu'il ne s'agit que de s'entendre.

— La dame ! dit le comte en regardant son oncle d'un œil scrutateur.

— Sans doute, la dame, je ne pense pas que nous parlions d'une demoiselle.

Laubespin respira plus librement.

— Il a des soupçons, se dit-il, mais il ne sait rien.

— Je vois, reprit le général avec un clin d'œil malicieux, que tu aimerais assez me faire prendre le change et donner à ta passion, que je crois diablement criminelle, la bonne petite odeur d'innocence qui parfume les romans d'Auguste Lafontaine : deux fiancés roucoulant vertueusement, à la mode allemande, jusqu'à ce que le papa et la maman aient consenti au mariage ; mais ce n'est pas à Gustave de Roquefeuille qu'on doit raconter ces pastorales-là. Femme mariée, mon cher neveu, tout ce qu'il y a de plus mariée ! Maintenant, je le répète, parce que je suis un peu plus clair-

voyant que tu ne le vondrais, ce n'est pas une raison pour conserver cet air sombre et farouche. Tu empiètes-là sur le rôle du mari.

— Vous êtes donc sorcier? dit Henri, dont la physionomie s'éclaircit sans que son oncle, malgré la clairvoyance qu'il venait de s'attribuer, devinât la véritable cause de ce changement.

— Pourquoi cela? demanda M. de Roquefeuille avec le sourire d'un homme qui a la conscience de sa supériorité.

Fort inhabile à improviser un mensonge assez vraisemblable pour être accepté, Laubespin en revanche n'était pas assez simple pour tirer le vielliard de la fausse voie où l'avait égaré un peu trop de confiance dans la perspicacité de son jugement.

— A quel propos me dis-tu que je suis sorcier? reprit le général en voyant qu'Henri réfléchissait au lieu de répondre.

— C'est que le mari est précisément tout ce qu'il y a de plus sombre et de plus farouche, dit Laubespin, qui, trouvant un complice involontaire dans son oncle, mentit cette fois de la manière la plus brillante.

— Ces maris-là sont les plus amusants, répliqua M. de Roquefeuille avec un de ces rires sournois que le récit des mésaventures conjugales fait souvent éclore aux lèvres des célibataires voués à l'impénitence finale; voyons, mauvais sujet, conte-moi cela.

— Ah! mon oncle, comment pouvez-vous supposer que je sois assez indiscret...

— Que tu es enfant! est-ce que je te demande de me nommer la dame de tes pensées? non, pas de nom propre, pas mêmes d'initiales, ça ne se fait pas. Mais tu peux bien me dire, par exemple, l'âge de la belle. Un chiffre, qui est-ce que ça peut compromettre?

— A quoi cela vous avancera-t-il, de connaître son âge?

— Je promets de te le dire, mais d'abord réponds-moi.

... mettons trente ans.

— Cela veut-il dire quarante ?

— Non pas, assurément.

— Trente-cinq ?

— Peut-être bien.

— Trente-cinq ans, c'est exactement ce que je supposais, dit M. de Roquefeuille avec un sourire de triomphe.

— Vous me confondez, mon oncle, s'écria Henri en affectant un ébahissement dont, malgré son esprit, le vieillard fut complétement la dupe : par quelle opération de nécromancien êtes-vous arrivé à supposer que je devais être amoureux d'une femme de trente-cinq ans ?

— Toute ma nécromancie, mon cher garçon, consiste à avoir été jeune et à me rappeler mes opinions et mes goûts d'alors. A l'âge que tu as maintenant, j'ai été furieusement amoureux d'une femme qui avait huit bonnes années de plus que moi ! Tu vois que c'est tout à fait ton roman d'aujourd'hui. Depuis, il est vrai, ma manière de voir sur le mérite respectif des fruits mûrs et des fruits verts a un peu changé, comme la tienne changera sans doute par la suite, mais pour le moment je trouve que tu as obéi à un instinct fort naturel en t'attachant à une femme plus vieille que toi. Pour ma part, c'est tout ce que je pouvais désirer.

— En vérité, mon oncle, il m'est impossible de comprendre en quoi cela peut vous intéresser.

— Je vais te l'expliquer sans périphrases. Tu sais que je partage l'envie qu'a ta mère de te voir marié, et que je te pousserai sur cet article-là, l'épée dans les reins, jusqu'à ce que tu te sois exécuté.

— Vous désirez que je me marie, et d'un autre côté vous paraissez satisfait de me voir amoureux d'une femme mariée, j'avoue que je devine de moins en moins.

— Entendons-nous. J'approuve ton amour pour une femme mariée à condition qu'elle m'offre des garanties suffisantes, car je voudrais trouver en elle une alliée et non une ennemie.

— Quelles garanties ?

— Un peu de bon sens; je ne lui demande pas davantage.

— L'énigme ne s'éclaircit pas.

— C'est fort clair, cependant. A la moindre allusion à ton mariage, une femme de ton âge te menacerait de mourir ou de devenir folle; ces aimables exagératrices ne connaissent pas de milieu : probablement elle ne ferait ni l'un ni l'autre, mais dans le moment elle serait de bonne foi, tu souffrirais toi-même autant qu'elle, et dès ce moment tu te trouverais claquemuré dans ce purgatoire de l'amour qui s'appelle les préliminaires d'une rupture. J'y ai passé, c'est pourquoi j'ai le droit de te dire : Que Dieu t'en garde ! Au contraire une femme déjà mûre, mais pas trop, qui n'en est ni à sa première ni à sa dernière bataille, a plus d'expérience, plus de jugement par conséquent, et plus de résignation. Elle sait que l'amour est un pays de montagnes où dès que l'on ne monte plus, il faut descendre; et comme, après tout, il lui reste plus d'une colline à gravir, elle puise dans cette perspective consolante un courage plein de sagesse.

— Vous espérez donc, mon oncle, que la femme dont vous me supposez amoureux ne fera aucun effort pour m'empêcher de me marier?

— J'espère mieux encore : si elle t'aime réellement, et je n'en doute pas, elle doit comprendre que n'ayant pas de fortune, il est indispensable que tu fasses un riche mariage.

— Supposons qu'elle comprenne cela.

— Tu ne te marieras d'une manière avantageuse qu'à condition de te marier promptement; ceci saute aux yeux. Tes seuls avantages, à part ta naissance, qui seule ne mènerait pas loin, sont ta jeunesse et une assez jolie figure; pour peu que tu laisses le temps emporter l'une et rider l'autre, voilà tous tes apports matrimoniaux flambés : et comment espérer alors qu'une femme riche veuille de toi ?

— Vous avez raison, mon oncle, dit Henri en riant; mauvais parti déjà, je ne puis qu'empirer.

— Cette aimable femme comprendra cela, je n'en doute

pas, et elle sera la première à te conseiller un établissement qui doit te donner la chose indispensable ici-bas, la fortune. Un fait, d'ailleurs, contribuera puissamment à la rendre raisonnable sur ce point.

— Quel fait ?

— Le peu d'attraits de la femme que tu dois épouser.

— C'est donc encore une laideron que vous me destinez ?

— Toujours la même.

— Mademoiselle Falconet ?

— Ornée d'un petit supplément de quinze mille livres de rente.

— Adieu, mon oncle, dit Laubespin en saluant le vieillard avec un sourire moqueur ; je vous demande pardon de vous quitter, mais vous connaissez la raison qui m'y oblige.

L'oncle et le neveu étaient entrés depuis quelque temps dans le bois de Boulogne. Sans attendre la réponse du général, Henri piqua des deux ; et au lieu de continuer à suivre la route qui mène à Saint-Cloud, il prit un chemin à droite.

— Ah ! drôle ! s'écria M. de Roquefeuille, qui s'était laissé surprendre par ce mouvement imprévu ; c'est à moi que tu joues de ces tours !

Le général, rouge de colère, enfonça ses éperons aux flancs de sa jument, qui partit aussitôt au galop. Mais cette tentative de poursuite n'aboutit qu'à établir d'une manière décisive la supériorité de Soliman sur Follette, supériorité considérablement accrue d'ailleurs en cette occasion par l'inégalité de la charge des deux chevaux. Au bout de quelques minutes, M. de Roquefeuille, de plus en plus distancé, perdit de vue Henri et dut renoncer à tout espoir de le rejoindre.

— Faites donc des cadeaux, pour les voir employés contre vous ! se dit-il en s'essuyant le front après avoir fait prendre une allure plus modérée à sa monture hors d'haleine. Le drôle se moque de moi dans ce moment-ci, mais que je sois condammé à épouser une vieille femme si je ne prends pas ma revanche !

Pendant ce temps, Laubespin poursuivait sa course sans s'inquiéter de la colère de son oncle. Après avoir traversé le bois presque en ligne droite, tant une longue expérience lui avait appris à connaître les sentiers qui pouvaient abréger son chemin, il arriva près de Madrid. A la sortie du bois, il prit à gauche une ruelle bordée d'arbres qu'il suivit pendant quelque temps, et il s'arrêta enfin devant une porte placée à l'angle d'un grand mur de construction ancienne derrière lequel on n'apercevait aucune espèce de bâtiment.

XVIII

L'ASILE.

Laubespin mit pied à terre, ouvrit la porte devant laquelle il venait de s'arrêter et entra, en tenant son cheval par la bride, dans un jardin dont il était impossible d'apprécier d'abord l'étendue. Un massif d'arbres dépouillés en partie de leurs feuilles, mais encore assez touffus pour intercepter la vue, s'avançait jusque contre les charmilles qui tapissaient les murs et ne s'en trouvait séparé que par une petite allée circulaire où Henri s'engagea sur-le-champ.

Au bout d'un instant, le bruit d'un pas lourdement appuyé sur les feuilles qui jonchaient le sentier se fit entendre à quelque distance. Un jeune homme en blouse, la tête couverte d'un bonnet de coton, les pieds chaussés de sabots et l'épaule chargée d'un râteau à dents de fer, se montra presque aussitôt. La figure ronde et hâlée de cet honnête jardinier semblait pleine de franchise et de résolution. A la vue du comte, il ôta son bonnet et prit Soliman par la bride.

— Josillon, y a-t-il quelque chose de nouveau? lui demanda Laubespin.

— Oui, monsieur Henri, répondit le jardinier avec plus de familiarité qu'il n'en existe d'ordinaire entre un domestique et son maître, il y a du nouveau et du triste.

— Mademoiselle est malade ! s'écrie le jeune homme d'un air alarmé.

— Non, monsieur Henri, mademoiselle, grâce à Dieu, n'est pas malade ; ce sont mes pauvres dahlias que le vent de cette nuit a achevé de massacrer. Le buisson du boulingrin surtout était ce matin dans un état qui faisait mal à voir ; il a fallu tout arracher.

— Que veux-tu, mon pauvre Josillon ! dit Laubespin en souriant, les dahlias sont mortels comme nous, et au mois de novembre, si chers qu'ils puissent être, il faut nous préparer à leur perte. — Voilà tout ce qui s'est passé d'important depuis hier soir ?

— Le vent a aussi démoli la cheminée de la salle à manger ; mais je crois que ça regarde le propriétaire ; ne le croyez-vous pas aussi, monsieur Henri ?

— Là-dessus, je n'en sais pas plus que toi.

— Ça doit regarder ce vieux chien de propriétaire, autrement ce serait trop injuste ; si les cheminées de sa baraque dégringolent au premier coup de vent, est-ce notre faute ? Il faut convenir, après cela, qu'il n'était pas asthmatique, ce vent-là ; je n'ai pas encore fini d'approprier le jardin. Un ouragan à tout briser, quoi ! un vrai temps de voleurs !

Ce dernier mot arrêta Laubespin, quelque pressé qu'il fût de mettre un terme à la loquacité d'un serviteur qui rachetait ce défaut par un dévouement sans bornes.

— A propos de voleurs, dit-il, j'espère que ta vigilance ne se relâche pas ?

— Soyez tranquille, monsieur Henri ; tant que Mâchepierre et moi serons dans la maison, pas un de ces brigands-là n'osera seulement y montrer le bout de son nez. Mon brave chien avec ses crocs, et moi avec le fusil double que vous m'avez donné, nous nous chargerions d'en mettre à la raison une demi-douzaine.

— Tu fais tes rondes exactement ?

— Deux tous les soirs avant de me coucher, comme vous

m'en avez donné l'ordre; Mâchepierre reste de faction le reste de la nuit, et vous savez qu'il a aussi bon nez que bonne mâchoire; enfin au coup de quatre heures je suis levé; aussi, quoique nous touchions le bois, vous pouvez dormir à Paris sur vos deux oreilles, monsieur Henri; mademoiselle n'a rien du tout à craindre dans cette maison-ci.

— Tes précautions pour la nuit sont excellentes, dit le comte d'un air approbateur, mais il ne faut pas qu'elles te fassent négliger celles que je t'ai prescrites d'observer pendant le jour. Tu sais que tu ne dois laisser pénétrer ici personne sous quelque prétexte que ce puisse être.

— A part le porteur d'eau, le blanchisseur et deux ou trois autres qui ne comptent pas, personne depuis cinq mois ne peut se vanter d'être entré seulement dans le jardin, et tant que vous n'aurez pas levé la consigne personne n'y entrera, à moins que je n'aie plus la force de manier mon râteau, ajouta le jardinier, qui fit tournoyer l'emblème de sa profession autour de sa tête, avec une vigueur annonçant qu'entre ses mains l'instrument à dents de fer deviendrait au besoin une arme assez redoutable.

— Tu sais qu'il y a des voleurs fort bien mis et qui ont très-bonne mine; c'est de ceux-là surtout que tu dois te défier, reprit Laubespin, qui en prononçant cette sentence de proscription avait peut-être en vue d'autres que des voleurs.

— A qui le dites-vous, monsieur Henri? Le filou qui m'a volé ma malle quand je suis arrivé de Laubespin à Paris, trois jours avant que vous m'ayez pris à votre service, ce brigand-là était vêtu comme un milord. Si je n'avais pas eu l'idée d'aller vous conter mes malheurs, j'aurais eu le temps de manger de la vache enragée. Volé de fond en comble, sauf le peu que j'avais sur le corps! C'est alors que je me suis dit: Allons trouver M. Henri; ce n'est pas lui qui laissera dans la peine un garçon de Laubespin. Et il s'est trouvé que, justement dans ce moment-là, vous aviez besoin d'un jardinier. En voilà de la chance!

— Nous avons fait tous deux une bonne affaire ; je suis content de ton service, et je ne crois pas que tu aies à te plaindre de moi.

— Me plaindre de vous, monsieur Henri ! C'est ça qui serait du propre ! Dans les autres pays ils nous disent : « Lorrains, vilains ! » mais je mériterais d'être traité de gredin et de coquin si je ne cassais pas mon râteau sur le mufle du premier qui oserait soutenir que vous n'êtes pas le meilleur des maîtres.

— En voilà assez, bavard ! conduis Soliman à l'écurie, ôte-lui sa selle bien vite, mets-lui sa couverture et promène-le un instant pour qu'il ne se refroidisse pas.

— C'est vrai qu'il est tout en sueur, ce brave Soliman ; il pourrait tout de même attraper une pleurésie.

— Dépêche-toi donc au lieu de me barrer le passage.

— Je cours, monsieur Henri, je cours, dit le fidèle Josillon, qui se décida enfin à quitter son maître et à conduire le cheval à l'écurie.

Laubespin alors continua son chemin et se trouva presque aussitôt sur une petite pelouse dont le centre était, depuis le matin, dépouillé du massif de dahlias qui en avait fait jusqu'alors, dans l'opinion du jardinier, le plus agréable ornement. Au bout de ce tapis vert s'élevait, au milieu d'arbres centenaires, un étroit pavillon bâti depuis peu et qui ne semblait pas destiné à atteindre une pareille longévité. C'était une de ces constructions sans solidité comme sans style, que le génie de la spéculation improvise avec la profusion la plus déplorable dans les moindres recoins des environs de Paris. Exhaussé d'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée, et fort petit, puisqu'en outre de l'escalier, il ne comprenait que trois chambres dans le haut et autant dans le bas, ce pavillon, à défaut d'autre mérite, offrait l'agrément d'un entourage agreste et d'une position solitaire. Par un de ces morcellements de propriété si fréquents à notre époque de calcul mesquin et d'avidité sans vergogne, le terrain sur lequel il s'élevait avait été détaché d'un an-



cien parc; cette circonstance expliquait la rare et vénérable beauté des arbres dont était planté le jardin assez vaste qui entourait la maison de tous côtés. Pendant l'été, la végétation drue et abondante de cette espèce de petit bois ne permettait pas d'apercevoir du dehors la partie du pavillon dont la hauteur dépassait le chaperon du mur de clôture, et même, en hiver, il fallait une attention particulière pour découvrir, à travers les branchages effeuillés, le toit d'ardoises dont il était couvert.

Laubespin traversa rapidement la pelouse, gravit un petit perron, et ouvrant une porte qui donnait dans le vestibule, en face de l'escalier, il s'arrêta au seuil d'une cuisine où se trouvait une servante d'un âge mûr, dont la physionomie annonçait l'honnêteté, et le costume une propreté scrupuleuse.

— Bonjour, Jeanne, lui dit le jeune homme avec l'accent de bienveillance qui distinguait habituellement son langage lorsqu'il adressait la parole à des gens d'une condition inférieure; mademoiselle est-elle là-haut?

— Non, monsieur, dit la vieille servante en se levant d'un air empressé; mademoiselle est dans le petit pavillon qui donne sur le bois; je cours la chercher.

— Restez, ma bonne Jeanne, mes jambes sont meilleures que les vôtres, et je serai arrivé avant vous. L'ouragan de cette nuit a-t-il fait peur à mademoiselle?

— Peur! ce ne serait rien.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Elle a des idées si singulières, cette pauvre demoiselle! Cette nuit, au moment où le vent avait l'air de vouloir nous renverser le toit sur la tête, du cabinet où je couche près de mademoiselle, je l'ai entendue se lever et ouvrir la fenêtre. Je suis entrée tout de suite dans sa chambre pour lui dire que ce qu'elle faisait là était imprudent; mais il n'y a pas eu moyen de la décider à se recoucher. Elle me disait que l'air lui faisait du bien. L'air! des coups de vent à décorner un bœuf!



— J'espère que vous ne l'avez pas quittée tant qu'elle est restée levée.

— La quitter, quand elle est dans ce que, sauf votre respect, j'appelle ses rêveries grecques ! il n'y a pas de danger. Sans parler des ordres que m'a donnés monsieur à cet égard, je l'aime trop, cette chère demoiselle, pour la perdre de l'œil dans ces moments-là. Avec un caractère comme le sien un malheur est sitôt fait. Pas plus tard que cette nuit, si je n'avais pas été près d'elle, qui sait ce qui serait arrivé?

— Que s'est-il donc passé? demanda Laubespin d'un air inquiet.

La vieille servante s'approcha de la fenêtre et parcourut de l'œil le jardin.

— Je regarde si mademoiselle ne vient pas, dit-elle en baissant la voix d'un air mystérieux; si elle savait que vous vous êtes arrêté pour causer avec moi au lieu d'aller tout de suite la trouver, elle soupçonnerait quelque chose, quoiqu'elle semble ne plus se souvenir de rien.

— Vous savez, Jeanne, que si je vous interroge au sujet de votre maîtresse, c'est dans son intérêt.

— Je le sais bien, monsieur; ça se voit de reste, que vous vous jetteriez au feu pour elle.

— Mais, enfin, qu'est-il arrivé ? demanda Henri avec une sorte d'impatience.

— Cette nuit donc, quand je vis que non-seulement mademoiselle ne consentait pas à se recoucher, mais qu'elle voulait encore laisser la fenêtre ouverte, sous prétexte de respirer l'air, j'ai pris une chaise et je me suis assise dans un coin, pas loin d'elle. Quand même j'aurais eu envie de dormir, cela ne m'eût pas été possible : j'avais trop peur. A chaque instant, il semblait que la maison allait s'écrouler; enfin je n'ai jamais entendu un pareil vacarme; mais vous avez dû en avoir quelque chose à Paris?

— Sans doute; mais continuez.

— C'était effrayant. La veilleuse s'était éteinte, en sorte qu'il faisait presque noir dans la chambre, tandis qu'au de-

hors la lune éclairait les arbres; le vent soufflait qu'on eût dit qu'il allait les déraciner, et quand il courait sur les feuilles du haut, tout le bois de Boulogne semblait frissonner. Ça me rappelait la mer par le gros temps, ajouta Jeanne, qui était des environs de Dieppe.

— Mademoiselle est restée à la fenêtre par une nuit pareille?

— Plus de deux heures. Monsieur sait bien qu'il n'est pas toujours facile de lui faire entendre raison. Cette chère demoiselle était donc debout devant la fenêtre. Quelquefois elle tenait la tête baissée et semblait chercher à voir dans le bois, d'autres fois elle levait les yeux et regardait le ciel en joignant les mains.

— Elle priait.

— C'est ce que je me suis dit. Elle pensait à ses parents, cette pauvre demoiselle; et par un temps comme ça, c'était bien naturel. Il y a plus de vingt ans que j'ai perdu aussi père et mère, eh bien! ça n'empêche pas que j'ai pensé à eux une partie de la nuit. Quand le vent ne soufflait plus de toute sa force, il gémissait d'une manière si triste, si triste, qu'on aurait dit des voix de l'autre monde. Par moments, il me semblait que le bois de Boulogne était un grand cimetière, et que tous les morts qui s'y trouvaient enterrés se lamentaient pour qu'on leur dît des prières. A tout hasard, j'ai récité, à l'intention des âmes du purgatoire, tout ce que je savais d'orémus, et je crois que mademoiselle en a fait autant, quoiqu'elle ait des manières de prier qui ne sont pas celles de tout le monde.

— Je ne comprends que trop l'impression qu'a dû faire cet orage nocturne sur une organisation si délicate et si nerveuse, dit Laubespin en se parlant à lui-même.

— Elle a été violente, l'impression, reprit Jeanne; à force de réciter mes prières, j'avais fini par m'assoupir sur une chaise. Comme j'étais tout à fait dans l'ombre, et que la fenêtre se trouvait éclairée par la lune, jusqu'alors j'avais parfaitement vu mademoiselle, mais en ce moment il me

semblait qu'il y avait entre elle et moi un voile de plus en plus épais ; c'étaient mes yeux qui commençaient à se fermer. Tout à coup, il me paraît que mademoiselle grandit et s'élève comme si ses pieds se détachaient du parquet. Ça m'a fait d'abord un singulier effet; quand on est à moitié endormi, on a des visions si extraordinaires ! Il me semblait que je voyais mon ange gardien et qu'il s'apprêtait à ouvrir ses ailes pour retourner au paradis. Mais, par bonheur, je fais une réflexion : — ce n'est pas mon ange gardien, que je me dis, les anges ne sont pas si pâles et ne portent pas des robes de deuil. C'est ma chère demoiselle, et, pour peu qu'elle se penche davantage en dehors de la fenêtre, elle va tomber dans le jardin. Là-dessus je m'éveille en sursaut, comme si l'on venait de me tirer un coup de pistolet aux oreilles ; il était temps.

— Toujours ses idées de mort ! s'écria Henri en se frappant le front d'un air de désespoir.

— Oh ! elle n'avait pas l'intention de se tuer ; elle me l'a bien dit, dès qu'elle a été revenue à elle. Mais, en attendant, si je m'étais réveillée un instant plus tard, je n'aurais plus retrouvé mademoiselle dans la chambre. Quand je pense à cela, mon sang ne fait qu'un tour.

— Malheureuse enfant ! reprit Laubespin avec une émotion douloureuse ; que vous a-t-elle dit en revenant à elle ?

— En y mettant toutes mes forces, j'étais parvenue à la faire asseoir sur un fauteuil ; et par précaution je tenais sa robe des deux mains ; bien entendu que j'étais décidée à appeler Josillon si ses rêveries grecques avaient continué ; car en ces moments-là, elle est forte comme un Turc, et à moi seule je ne parviendrais jamais à en venir à bout. Dans le commencement, elle ne disait rien ; mais ses yeux étaient tout égarés ; et si je n'avais pas craint un si grand malheur, je ne sais pas trop si j'aurais eu le courage de rester avec elle. J'ai vu une folle dans mon pays, c'étaient tout à fait les mêmes yeux.

Laubespin poussa un profond soupir.

— Continuez, ma bonne Jeanne, dit-il ensuite d'une voix étouffée.

— Qu'est-ce que vous avez, ma chère demoiselle ? que je lui disais le plus doucement possible pour ne pas l'effaroucher ; ça n'est pas bon d'écouter comme ça l'orage la fenêtre ouverte, vous feriez bien mieux de vous mettre au lit. — L'orage ! qu'elle me dit tout à coup avec un sourire qui m'a fait aussi peur que ses yeux ; ah ! vous prenez cela pour un orage ? — Mais oui, ma chère demoiselle, que je reprends, et un fameux encore ! — Ce n'est pas un orage, qu'elle dit comme si elle allait se mettre en colère ; c'est un concert magnifique ; les premiers chanteurs de Paris et tout l'orchestre du Père-Lachaise. — L'orchestre du Père-Lachaise ! que je m'écrie tout ébahie, car je n'avais jamais entendu dire qu'il y eût des musiciens attachés à ce cimetière-là. — Mais sans doute, qu'elle me dit d'un air impatienté, puisque c'est le concert des morts. La pauvre chère demoiselle prenait cet affreux orage pour de la musique, et quelle musique ! ajouta Jeanne en frissonnant.

— Achevez, dit Henri, dont la figure exprimait autant de chagrin que d'intérêt.

— Le concert était fort beau, qu'elle me dit au bout d'un instant de silence, et les morts se sont surpassés ; mais les plus habiles ont eu beau faire, je n'ai écouté que deux voix : celle de mon père et celle de ma mère.

— Pauvre ange ! se dit tristement le jeune comte, ces cruels souvenirs ne s'adouciront donc jamais !

— La voix de mon père était la plus faible, qu'elle ajoute en me regardant fixement avec ses grands yeux effrayants : c'est tout simple, il y a plus longtemps qu'il est mort, et il est sans doute plus loin de moi ; mais la voix de ma mère était aussi distincte que si sa bouche eût été posée sur mon cœur ; car c'est mon cœur et non mon oreille qui entend leurs voix. — Là-dessus la chère demoiselle s'est mise à parler de sa mère d'une manière si attendrissante, qu'au bout d'un instant je pleurais comme une Madeleine ; je ne sais pas où

elle va chercher tout ce qu'elle dit dans ces moments-là : elle arracherait des larmes à un rocher. Ensuite elle s'est trouvée mal ; et j'ai profité de cela pour la mettre au lit, où, après être revenue à elle, elle a fini par s'endormir. A neuf heures elle n'était pas levée ; et cela m'a paru très-heureux, car elle devait avoir bien besoin de repos.

— Se rappelle-t-elle maintenant ce qui s'est passé cette nuit?

— Elle ne m'en a pas dit un mot, et je parierais qu'elle ne s'en souvient pas. Oh ! c'est que j'ai raison de dire que mademoiselle n'est pas comme tout le monde.

— Non, Jeanne, elle n'est pas comme tout le monde, et c'est pour cela qu'il faut avoir pour elle des attentions et des soins dont d'autres pourraient se passer.

— Monsieur peut être tranquille, répondit la vieille femme avec un accent dont on ne pouvait suspecter la sincérité ; révérence parler, j'aime mademoiselle comme si elle était ma fille, et tant qu'elle sera contente de moi je serai heureuse de la servir, quand je devrais veiller toutes les nuits au chevet de son lit.

— Bien, Jeanne. Je sais depuis longtemps que vous êtes une excellente femme. Surtout, pas un mot à mademoiselle qui puisse lui rappeler ce qui s'est passé cette nuit.

— Il n'y a rien à craindre : j'ai trop peur de lui revoir des yeux égarés ; je n'en ai pas même ouvert la bouche à Josillon.

— C'est à merveille ; maintenant je vais rejoindre mademoiselle, et je ne lui dirai pas que je me suis arrêté près de vous.

Laubespin sortit du vestibule, fit le tour de la maison, et à travers les arbres séculaires dont nous avons parlé il se dirigea d'un air triste vers un petit pavillon rustique adossé à un mur qui séparait le jardin du bois de Boulogne. D'une petite terrasse octogone, surmontée d'un toit de chaume que soutenaient des troncs d'arbres garnis de leur écorce, on apercevait à une assez grande distance l'allée qui, de ce

côté, borde le bois. En gravissant l'escalier, également construit de troncs d'arbres non écorcés, qui conduisait à cette espèce de belvédère, Henri ne tarda pas à apercevoir Laure Meynard, qui, les yeux tournés vers le côté gauche du chemin, semblait en proie à une inquiétude de plus en plus pénible.

XIX

L'ORPHELINE.

Laure portait le deuil le plus sévère, et ce sombre costume faisait ressortir la pâleur d'un visage sur lequel le souffle glacé du malheur semblait avoir décoloré, sans parvenir à les flétrir, les fleurs vivaces de la jeunesse. Au bruit que firent en criant sous le pied de Laubespin les derniers degrés de l'escalier rustique, elle tourna vivement la tête; son premier geste fut un mouvement de joie, sa première parole une exclamation de plaisir.

— Enfin! s'écria-t-elle en courant au-devant du comte.

— Vous m'attendiez? dit Henri, qui prit avec une sorte de réserve la main que lui tendait la jeune fille.

— Je suis ici depuis plus d'une heure, répondit Laure d'un air de tendre reproche.

— Vous pensiez donc que je viendrais aujourd'hui par la petite porte du bois?

— Il n'y a qu'un instant, cela me paraissait immanquable; mais je vois bien que je ne suis qu'une enfant, et maintenant je ne croirai plus aux présages.

— Aux présages? dit Laubespin en s'asseyant près de la jeune fille sur un banc placé au milieu du pavillon.

— Toute la matinée je me disais : Viendra-t-il par le bois ou par la petite avenue? Comme il n'y avait pas plus de raisons pour l'un que pour l'autre, je ne savais à quelle idée m'arrêter, et cette incertitude me tourmentait beaucoup.

— Il y avait là en effet de quoi se tourmenter, dit Laubespin avec une douce raillerie.

— Oui, monsieur le moqueur, il y avait de quoi se tourmenter; vous savez bien que pour moi tout a de l'importance et qu'il m'est impossible de rien prendre froidement. Les autres aiment ou haïssent; moi j'adore ou je déteste, et ce qui ne me charme pas me désole. Je me désolais donc de ne pouvoir parvenir à deviner par où vous arriveriez. Ordinairement le soir en partant, vous avez soin de me dire : Demain, je viendrai par tel chemin; mais hier vous l'aviez oublié, et je ne savais où aller vous attendre; quoi que vous en puissiez dire, c'était cruel.

Les paroles de la jeune fille respiraient une tendresse si ingénue que Henri ne put les entendre sans éprouver un sentiment de bonheur, mais il s'efforça de cacher cette émotion sous une affectation de gaieté.

— Je devine ce qui s'est passé, dit-il, pour sortir d'incertitude, vous vous êtes adressée à la science de Jeanne, que je soupçonne d'être un peu sorcière; elle vous a tiré les cartes, et les cartes, avec l'infaillibilité qui caractérise leurs prédictions, ont annoncé que le roi de cœur arriverait par la petite porte du bois; car je suis le roi de cœur, n'est-ce pas? du moins, je l'espère.

— Heureusement, Jeanne n'est pas là; elle rirait de votre ignorance, répondit Laure du même ton de plaisanterie; le roi de cœur est blond, tout le monde sait cela, excepté vous, qui pourtant avez peut-être la présomption de croire votre éducation accomplie.

— Alors, et en ma qualité de brun, je dois être le roi de pique?

— Un homme de loi! dit la jeune fille en haussant les épaules. Non, dans les cartes de Jeanne, vous êtes le roi de trèfle. Mais il ne s'agit pas de Jeanne et de ses cartes; aujourd'hui j'ai voulu faire ma petite divination à moi seule. Je travaillais devant la fenêtre du salon du haut, et je voyais dans le jardin Josillon qui arrachait les dahlias. A la fin, il

n'en est resté que deux, un jaune et un rouge. Si c'est le jaune qui est arraché le premier, me suis-je dit, Henri viendra par le bois; si c'est le rouge, il viendra par l'avenue. Là-dessus, Josillon a arraché le dahlia jaune. Et maintenant voilà que vous arrivez par l'avenue! N'est-ce pas désolant?

— Vous serez donc toujours superstitieuse? dit Laubespin avec un sourire.

— Je l'espère bien, quoique mon expérience d'aujourd'hui soit faite pour me décourager.

Depuis cinq mois qu'il étudiait la jeune fille avec la curiosité d'un esprit délicat et l'intérêt d'un cœur amoureux, Henri avait éprouvé plus d'un étonnement. Les natures vulgaires n'ont rien d'énigmatique, et pour les comprendre il n'est pas même besoin de pénétration, la mémoire suffit, car, en les rencontrant pour la première fois, on croit les avoir déjà connues; mais un caractère dont le type natif s'est conservé pur de tout alliage au milieu de physionomies effacées par le frottement social, un caractère véritablement naïf dans son originalité, exige l'observation la plus sagace et parfois semble la défier.

D'après le récit de Jeanne, Laubespin s'était attendu à trouver l'orpheline dans cet état d'abattement morne qui suit d'ordinaire les crises nerveuses pendant lesquelles l'âme s'est vue soumise à de trop rudes ébranlements, et c'est avec la tristesse compatissante que détermine toujours une véritable sympathie qu'il s'était approché d'elle; mais contre toute attente il la trouvait tranquille et presque enjouée. Le sourire que tant de fois il s'était vainement efforcé de faire éclore aux lèvres de la jeune fille y naissait de lui-même; le nuage jusqu'alors invariablement fixé sur son front semblait s'être éclairci, et ses yeux, qu'avaient noyés tant de larmes, brillaient d'un éclat doux et calme, comme brillent ceux d'un enfant qui ne connaît le malheur que de nom.

— Puisque vous ne voulez plus croire aux présages, de mon côté je ne croirai plus aux rêves, dit Laubespin, qui,

malgré sa retenue, ne put s'empêcher de manifester d'une manière détournée une surprise qu'il se trouvait du reste heureux de ressentir.

— Vous avez donc fait un rêve ? demanda Laure d'un air de vif intérêt ; oh ! racontez-le-moi ; je suis une grande rêveuse moi-même, et je m'y entends à merveille. Je vous dirai si vous avez de l'esprit en dormant.

— Vous pensez donc qu'on peut avoir le sommeil plus ou moins spirituel ?

— Qui en doute ? répondit Laure avec l'accent d'une conviction parfaitement arrêtée ; mais, par exemple, je suis sûre d'avoir bien plus d'esprit en répondant aux voix qui me parlent en rêve qu'en causant avec vous, et je ne vous cache pas que cela me chagrine, car j'aimerais beaucoup vous paraître très-spirituelle.

Le jeune comte, qui semblait s'être prescrit à l'égard de l'orpheline une réserve voisine de la sévérité, se dispensa du compliment que provoquaient si naïvement ces dernières paroles.

— Mon rêve n'a qu'un seul mérite, dit-il d'un ton sérieux, celui de vous avoir eue pour objet.

— Vous avez rêvé à moi ? interrompit la jeune fille en rougissant faiblement.

— J'ai rêvé un mensonge, par bonheur. Je vous voyais abattue et souffrante, et je vous trouve au contraire mieux que vous n'avez encore été jusqu'à présent. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point la surprise m'est agréable, et combien je suis heureux de reconnaître l'absurdité de ce mauvais songe.

— C'est donc pour cela qu'en arrivant vous aviez l'air triste ?

— Sans doute. J'avais l'imagination frappée, et je craignais de vous trouver malade.

— La seule pensée que je pouvais être malade vous donnait l'air triste ; c'est bien, dit Laure avec un accent de

— Toutes ces suppositions sont autant d'enfantillages, reprit-il lorsqu'il fut parvenu à maîtriser l'émotion dont il n'avait pu se défendre; et en y répondant je me montrerais aussi peu raisonnable que vous-même. — Quel malheur! dit la jeune fille avec un accent de bouderie, j'espérais que vous alliez dire : Si vous mouriez, je mourrais moi-même de chagrin! Vous aviez si bien commencé; votre voix semblait sortir du cœur; mais maintenant voilà votre air grave revenu, et vous ne sauriez croire combien je vous aime peu quand vous avez cet air-là.

Laubespin s'efforça de sourire.

— Je suis malheureux de vous déplaire, dit-il, mais est-ce ma faute si j'ai l'air sérieux?

— Oui, c'est votre faute, car il ne tient qu'à vous d'avoir une physionomie tout à fait différente et beaucoup plus agréable. Vous l'avez souvent, quand vous n'y pensez pas et comme malgré vous; alors votre sourire est très-doux, vos yeux aussi, et il y a dans votre voix une émotion qui m'émeut moi-même. Mais cela dure si peu! Je ne sais quelle idée vous passe tout à coup par l'esprit; votre front se rembrunit, votre regard devient distrait, vous cessez de sourire, et après un instant de réflexion, vous finissez par me dire quelque chose de bien raisonnable qui me tombe sur le cœur comme un bloc de glace. Il y a du soleil et de l'ombre sur votre visage, et vous ne comprenez pas que moi, dont l'âme a si froid depuis la mort de ma pauvre mère, je voudrais que le soleil durât toujours.

Laure détourna brusquement la tête, car elle sentait des larmes dans ses yeux. Laubespin profita de ce mouvement, et son regard s'arrêta sur le pâle et charmant visage de la jeune fille avec une expression passionnée.

— Sa mère avait raison, se dit-il; c'est un dangereux devoir qu'elle a légué à mon honneur. Voir tous les jours cette enfant séduisante, deviner qu'elle m'aime sans s'en douter, l'aimer moi-même de toutes les puissances de mon

soler, vous me grondez même quelquefois, mais, au fond, vous approuvez ma douleur. Aujourd'hui, contre votre attente, vous avez trouvé cette douleur assoupie, et peut-être vous avez pris cet assoupissement pour un commencement d'indifférence et d'oubli.

— La résignation n'est ni l'oubli ni l'indifférence, répondit Laubespin d'un ton affectueux.

— La résignation ! s'écria Laure avec une véhémence pleine d'amertune ; celui qui a inventé ce mot-là n'avait point d'âme. La résignation ! je n'en ai pas, je n'en veux pas avoir. Je pleure ma mère comme le premier jour, et dans vingt ans, si je vis vingt ans, ce sera la même chose, car mon cœur n'est pas de ceux qui oublient. Si quelquefois, comme tout à l'heure, mon chagrin semble dormir, croyez-le bien, c'est qu'il est sûr de se réveiller. Cesser un seul jour de verser des larmes de sang sur le sort de ma mère ! ah ! je serais un fille indigne et dénaturée !

— Calmez-vous, je vous en supplie, dit Henri en voyant le visage de la jeune fille soudainement baigné de pleurs ; je connais la sincérité de vos regrets, et, je vous le jure, l'idée qu'ils pussent s'être affaiblis ne m'est jamais venue.

— Dois-je vous dire pourquoi vous m'avez trouvée aujourd'hui moins sombre et moins abattue que je ne le suis d'ordinaire ? reprit Laure, dont les larmes continuaient de couler lentement sans qu'elle parût s'en apercevoir. Cette nuit...

La jeune fille hésita.

— Cette nuit ? répéta Laubespin, qui se rappela avec une sorte d'anxiété le rapport de Jeanne.

— J'ai eu une vision ; mais êtes-vous digne que je vous la raconte ?

— Vous avez rêvé à votre mère ?

— Je sais que cela s'appelle rêver ; mais la réalité semble froide et décolorée auprès d'un pareil rêve ! Ne m'interrompez plus et écoutez-moi avec l'attention pieuse qu'on prête aux choses sacrées.

entières les yeux fixés sur son visage amaigri et le cœur bien gros, quoique je ne pressentisse pas le malheur dont j'étais menacée ; j'ai tout revu dans mon rêve. Ces souvenirs avaient leur tristesse, mais c'était une tristesse sans amertume et j'éprouvais une sorte de plaisir à m'y livrer, quand tout à coup un affreux tourbillon a tout emporté, la vallée, le jardin, la maison, et à leur place je n'ai plus aperçu qu'un tombeau.

La jeune fille s'arrêta, et Laubespin lui serra la main en silence.

— Mon père venait de mourir, reprit-elle d'une voix altérée, nous étions en deuil, ma mère et moi, et nous pleurions ensemble. Cela a duré longtemps ; mais enfin, découverte cruelle ! il ma semblé que le deuil de ma mère n'était plus aussi sombre dans son cœur que sur ses vêtements, et que ses larmes ne répondaient pas toujours aux miennes. L'assassin tenait déjà sa victime.

— Vous m'avez promis de ne plus penser à cet homme, dit Henri, qui ne remarqua pas sans inquiétude l'exaltation vindicative avec laquelle la jeune fille avait prononcé ces dernières paroles.

— Ne plus penser à cet homme ! Est-ce possible ! reprit Laure avec un frémissement où il entrait autant de haine que de terreur. Si je vous ai promis cela, Henri, j'ai pris un engagement au-dessus de mes forces. Comment l'oublier, cet homme, le mauvais génie de ma mère, qui, après l'avoir torturée sans relâche pendant sept ans, l'a fait mourir enfin dans le désespoir ! Et d'ailleurs, fussé-je parvenue à le chasser de ma pensée, ne lui resterait-il pas messonges?

—Vous avez donc encore rêvé à lui ?

— Tout le temps écoulé depuis le jour fatal où ma mère s'est remariée jusqu'à celui où elle est morte, s'est retracé cette nuit à mon esprit avec une fidélité si merveilleuse, qu'il me semblait lire l'histoire de ces sept années de douleur, et en même temps en contempler dans une glace les événements successifs. Le luxe d'abord, la gêne ensuite, et

enfin la misère. Mais à quoi bon rappeler ces souvenirs ! Ce n'est là que la partie vulgaire de mon rêve. Bientôt une musique vague et mystérieuse s'est fait entendre dans le lointain. Des chants faibles d'abord sont devenus peu à peu plus distincts, et je ne puis vous exprimer à quel point la mélodie en était plaintive et pénétrante. C'étaient des sons qu'aucun instrument humain ne possède, des voix qui semblaient ne pouvoir sortir que de la bouche des anges. Mais figurez-vous mon trouble, mon ravissement, mon extase, lorsqu'au milieu de cette harmonie divine j'ai reconnu la voix des êtres adorés que j'ai perdus; dès lors, je n'ai plus écouté, je n'ai plus entendu qu'eux.

L'orpheline se tut et prit une pose attentive comme si elle eût espéré de voir renaître l'illusion consolante qui avait bercé son sommeil.

— La voix de mon père était la plus faible, reprit-elle en répétant les paroles qu'elle avait dites à Jeanne; d'abord cela m'a paru naturel, et je n'ai pas songé à m'en étonner; mais en y réfléchissant, je trouve là quelque chose qui me navre. Si cette nuit j'ai à peine entendu cette voix chérie, n'est-ce point parce que mon âme ne sait plus l'écouter, comme autrefois? Ce qu'on dit des affreux bienfaits du temps serait-il donc vrai? Au bout de neuf ans, la douleur que m'a causée la mort de mon père commencerait-elle à s'affaiblir ? Mais alors, si la nature humaine est pétrie d'un si odieux limon, qui me dit que plus tard l'oubli ne viendra pas ?

— Supposer que votre cœur puisse changer à ce point, c'est le méconnaître. Non, Laure, vous n'oublierez jamais votre père, et si les regrets qu'il vous inspire vous semblent moins poignants qu'autrefois, c'est qu'un malheur plus récent a absorbé toutes les forces dont votre âme a été douée pour souffrir.

— Ce que vous dites là est vrai ; près de cette douleur sans remède, toute autre souffrance semble affaiblie. Comme, cette nuit, la voix de ma mère caressait et déchi-

rait tour à tour les fibres de mon cœur! Elle m'a parlé longtemps, et d'abord le bonheur que je goûtais à l'entendre a été bien trempé de larmes, mais peu à peu ses paroles ont fait pénétrer dans mon âme une consolation inattendue. « Plus de désespoir, ma pauvre enfant, m'a-t-elle dit; le désespoir est impie. Pleure, mais sans amertume. Je suis heureuse maintenant, et bientôt tu le seras toi-même, puisque nous nous rejoindrons pour ne plus nous séparer. » Voilà ce que m'a dit ma mère, et depuis ce moment j'éprouve au fond du cœur une sérénité que je n'avais jamais connue jusqu'à ce jour. Bientôt je rejoindrai ma mère, me dis-je à chaque instant; elle me l'a promis, et sa parole est sacrée. Pourquoi donc serais-je triste ? Voilà le secret de mon enjouement, qui peut-être vous a déplu. Le comprenez-vous maintenant et trouvez-vous que j'aie tort de m'y livrer ?

Avant que Laubespin eût répondu, une cloche retentit bruyamment coup sur coup, comme si elle eût été mise en mouvement par une personne douée de plus de vigueur que de patience. Presque aussitôt, Laure et Henri, qui, à ce bruit inattendu, s'étaient retournés en même temps avec une émotion involontaire, aperçurent l'honnête Josillon accourant d'un air si effaré, qu'en d'autres circonstances ils eussent difficilement résisté à l'envie de rire que semblait devoir provoquer irrésistiblement sa grotesque physionomie.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Laubespin quand le jardinier fut arrivé auprès du pavillon.

— Chut! répondit Josillon, qui après avoir ainsi sans façon imposé silence à son maître, posa à terre les sabots qu'il avait ôtés pour courir plus légèrement et gravir l'escalier rustique avec l'agilité d'un chat sauvage.

— Le gros général, dit-il alors d'une voix essoufflée.

— Mon oncle! s'écria Laubespin avec l'accent d'une surprise fort peu agréable.

La cloche, évidemment sonnée à tour de bras, retentit

de nouveau avec plus de fracas encore que la première fois.

— Faut-il ouvrir? demanda Josillon, dont les oreilles repliées par le bonnet de coton, que dans son trouble il avait oublié d'ôter, semblaient se coucher d'elles-mêmes en arrière comme font celles d'un lièvre effrayé.

— Garde-t'en bien, dit vivement le comte.

— C'est qu'à ce train-là il arrachera la chaîne de la cloche.

— Qu'il l'arrache. Mais es-tu sûr que ce soit mon oncle?

— Pardine! est-ce que je ne l'ai pas vu, pas plus tard que l'automne dernier, à Laubespin? Quand il sortait à cheval, on se mettait sur les portes pour le voir passer, et chacun disait: Pauvre cheval! Ah! dame! c'est qu'il est d'une fière taille! Un bien bel homme, tout de même!

— T'a-t-il vu tout à l'heure?

— Pas si niais que de me montrer, car, bien sûr, il m'aurait reconnu, rapport à un coup de cravache qu'il m'a allongé un jour que je disais comme les autres en le voyant passer: Pauvre cheval!

— Comment as-tu pu le voir sans qu'il t'aperçût?

— Voici la chose, monsieur Henri: tout à l'heure j'étais monté dans le grenier qui donne sur la rue pour raccommoder un des volets que le vent de cette nuit a un peu fracassé. Tout à coup voilà que j'aperçois de loin le gros général, que je reconnais tout de suite, car on ne voit pas souvent à cheval des ventres comme celui-là.

— Est-ce qu'il est venu directement à la porte de la maison? demanda Laubespin avec un accent d'inquiétude.

— Pas du tout, monsieur Henri, il s'est arrêté à toutes les autres portes avant d'arriver à la nôtre. Il sonnait, on lui ouvrait: il disait je ne sais quoi, on lui répondait la même chose; il secouait la tête comme s'il n'était pas content; on refermait la porte, et il allait recommencer la cérémonie plus loin. J'ai compris que le gros général cherchait une

maison à louer; mais, en ce cas, il n'avait pas besoin de sonner aux portes où il n'y a pas d'écriteaux.

— Tu as bien fait de ne pas ouvrir.

— Il n'y avait pas de danger, monsieur Henri; tant que vous n'aurez pas levé la consigne, le gros général, tout gros qu'il est, n'entrera pas plus qu'un autre.

— C'est bien, mon brave Josillon; maintenant, retourne à ton ouvrage.

L'honnête jardinier s'aperçut seulement alors qu'il avait son bonnet sur sa tête; il l'ôta en rougissant jusqu'aux oreilles, racla le plancher avec son pied par manière de salut, et descendit du pavillon aussi lestement qu'il y était monté.

Laure, qui, pendant cet entretien, était restée assise sur le banc dans une immobilité complète, semblait chercher à dompter une émotion pénible.

— Je devine, enfant déraisonnable, lui dit Henri d'un ton de douce protection, vous avez cru que c'était lui?

— Oui, répondit la jeune fille d'une voix sourde.

— Quelle folie! Comment pourrait-il se douter que vous êtes ici?

— Pourquoi le hasard ne l'y amènerait-il pas comme il vient d'y amener votre oncle?

Laubespin savait fort bien que le hasard n'était pour rien dans l'espèce de reconnaissance militaire, qu'opérait en ce moment M. de Roquefeuille sur le territoire de Saint-James et de Madrid; mais il jugea inutile de faire part à la jeune fille des inquiétudes que commençait à lui causer la démarche de son oncle.

— Il faut que je vous quitte, dit-il tout à coup.

— Déjà? répondit-elle d'un air de douloureux étonnement.

— J'ai promis à ma mère d'être rentré à quatre heures. Elle a besoin de moi pour une affaire de quelque importance, et j'ai un si grand intérêt à lui plaire que je me reprocherais de négliger la moindre chose.

— Allez voir votre mère, dit l'orpheline, qui ajouta en levant les yeux au ciel : J'espère que j'irai bientôt aussi voir la mienne.

— Vous savez la peine que vous me faites en parlant ainsi ! dit Laubespin d'une voix émue.

Laure baissa les yeux sans répondre.

— Ne parviendrai-je donc jamais à arracher de votre esprit ces idées qui font mon désespoir?

— Elles font ma consolation et mon espérance : pourquoi donc y renoncerais-je ?

— Parce qu'ainsi que je viens de vous le dire, elles me désespèrent, dit Henri avec une expression de tendresse si profonde que Laure, troublée jusqu'au fond de l'âme, demeura un instant avant de pouvoir répondre.

— Je vous jure, dit-elle enfin d'une voix tremblante, de lutter désormais de toutes mes forces contre les conseils que me donne parfois ma douleur.

— Voilà des paroles qui méritent une récompense, dit Henri en souriant avec mélancolie ; j'en ai une à vous offrir, et j'espère que vous la trouverez digne de vous.

— Vous me mènerez demain au tombeau de ma mère ? s'écria l'orpheline avec cette promptitude de compréhension qui rend le cœur si supérieur à l'esprit.

— Oui, nous y irons demain, je vous le promets. Vous savez que si je ne consens pas à vous y conduire toutes les fois que vous me le demandez, c'est que je redoute l'influence fatale que peut avoir sur votre santé le redoublement de chagrin qui a suivi jusqu'à présent chacune de vos visites au tombeau de votre mère.

— Désormais je serai raisonnable, je vous le jure. Ma pauvre mère ! Je n'osais vous demander d'aller la voir, puisqu'il n'y a que huit jours que nous y sommes allés ; mais qu'ai-je besoin de parler avec vous ! ne lisez-vous pas dans mon cœur ? Oh ! vous avez la bonté des anges.

— A demain donc, dit Laubespin, qui, comme tous les

jours, eut besoin de faire un pénible effort pour quitter la jeune fille.

— Oui, partez bien vite ; il ne faut pas faire attendre votre mère. A demain, mon ami, mon sauveur, mon ange tutélaire.

Henri eut besoin d'un courage surhumain pour ne pas laisser déborder de son cœur la tendresse dont il était plein ; mais cette fois encore la voix de l'honneur l'emporta sur celle de la passion, et il se sépara de Laure sans lui avoir laissé deviner l'ardent et profond amour que depuis cinq mois il éprouvait pour elle.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Coulommiers. — Typographie de A. MOUSSIN

